BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

P. G. ELGOOD

LES PTOLÉMÉES D'ÉGYPTE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ROBERT BOUVIER
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE





... dix gravures hors texte

PAYOT, PARIS

Ptolémées d'Égypte

À LA MÊME LIBRAIRIE :

H. H. AYROUT S. J. — *Mœurs et coutumes des Fellahs.*
ANDRÉ BERTHELOT. — *L'Afrique saharienne et soudanaise.* Ce qu'en ont connu les Anciens.
EDWYN BEVAN, ancien chargé de cours d'histoire et de littérature hellénistiques à l'Université de Londres. — *Histoire des Lagides,* 323-30 av. J.-C.
M. CARY et H. H. WARMINGTON. — *Les Explorateurs de l'Antiquité.*
MAURICE CROISET, membre de l'Institut, administrateur honoraire du Collège de France. — *La Civilisation de la Grèce antique.*
ADOLPHE ERMAN, professeur à l'Université de Berlin. — *La Religion des Égyptiens.*
— *L'Égypte des Pharaons.*
J. FARINA, professeur d'égyptologie à l'Université Royale de Rome. — *Grammaire de l'ancien égyptien (hiéroglyphes).*
W. WARDE FOWLER, professeur à l'Université d'Oxford. — *Jules César* et la fondation du régime impérial romain.
LÉON HOMO, ancien membre de l'École française de Rome, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. — *L'Empire romain.* Le gouvernement du monde. La défense du monde. L'exploitation du monde.
— *La Civilisation romaine.*
— *Auguste,* 63 av. J.-C. — 14 ap. J.-C.
GUSTAVE JÉQUIER, professeur d'égyptologie à l'Université de Neuchâtel, ancien attaché à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire et à la Délégation scientifique en Perse. — *Histoire de la Civilisation égyptienne,* des origines à la conquête d'Alexandre.
Ph. E. LEGRAND. — Correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Lyon. — *La Poésie alexandrine.*
PIERRE MONTET, correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Strasbourg. — *Tanis.* Douze années de fouilles dans une capitale oubliée du delta égyptien.
J. D. S. PENDLEBURY, directeur des fouilles de l'« Egypt Exploration Society » à Tell-el-Amarna. — *Les fouilles de Tell-el-Amarna* et l'époque amarnienne.
MICHEL ROSTOVTZEFF, professeur d'histoire ancienne et d'archéologie classique à l'Université de Yale. — *Tableaux de la vie antique.*
W. W. TARN, membre de l'Académie britannique. — *La Civilisation hellénistique.*
PIERRE WALTZ, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. — *La Question d'Orient dans l'Antiquité.*
ARTHUR WEIGALL, ancien inspecteur général des Antiquités du gouvernement égyptien. — *Histoire de l'Égypte ancienne.*
— *Le Pharaon Akh. en. aton et son époque.*
— *Alexandre,* 356-323 av. J.-C.
— *Cléopâtre.* Sa vie et son temps.
— *Marc-Antoine.* Sa vie et son temps.
OSCAR DE WERTHEIMER, — *Cléopâtre, la reine des rois.*
ULRICH WILCKEN, professeur à l'Université de Berlin. — *Alexandre le Grand.*
TH. ZIELINSKI, professeur à l'Université de Varsovie. — *Histoire de la Civilisation antique.*

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

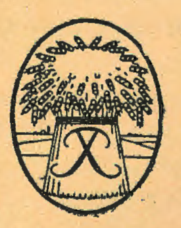
P. G. ELGOOD

LES PTOLÉMÉES D'ÉGYPTE

> L'Antiquité est comme la Renommée : *caput inter nubila condit,* sa tête se dérobe à notre vue.
>
> BACON.

TRADUCTION DE ROBERT BOUVIER
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE

Avec 1 carte et 10 gravures hors texte



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1943

PRÉFACE

Ce livre est moins destiné aux étudiants qu'au public en général. La période des Ptolémées a fait l'objet de recherches très spécialisées ; les conditions administratives et économiques de l'Égypte ptolémaïque ont été étudiées à fond. Il existe des manuels traitant de ces sujets et des questions connexes. Il eût été superflu d'en augmenter le nombre. Mais les rois et les reines de cette dynastie, souverains énergiques, sinon très vertueux, ont moins attiré l'attention. C'est dans l'espoir de sauver de l'oubli leurs personnalités que ce livre a été écrit.

Cette histoire est embrouillée ; la chronologie du début est incertaine. Les sources classiques sont parfois obscures, parfois contradictoires, et les documents contemporains sont le plus souvent décevants. Les premières ne parlent de l'Égypte que dans la mesure où son histoire affecte l'histoire de Rome ; les seconds ne se rapportent qu'à la vie quotidienne dans les villages.

Plusieurs savants distingués se sont efforcés de percer l'obscurité qui, naguère encore, enveloppait les conditions sociales de l'Égypte ptolémaïque: Mahaffy, Bevan, Tarn, Grenfell, Hunt, Griffiths, Edgar, Petrie et J. de M. Johnson, parmi les Anglais ; Bouché-Leclercq, Jouguet, Maspero, Couat, parmi les Français ; Strack, Wilcken, Otto, Plaumann et Junker, parmi les Allemands ; Breccia, Adriani, Botti et Lumbroso, parmi les Italiens ; Rostovtzeff, parmi les Russes, et Westermann parmi les Américains. Une jeune génération se presse sur les traces de ces maîtres ; notamment Grace Macurdy et Sherman Wallace, des États-Unis ; Guéraud, un Français ; Gabra et Noshi, deux Égyptiens. Bref les travailleurs à l'œuvre sont si nombreux qu'il faudrait un volume pour contenir leurs noms, comme l'attestent suffisamment les bibliographies annexées à Jouguet, *Précis de l'Histoire d'Egypte* et à l'*Ancient*

History de Cambridge. A cette légion de savants distingués, je présente ma reconnaissance respectueuse et mes remerciements pour le profit que j'ai retiré de leurs travaux.

Je suis redevable aussi aux conservateurs et administrateurs de plusieurs institutions, notamment du British Museum, des Musées Ashmolean et Soane, du Musée des Antiquités du Caire, du Musée Gréco-Romain d'Alexandrie, de la Bibliothèque Nationale de Paris, du Museo Nazionale de Naples, du Musée de la Glyptothèque Ny Carlsberg de Copenhague, pour leurs conseils et pour leur autorisation de publier les illustrations qui accompagnent le texte.

P. G. Elgood.

Héliopolis, Égypte, 1938.

LES PTOLÉMÉES D'ÉGYPTE

CHAPITRE PREMIER

PTOLÉMÉE DIT SOTER

Satrape de 323 à 305 av. J.-C.
Roi de 305 à 285 av. J.-C.
Mort en 283 av. J.-C.

Alexandre le Grand, roi de Macédoine, avait traversé l'Hellespont en 334 av. J.-C. et après avoir réduit successivement l'Asie Mineure, la Syrie et la Phénicie, il était entré en Égypte. Deux ans s'étaient écoulés. Il se trouvait à la croisée des chemins. Sa mission primordiale était accomplie. Il était libre de rentrer dans son pays, s'il avait été homme à le faire. Il avait restauré l'indépendance des cités grecques d'Asie Mineure, délivré la Syrie et l'Égypte de la tyrannie perse ; il avait fondé Alexandrie, cité qui a perpétué son nom pour toujours ; il avait obtenu du grand-prêtre d'Amen-Rê à Memphis le titre de divinité, il avait persuadé le grand-prêtre de Zeus-Ammon de Siwa de confirmer cette désignation. Ce n'était pas assez. Son imagination envisageait la domination du vaste Orient inconnu et, au printemps de 331 av. J.-C., il tourna le dos à l'Égypte et dirigea ses regards vers l'Inde. Huit ans plus tard, il mourait de fièvre dans la lointaine Babylone, et son empire qui s'étendait de l'Hellespont à l'Indus, et de l'Oxus au Nil, se désagrégea.

« Que va devenir le monde ? » se demandait l'orateur Démade, lorsque la nouvelle de la mort d'Alexandre parvint à Athènes, et le conflit qui éclata entre ses lieutenants pour la possession du trône justifia cette inquiétude. Le choix d'un nouveau roi dépendait finalement de la loi de succession macédonienne, et aucun prétendant au trône n'était en mesure de contester cette tradition. Mais la coutume s'était établie, parmi les familiers du roi défunt, de considérer les prétentions de divers candidats et de re-



Actium
ETOLIE
ACHAIE
BÉOTIE
Eubée
Corinthe
Olympie
Athènes
Sparte
Péloponèse
Lesbos
Skyros
Chios
Andros
Samos
Délos
Naxos
Cyclades
Melos
Cos
Cnide
Pergame
Magnésie
Sardes
Smyrne
LYDIE
Ephèse
Milet
Halicarnasse
CARIE
Rhodes
LYCIE
Ipsos
PHRYGIE
CAPPADOCE
LYCAONIE
PISIDIE
PAMPHYLIE
Calycadnos
Coracesion
CILICIE
Tarse
Mallos
Soles
Séleucie
Séleucie
Antioche
Laodicée
SYRIE
Oronte
Apamée
CŒLÉ-SYRIE
Laodicée
Cnossos
CRÈTE
Carpathos
Salamine
CHYPRE
MER MÉDITERRANÉE
Byblos
Sidon
Tyr
PHÉNICIE
Damas
Ptolémaïs
Césarée
Samarie
PALESTINE
Jérusalem
Ascalon
Gaza
Mer Morte
Raphia
Rhinocoloure
Cyrène
CYRÉNAÏQUE
DELTA
Canope
Alexandrie
Sebennytos
Naucratis
LIBYE
Héroopolis
Arsinoé
Héliopolis
Pétra
ARABIE PÉTRÉE
Memphis
Lac Mœris
Aphroditopolis
Crocodilopolis
Ptolémaïs
Héracléopolis
BASSE ÉGYPTE
Sioua
Oracle d'Amon
Golfe Héroopolite
Sinaï
Désert Arabique
Myos
MER ROUGE
Hermopolis
Lycopolis
Panopolis
Ptolémaïs Hermiu
Abydos
Koptos
Thèbes
Louqsor
HAUTE ÉGYPTE
Apollinopolis magna
Edfou
Syène
1ère cataracte
Philae
Bérénice
Tropique du Cancer
Primis
Nil
2me cataracte
Rhizophages
Cynamologes
Eléphantophages
Stroutophages
L'EMPIRE ÉGYPTIEN
DES PTOLÉMÉES
Echelle : 1 : 8.500.000

commander à la faveur de l'armée le plus qualifié. Aussi le grand vizir, Perdiccas, réunit-il les *somatophylakès* (gardes du corps), c'est-à-dire les sept officiers supérieurs d'Alexandre, pour faire le choix. Il n'était pas facile de prendre une décision dans un conseil dont les membres se jalousaient et se soupçonnaient les uns les autres. Alexandre n'avait pas eu l'habitude de faire une distinction entre ses somatophylakès : il n'admettait aucun d'entre eux dans sa confidence, il ne demandait à ses subordonnés ni avis, ni initiative. Aussi la fidélité à l'idée impériale, le rêve du défunt roi d'une fraternité entre les peuples, tout cela tomba avec sa mort, et chaque somatophylax se rendit au conseil en cherchant comment il pourrait attacher à la mort d'Alexandre le fil de ses propres intérêts.

Seuls Perdiccas et Ptolémée avaient leur plan nettement tracé. Alexandre avait à peine rendu le dernier soupir que Perdiccas, l'ambitieux vizir, rêvait déjà de lui succéder. Philippe Arrhidée, épileptique, fils bâtard du roi Philippe et demi-frère d'Alexandre, était l'héritier présomptif ; mais Roxane, l'épouse persane du défunt roi, était enceinte et Perdiccas suggéra de différer l'élection jusqu'à ce que soit né l'enfant, et qu'on connaisse son sexe. Son plan était simple. Il persuaderait ses collègues somatophylakès de l'élire régent de l'empire pendant l'intérim. Il profiterait de sa situation pour confirmer ses prétentions au trône par un mariage avec une princesse de la famille royale de Macédoine. Cléopâtre, sœur d'Alexandre et veuve du roi d'Épire, voulait se remarier et Perdiccas songeait à l'épouser.

Le Conseil fut pris au dépourvu. Perdiccas était impopulaire et plus d'un des membres était prêt à lui chercher querelle. C'est ce que fit Méléagre, qui bondit, en s'écriant que les Macédoniens n'attendraient pas la convenance des femmes, et que l'armée n'aurait pas d'autre roi que Philippe Arrhidée. La discussion s'échauffa : quelques-uns des généraux étaient pour renvoyer la décision, d'autres pour la prendre, lorsque Ptolémée, homme sincère, qui parlait franc, et dont les opinions commandaient le respect, intervint en médiateur. Il n'y avait aucune sympathie entre

Perdiccas et lui. Ces deux hommes avaient enlevé ensemble le Roc de Choriène, forteresse qui avait arrêté quelque temps la marche d'Alexandre vers l'Indus, et le premier avait persisté à ignorer le rôle joué par Ptolémée. Mais ce dernier n'était pas rancunier et comme il avait dans cette circonstance son propre plan à réaliser, il désirait rester en bons termes avec le vizir Perdiccas, qui était en possession du sceau d'Alexandre. A son avis, le conseil ferait bien de s'ajourner, jusqu'à ce que Roxane eût mis au monde son enfant. La décision, alors, pourrait être la suivante : si l'enfant était une fille, Philippe Arrhidée monterait sur le trône ; si c'était un garçon, l'héritage serait partagé. C'était là un compromis raisonnable, car l'un et l'autre des souverains serait fils de rois ; quant aux deux mères, elles se valaient : celle de Philippe était une danseuse thessalienne, Roxane était une Persane, une barbare. En attendant, il fallait instituer une tutelle de l'héritier ou des héritiers, et un partage de l'empire entre les somatophylakès, qui gouverneraient et agiraient de concert, au nom du Roi des rois. Pour lui-même, Ptolémée ne demandait rien que l'Égypte, province reculée et peu attrayante, car il préférait qu'un Macédonien plus méritant que lui assumât de plus grandes responsabilités. Cette suggestion se recommandait d'elle-même à tout le Conseil.

Chacun des membres était conscient de l'ambition qui inspirait Perdiccas : tous désiraient être à portée de la Macédoine, ou bien posséder une satrapie assez vaste pour justifier une future revendication d'indépendance. Méléagre retira ses objections. Perdiccas protesta de son honnêteté, et le Conseil l'élut à la double fonction de commandant en chef et de tuteur de l'héritier ou des héritiers du trône. Pour marquer à Ptolémée qu'il appréciait ses services de conciliateur du différend, le conseil lui alloua l'Égypte : cadeau minime, vu que nul autre que le modeste Ptolémée ne convoitait une province aussi éloignée du cœur de l'Empire. Restait la tâche agréable de se partager l'empire. On l'accomplit à l'amiable. Antipater prit la Macédoine, Lysimaque la Thrace, Antigone la majeure partie de l'Asie Mi

neure, Méléagre la Phénicie, Laomédon la Syrie et Séleucus le gouvernement de Babylone.

On était en train de procéder à la répartition des provinces plus lointaines de l'Asie, lorsqu'une émeute dans le camp macédonien arrêta le travail. Le bruit de la décision s'étant répandu, la cavalerie et l'infanterie étaient prêtes à en venir aux mains. Entre les deux armes, les sentiments qui n'avaient jamais été très cordiaux depuis la récente mutinerie d'Opis, s'étaient exaspérés à propos de l'ouverture de la succession : la phalange jura qu'elle ne servirait jamais un roi ayant une goutte de sang perse dans les veines, la cavalerie proclama que l'enfant d'Alexandre avait un droit à faire valoir. Méléagre proposa de parlementer avec l'infanterie et le conseil le délégua. Les membres du conseil auraient pu choisir un représentant plus loyal, car une fois au camp, Méléagre se déclara pour Philippe Arrhidée et poussa la phalange à la bataille. La cavalerie accepta le défi et pendant un temps il sembla que le choc allait se produire. Puis les esprits s'apaisèrent ; Perdiccas donna l'assurance que l'arrangement n'était que provisoire, et la cavalerie et l'infanterie regagnèrent leurs quartiers respectifs.

La crise était passée, mais les satrapes, profitant de la leçon, hâtèrent leurs préparatifs de départ de Babylone. Aucun n'osait passer à l'action, avant que Roxane ait donné le jour à son enfant ou avant d'avoir soutiré à l'avare Perdiccas une somme suffisante pour l'emmener dans sa satrapie. Le trésor royal était assez riche pour supporter la dépense. Les soixante talents que le trésor de guerre d'Alexandre contenait au passage de l'Hellespont s'étaient accrus jusqu'à près d'un quart de million au cours de la campagne, et Perdiccas se disputait âprement avec les satrapes pour fixer les sommes qu'il donnerait et que ceux-ci prendraient. Ptolémée profita du délai pour faire main basse sur certaines statues de dieux d'Égypte, que Cambyse et différents rois de Perse avaient enlevées de Memphis. Perdiccas prit note du vol, en aperçut bien toutes les conséquences, mais ne dit rien et ne fit pas non plus d'objections lorsque Ptolémée entreprit de faire ensevelir Alexandre à Siwa. Il fallait choisir entre le sanctuaire de Zeus Ammon dans cette oasis, et Ægae, ancienne capitale de la Macédoine et sépulture traditionnelle de la famille royale. L'argument de Ptolémée, qu'Alexandre de son vivant parlait ordinairement d'Ammon comme de son père, et que le fils mort devait reposer dans le temple de son père, semblait raisonnable à ses collègues. Perdiccas seul restait partagé. Il se méfiait de Ptolémée, mais il craignait Antipater, satrape de Macédoine, et il pensa que pour le moment le premier était moins dangereux. Roxane mit au monde un fils, qui reçut le nom d'Alexandre ; dès lors rien ne s'opposait plus à ce que Ptolémée prît possession de l'Égypte.

Il avait alors environ quarante ans ; c'était un homme dans la force de l'âge, viril et sûr de lui, instruit par des années de guerre et fortifié par une quantité d'expériences. Son front large dénotait l'intelligence, sa mâchoire et son menton accusés du caractère, sa bouche mobile de la sympathie et de la compréhension. Si les monnaies de cette époque peuvent servir de témoignage, son expression était sévère mais sereine, son profil trop anguleux pour être agréable, néanmoins l'effigie est celle d'un homme distingué et cultivé. Il était fils de Lagos, obscur propriétaire rural, et d'Arsinoë, apparentée d'assez loin à la famille royale. Ce mariage avait causé de la surprise, et, pour expliquer cette mésalliance, la cour malicieuse insinua qu'Arsinoë aurait pu faire un meilleur choix, si sa vertu n'avait prêté à quelques soupçons. En effet on prétendait que la jeune fille avait été l'une des nombreuses maîtresses du roi Philippe, et que Lagos avait accepté complaisamment la paternité du premier enfant de sa femme. En tout cas, Philippe s'intéressait à la carrière du jeune Ptolémée : il plaça l'enfant dans le corps des pages et il pensait assez de bien du nouveau page pour en faire le compagnon de son fils Alexandre. Les deux garçons grandirent ensemble et, lorsqu'Alexandre, furieux du second mariage de son père, s'enfuit de la cour, le fidèle Ptolémée partit avec lui. Dans les campagnes qui suivirent l'accession d'Alexandre, Ptolémée

se fit sa réputation. Il était présent à la destruction de Thèbes ; il commandait un escadron de cavalerie au Granique ; il conduisait la colonne qui escalada le rocher de Choriène ; il commandait l'arrière-garde lorsque l'armée descendit l'Indus. Ces exploits lui valurent de l'avancement : il devint d'abord membre de la garde royale du corps (les somatophylakès), puis grand écuyer, les deux plus importantes distinctions qu'Alexandre pouvait conférer. Mais l'intrépidité n'était pas la seule vertu de Ptolémée ; il était aussi parfaitement honnête, dédaignant l'intrigue et détestant la fourberie. Bref, un Macédonien plutôt exceptionnel.

Ce fut une heureuse rencontre qui envoya Ptolémée en Égypte, car le peuple de ce pays était presqu'à bout de patience. L'espoir qu'avait caressé l'Égypte d'entrer dans une ère de gouvernement bienveillant et honnête, après l'expulsion des Perses, s'était évanouie ; sa croyance à un âge d'or prochain était morte. A peine Alexandre était-il parti, que l'oppression et les abus d'autorité réapparurent. C'était grandement la faute d'Alexandre ; il avait gratifié le peuple égyptien d'une administration excellente en théorie, mais déplorable en pratique. Les pouvoirs avaient été partagés, la justice étant laissée au soin des notables du pays, la défense à deux commandants macédoniens, les revenus et dépenses à un Grec de Naucratis, colonie établie sur le bras Canopique du Nil, par Amasis, de la vingt-sixième dynastie. Dans cette colonie, Alexandre avait trouvé un banquier réputé, Cléomène, qui s'engagea à percevoir et à remettre ponctuellement et intégralement le tribut payable par l'Égypte. Mais la renommée avait menti : loin d'être désintéressé, Cléomène avait pressuré et dépouillé impartialement les Macédoniens et les Égyptiens. Son appétit d'argent était insatiable. Il taxa sans merci les paysans, il n'écouta pas les remontrances des notables, il détourna la paye des troupes et traita avec mépris les protestations de leurs commandants. Puis il s'enhardit et passa à l'exploitation d'autres sources de richesses : les trésors des temples en étaient une, le monopole de toute la production agricole,

une autre. Les mauvaises langues rapportèrent tous ces faits et méfaits à Ptolémée, dès qu'il eut mis le pied en Égypte, et il résolut d'en finir avec Cléomène. Il était d'autant plus porté à le faire que Perdiccas avait osé nommer cet homme vizir de Ptolémée. Ainsi l'exécution de Cléomène servirait à deux fins. Elle signifierait au peuple égyptien l'intention de Ptolémée de purger l'administration ; elle rappellerait à Perdiccas que le satrape d'Égypte était maître chez lui.

Il fit dans la campagne une rapide inspection qui ne le satisfit pas. L'Égypte semblait au bord de la ruine. L'agriculture était appauvrie, le commerce déclinait, l'artisanat dépérissait : bref, socialement et économiquement le pays se désagrégeait. Cette infortune provenait visiblement d'un attachement exagéré à la tradition. Rien ne changeait dans la vie du pays, rien ne bougeait ; or les pratiques et coutumes qui étaient assez bonnes pour l'Égypte pharaonique ne l'étaient plus maintenant. La séparation absolue entre fonctionnaire et prêtre, entre soldat et paysan, était désuète, la division du peuple en classes de bergers, d'agriculteurs et d'artisans, non moins absurde. La part du budget revenant aux temples aurait dû être plus petite, celle de l'administration plus grande. La religion aussi était avilie : les cultes étaient locaux, rarement nationaux ; chaque « nome » entretenait une prêtrise, inspirée par un matérialisme égoïste, ainsi qu'une multitude de temples, consacrés souvent à l'adoration de dieux à forme animale. Pour l'accroissement des temples et de leurs bénéficiaires, l'armée avait été sacrifiée. Comme instrument de combat, elle était sans valeur, et pour maintenir l'ordre, elle ne pouvait guère servir. Les unités n'étaient ni équipées ni entraînées, les simples soldats étaient employés généralement pour la culture des domaines du roi et des temples.

L'ancien lien entre le trône et ses sujets s'était aussi relâché, l'autorité divine réclamée par le premier et reconnue par les seconds était en train de disparaître. Les perspectives pour Ptolémée étaient donc peu engageantes. Il était

un satrape et non un roi, le fils d'un brave Macédonien, et non le rejeton du Zeus-Ammon d'Égypte comme Alexandre, et lui n'osait pas se proclamer d'essence divine. Sa position même en Égypte était instable : Perdiccas n'était pas son ami ; Antipater, Antigone et les autres ne lui seraient pas indulgents non plus, à l'occasion. Aussi était-il de première nécessité d'avoir une Égypte satisfaite et loyaliste. Ptolémée cherchait les moyens d'obtenir ce résultat. La création par Alexandre de colonies disséminées dans toute l'Asie, dont chacune était une imitation en miniature de la cité grecque, n'avait pas très bien réussi ; ces colonies, avec le temps, étaient devenues des centres de désordre et de sédition, et Ptolémée voulait une autorité suprême assez puissante pour imposer, dans l'intérêt commun, sa volonté aux fonctionnaires, aux prêtres, aux paysans, ainsi qu'aux étrangers. Ce pouvoir suprême Ptolémée se le réservait. L'Égypte serait simplement sa maison, et bien entendu, puisqu'il serait son propre maître, il ne tolérerait aucune oppression et ne fermerait jamais les yeux sur une injustice. D'autre part, dans son propre intérêt comme dans celui de l'Égypte, il fallait des capitaux étrangers et des intelligences venues du dehors : les premiers pour développer les ressources du pays, les secondes pour soutenir le régime administratif qu'il se proposait d'établir. Il ne craignait pas que l'importation de capitaux et d'hommes de Grèce pût soulever des résistances en Égypte. Depuis des siècles, le Grec était un familier du pays, débutant généralement comme soldat mercenaire, introduit par un pharaon pour le secourir contre l'invasion ou la révolte, et finissant comme colon. L'Égyptien était hospitalier, le colon aimable, et Amasis, le prévoyant pharaon de la vingt-sixième dynastie, jugea le moment venu de persuader aussi des commerçants grecs de s'établir en Égypte comme les mercenaires. A cet effet, il fonda Naucratis et donna l'autonomie à ses citoyens. D'autres émigrants, Ioniens, Crétois et Juifs suivirent, établissant leur *politeuma* ou administration municipale, épousant des Égyptiennes, afin d'adoucir le chagrin de l'exil. Mais leurs

descendants, dépourvus d'intelligence et de capitaux, n'étaient pas le type d'hommes auquel Ptolémée rêvait, et il chercha en Grèce pour remédier à ce déficit.

La route la plus directe de Babylone à Alexandrie passait par Memphis ; Ptolémée s'arrêta donc quelque temps dans cette ville, pour se familiariser avec la vie égyptienne. Sa visite coïncida avec la mort d'un bœuf Apis, et Ptolémée qui ne respectait guère de dieux à forme humaine et encore moins à forme animale fut fortement étonné de l'intérêt que cet événement excitait. Cet intérêt était parfaitement sincère : par sa mort le Bœuf devenait Osiris-Apis, il s'identifiait à Osiris, dieu des Enfers, et juge des âmes des hommes. Toute l'Égypte prit le deuil tant que dura l'embaumement, tout Memphis suivit les funérailles du dernier Osiris-Apis sous les voûtes du Sérapeum. C'était un rituel imposant. Conduit à la lisière du désert par un prêtre personnifiant le dieu Toth, scribe des livres sacrés, le corps était accompagné par un autre prêtre, qui portait le masque de chacal d'Anubis. Ptolémée, intrigué, demanda de plus amples explications, et comme réponse, un prêtre lut à haute voix l'inscription gravée par Psammétique Ier sur le portail du Sérapéum. « Un message a été apporté à Sa Majesté : le Temple de ton père Osiris n'est pas dans des conditions convenables. Considère les corps sacrés (les Apis), dans quel état lamentable ils se trouvent ! » Psammétique avait été touché ; il avait déploré cette calamité : « Un ministre du roi fut prié de lever un impôt général pour restaurer l'édifice. » Psammétique avait construit une nouvelle galerie ; la contribution de Ptolémée fut plus modeste. Il souscrivit quinze talents d'argent pour les frais des funérailles ; il fit présent à Memphis des statues de dieux égyptiens qu'il avait enlevées de Babylone. C'était un cadeau magnifique et Memphis aurait bien voulu que ce généreux étranger restât un certain temps.

Mais Ptolémée était impatient. Ç'avait été l'intention d'Alexandre de transférer la capitale de Memphis à Alexandrie et Ptolémée désirait mettre ce projet à exécution, aussi s'embarqua-t-il sur un navire et descendit-il le Nil

jusqu'à la mer. Il fut agréablement surpris des progrès qu'on avait faits. Sur l'isthme qui séparait le lac Maréotis de la mer, une imposante cité s'élevait. Ses environs étaient attrayants. La mer azurée au nord et le désert jaune safran au sud lui faisaient un cadre splendide. On n'avait lésiné ni sur l'espace ni sur les matériaux dans le plan d'Alexandre. Cléomène avait fourni largement l'argent et le travail. Dinocrate et Chalcédon, et leur auxiliaire Sostrate de Cnide, l'architecte, avaient fait bon emploi de leurs ressources. L'heptastadion, ou môle qui unissait l'île de Pharos à la terre ferme, allait être bientôt achevé et de chaque côté de ce môle le mouillage était sûr pour les plus grands navires marchands. Deux voies spacieuses, allant du nord au sud et de l'est à l'ouest, fermées par de belles portes et bordées de colonnades ombreuses, coupaient Alexandrie en quatre quartiers, tandis que des boulevards traversant ces axes partaient à intervalles réguliers. Alexandre avait conçu l'idée d'une cité cosmopolite, peuplée de Macédoniens, de Grecs, de Juifs et d'Égyptiens, et Dinocratès avait assigné des quartiers spéciaux pour ces deux dernières catégories. Les Macédoniens et les Grecs pouvaient habiter où bon leur semblait ; mais les Juifs devaient rester dans leur propre quartier au centre de la ville et les Égyptiens dans le leur, sur les bords du Lac Maréotis.

L'architecte avait réservé le promontoire de Lochias pour le Palais royal. Des emplacements dispersés dans la ville étaient destinés au futur hippodrome, à la citadelle, au théâtre, au gymnase, tandis qu'à l'intersection des deux artères principales, le Méson Pédion ou Voie Canopique et l'Argeus, se trouvait une place destinée au tombeau du Grand Alexandre.

L'ouvrage magistral dû aux talents et à l'habileté de Dinocrate fut la construction d'un canal pour alimenter la nouvelle Alexandrie en eau potable. Jusqu'ici le village égyptien de Rhacotis, en bordure du Maréotis, buvait l'eau du lac, réservoir inconstant puisque son niveau dépendait des infiltrations du Nil, et celles-ci de la saison de l'année. De plus l'eau était répugnante, tantôt saumâtre tantôt insipide. Cherchant une source plus pure et plus sûre, Dinocrate s'adressa au Nil lui-même. Partant de Schédia, son canal bordait la lisière sud d'Alexandrie, distribuant son eau dans toute la cité, et finalement se déversait dans le port situé à l'ouest, le port Eunustus. C'était un canal majestueux, assez large et profond pour permettre la navigation aux bateaux allant vers Schédia ou en revenant, et dont le courant était assez rapide pour empêcher la stagnation des eaux. Mais ce n'était pas assez pour ce maître architecte : son projet était de créer une ville de plaisance, non moins qu'un centre d'affaires. Dinocrate ne se contenta pas d'assigner des emplacements pour les administrations, les jardins, les hippodromes, les gymnases, etc., il avait aussi l'intention d'assurer l'accès de certains points intéressants situés en dehors des limites de la ville. A une vingtaine de kilomètres à l'est de la ville, à l'embouchure du Nil, se trouvait le petit port de Canope, consacré à Isis par les Égyptiens, et sacré pour les Grecs, à cause du souvenir de Ménélas. C'est là que ce roi rentrant de Troie chez lui avait accosté pour se restaurer et se reposer ; c'est là que son pilote Canope était mort d'une morsure de serpent. Pour honorer le défunt, Ménélas avait appelé la plage Canope, et tout Grec pieux d'Égypte avait cultivé cette tradition. Telle était la légende, et soucieux d'en tenir compte, Dinocrate continua son canal à l'est, jusqu'à ce qu'il débouchât dans la mer à Canope. Il honorait par là la mémoire de Ménélas, roi de Lacédémone, époux d'Hélène.

Tout en surveillant et encourageant le travail de Dinocrate, Ptolémée trouva le temps de visiter les confins de sa satrapie. Ils paraissaient extrêmement resserrés. Les déserts de la Libye et du Sinaï étaient une maigre protection contre les invasions, et pour qu'Alexandrie pût prospérer il lui fallait, de toute urgence, de nouveaux marchés. De plus, certaines matières dont l'Égypte avait un besoin continuel, comme le métal et le bois de charpente, employés particulièrement pour la construction des navires, ne pouvaient s'obtenir sur place. Il n'y avait qu'une solution au problème : l'expansion de la souveraineté égyp-

tienne. Ptolémée songea à la Cyrénaïque, à la Cœlé-Syrie (1) et à Chypre. Dans les conditions existantes, l'Égypte était un territoire tout en longueur, sans largeur. Les pharaons de la douzième dynastie avaient pénétré dans le Soudan et occupé Dongola. Leurs successeurs, monarques moins aventureux, avaient fixé leur frontière à la première cataracte. C'était une décision raisonnable. Le Soudan, au delà, était un désert nu et inhospitalier, et l'Égypte avait déjà plus de déserts qu'il ne lui en fallait. Mais à l'est et à l'ouest, c'était une autre affaire : la Cyrénaïque et la Cœlé-Syrie semblaient inviter à l'occupation. La première, riche confédération de cinq cités grecques commerçantes, pouvait être contrainte d'accepter le surplus de la production égyptienne ; la seconde, de fournir le bois de construction de ses forêts, nécessaire à l'Égypte. Cyrène, capitale de la Pentapole, constituait en particulier une proie facile, cité perpétuellement déchirée et bouleversée par des luttes intestines. L'occupation de la Cœlé-Syrie et de la Phénicie était plus difficile : la population était plus intraitable et Laomédon, son gouverneur, n'était pas disposé à abandonner le territoire sans combat. Une descente sur Chypre était de même impraticable, jusqu'à ce que l'Égypte eût une flotte assez forte pour dominer la Mer Égée.

Pour le moment, Ptolémée jugeait même prudent de différer l'attaque contre la Cyrénaïque ; en effet il n'était pas en état de faire campagne. Ses forces consistaient seulement en un ou deux milliers de fantassins macédoniens et en une poignée de cavaliers, les vétérans qui, à Babylone, avaient couru leur chance avec lui, soutenus par des troupes indifférentes, restes d'une armée d'occupation laissée par Alexandre pour protéger l'Égypte et faire sa police.

Recrutée en partie au hasard, pendant la campagne, cette armée était grecque de nom et d'esprit, mais n'avait rien d'autre de grec. La moitié des forces avaient fainéanté durant des années dans des forteresses de frontière, le reste

(1) Vallée fertile qui s'étend entre les deux chaînes du Liban, limitée par la Phénicie à l'ouest et la Palestine au sud.

s'était cantonné à Memphis sous les ordres de Cléomène. C'était là une misérable préparation à la guerre, et Ptolémée cherchait les moyens de remédier à cette infortune. Il tourna ses regards vers la Grèce. Ce pays n'avait jamais manqué d'hommes robustes, prêts à se vendre comme mercenaires, et Ptolémée fit savoir qu'il était disposé à payer un bon prix pour des volontaires. A ce moment, il n'était pas besoin de payer des prix extravagants, car le marché regorgeait de mercenaires professionnels sans emploi. La demande excédait l'offre ; Alexandre et Darius étaient morts et les hommes d'armes, en foule, cherchaient en vain de nouveaux employeurs. En même temps, le mercenaire était menacé d'être éliminé du marché par des recrues non exercées, mais meilleur marché. La pression économique poussait le paysan grec à émigrer, acculé qu'il était à l'impossibilité de produire le grain assez bon marché pour concurrencer l'importateur étranger, aussi était-il prêt à accepter n'importe quel emploi lui assurant la vie. On pouvait en dire autant du banquier et du marchand grecs, qui cherchaient des marchés à exploiter. Les luttes incessantes entre oligarchies et prolétariats, l'incurable jalousie des cités pour leurs voisines ruinaient les affaires, et tant les capitalistes que les commerçants cherchaient au dehors des placements plus sûrs et plus rémunérateurs. Une Égypte nouvelle semblait leur promettre un bel avenir et Ptolémée fit savoir qu'il accueillerait non seulement les mercenaires mais aussi les gens d'affaires.

Les mercenaires professionnels vinrent si rapidement grossir les rangs de l'armée égyptienne que Ptolémée, dans l'automne de 332 av. J.-C., reprit ses projets sur la Cyrénaïque. Un événement hâta la décision : Cyrène, la capitale, était aux mains du parti populaire et ses victimes s'enfuyaient à Alexandrie. L'histoire de Cyrène avait passé par bien des vicissitudes. Fondée au VIIe siècle avant J.-C., elle avait été tour à tour un royaume souverain, une république et une cité à la grecque ; chaque changement ayant fort mal réussi avait été suivi de proscriptions et de représailles. Finalement le prolétariat avait pris le pouvoir et, en déses-

poir de cause, les chefs de l'oligarchie supplièrent Ptolémée de leur prêter assistance.

Il saisit l'occasion, traversa le désert de Libye, détruisit Thibron, principal centre de résistance du parti populaire et traita Cyrène en pays conquis. Il fut cependant assez modéré, amnistiant les insurgés, restaurant la constitution, et se réservant pour lui seul le droit de désigner un gouverneur militaire, d'installer une garnison dans la citadelle et de nommer son conseil directeur. Très content de ce succès, Ptolémée retourna en Égypte.

Cette affaire fut bientôt connue de Perdiccas, alors en Asie Mineure. Elle avait été trop brillante et trop décisive pour être agréable à ce vizir jaloux ; de plus, Ptolémée ne lui avait pas demandé son consentement pour entreprendre cette campagne, et Perdiccas jura que le délinquant se repentirait de cette omission. Mais le châtiment de Ptolémée viendrait plus tard, puisqu'à ce moment-là le vizir ne pouvait songer à autre chose qu'à la succession. Elle lui appartenait et il avait quitté Babylone surtout pour négocier son mariage avec Cléopâtre, sœur d'Alexandre le Grand. L'affaire s'arrangeait : Cléopâtre était consentante, Olympias, sa mère, favorisait cette union, et les futurs conjoints se rencontrèrent à Sardes. C'était un mariage souhaitable pour tous les trois : Olympias avait besoin de Perdiccas pour anéantir son ennemi détesté Antipater, satrape de Macédoine ; Perdiccas recherchait l'influence qu'avait Cléopâtre sur l'armée, et Cléopâtre languissait après un époux et un royaume. Mais le projet échoua : Antipater devina l'intention d'Olympias et contre-attaqua en offrant à Perdiccas la main de sa fille Nicée. Le choix était embarrassant pour Perdiccas : S'il acceptait Nicée, il sacrifiait le principal enjeu qui pouvait lui obtenir le trône ; s'il épousait Cléopâtre, il se faisait un ennemi mortel d'Antipater. L'intérêt le poussait d'un côté, la prudence de l'autre : Perdiccas temporisa. Il épousa Nicée, mais fit entendre à Cléopâtre, qu'à la mort d'Antipater, il divorcerait. Ce n'était pas suffisant pour l'orgueilleuse Cléopâtre. Humiliée par le choix de Perdiccas, elle déclara son intention de rentrer chez elle.

Elle avait parlé trop vite ; toutes les routes menant en Macédoine et en Épire étaient barrées et Cléopâtre, naguère fiancée, était devenue une prisonnière. Perdiccas n'était pas homme de scrupules ; s'il ne pouvait pas épouser la sœur d'Alexandre, il était bien décidé du moins à empêcher tout autre Macédonien de le faire.

Son mariage avec Nicée n'améliora pas sa situation. Olympias l'abandonna comme étant trop pleutre pour ses desseins ; le rusé Antipater doutait de sa loyauté. D'autres partageaient la même incertitude : satrapes et commandants, à l'ouest comme à l'est de l'Euphrate, se méfiaient de l'attitude de Perdiccas envers les héritiers d'Alexandre.

Antigone, en Phrygie, fut le premier à donner le branle. Perdiccas, agissant comme vizir, donna l'ordre à Antigone de prêter assistance à Eumène, satrape de Cappadoce, et Antigone refusa net. Sommé de se rendre à Sardes pour répondre de son obstination, le coupable traversa l'Hellespont, afin de presser Antipater de se joindre à lui, pour barrer la route à l'ennemi, avant que celui-ci ne les eût devancés. D'autres lui prêtèrent leur appui, Ptolémée était du nombre.

Entre temps, averti du péril, Perdiccas avait mûri ses plans. Sa stratégie était assez judicieuse, en principe : s'il immolait un des membres de la coalition, cela terrifierait les autres, qui se sépareraient ; il choisit Ptolémée comme victime. Tandis qu'Eumène barrait l'Hellespont et que Clitus, son amiral, croisait sur la côte, lui-même s'avancerait en Égypte. Il commença les hostilités en donnant secrètement l'ordre au commandant du cortège funèbre d'Alexandre, alors sur le point de quitter Babylone, de conduire le corps en Macédoine et non en Égypte, comme les satrapes l'avaient décidé en conseil à Babylone. Cet officier n'osa pas désobéir à l'ordre, mais il s'arrangea à le faire connaître à Ptolémée, et celui-ci vint au-devant du convoi près de Damas. L'affaire fut bientôt réglée. Les arguments de Ptolémée étaient convaincants : Perdiccas n'était pas qualifié pour changer les décisions prises à Babylone et le corps d'Alexandre devait reposer à Siwa.

Le cortège arriva donc à Memphis et son entrée fit une profonde impression. Aucun Égyptien n'eût imaginé que l'on pouvait créer un catafalque aussi magnifique : sur un char gigantesque, couronné d'un baldaquin imposant, tiré par quatre attelages de mules, au nombre de seize par attelage, chaque bête étant ornée de colliers de pierres précieuses, reposait le cercueil en or repoussé, à peine visible sous sa couverture de drap pourpre. Sur le drap reposaient l'épée et la lance qu'Alexandre portait dans les batailles, et aux coins étaient suspendues une multitude de sonnettes d'or qui tintaient harmonieusement lorsque le char cahotait en cheminant. Pour frapper les imaginations et pour rappeler aux spectateurs les triomphes du roi défunt, au Granique, à Issus et à Gaugamèle, des tableaux représentant ces victoires étaient accrochés aux côtés du char. Derrière le cercueil, il y avait un grand trône en or et de ses marches pendaient des tableaux illustrant les prouesses d'Alexandre en d'autres circonstances (1).

Dès que la procession eut franchi les portes de Memphis, on se remémora les manières affables d'Alexandre, son hospitalité, son respect pour les dieux de l'Égypte, sa bienveillance pour les traditions du pays. L'histoire de la capture du convoi à Damas s'était ébruitée et les spectateurs applaudirent à cet exploit. L'Égypte n'était-elle pas un lieu de repos mieux approprié que la Macédoine pour le corps du roi : le héros défunt n'avait-il pas souhaité lui-même reposer dans le sanctuaire de son père en Égypte ? Honneur donc au fidèle lieutenant qui exécutait ce vœu, et malédiction au vizir déloyal qui n'en aurait pas tenu compte. Voilà ce que murmuraient les citoyens de Memphis, puis ils se mirent à considérer les mérites respectifs de Siwa et de leur propre cité. Siwa, disait-on, était bien loin, un pèlerinage à son sanctuaire serait un long et pénible voyage ; Ptah, aux yeux de Memphis, était un dieu plus puissant qu'Ammon. Bref on espérait que Ptolémée laisserait reposer le corps pour toujours à Memphis. Seul, le grand prêtre

(1) DIODORE DE SICILE, LXVII, ch. III.

de Ptah n'y tenait pas, jaloux de la suprématie de son propre dieu. « N'ensevelissez pas Alexandre ici, criait-il, mais plutôt dans la cité qu'il fonda à Rhacotis : en quelque lieu que repose son corps, les disputes et la discorde y régneront. » Ptolémée écouta ce conseil qui s'accordait avec ses projets.

Pour le moment, il ne prit aucune décision. Perdiccas, marchant vers le sud, avait passé Gaza, était entré dans la presqu'île du Sinaï, et Ptolémée se préparait à recevoir le choc à Pelusium. Il renforça la garnison, éleva une ligne de redoutes, consolida le fameux « Mur du Chameau » et attendit patiemment l'attaque de Perdiccas. Arrivé devant Pelusium, ce dernier somma Ptolémée de se rendre, ajoutant qu'il considérait sa résistance comme une trahison. Mais il n'avait pas de réponse à attendre ; couvert par le Nil, Ptolémée traita le message avec mépris, et Perdiccas sentit qu'il perdait son temps. Sa situation militaire n'était guère favorable ; il ne faisait aucune impression sur les défenseurs de Pélusium. A court d'approvisionnements, il leva le camp secrètement et remonta le cours du Nil, dans l'espoir de tromper son adversaire. Mais Ptolémée était fin ; il se retira aussi, et quand Perdiccas arriva à la hauteur de Memphis, il découvrit que l'adversaire l'avait battu à la course.

Pour prendre Memphis, Perdiccas avait d'abord à passer le Nil à gué, puis à s'emparer de remparts que défendaient des vétérans macédoniens, soutenus par une population qui lui était hostile. Les obstacles étaient trop grands. Le fleuve était profond, le courant rapide, le fond avait des trous si grands que les éléphants même y perdaient pied. C'était un échec. Perdiccas renonçant, ordonna la retraite. La bataille était perdue et, furieux de la poltronnerie de leur chef, deux lieutenants gagnèrent sa tente et l'étranglèrent, comme il se levait pour les accueillir. Le lendemain, Ptolémée ravitailla les survivants de la bataille, loua leur courage et, en retour, l'armée de Perdiccas l'élut gardien de l'enfant-roi. Mais Ptolémée n'ambitionnait pas cet honneur : son talisman, la dépouille d'Alexandre, pour la-

quelle il avait combattu, était entre ses mains, et pour le moment il ne demandait rien de plus.

Cependant Antipater s'était hâté vers Éphèse pour couper les lignes de communications de Perdiccas et Antigone était entré en campagne contre Eumène. La nouvelle de la mort de Perdiccas arrêta les hostilités et les alliés marchèrent sur Triparadiso, sur l'Oronte, pour y rencontrer les restes de l'armée de Perdiccas avec les deux enfants royaux qui étaient sous leur garde.

C'est là qu'en l'automne de 321 av. J.-C. eut lieu une redistribution des fonctions : Antipater fut élu régent et gardien des enfants royaux, Antigone, commandant en chef de l'armée, Séleucus et Ptolémée furent confirmés dans leurs pouvoirs respectifs.

Il ne fut plus question de déloger Ptolémée : maître de l'Égypte, de la Libye, de la Mer Rouge et de la Cyrénaïque, il n'avait plus qu'à soumettre la Phénicie et la Cœlé-Syrie pour dominer un état aussi vaste que celui du régent lui-même. Il s'était tenu éloigné de Triparadiso. Il ne tenait pas à être prié de justifier son attitude vis-à-vis de la Cyrénaïque ou de révéler ses intentions sur la Cœlé-Syrie : si un Macédonien quelconque avait contesté les droits de Ptolémée sur l'une ou l'autre province, il lui aurait rappelé aussitôt le destin de Perdiccas. Il ne s'intéressait ni à la garde des héritiers d'Alexandre, ni à la succession de l'empire ; s'il avait désiré fonder une dynastie, il n'aurait eu qu'à épouser une descendante des pharaons.

Antipater avait besoin de Ptolémée, et pour se gagner son appui, il lui offrit la main de sa fille Eurydice. C'était sans doute un beau parti et une grande distinction, mais Ptolémée hésitait. Il vivait confortablement avec Thaïs, qui n'avait pas encore perdu tous ses charmes ; c'était une Corinthienne qui était partie avec lui, passant l'Hellespont, douze ans auparavant : elle lui avait donné une famille qu'il ne voulait pas déshériter. D'autre part, il ne pouvait pas risquer de se faire un ennemi d'Antipater, ami du puissant Antigone et, bien à contrecœur, il renvoya sa maîtresse en Grèce et épousa Eurydice. Très satisfait, Antipater

quitta Triparadiso avec les deux jeunes rois. Dès lors la Macédoine redevint le centre de l'empire.

Triparadiso avait été une déception pour Ptolémée. Il avait soutenu l'attaque de l'ambitieux Perdiccas, mais sa récompense n'avait été qu'un titre sur la Cyrénaïque dont il n'avait pas besoin, et une femme qu'il ne désirait pas. Avec humeur, il tourna ses regards vers la Cœlé-Syrie et Chypre. L'une et l'autre lui paraissait être maintenant une proie plus facile : lui-même s'était renforcé sur terre et sur mer et aucun de ses voisins n'était en état de s'interposer. Antipater était occupé en Grèce, Antigone poursuivait Eumène, Séleucus administrait sa vaste satrapie à l'est de l'Euphrate. Aussi Ptolémée entama des pourparlers avec Laomédon qui gouvernait la Cœlé-Syrie au nom de l'enfant royal et lui offrit un présent pour abandonner sa charge, mais Laomédon était incorruptible, et Ptolémée, exaspéré de ses scrupules, envoya un corps de mercenaires occuper la Cœlé-Syrie et un autre pour faire évacuer la Phénicie. Ce ne fut pas une campagne sanglante : Laomédon prit rapidement la fuite et Ptolémée eut tout loisir pour considérer son second objectif. Chypre, riche en métaux, plus riche encore par le nombre de ports qu'offrait sa côte découpée, serait une bonne capture.

La domination de la Mer Égée avait été le rêve de tous les souverains égyptiens, assyriens, phéniciens et perses ; car la suprématie sur les territoires bordant la Méditerranée orientale dépendait, comme de nos jours, de la maîtrise de la mer. Ainsi Alexandre, lors de son passage à travers la Phénicie, s'était arrêté pour chasser les Perses de Chypre. Pour lui cette île était « la clef de l'Égypte », mais pour Ptolémée, Chypre était aussi « la clef de la Syrie ». Cependant le moment n'était pas propice. Délivrée par Alexandre de la domination perse, Chypre s'était divisée en principautés et ses neuf princes avaient témoigné une fidélité à toute épreuve à la cause macédonienne. Respectueux de leur engagement, ils s'étaient déclarés contre Perdiccas et avaient refusé ses subsides. Comme récompense, ils avaient été invités à Triparadiso, et là, Antipater leur avait garanti

solennellement leur indépendance. Ptolémée, pour le moment, n'osait pas enfreindre cette promesse.

C'était d'une prudence excessive, car Antipater, chargé d'ans, était mort, l'empire était de nouveau dans la confusion, et Triparadiso oublié. Le mot de l'orateur Démade se vérifiait : « La Macédoine, avait-il dit, est comme un Cyclope aveugle dans son antre. » En Macédoine, Cassandre, fils d'Antipater, se disputait avec Polyperchon, ex-conseiller de son père ; en Asie, Antigone était toujours absorbé par la poursuite d'Eumène, tandis qu'en Thrace, Lysimaque faisait des incursions sur les côtes de la Mer Noire. En Europe, l'avantage semblait appartenir à Polyperchon : l'armée était avec lui, la Grèce se déclara pour lui, et pour ajouter à la confusion, Olympias, invitée par Antipater à se retirer en Épire, se hâtait vers la Macédoine pour prendre soin de son petit-fils Alexandre, l'enfant de Roxane.

Cassandre riposta en faisant appel à Antigone et à Ptolémée au nom des jeunes rois. C'était une coalition plus formidable en apparence qu'en fait : Antigone n'était qu'à moitié consentant et Ptolémée n'avait pas plutôt donné sa réponse qu'il s'en repentit. Il fit le bilan des chances de Cassandre et les trouva faibles, il considéra les mobiles d'Antigone et suspecta leur honnêteté. Son jugement, qui n'était pas toujours infaillible, fut particulièrement pénétrant dans ce cas-là.

Polyperchon avait proclamé Antigone traître à l'empire et Olympias, intervenant dans l'affaire, nomma Eumène commandant en chef à sa place. D'autre part, on disait couramment qu'Antigone se proclamait maintenant souverain de l'Asie, que Séleucus s'était jeté avec Polyperchon sur sa province. La situation était trop compliquée pour le sage Ptolémée. Il flaira des embarras et décida de ne pas se mêler à la querelle entre Cassandre et Polyperchon. Aussi décommanda-t-il le départ de la flotte chargée de mettre en échec l'autorité de Polyperchon sur la Grèce, et il se tint près à se retirer de la Cœlé-Syrie, pour mieux protéger sa propre satrapie. Mais sa décision avait été tardive. Un appel instant de Cassandre l'arrêta dans son évacuation : les agents d'Eumène incitaient les argyraspides macédoniens, ou troupes au bouclier d'argent, à passer à Polyperchon, et pressaient le trésorier de l'empire à Kyinda d'ouvrir ses caisses à la cause commune. Ptolémée ne pouvait donc rester sourd à l'appel de Cassandre ; il s'embarqua et fit voile pour la Cilicie, afin d'empêcher le pillage du trésor. Mais les officiers d'Eumène avaient déjà accompli leur besogne ; ni les argyraspides, ni le trésorier ne mettaient en doute le droit d'Eumène, commandant en chef en vertu d'un décret d'Olympias, mère d'Alexandre le Grand, de donner des ordres, et Ptolémée en fut pour sa peine. A ce moment, la guerre en Europe prit un cours nouveau et imprévu. Cassandre rejetait Polyperchon hors de la Grèce, prenait Athènes, y installait pour le représenter l'orateur Démétrius de Phalère. La nouvelle qu'Eumène s'avançait sur la Cilicie ajouta à la perplexité de Ptolémée. De peur d'être pris à Kyinda comme un rat dans une trappe, il se rembarqua, évacua la Cœlé-Syrie et retourna à Alexandrie.

Eumène marcha sur Babylone et, n'obtenant pas l'appui de Séleucus, passa en Médie. Ce fut la fin de ce Grec aventureux. L'implacable Antigone, acharné à le poursuivre, le captura et l'exécuta. Mais Séleucus une fois de plus tint bon : il avait refusé son aide à Eumène, il en fit autant pour Antigone. Gonflé par le succès, Antigone ne faisait pas mystère de ses prétentions à la régence de l'empire d'Alexandre ; il parlait de l'Égypte comme d'une annexion à faire, de Ptolémée comme d'un satrape à déplacer. Séleucus comprit ce que cela signifiait (son tour à lui viendrait bientôt) et en secret il avertit Ptolémée d'être sur ses gardes. Ptolémée prit cet avis avec calme : comme Séleucus, il était décidé maintenant à se tenir aussi longtemps que possible à l'écart du conflit entre ses collègues satrapes. Il fut plus que jamais convaincu de la sagesse de sa décision lorsque ses agents en Macédoine lui rapportèrent qu'Olympias avait tué Philippe Arrhidée pour assurer la succession à son propre petit-fils Alexandre ; que Cassandre, quittant en hâte la Grèce, avait tué à son tour Olympias et gardait

prisonniers l'héritier survivant d'Alexandre et sa mère Roxane.

Ptolémée profita de ce répit pour réorganiser sa satrapie. Il commença par l'administration et s'efforça de remédier à son désordre. Il n'était pas un iconoclaste : il ne désirait pas helléniser l'Égypte et n'ambitionnait pas de détruire la tradition égyptienne. C'était un honnête homme, n'ayant aucun désir de se mêler de ce qui ne lui paraissait pas utile à ses desseins. Aussi altéra-t-il le moins possible le régime existant. Le gouvernement des provinces resta aux mains des Égyptiens. Le « nome » ou province, et la « toparchie » ou district, continuèrent d'être les unités administratives. On ne porta pas atteinte aux privilèges de la prêtrise, les taxes furent perçues par des fonctionnaires locaux. Mais si en apparence le système semblait inchangé, en fait une transformation complète s'opérait. Dans l'administration une influence nouvelle peu apparente s'introduisait. Le « nomarque » égyptien et son subordonné le « toparque » n'eurent plus de pouvoir indépendant ; à côté du premier, il y eut dès lors un Grec responsable de l'ordre dans le « nome », à côté du second un autre responsable de la perception de l'impôt, et tous deux étaient en rapport direct avec Alexandrie pour tout ce qui concernait leur fonction. Bref, l'État égyptien devenait une institution fortement organisée où personne d'autre que le gouvernement central ne jouait un rôle.

La guerre, les finances, la politique étrangère, Ptolémée les contrôlait lui-même, laissant aux Grecs la surveillance de l'administration. Mais Alexandrie, la nouvelle capitale, demandait un autre traitement. C'était une *cité* qui, dans l'esprit de son fondateur, devait s'inspirer des traditions helléniques ; son gouvernement reposait donc, en théorie du moins, sur l'opinion publique. Tout Macédonien et tout Grec, en vertu de sa nationalité, y était citoyen, jouissant par conséquent du droit de porter les armes et de celui de se réunir en assemblée publique pour exposer ses revendications. Mais Ptolémée n'était pas disposé à concéder davantage : en somme, le citoyen d'Alexandrie pouvait porter les armes mais non s'en servir, l'assemblée pouvait discuter mais non pas exiger la satisfaction de ses désirs politiques. Ptolémée entendait commander et non être commandé, et connaissant les difficultés qu'implique le gouvernement d'une cité libre, il ne se souciait pas d'en faire l'expérience à Alexandrie. Il installa une colonie de vétérans macédoniens dans la Thébaïde, baptisa la localité Ptolémaïs et laissa les colons faire leurs propres lois ; mais ce sont surtout des raisons militaires qui lui dictèrent cette concession, et il n'y avait aucune analogie entre Alexandrie et Ptolémaïs. Ainsi Alexandrie n'eut pas de sénat, pas d'institutions municipales, sauf la division des citoyens en « phylae » et en dèmes. Il ne s'éleva pas de protestations contre cet absolutisme du trône ; satisfaite de se sentir une certaine supériorité sur les Égyptiens, la communauté grecque d'Alexandrie se soumit et laissa le pouvoir au gouvernement. Bref, la noble conception d'Alexandre : l'union des races dans l'égalité des droits, ne fut jamais mise en œuvre, ni en province, ni dans la capitale. Pour la réaliser, il fallait sans doute une puissance d'imagination et une largeur de vues dépassant celles d'un Ptolémée ; néanmoins la difficulté n'était peut-être pas insurmontable. Si le premier Ptolémée, rompant avec la tradition grecque, avait reconnu aux enfants de mariages mixtes le droit de cité grec, cet idéal aurait pu se réaliser, et l'histoire de cette époque aurait été tout autre. Mais on manqua l'occasion et aucun successeur de Ptolémée n'eut le courage de faire la tentative.

CHAPITRE II

PTOLÉMÉE SÔTER (*suite*)

L'administration est, pour le moins, une besogne fastidieuse, et Ptolémée chercha bientôt une diversion. Il la trouva, comme tant d'autres hommes de son espèce avant et après lui, dans l'amour. Il avait assurément un tempérament d'amoureux : déjà il s'était offert deux expériences matrimoniales ; il en médita une troisième. Obéissant à Alexandre, il avait épousé à Suse Artacama, fille d'un seigneur perse, Artabanus ; déférant à Antipater, il avait épousé sa fille Eurydice ; cette fois-ci, il se proposait de suivre son inclination, et son désir se porta sur Bérénice, amie et confidente de sa femme (1).

Le coup était dur pour Eurydice ; elle n'avait rien fait pour mériter la répudiation : elle avait été pour Ptolémée une excellente épouse, lui avait donné un fils, Ptolémée, surnommé Ceraunus, et deux filles. Elle aurait compris un nouveau mariage pour la raison d'état, mais elle ne pouvait pardonner une intrigue avec sa propre dame d'honneur. Mais le malheur est le lot de ce pauvre monde, et Eurydice, comprenant que son mari était perdu pour elle, quitta l'Égypte. Elle n'avait en effet rien d'autre à faire, car Ptolémée n'était pas homme à se laisser arrêter. Ce qu'il désirait, il le prenait, et dans ce cas particulier, il avait raison, à son point de vue. « Jamais femme ne fut, pour son mari, source d'autant de délices que celle de l'amoureux Ptolémée », écrit Théocrite, et Bérénice conserva l'affection du volage jusqu'au jour de sa mort. C'était sans doute une femme attrayante. Ses yeux très enfoncés dans leurs orbites, son nez court et droit, sa bouche arquée provoquaient l'admiration ; son large front et son menton rond dénotaient de l'intelligence et du caractère. Veuve d'un obscur seigneur macédonien, elle avait suivi Eurydice en Égypte et en avait trouvé le souverain à son goût. Rien non plus d'étonnant à cela : Ptolémée avait cette allure fougueuse de l'aventurier qui fascine les femmes, et Bérénice semble l'avoir aimé profondément. Ce fut aussi un mariage heureux pour la dynastie, en ce qu'il assura la succession. Bérénice mit au monde quatre enfants : deux fils, Ptolémée, connu plus tard sous le nom de Philadelphe, un frère puîné, Argée, et deux filles ; l'aînée, Arsinoë, épousa d'abord Lysimaque de Thrace, ensuite son propre frère Philadelphe ; enfin venait Philotera, la benjamine de la famille.

(1) La date du mariage est incertaine : les historiens de cette époque ne sont pas d'accord. Beloch (*Griechische Geschichte*) et Tarn (*Hellenistic Civilization*) supposent que Bérénice commença par être la maîtresse de Ptolémée, en 316-315 av. J.-C., et que le mariage n'eut lieu que beaucoup plus tard.

Mais un Macédonien ne pouvait vivre éternellement d'amour, et bientôt Ptolémée étudia les moyens de développer les marchés égyptiens au delà des mers. Jusqu'alors Alexandrie n'avait pas satisfait son attente. Le mouillage était sûr, la ville salubre. Mais Tyr et Rhodes continuaient à monopoliser le commerce de la Mer Égée, et les pays riverains à faire des affaires partout, sauf en Égypte. C'était désespérant. Cherchant l'explication, Ptolémée la trouva dans le fait qu'Alexandrie n'avait pas de monnaie. La coutume des Pharaons de payer en nature ou de n'accepter du métal qu'après d'interminables discussions sur sa pureté et son poids prévalait encore ; aussi le commerçant entreprenant évitait avec soin un pays qui restait attaché à cette pratique primitive.

Si les îles et les cités grecques frappaient leur monnaie, Alexandrie pouvait bien suivre leur exemple. Aucune raison en effet ne l'en empêchait, pourvu que l'État disposât d'une quantité suffisante d'or et d'argent et qu'une banque nationale contrôlât la monnaie. Malheureusement ces conditions n'étaient pas réalisées en Égypte. Une quantité d'or et d'argent reposait inutilisée dans les cryptes des temples, de nombreuses monnaies étrangères circulaient sur les principaux marchés ; mais le prêtre conservateur et le commerçant ignorant répugnaient à livrer leurs économies contre une promesse d'en recevoir plus tard l'équivalent sous forme de monnaie. Créer une banque d'état était une

tâche encore plus difficile. Le métier de banquier, pratiqué avec succès en Grèce, était inconnu en Égypte, et sans banques, une monnaie nationale ne pouvait réussir. Pour commencer, Ptolémée frappa quelques pièces qui portaient les noms joints des deux jeunes rois, puis il y renonça. D'autres pièces frappées pendant sa satrapie portent sur l'avers la tête d'Alexandre coiffée d'une peau d'éléphant ou de lion, et sur le revers une figure de Zeus ou d'Athéna, vis-à-vis d'un aigle ou d'un navire. Quand il eut revêtu la dignité de roi, il remplaça l'ancienne monnaie par une nouvelle émission, qui portait sur l'avers sa propre tête ceinte du diadème, l'égide suspendue à son cou, et sur le revers au-dessous des mots *Ptolemaiou Basileos* un aigle perché sur un foudre, emblème de la famille. Il battit monnaie indistinctement en Égypte, à Chypre, en Asie Mineure, en Phénicie et en Cyrénaïque ; il adopta successivement l'étalon attique, le rhodien, le phénicien ; il fit l'essai de cinq types distincts de pièces d'or et d'argent. Cette monnaie fut acceptée dans toute la Mer Égée ; son poids était conforme à l'étalon, sa pureté indiscutable (1).

Ptolémée se préoccupait aussi de divers problèmes, entre autres de la déification d'Alexandre, et de la création d'une nouvelle religion, d'un culte que pratiqueraient à la fois les Grecs et les Égyptiens. Le premier était le plus facile à résoudre. Aucun lieutenant d'Alexandre ne respectait plus profondément sa mémoire et ne déplorait sa mort plus sincèrement que Ptolémée. Il résolut d'instituer un culte qui perpétuerait le nom du conquérant dans la cité qu'il avait créée pour l'éternité. C'était sans doute le mode de commémoration que le héros défunt aurait choisi lui-même, pour attester la divinité que l'Égypte lui avait octroyée. Aussi le fidèle Ptolémée commença-t-il à Alexandrie la construction d'un sanctuaire ou Sêma, pour recevoir la dépouille ; il désirait que tous les Macédoniens et les Grecs reconnussent Alexandre comme fils de Zeus, et

(1) L'histoire des monnaies ptolémaïques est instructive mais compliquée. Les principales autorités sur cette question sont Svoronos et Milne.

il proclama que le vingt-cinquième jour du mois de Tybi, anniversaire de la fondation d'Alexandrie, serait un jour de fête publique qu'observeraient même les bêtes de somme (1).

Ce culte réclamait de ses dévots une double reconnaissance : premièrement qu'après sa mort cet homme avait rejoint son père céleste, et ensuite que, de son vivant, il avait mérité le titre de héros. Pour mieux marquer cette seconde exigence, il y avait, attenante au sanctuaire, une minuscule chapelle consacrée aux deux serpents, « l'Agatho-démon » et sa compagne « l'Agatho-tyché ». Sous une forme ou l'autre, tant en Grèce qu'en Égypte, le serpent, génie du foyer, était tenu en haute estime, et si ç'avait été une heureuse inspiration d'Alexandre de nommer « l'Agatho-démon » dieu tutélaire de sa nouvelle cité, c'en était une non moins bonne de Ptolémée d'associer la mémoire d'Alexandre au serpent. Mais la construction du Sêma souleva de nouvelles protestations de Memphis et le grand-prêtre de Ptah réitéra sa première sentence : « Quel que soit le lieu de sa sépulture, la dispute et la discorde y règneront. » Memphis voyait sa réputation de cité la plus sainte d'Égypte en péril et le grand-prêtre maintenant pressait Ptolémée d'enterrer Alexandre dans ses murs. Ces nouvelles parvinrent à Ptolémée à Alexandrie, et il hésita une fois de plus. Il pouvait dédaigner les objections des Égyptiens laïques, mais il redoutait d'offenser les scrupules du clergé, seul corps constitué qui influençât l'opinion de toute l'Égypte.

Pour chaque temple, il y avait un contrôleur, l'épistate, assisté d'un diacre appelé le « prophète », qui présidait à l'oracle du temple. Ensuite venaient les gardiens des vêtements, des statues et du sanctuaire de la divinité, les surveillants et les maîtres des sacrifices, les tireurs d'horoscopes, les musiciens et les choristes, tandis qu'aux rangs inférieurs de la hiérarchie se trouvaient les porteurs de la barque divine, les veilleurs des maisons mortuaires et les

(1) Lumbroso G., *Egitto*, p. 140.

embaumeurs. Les prérogatives et l'autorité des prêtres étaient étendues : le tiers environ des terres cultivées appartenaient à quelque temple, et dans la campagne, les décrets du temple faisaient loi. Avec cette formidable corporation Ptolémée ne voulait pas avoir de conflit. Il différa la construction du Sêma, il essaya d'amollir la vanité blessée des prêtres en honorant d'anciens sanctuaires. Il avait déjà restitué à leurs légitimes propriétaires « les statues des dieux retrouvées en Asie et tout le mobilier et les livres des temples de la Haute et de la Basse Égypte ». Il projetait maintenant l'embellissement de Thèbes aux frais de sa cassette particulière. A Karnak, il rendit hommage à Philippe Arrhidée en lu élevant un sanctuaire et en figurant dans un bas-relief la consécration d'Arrhidée par le dieu Toth ; il honora le petit Alexandre, fils de Roxane, en plaçant dans la grande cour du temple sacré une statue de l'enfant ; il fit sculpter aussi au-dessus du porche d'entrée du sanctuaire de Mut un relief qui représentait Ptolémée agitant un « sistrum » devant la divinité, tandis que sa compagne pinçait de la harpe et que ses filles agitaient un tambourin pour chasser les mauvais esprits ; bref, tout ce qui devait flatter la prêtrise égyptienne, Ptolémée le fit. En compagnie de sa femme et de ses enfants, il se rendit au festival de Sed, accomplit les rites du couronnement et reçut en retour une promesse de jeunesse et « d'années par millions » ; il posa peut-être pour personnifier Horus ou Osiris (1), et restitua en 311-310 av. J.-C., au nom du fils de Roxane, aux prêtres de la cité de Pe-Tep les revenus du Delta que Xerxès s'était appropriés indûment. C'était là un témoignage marquant de son respect pour la religion égyptienne : « aux temples d'Horus et de Buto, dieu et déesse de Pe-Tep, sont revenus tous les villages et les cités de la juridiction de Pe-Tep, leurs habitants, prairies, eaux, oiseaux, troupeaux et toutes les choses qu'on y produit ».

C'était aussi pour Ptolémée une occasion opportune de rappeler au clergé égyptien sa propre valeur et il n'y

(1) A. Moret, *Le Nil et la Civilisation égyptienne*. Paris, 1926.

manqua pas. Il parla de lui comme du « grand vice-roi d'Égypte », comme d'un « personnage d'une énergie juvénile, à l'esprit sage, au courage ferme, au pied solide » ; il assura aussi Pe-Tep qu' « il n'y en avait point comme lui dans le monde étranger » (1). Pour une fois Ptolémée se montra pénétré d'un sentiment exagéré de sa toute puissance.

Le spectacle d'un pays dominé par un clergé qui n'était remarquable ni par sa moralité ni par sa charité, était dégradant. Ptolémée n'était pas ennemi de la religion en général : au contraire, il était profondément convaincu qu'un état ne peut être prospère sans elle. Mais à cette conviction s'ajoutaient un ou deux corollaires : la religion devait être commune à tous les habitants et son contrôle devait appartenir à l'État. Il n'y avait rien dans ces deux thèses qui s'opposât au dogme égyptien. La religion était sans doute la base de la société, en Égypte comme partout ailleurs dans le monde, et Osiris était digne d'être un dieu national. Mais la superstition et la crédulité avaient détruit la vertu de la doctrine et, délaissant le culte d'Osiris, juge de la mort et inspirateur de la résurrection, l'Égypte était retournée à l'adoration des dieux locaux à forme animale. Si la pratique grecque d'attribuer aux dieux des passions humaines était ridicule, pour l'esprit philosophique, la coutume égyptienne d'accorder à des animaux des attributs divins était encore plus absurde. Placée entre la tyrannie du temple et l'impuissance de l'État, la religion égyptienne, aux yeux de Ptolémée, était en voie de dégé nérescence rapide.

Cependant la réflexion retint Ptolémée de se mêler pour le moment de cette affaire. C'eût été en effet suprêmement impolitique ; à l'est et à l'ouest de nouveaux troubles se préparaient. La révolte couvait en Grèce ; Antigone attendait une occasion pour fondre sur l'Égypte et Ptolémée ne devait pas risquer de susciter des troubles dans sa propre satrapie. Le roi de Perse avait méprisé ce risque et il avait

(1) *Stèle d'Alexandre Aegus*, nº 22.182 du catalogue du Musée du Caire, *Records of the Past.*, vol. X., p. 70, Londres, 1878.

payé cher sa témérité. Plus prudent, Ptolémée écarta la tentation. Au contraire, il chercha un terrain d'entente, sur lequel tous les habitants de l'Égypte, quelles que fussent leur nationalité et leurs traditions nationales, pussent se rencontrer sur un pied d'égalité. A cet effet, il créa un culte qui combinait l'idéal des doctrines grecques et égyptiennes. Un tel programme était nécessaire à Alexandrie, où une population hétérogène se disputait constamment sur des questions de doctrine.

Le Grec se méfiait du Juif et l'Égyptien de l'un et de l'autre. Avec le Juif, il n'y avait rien à faire : sa foi était fixée, il ne reconnaissait pas d'autre Dieu que le sien. Mais le Grec et l'Égyptien étaient moins irréductibles et Ptolémée, notant le fait, songea à combiner les attributs de Zeus et de Hadès, de Rê et d'Osiris, dieux des deux pays, en une seule divinité devant laquelle les deux races pourraient s'agenouiller. C'est ainsi que fut créé le culte de Sérapis, qui se prolongea longtemps dans l'ère chrétienne et influença le monde entier. Le Grec fut le premier à accepter cette nouvelle divinité ; reconnaissant tous les dieux, mais sceptique sur leur valeur, il était prêt à admettre dans son panthéon chaque divinité qui lui apportait du nouveau. De plus, Serapis passait pour une réincarnation d'Osiris, et le Grec considérait Osiris avec tendresse. Comme il avait déjà assimilé ce dieu égyptien à son propre dieu Dionysos, il n'eut aucun scrupule à faire un pas de plus, en associant Osiris avec Hadès. Le syncrétisme était devenu parmi les Grecs un passe-temps à la mode et, dans l'Égypte, la communauté alexandrine trouvait un terrain vierge pour le jeu de son imagination. Ainsi, ils apprirent à parler d'Amen-Rê comme de Zeus, de Hathor comme d'Aphrodite, de Neith comme d'Athéna : ils confondaient Thabu (la Louxor moderne) avec leur ville de Thèbes, Abuthis, tombeau des premiers pharaons, avec leur propre Abydos et Kneph avec Canope, le pilote de Ménélas. Le syncrétisme, d'autre part, ne signifiait rien pour les Égyptiens ; mais du moment qu'Osiris se trouvait être le dieu tutélaire, patron de Rhacotis, le quartier égyptien de la cité, et que Sérapis prétendait être une émanation d'Osiris, il accepta le nouveau culte. Il était moins facile de convaincre les gens de la campagne. Peuple plus simple, ils continuaient à adorer leurs dieux-animaux familiers, et Sérapis n'eut des adhérents que parmi la communauté étrangère de Memphis.

On ne sait rien de certain sur l'identité de Sérapis avec une divinité existante, ni sur l'origine et le nom du dieu. Sur ce point l'histoire est obscure et la tradition douteuse : la première est trop romanesque et la seconde trop vague pour être convaincante. Tacite et Plutarque, les deux autorités classiques, commencent leurs explications par un rêve. Un fantôme apparut à Ptolémée endormi ; il lui conseilla de chercher à Pontus l'image de l'apparition et de la transporter à Alexandrie. Cet ordre donné, l'apparition s'évanouit dans une flamme. Ptolémée réunit les principaux prêtres égyptiens et les pria d'interpréter ce message. Ce que le visiteur exprimait par la bouche de Ptolémée était clair, l'assemblée n'osait enfreindre cet ordre, puisque personne n'avait entendu parler de Pontus et ne savait quel dieu le peuple de Pontus adorait.

Mais Timothée, Athénien versé dans les mystères, se trouvait à Alexandrie et Ptolémée s'adressa à lui. Timothée était mieux informé ; des voyageurs en quête d'aventures lui avaient souvent parlé de Sinope, cité florissante sur les côtes de la Mer Noire et avaient même parlé de l'existence d'un temple consacré à Hadès, dieu des enfers et à sa compagne Proserpine. C'en était assez pour Ptolémée ; il dépêcha Timothée à Sinope, chargé de présents pour son roi et lui enjoignit de rapporter à tout prix la statue à Alexandrie. Mais les éléments ne furent pas propices et, pour échapper au naufrage, l'équipage débarqua à Délos. Il y avait à Délos un sanctuaire d'Apollon, et saisissant l'occasion l'ambassadeur consulta l'oracle. Le dieu fut encourageant : Timothée devait continuer son voyage, mettre la main sur la statue de Hadès et laisser celle de Proserpine au peuple de Sinope. Il semblait injuste que Sinope possédât deux talismans divins, tandis qu'Alexandrie, cité fondée par le puissant Alexandre, n'en possédait aucun. Récon-

forté par cette pensée, Timothée continua son voyage. Il fut déçu en arrivant à Sinope de découvrir que la cité ne partageait pas son point de vue et que le roi, bien que très heureux d'accepter les présents de Ptolémée, ne faisait pas le moindre geste pour rendre la statue. Ainsi passèrent trois années en négociations infructueuses, jusqu'à ce que Ptolémée s'impatientant envoyât une nouvelle ambassade et des cadeaux de plus grande valeur. Le roi accueillit aimablement les nouveaux arrivants et accepta les riches présents de Ptolémée ; mais il trouva excuse sur excuse pour conserver la statue à Sinope. Trois nouvelles années passèrent et Timothée désespérait presque, lorsque le dieu arrangea l'affaire en allant lui-même à bord du navire.

La tradition est moins nette : tantôt elle assimile Sérapis à Osarapis (Osiris-Apis), le bœuf Apis qui s'identifie dans la mort avec Osiris, tantôt à la petite colline de Sinopéion, près de Memphis, où se trouvait le temple du Sérapéum. Une troisième hypothèse, plus simple peut-être, est aussi courante : Ptolémée aurait tiré son inspiration du nom de Sérapis de Babylone. S'il faut en croire Arrien, historien sérieux, un sanctuaire de Sérapis existait dans cette ville, et la veille de la mort d'Alexandre, c'est là que Séleucus et d'autres se rendirent, pour demander au dieu de préserver la vie du héros. Ptolémée, qui avait peut-être fait partie de la délégation, cherchant un nom pour le dieu qu'il avait créé, aurait pensé à la divinité babylonienne. Quelle que soit son origine, l'image du Sérapis d'Alexandrie était essentiellement grecque, et non égyptienne, par la forme et les traits : c'était un dieu qui rappelait plutôt Zeus qu'Osiris. Il portait une barbe ; un calathus ou panier couronnait sa tête, il tenait à la main le sceptre, et à ses pieds rampait un cerbère à trois têtes, allusion à la domination de Sérapis sur les enfers. Bientôt, Isis, gracieuse jeune mère, couronnée d'un croissant de lune, tenant dans ses bras l'enfant Horus, rejoignit Sérapis pour former la triade alexandrine. « Regardez, je suis venue, moi la mère de toute chose et de tous les éléments, la reine du Ciel, connue et adorée sous plusieurs noms et dans plusieurs cultes ! » Tel est l'appel qu'Apulée mettait plus tard dans la bouche d'Isis. Pour abriter la triade, Ptolémée construisit un temple sur le terrain en pente du quartier de Rhacotis d'Alexandrie, le Sérapeum (1). C'était une suite de jolis sanctuaires et de chapelles qui, reliés entre eux par des colonnades de granit, formaient un vaste quadrilatère, auquel on accédait d'en bas par un large escalier d'une centaine de marches. Au centre du quadrilatère, il y avait le sanctuaire de Sérapis, contenant la statue du dieu, les bras étendus comme pour accueillir le pécheur.

Tandis que Ptolémée se livrait à ces travaux, les autres satrapes se disputaient férocement entre eux. Cassandre en Macédoine était à couteau tiré avec Polyperchon, qui occupait la Grèce ; Lysimaque en Thrace avait pris parti pour le premier, Antigone en Asie pour le second, et les quatre antagonistes demandaient l'appui de Ptolémée. C'était une affaire délicate : les choses en étaient venues au point qu'aucun des lieutenants d'Alexandre n'avait plus confiance en son voisin, et moins encore eût levé le petit doigt pour l'aider. L'intérêt personnel dictait la politique de chacun. Il est évident que ni Cassandre ni Antigone ne méritaient l'appui de Ptolémée. Le premier avait assassiné l'un des héritiers du trône et attendait probablement le moment propice pour tuer l'autre ; le second avait parlé de son intention de prendre l'Égypte et de supprimer son satrape. C'est là ce qui emporta la décision de Ptolémée : il promit son appui à Cassandre et attendit l'attaque d'Antigone. Mais Antigone n'était pas en mesure d'agir. Il lui fallait d'abord construire une flotte pour disputer Rhodes et Chypre à l'ennemi, et ensuite persuader Polyperchon, alors dans le Péloponèse, de venir à son aide. Sans attendre, Cassandre, Lysimaque et Ptolémée envoyèrent un ultimatum : Si Antigone voulait la paix, il ne l'aurait qu'en cédant la Cappadoce et la Lycie à Cassandre, la Lydie à Lysimaque, la Mésopotamie à Séleucus et la Syrie à Ptolémée (2).

(1) La colonne connue sous le nom de pilier de Pompée marque de nos jours son emplacement.
(2) DIODORE. L. XI, ch. IV.

Piqué par cette offre insultante, Antigone contre-attaqua en promettant l'autonomie à toutes les cités grecques qui l'aideraient, appela tous les Macédoniens à abandonner le meurtrier de Philippe Arrhidée, et hâta ses préparatifs de campagne contre Ptolémée. Mais ce dernier répondit promptement au manifeste d'Antigone en assurant aux Grecs qu'il désirait leur liberté « autant qu'Antigone » et en dépêchant son frère Ménélaos, avec 100 navires et 10.000 hommes de troupes, pour aider Séleucus qui occupait Chypre en son nom.

Les hostilités s'ouvrirent d'une façon indécise en 311 av. J.-C. Séleucus commença par un blocus de Tyr si rigoureux que la nouvelle flotte d'Antigone ne put prendre la mer et Ptolémée crut un moment la campagne terminée. Puis la chance tourna. Le mauvais temps obligea Séleucus à abandonner le blocus et l'amiral d'Antigone poussa l'ennemi vers Chypre.

A la flotte d'Antigone, comptant 250 navires. Séleucus même avec le renfort opportun de Ménélaos, ne pouvait opposer que moins de la moitié de ce nombre, et n'osant risquer son escadre dans un engagement, il transféra sa base à Lemnos. Cette nouvelle ne refroidit pas l'ardeur de Ptolémée. Il ordonna à Ménélaos de débarquer ses troupes à Chypre, d'en détacher une partie pour chasser Polyperchon du Péloponèse, tandis que Ptolémée lui-même faisait une incursion en Cilicie pour soutenir Cassandre en Asie. C'est tout ce qu'il pouvait faire pour le moment. La Cyrénaïque s'était soulevée, et sa garnison macédonienne était réduite à la défensive. Pris ainsi entre deux feux, Ptolémée temporisa. Il était disposé à pardonner l'offense de la rébellion, il était même prêt à amnistier les meneurs si la Cyrénaïque faisait sa soumission. Mais ses propositions furent rejetées, son offre d'amnistie considérée comme un signe de faiblesse. Les chefs n'acceptaient que l'indépendance complète, et la populace mit en pièces une demi-douzaine de commissaires envoyés par Ptolémée pour enquêter sur les griefs de la Cyrénaïque. Il n'y avait plus à hésiter, plus de grâce à accorder. Magas, fils de Bérénice

de son premier mariage et beau-fils de Ptolémée, fut chargé de remettre dans le droit chemin ce peuple obstiné. C'est bien ce qu'il fit, et finalement les citoyens de Cyrène, la capitale, contrits et humiliés se rendirent à merci.

Leur soumission laissa à Ptolémée les mains libres pour prendre part à la grande guerre. L'horizon s'éclaircissait. Polyperchon, ayant traité avec Cassandre, avait abandonné Antigone et évacué le Péloponèse ; aussi l'expédition envoyée de Chypre par Ménélaos, ne trouvant pas d'ennemi, avait retraversé la mer Égée pour menacer la Pamphylie. Cette bonne nouvelle fut suivie d'une meilleure encore : la flotte d'Antigone avait été surprise au mouillage, et presque entièrement détruite. D'autre part, Cassandre avait perdu du terrain en Grèce etAntigone, reconstituant la Fédération des Cyclades avec Délos pour capitale, avait pris toutes les îles grecques, y compris Chypre, sous sa protection. C'était un défi que Ptolémée eût bien voulu relever. Mais c'eût été découvrir l'Égypte et la prudence lui conseilla de concentrer son action sur Chypre. Les 'les grecques pouvaient attendre, mais Ptolémée ne pouvait laisser passer Chypre à l'ennemi sans combat. Il débarqua dans l'île et, déposant ses neuf principicules, déclara à son tour son protectorat sur l'île. Encouragé par un succès facile, il reprit la mer, toucha Rhodes et débarqua en Cilicie. Il n'y rencontra pas de résistance : Antigone surveillait ses ennemis en Europe, son fils Démétrius ravageait la Grèce. Ptolémée pilla donc la province tout à son aise, séjourna quelque temps à Mallos, la capitale, puis retourna en Égypte. L'expédition avait eu plein succès, et elle avertissait Antigone d'avoir à veiller sur ses derrières.

Ptolémée cependant avait bien changé de point de vue. Il ne concevait plus que la guerre fût la seule occupation sérieuse pour un homme ; il s'intéressait maintenant aux affaires même les plus fastidieuses de l'administration. Mais, à ses côtés, il avait le persuasif Séleucus, ennemi acharné d'Antigone. C'est sur son instigation que Ptolémée se mit en route pour réoccuper la Cœlé-Syrie et la Phénicie. Les conditions semblaient propices. Le gros de l'armée

d'Antigone se trouvait sur l'Hellespont et il n'y avait que de faibles forces en Syrie. A la tête de 18.000 fantassins et 4.000 cavaliers, Macédoniens et mercenaires, Ptolémée traversa le Sinaï et investit Gaza. Antigone eut vent de cette marche, mais hésitant à abandonner lui-même le théâtre des opérations de guerre, il envoya son fils Démétrius pour devancer Ptolémée à Gaza. Démétrius, connu plus tard sous le nom de Poliorcète ou Preneur de villes, était le bras droit de son père. Grand jeune homme de belle prestance, c'était un caractère engageant et audacieux. A cette époque, il sortait à peine de l'adolescence, Gaza était sa première campagne sérieuse, le redoutable Ptolémée son premier ennemi et il hésitait entre l'offensive et la retraite. Son conseil de guerre fut pour la seconde alternative ; mais, comme il surveillait, perplexe et indécis, le formidable déploiement des forces de Ptolémée, ses troupes, d'une seule voix, s'écrièrent : « Sois courageux », et stimulé par cet appel, Démétrius sortit de son incertitude. La bataille venait à lui. Ses dispositions étaient mal prises : son aile gauche risquait d'être débordée, son centre et son aile droite formaient un mêlée d'éléphants, de cavalerie, d'infanterie lourde et légère où l'on se bousculait et se gênait les uns les autres. Remarquant cette faiblesse, l'habile Ptolémée transporta sa cavalerie de l'aile gauche à la droite et, en une charge, il bouscula le flanc gauche de Démétrius. Même les éléphants ne purent ébranler l'infanterie de Ptolémée ; abritée derrière une palissade, la phalange abattit leurs cornacs à coups de flèches et les éléphants, affolés par les traits, firent demi-tour, répandant la confusion dans les rangs. Démétrius n'essaya pas de rallier son infanterie : jugeant la partie perdue, il quitta au galop le champ de bataille, sans débrider jusqu'à Ashdod, à une cinquantaine de kilomètres. Tyr tomba sous l'assaut. Jérusalem en un tour de main capitula (1), la Phénicie et la Cœlé-Syrie se soumirent.

(1) « Or il arriva dans la ville un jour de sabbat, comme s'il voulait offrir un sacrifice, et il en prit possession sans aucune difficulté ». *Antiquités juives* de JOSÈPHE, L. XII, ch. I.

Mais cette chance ne dura qu'un mois ou deux. D'abord, le principal appui de Ptolémée, Séleucus, partit pour Babylone afin de fonder encore une autre empire, celui des Séleucides, tandis que Démétrius tendait une embuscade dans laquelle Cilles, lieutenant de Ptolémée, tomba tout droit. Ce succès de son fils réchauffa le vieux cœur d'Antigone : « Voilà un jeune héros qui est fait pour porter la couronne », s'écria-t-il, plein de fierté paternelle, et assurément Démétrius ne manquait pas de talents. Il continua sa campagne en faisant une paix assez avantageuse avec les Nabatéens, maîtres des Rochers de Pétra, puis avança sur Babylone. Il ne put conserver cette conquête malgré l'absence de Séleucus, occupé dans le lointain Himalaya, et rentré chez lui, il suggéra hardiment une descente sur la Grèce. Mais Antigone hésitait : il était toujours hanté par l'Égypte. Son intention avait été de surprendre Ptolémée en faisant de Pétra sa base avancée, mais Démétrius, ayant appris à connaître les qualités combattives des Nabatéens, lui fit rejeter ce plan de campagne et choisir comme ligne de marche sur le Nil la route côtière passant par Gaza. Comme le bruit de ses grands préparatifs se répandait, Ptolémée, très éloigné de sa propre base, s'inquiéta. La perte de la colonne de Cilles l'avait affecté et il décida de regagner l'Égypte. A son point de vue, il avait assez travaillé pour la gloire et le profit. Il avait mis ses troupes à l'épreuve dans la bataille et trouvé leur esprit excellent ; il avait pris quelque 8.000 prisonniers de guerre, qu'il avait incorporés dans son armée et il avait persuadé ou forcé un groupe de Juifs d'échanger leur résidence de Jérusalem pour celle d'Alexandrie. Beaucoup d'entre eux s'y rendirent sans doute très volontiers. La réputation d'Alexandrie s'était répandue dans toute l'Asie ; on disait que ses rues étaient pavées d'or, et l'accueil qu'elle réservait aux citoyens de marque, sans considération de race ni de religion, était universellement réputé.

Ptolémée était à peine rentré à Alexandrie qu'une trêve fut conclue (311 av. J.-C.) qui devait durer jusqu'à la majorité du jeune Alexandre. On avait grand besoin d'une

pause : ces années de guerre continuelle avaient épuisé tous les partis et avaient éveillé un désir général de paix. Antigone, âgé alors de plus de soixante-dix ans, désirait conserver ses forces pour un duel décisif avec Ptolémée ; Cassandre et Lysimaque pour réorganiser leurs satrapies respectives ; Ptolémée pour compléter ses réformes administratives. Ainsi, alliés et ennemis déposèrent les armes, consentant les uns et les autres à abandonner des ambitions qu'ils ne pouvaient réaliser et renonçant aux territoires qu'ils ne pouvaient posséder. Cassandre abandonna ses prétentions sur la Grèce, Lysimaque, ses visées au delà de l'Hellespont, Antigone l'invasion de l'Égypte, et Ptolémée la possession de la Phénicie et de la Cœlé-Syrie. Mais la trêve fut illusoire : aucune des parties n'avait l'intention de respecter ses engagements, et Cassandre commit impudemment encore un de ces nombreux crimes qui souillent l'histoire de la Macédoine. Alexandre, maintenant seul héritier de l'empire de son père, était bien plus le prisonnier que le pupille de Cassandre, son tuteur, et une bonne moitié de la Macédoine s'élevait contre cette injustice. On parlait de complots pour tuer le tuteur et mettre le pupille sur le trône. Mais ce n'étaient que de faibles velléités. Cassandre avait aussi ses partisans, qui n'étaient pas plus scrupuleux que lui : officiers qui contestaient l'aptitude de cet enfant à régner, qui réclamaient un pilote robuste au gouvernail. Persuadé que l'existence d'Alexandre mettait en péril son propre avenir, Cassandre ordonna au geôlier de l'enfant et de sa mère de les mettre tous deux à mort (1).

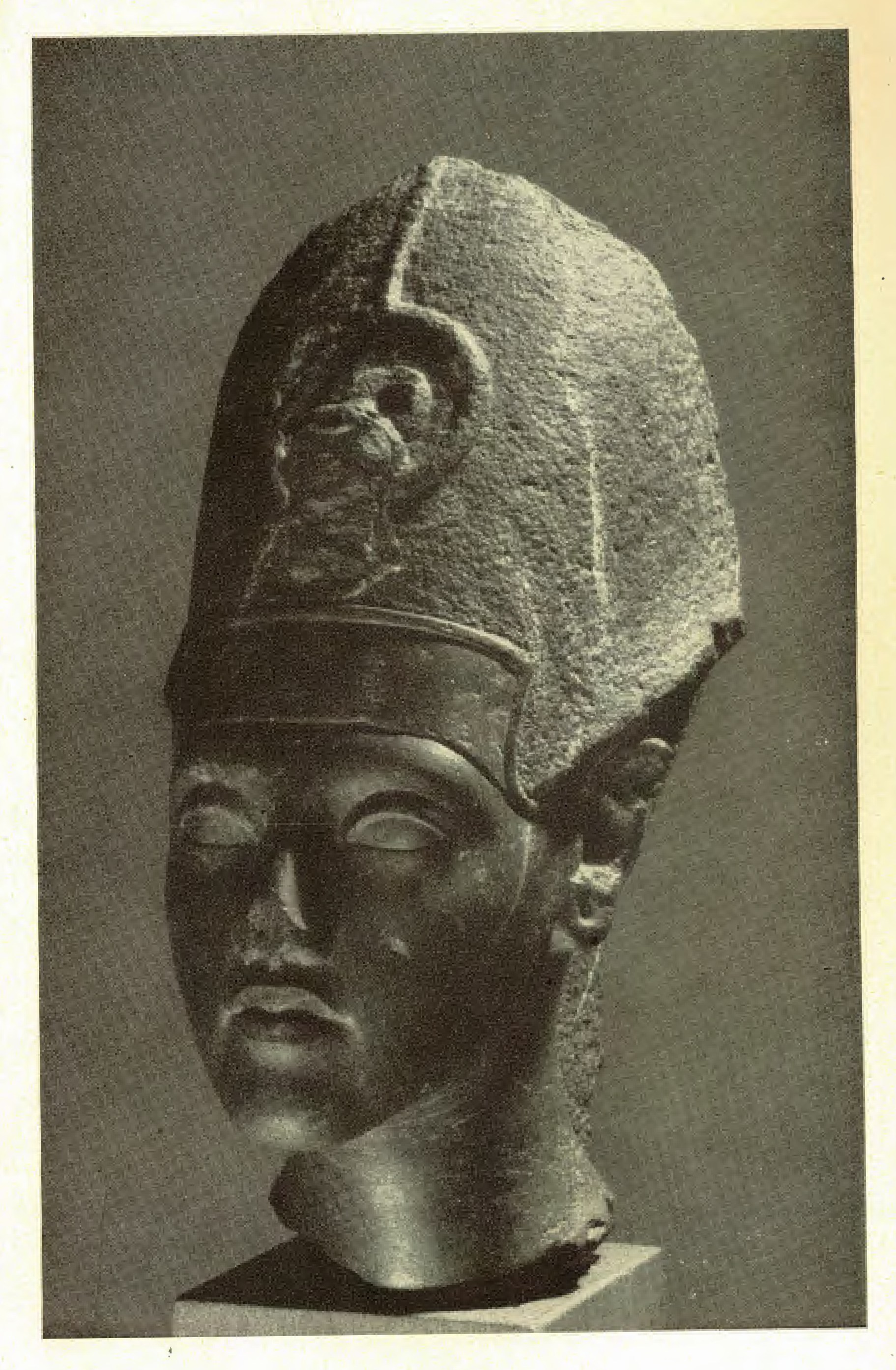
C'était l'extinction de la souche du grand Alexandre, le début d'une ère nouvelle. C'en était fini de la monarchie, le satrape devenait le souverain du territoire qu'il gouvernait. Mais le pacte de 311 av. J.-C. ne subsista pas longtemps après le crime monstrueux de Cassandre. Dès le début, aucun des participants n'observa sa clause la plus importante : la liberté de toutes les cités grecques ; aucune

(1) La date du crime ne peut être fixée avec certitude. P. JOUGUET la place entre 311 et 309 av. J.-C. : *L'Impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient*, p. 173.

des parties contractantes ne renonça à leur occupation. Cassandre continua d'occuper Athènes, Lysimaque garda du territoire au delà de l'Hellespont, Antigone maintint les garnisons des cités de l'Asie Mineure et Ptolémée son étreinte sur Chypre. Ce dernier sans doute ne pouvait guère faire autrement. La Méditerranée était devenue le cœur de l'empire et dès lors la souveraineté impliquait la suprématie sur mer autant que sur terre. Cette conviction poussa chacun des satrapes à occuper des villes maritimes pour avoir de nouvelles capitales ayant accès à la mer. Cassandre commença fièvreusement à construire Thessalonique, sur le Golfe de Salonique, Lysimaque, Lysimachia dans la Chersonèse et Séleucus Antigonia sur les rives de l'Oronte syrien. Seul Ptolémée n'avait pas besoin de fonder une capitale nouvelle, mais bien convaincu aussi de l'importance qu'il y a à dominer sur mer, il resserra son emprise sur Chypre. Son occupation de l'île était rendue précaire et son protectorat menacé par les machinations d'Antigone. En effet, Ménélaos, le vice-roi, lui avait déjà fait savoir qu'un ou deux des princes de Chypre, ses tributaires, correspondaient avec son implacable ennemi Antigone, et que les autres avaient l'intention de les imiter. En réponse, Ptolémée chargea Ménélaos de faire un exemple sur le principal coupable. Le vice-roi offrit à Nicoles, roi de Paphos, de choisir entre la mort de sa propre main ou la mort par l'exécuteur public. Sans hésitation, Nicoles choisit la première alternative ; sa femme et les dames d'honneur de celle-ci voulurent mourir aussi. C'est un tragique et malheureux épisode de l'histoire de Chypre. Cependant Léonidas, autre lieutenant envoyé pour créer une diversion en Cilicie, était en difficulté, et Ptolémée prit la mer pour lui porter secours. Il chassa de Phasélis, de Xanthus, et d'autres cités grecques d'Asie mineure, les garnisons d'Antigone, il accorda aux provinces de Pamphylie, de Lycie et de Carie, l'autonomie promise par le pacte de 311 et prit possession de l'île de Cos. Il se posait en somme en apôtre de la liberté grecque.

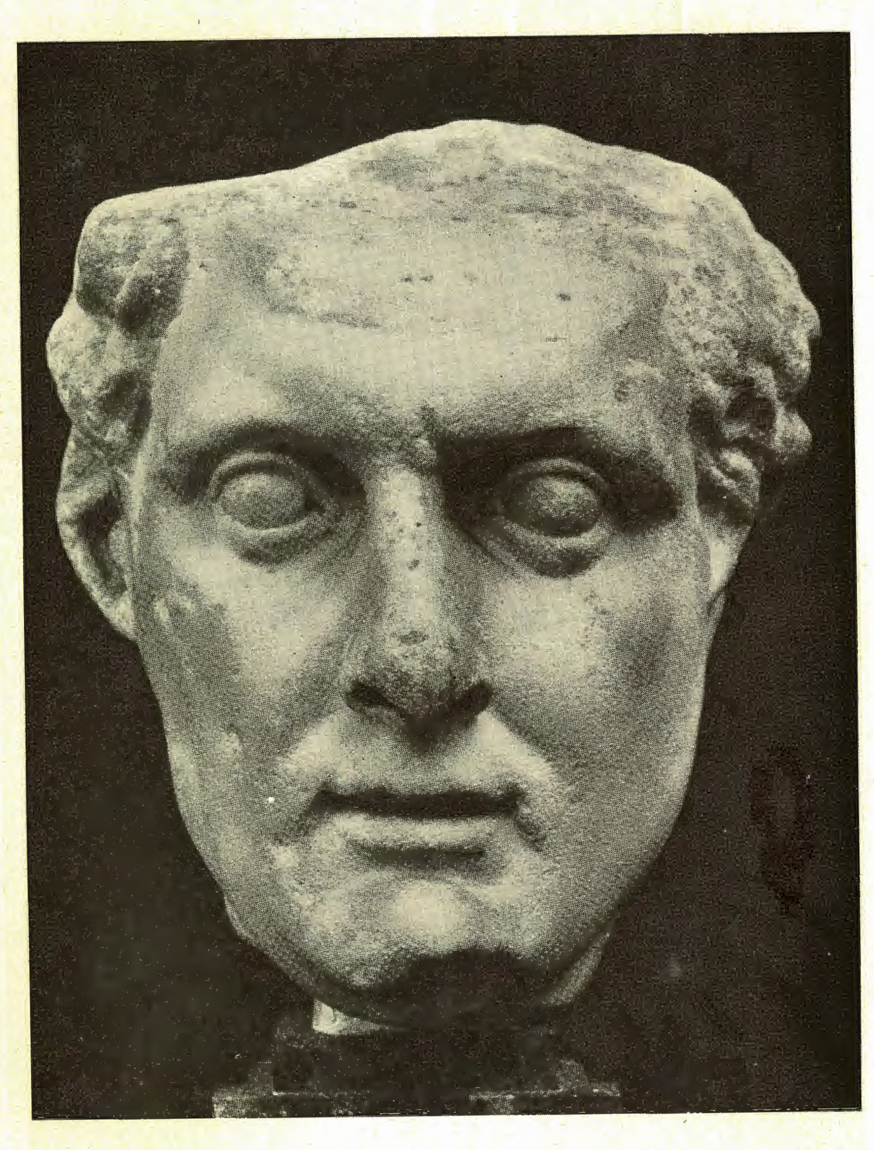
Dans l'été de 308 av. J.-C., il se dirigea vers la Grèce.

Il est assez difficile de comprendre les motifs de cette incursion dans un pays qui jusque-là ne l'avait attiré que comme pépinière de commerçants, d'administrateurs et de soldats. Ses rivaux sans doute avaient un égal besoin de Grecs intelligents aux muscles solides, et probablement la demande commençait à surpasser l'offre. Telle semble en effet la seule hypothèse raisonnable expliquant l'intérêt soudain de Ptolémée pour la Grèce : il désirait devancer ses collègues satrapes sur les marchés de recrutement, en proclamant sa sympathie pour les aspirations grecques. Auparavant, il n'avait jamais laissé l'Égypte sans couverture, et il courait un risque en le faisant dans cette occasion. Moins vraisemblable est l'hypothèse qu'il avait contracté la maladie du jour : l'ambition de l'empire, et qu'il serait allé quêter l'appui grec. Cette ambition était étrangère à toute sa politique précédente ; en dehors de la Cœlé-Syrie, de Chypre et de la Cyrénaïque, il semble n'avoir convoité la souveraineté d'aucun territoire. A Andros il accorda le droit de battre monnaie, à Délos une complète autonomie, à Mégare et Sicyone, le même privilège. Il prolongea son séjour dans l'Isthme de Corinthe pour assister aux Jeux Isthmiques et pour inviter les représentants de toutes les cités à l'y rencontrer. Mais l'affaire ne réussit guère du point de vue de Ptolémée. Il parla de son besoin de matières premières et d'hommes ; l'assemblée écouta mais n'offrit aucune aide. Cependant il lui répugnait de rentrer en Égypte les mains vides ; un mariage lui parut constituer une solution. Cléopâtre, sœur d'Alexandre le Grand, était toujours veuve ; Cassandre, Lysimaque et Antigone avaient tous été prétendants à sa main ; mais l'expérience avec Perdiccas avait rendu Cléopâtre défiante à l'égard des satrapes. Ptolémée se présenta. C'était un parti plus attrayant, il était sobre, il avait une réputation d'honnêteté et de générosité. Aussi, après une légère hésitation, Cléopâtre consentit à devenir sa femme. Ce ne pouvait être un mariage d'amour, puisque l'homme avait passé soixante ans et que la femme n'était guère plus jeune. C'était plutôt un mariage dynastique, comme il s'en faisait souvent

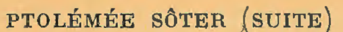


PORTRAIT PRÉSUMÉ D'UN PTOLÉMÉE.
(Musée de l'Université de Pennsylvanie, Philadelphie.)

Pl. II.



PORTRAIT PRÉSUMÉ DE PTOLÉMÉE SÔTER.
(Glyptothèque Ny Carlsberg, Copenhague.)



dans ce temps-là. Ptolémée, suivant la mode macédonienne, négligea de tenir compte des sentiments de Bérénice. Mais le mariage ne fut jamais consommé. Une fois de plus, Cléopâtre alla jusqu'à Sardes et cette fois encore la fortune lui fut contraire. Décidé à enlever à Ptolémée cet atout, Antigone tua la fiancée.

Ce crime fit tomber le dernier masque de paix entre Antigone et Ptolémée, et chacun attendit que l'autre fît le premier geste. Mais ni l'un ni l'autre ne bougea pour le moment. Antigone était occupé à embellir sa capitale Antigonia, Ptolémée était trop prudent pour prendre l'offensive. Alors la tension se relâcha. Antigone, décidé à porter la guerre en Grèce, chargea son fils Démétrius de prendre Athènes et de chasser de cette cité la garnison de Cassandre. Démétrius quitta Éphèse avec 250 navires de guerre, contourna le cap Sunium, débarqua au Pirée et parla de rendre à Athènes ses anciennes libertés. Démétrius de Phalère, lieutenant de Cassandre, se retira à Thèbes, et la garnison, cernée dans la citadelle de Munychie, capitula. Transportée de joie, Athènes décerna des honneurs au vainqueur et à son père ; ses citoyens leur donnèrent à chacun le noble titre de roi, parlant de tous deux comme de libérateurs de la tyrannie macédonienne.

Démétrius trouva l'atmosphère d'Athènes à son goût : il fit deux expériences matrimoniales et il eut d'autres aventures avec des femmes de moindre vertu. Le vin et les femmes étaient une obsession pour lui, et en Grèce, comme n'importe où, il en usa à satiété. Un joli visage et un flacon de vin étaient un poison pour lui. Un jour qu'il était indisposé et qu'il gardait le lit, Antigone vint s'informer de sa santé. Lorsqu'il entra dans la chambre du malade, il rencontra une personne voilée qui sortait en hâte. « La fièvre vient de me quitter », murmura Démétrius d'une voix enrouée, en se soulevant sur son lit pour accueillir son père. « Oui, répondit sèchement Antigone, je l'ai rencontrée à la porte qui sortait » (1).

(1) Plutarque, *Vie de Démétrius.*

Le tour de Ptolémée vint ensuite. Fier de son succès en Grèce, Démétrius attaqua Chypre. L'apparition de la flotte ennemie près de l'île surprit Ménélaos : il n'avait ni les navires, ni les troupes pour empêcher Démétrius de débarquer ; il réclama les uns et les autres à Alexandrie et se retrancha à Salamine. Ptolémée entendit son appel, mit la main sur tous les navires qui se trouvaient dans le port, embarqua 10.000 mercenaires à bord et se hâta lui-même à son secours avec 140 navires. Il arriva trop tard au rendez-vous de Citium : Salamine était assiégée par terre et par mer et il n'y avait rien à faire d'autre que de forcer le blocus. Mais l'inégalité était trop grande, l'ennemi était bien supérieur sur mer en nombre et en armement. Commandant lui-même l'aile gauche de sa flotte, Ptolémée donna le signal de l'engagement et les deux escadres se jetèrent l'une sur l'autre. Le combat fut acharné : enchevêtrés les uns dans les autres par leurs rames, les navires en présence ne pouvaient ni poursuivre ni se retirer. La bataille dura jusqu'au coucher du soleil, puis Ptolémée battit en retraite, ayant perdu la moitié de ses transports et le tiers des vaisseaux d'escorte. C'était la fin de toutes les opérations. Le triomphe de Démétrius était complet et Ptolémée abandonna Chypre.

La nouvelle de cette victoire fut agréable à Antigone et son cœur se gonfla de fierté. Il prit le titre de roi, ceignit sa tête du diadème, emblème de la royauté en Asie et attendit que Ptolémée vînt demander sa grâce. C'était trop de présomption. La soumission était bien la dernière pensée de Ptolémée. De retour en Égypte, il recouvra ses esprits, reconstruisit une flotte et leva une seconde armée. Qu'Antigone s'intitulât roi alors qu'il ne possédait qu'une parcelle du continent, semblait folie au sage Ptolémée ; pourtant il convoitait aussi la dignité royale et s'intitula lui-même Roi d'Égypte. Et comme il avait coutume de ne rien faire à moitié, il demanda au clergé de lui indiquer, au moyen de pièces d'archives, quels étaient les titres traditionnels de la souveraineté en Égypte. Ces appellations, de vieille tradition, s'étaient accrues avec les siècles. Les premiers pharaons, en montant sur le trône, s'étaient contentés de consigner leur nom personnel sur un simple papyrus ; plus orgueilleuse la XIIe Dynastie avait ajouté un deuxième papyrus contenant les titres officiels du souverain. Alexandre avait suivi l'exemple ; il avait pris un nom dynastique de Pharaon, en égyptianisant le sien qui devint Alksantres. Ptolémée fit de même : il se dénomma Ptulmis, préféré d'Amen, fils de Rê, et octroya à sa femme bien-aimée, la Basilissa ou Reine, un diplôme spécial contenant le nom de Bérénice. Cassandre, Lysimaque et Séleucus suivirent cet exemple et il y eut ainsi quatre rois, où il n'y en avait eu aucun auparavant. La remarque de Plutarque, qu' « un simple titre honorifique avait accompli une révolution dans le monde » est la digne expression de cet événement.

Il était grand temps, pour Antigone, de punir ces impertinents imitateurs et il se proposa de commencer par Ptolémée. Nul besoin maintenant de procéder par surprise pour réussir : à la tête de 80.000 fantassins, de 8.000 cavaliers et de 83 éléphants, Antigone se flattait de ne rencontrer aucune résistance. Mais la campagne (306 av. J.-C.) se montra plus difficile qu'il ne l'avait prévu. Tout d'abord sa flotte et ses transports de troupes furent immobilisés pendant des jours par un calme plat au large de Gaza, puis le manque d'eau et de vivres entrava la marche de l'armée à travers le désert du Sinaï. Au reste, Antigone n'en avait pas fini avec les difficultés lorsque le Nil fut en vue. Le fleuve était en crue ; on ne pouvait le passer à gué et la mer, démontée sur la côte, empêchait Démétrius de débarquer son matériel de pontons et ses engins de guerre. Les approvisionnements s'épuisaient et quelques unités commencèrent à passer à l'ennemi, tentées par la prime d'un talent d'argent par officier et de deux mines par soldat qui déserteraient.

D'autre part, l'ennemi étant bien retranché sur l'autre rive, si Antigone traversait le fleuve, il aurait à emporter une ligne de redoutes fortement défendues. Dans sa perplexité, il remit la décision à un conseil de guerre : « Devait-il rester et combattre, ou se retirer en Syrie pour revenir

lorsque le Nil descendrait ? » Le conseil n'eut pas de difficulté à répondre : la victoire était incertaine et la retraite était la tactique la plus sage. Ptolémée jubilait : une fois de plus, le Nil avait été un allié fidèle. Ce désappointement ne fit qu'enflammer davantage le courroux d'Antigone ; il chercha à le faire dériver sur les amis de Ptolémée. Rhodes était du nombre. Entre cette île et Alexandrie, une vive, mais amicale rivalité s'était établie. Toutes deux étaient des ports de transit, chacune avait besoin du concours de l'autre. Ainsi les exportations égyptiennes vers l'Orient passaient par Rhodes et les exportations de Rhodes vers l'occident par Alexandrie. Antigone pensa briser ces relations en saisissant en mer les navires de commerce rhodiens et alexandrins, mais Ptolémée prit des mesures pour défendre ses bâtiments. Rhodes, timidement, se contenta de faire des représentations. Mais aucune protestation ne pouvait arrêter Antigone et en l'été de 304 av. J.-C., Démétrius appareillant de Chypre avec 200 navires de guerre, vint bloquer l'île.

Le sénat rhodien, sans s'effrayer, se prépara à la guerre, en implorant l'aide de Ptolémée ; il appela tous les citoyens aux armes, décréta des honneurs à ceux qui tomberaient pour la défense de l'île et promit des dots aux jeunes filles qui épouseraient les survivants. De son côté, Démétrius poussa activement l'attaque. Doué pour la mécanique, il avait fait exécuter des tourelles de siège et des béliers, deux fois plus forts que la grande hélépole qu'il avait construite pour le siège de Salamine ; il fit manœuvrer ses navires et ses machines de guerre hardiment pour soutenir les opérations sur terre (1). Le succès inclinait tantôt d'un côté tantôt de l'autre. A l'assaut répondait une sortie, à une mine une contre-mine ; mais en dépit de sa supériorité en nombre et en artillerie, Démétrius ne put venir à bout de la résistance obstinée de Rhodes. Il fit construire des tortues et des tours plus hautes et plus légères et, en attendant leur achèvement, il essaya de la corruption. La tentative

(1) Diodore, L. XX, chap. iv.

ne réussit pas : il tomba sur un Macédonien, officier technicien, envoyé par Ptolémée pour la défense, et cet officier communiqua aussitôt le plan au sénat de l'île. A ce moment, Ptolémée qui s'efforçait d'aider les assiégés, trouva moyen de débarquer 30.000 tonnes de blé et un contingent de troupes de choix ; il se préparait à faire de plus grands sacrifices lorsque Démétrius, perdant patience, proposa un armistice. Consulté par le sénat, Ptolémée conseilla de l'accepter, et Démétrius, se rembarquant, fit voile pour la Grèce. L'île offrit à Ptolémée un humble et reconnaissant hommage : le sénat lui conféra le titre de *Sôter* ou Sauveur, mit sa statue sur la place du marché et consacra à sa mémoire éternelle un bois sacré.

En quittant Rhodes, Démétrius se rendit en Grèce, il força Cassandre à lever le siège d'Athènes, nettoya le Péloponèse des ennemis, ressuscita la Ligue Corinthienne (302 av. J.-C.) et s'avança en Macédoine. Ces succès montraient qu'il était vain d'espérer la paix, tant qu'Antigone et Démétrius vivraient pour faire la guerre. Cassandre, Lysimaque, Séleucus et Ptolémée formèrent une nouvelle coalition, pour écraser une bonne fois le père et le fils. A ce moment les conditions étaient favorables : il semblait possible de cheviller Antigone en Syrie et d'immobiliser Démétrius en Grèce. Lysimaque donc s'avança en Asie Mineure, Séleucus marcha sur l'Euphrate et Ptolémée occupa la Cœlé-Syrie, tandis que Cassandre retenait Démétrius. Mais Antigone, malgré ses quatre-vingts ans, n'avait pas perdu ses instincts guerriers ; il donna l'ordre à Démétrius d'évacuer la Grèce, il traversa le Taurus et déborda Lysimaque ; puis tendant la main à son fils, il tomba sur ses adversaires à Ipsus (301 av. J.-C.). Mais trop affaibli par l'âge, il dut s'en remettre entièrement à son fils. Démétrius n'était pas à la hauteur d'adversaires qui avaient fait leur apprentissage guerrier sous l'incomparable Alexandre. Aussi le combat tourna contre lui, et Antigone épuisé tomba sur le champ de bataille. Voyant l'affaire perdue, Démétrius s'enfuit en Grèce ; mais Athènes ne désirait plus dans ses murs ni

« libérateurs » ni « rois » et le Péloponèse répondit de la même manière à l'appel du fugitif.

Ptolémée avait peu contribué à la cause de la coalition et n'était pour rien dans la victoire d'Ipsus. Il avait attendu qu'Antigone eût traversé le Taurus, puis s'était avancé tranquillement en Syrie. Ce n'avait été qu'une promenade militaire : Tyr, Sidon et Byblos avaient ouvert leurs portes et la route d'Asie Mineure était libre. Mais au lieu de la prendre, il resta à Tyr jusqu'à ce qu'effrayé par la nouvelle qu'Antigone avait défait Lysimaque en Phrygie, il battit hâtivement en retraite. Il était bien aise de s'en aller : l'affaire ne l'intéressait pas. Il s'était joint à la coalition de mauvais gré ; il espérait que le châtiment s'abattrait sur Antigone, mais tant que cet implacable ennemi ne portait pas la main sur l'Égypte, il se désintéressait de son destin. D'autre part, il avait une dent contre Cassandre et les alliés de Cassandre. Aucun d'eux n'était venu à son aide lorsqu'Antigone, cinq ans plus tôt, avait envahi l'Égypte ; aucun d'eux, Ptolémée le savait par expérience, ne lèverait le doigt pour l'aider dans l'avenir. Cette attitude cependant devait coûter cher à Ptolémée ; il oubliait la leçon de Triparadiso (321 av. J.-C.). Dans cette répartition de l'empire d'Alexandre, on avait négligé de le prendre en considération, et les vainqueurs d'Ipsus étaient en train d'agir de même. En partageant le butin, Cassandre, Lysimaque et Séleucus laissèrent Ptolémée hors de compte. En vain la victime affirma que la Cœlé-Syrie était le prix convenu de son adhésion à la coalition ; on lui répondit qu'il n'avait rien fait pour mériter cette récompense. Irrité de cette réponse, Ptolémée réoccupa rapidement la Cœlé-Syrie, et Séleucus, à qui la province avait été donnée, hésita s'il délogerait un vieil ami ou s'il se laisserait fruster de ses droits. Enfin, le souvenir de ses anciennes obligations l'emporta : Ptolémée lui avait assuré un refuge lorsqu'Antigone voulait l'anéantir, il l'avait aidé à reconquérir Babylone ; Séleucus ne pouvait oublier cette dette. Aussi laissa-t-il son ancien allié Ptolémée en possession, tout en se promettant de « chercher de quelle façon on doit traiter les

amis qui outrepassent leurs droits ». C'est ainsi que la Cœlé-Syrie resta au pouvoir des Ptolémées, jusqu'à ce que beaucoup plus tard un souverain successeur l'eût définitivement perdue.

Satisfait de ce succès, Ptolémée put enfin s'occuper d'encourager la science. Élevé jadis dans une cour qui protégeait les philosophes et les hommes de lettres, la culture avait pour lui un attrait mystérieux et, une fois devenu roi, il résolut de suivre l'exemple de Philippe et de son fils Alexandre le Grand. Ce projet avait mûri par la méditation et l'ambition le poussait maintenant à passer aux réalisations. Jusque-là Ptolémée n'avait considéré Alexandrie que sous le rapport commercial ; maintenant, il prétendait obliger le monde grec à reconnaître aussi sa suprématie intellectuelle. L'heure était propice. La culture athénienne était en baisse : le génie des Platon et des Aristote n'avait pas de successeurs, l'inspiration d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide était morte ; l'art oratoire avait péri avec Démosthène, l'histoire avec Thucydide. De plus, Ptolémée pouvait s'offrir le luxe d'entretenir des philosophes et des hommes de lettres. Une administration honnête avait fait des miracles en Égypte : les recettes agumentaient, Ptolémée disposait de belles économies. Quoi de plus facile que de persuader quelques hommes hautement réputés dans le monde savant de se rendre à Alexandrie ? La culture était tombée à un tel degré d'indigence qu'un maître ne trouvait plus d'élèves, et un élève plus de maîtres.

Il passa rapidement de l'idée à l'exécution : à Alexandrie affluèrent nombre d'hommes distingués dans l'une ou l'autre des branches du savoir, tous très désireux d'être les hôtes de ce généreux bienfaiteur, de ce prince hospitalier. Parmi les premiers qui arrivèrent, il y eut les peintres Apelles et Antiphilos, le mathématicien Euclide, le médecin Hérophile, l'historien Hécatée, le rhéteur Diodore, les philosophes Stilpon et Théodore, le poète Philétas et le grammairien Zénodote. La plupart, heureux du confort de la cour, y restèrent ; d'autres, refusant de vivre des libéralités d'un roi, tirèrent leur révérence à Ptolémée et partirent. Parmi

cette petite minorité figurait Stilpon de Mégare, figure intéressante et curieuse, que Ptolémée eût été heureux de garder. Les gens qui discutaient avec ce philosophe irritable, regrettaient habituellement la rencontre : sa langue caustique et ses promptes réparties déconcertaient même ses plus fidèles admirateurs. Démétrius, fils d'Antigone, avait été du nombre. A la suite du sac de Mégare par ses troupes, Démétrius rendit visite à Stilpon pour s'informer si le philosophe avait perdu quelqu'un de ses biens. Stilpon répondit ironiquement : « Comment l'aurais-je pu, puisque je n'ai trouvé aucun de tes hommes capable d'emporter du savoir ».

Certains de ces hôtes avaient tendance à se quereller. Stilpon n'aimait pas Diodore, Antiphilos était jaloux d'Apelles, et Ptolémée trouvait un malin plaisir à encourager ces rivalités. Il avait pour Antiphilos quelque indulgence, parce que, lui aussi n'aimait pas Apelles. Ce dernier prit une revanche subtile. S'étant retiré ulcéré à Cos, il représenta Ptolémée accueillant la Calomnie sous la figure d'Antiphilos, entouré des personnages de l'Envie, de la Ruse et de la Fourberie. L'histoire se répandit et d'autres hommes de marque déclinèrent les invitations à Alexandrie. Théophraste, disciple et successeur d'Aristote, refusa de venir ; Ménandre, le prince de la comédie attique contemporaine, sur les pièces duquel un critique avait pu s'écrier : « O Ménandre, où est la vie, où est l'imitation ? » refusa également.

Cependant l'hospitalité de Ptolémée était simple. L'ostentation et l'étalage n'étaient pas de mise ; le couvert était même si pauvrement fourni que l'eileatros ou grand intendant de la cour devait emprunter à ses amis des plats et des gobelets. Des festins comme celui que donna le jeune Macédonien, Caranus, la veille de son mariage, où les convives reçurent en souvenir de belles coupes d'argent et des colliers d'or, et mangèrent des oies, des lièvres, des perdrix et des tourterelles, enfin des cochons de lait rôtis et des entremets (1) ne se donnaient pas à la table de Ptolémée.

(1) ATHÉNÉE, L. IV, 81.

Un bol de lentilles et un plat de tripes « macérées au vinaigre » (1), arrosé de vins du pays, le Maréotique et le Taeniotique, et comme sauce la bonne conversation, tel était l'ordinaire que Ptolémée offrait à ses hôtes. C'est à un tel repas qu'Euclide avait été invité à exposer la méthode la plus rapide pour apprendre les mathématiques, et qu'il répondit brièvement : « Il n'y a pas de route royale pour se rendre maître de ma science. » Parmi les hommes de science qui furent les hôtes de Ptolémée à Alexandrie, Euclide est resté le plus célèbre. C'est un génie unique ; des précurseurs sans doute lui avaient ouvert la voie, mais leur logique était moins impeccable, leur synthèse moins exacte que la sienne. Les plus remarquables après lui étaient les deux médecins Hérophile de Chalcédoine et Érasistratos de Cos. Au dogmatisme, Hérophile substitua l'observation, à l'empirisme l'expérience. Il fut le premier à étudier l'anatomie ; ses recherches portèrent sur le cerveau, les nerfs, le foie et les poumons. Érasistratos perfectionna les travaux d'Hérophile. Il détermina la véritable fonction du cerveau, souligna l'importance du système nerveux et ridiculisa la pratique exagérée des saignées. Au surplus la tradition classique ne mentionne le nom d'aucun Égyptien à la table de Ptolémée ; le clergé égyptien, jadis dépositaire de la connaissance humaine, semble avoir été négligé, bien que Manéthon, Égyptien parlant le grec et acolyte d'Héliopolis, ait écrit une histoire des Pharaons sous le titre d'*Aigup-tiaka*.

Des banquets et des entretiens savants ne pouvaient suffire à faire d'Alexandrie le centre du monde intellectuel ; si Ptolémée nourrissait cette ambition, il lui fallait instituer et doter un établissement permanent pour les écrivains et les savants. Cette tâche dépassait ses capacités, il chercha donc un Grec qui pût organiser et diriger sa création. Démétrius de Phalère, qui fut un temps le représentant de Cassandre à Athènes, semblait être l'homme cherché : philosophe, administrateur, écrivain et orateur.

(1) ATHÉNÉE, L. III, 58.

Dans l'art rhétorique en effet, Démétrius surpassait ses contemporains ; il était causeur et orateur remarquable par sa diction élégante, par les métaphores et allégories dont il usait. Ses connaissances en tout ce qui touchait la philosophie et les lettres étaient encyclopédiques. Aucun sujet ne lui était inconnu, et son érudition étonnait aussi bien ses auditeurs que ses lecteurs. Son conseil de construire à Alexandrie une académie ou temple des Muses fut accueilli avec reconnaissance. C'est ainsi que fut élevé, tout près du palais royal, un imposant édifice, le célèbre Musée (*Mouseion*). Par une belle cour ombragée d'arbres et flanquée de gracieux cloîtres, les visiteurs entraient dans une splendide salle, entourée de loges, où les maîtres enseignaient et les disciples écoutaient. On vivait en commun : maîtres et élèves dînaient aux frais du roi, discutaient, se promenaient ou méditaient dans les cloîtres. On observait certaines règles de préséance et de rang, il y avait un président des études qui portait le beau titre de Prêtre des Muses. Toute cette conception ne manquait pas de grandeur, elle témoignait de la passion de Ptolémée pour la culture.

Comme le roi approchait de son quatre-vingtième anniversaire, il songea à régler sa succession. Il laissait un héritage fort enviable : un royaume homogène et prospère, exempt de troubles révolutionnaires, peuplé d'une race pacifique et industrieuse. Deux fils de Ptolémée pouvaient prétendre au trône : l'un, Ptolémée surnommé Céraunus, ou *la Foudre*, fils d'Eurydice, l'autre, connu plus tard sous le nom de Ptolémée Philadelphe, fils de Bérénice. Le père hésitait entre les deux. En principe, le premier avait plus de droits. Sa légitimité était incontestable, sa mère était la sœur de Cassandre, alors roi de Macédoine, et il était l'aîné. Mais c'était un jeune homme passionné et vindicatif, d'un jugement peu sûr et sans discernement, tandis que Philadelphe avait hérité du caractère égal de sa mère et du bon sens de son père. Ptolémée comprit que la succession serait mieux assurée entre les mains du plus jeune. La chose était claire ; mais le soldat macédonien, qui devait avoir le dernier mot, approuverait-il un choix qui méconnaissait le droit d'aînesse ? Perplexe, Ptolémée consulta Démétrius de Phalère. Personnellement, Démétrius approuvait l'apophtegme d'Aristote : qu'un gouvernement raisonnable n'existerait que « lorsque les rois seraient philosophes ou les philosophes seraient rois » ; mais puisque cette vérité, dans ce monde imparfait, avait peu de chance de se faire reconnaître, il pensait que la priorité d'âge désignait pour le trône, mieux que la mine et les manières. Son avis ne fut donc pas celui que Ptolémée espérait entendre : Démétrius approuvait la résolution du roi d'abdiquer, mais il lui conseillait de choisir Céraunus. A l'appui de ce conseil il cita une foule d'exemples, tirés de son immense érudition, et qui montraient quels malheurs suivent l'exclusion de l'aîné. Ptolémée prêta donc l'oreille à d'autres propos. La cour, à aucun prix, ne voulait servir le sauvage Céraumus, et elle pria respectueusement son royal maître d'observer l'exemple des dieux. Zeus lui-même, n'était-il pas le plus jeune fils de Cronos ? (1) Le tour était joué. Les troupes macédoniennes acceptèrent le fils de Bérénice pour leur futur roi.

En 285 av. J.-C., Ptolémée renonça au trône, annonçant avec sa modestie caractéristique, qu'il estimait que « c'est un plus grand honneur d'être le père d'un roi que de posséder un royaume » (2). Il ne voulut pas conserver les insignes de la royauté : il s'en dépouilla, et fut dès lors, parmi les gardes du palais, un humble soldat, qui saluait les allées et venues de son fils, le roi.

(1) Callimaque, *Hymne à Zeus.*
(2) Justin, liv. XVI, ch. ii.

CHAPITRE III

PTOLÉMÉE PHILADELPHE

285-247 av. J.-C.

Philadelphe (1), fils de Ptolémée Sôter et de Bérénice, était né sous une heureuse étoile : à l'âge de vingt-cinq ans, il se trouva sur un trône, qu'aucun prétendant ne lui contestait, et jouissant d'un patrimoine exempt d'hypothèques. Ce n'était pas son seul bonheur : il avait la jeunesse et la santé, du charme, un air et des manières agréables. Mais si de telles qualités ne sont pas doublés de jugement et de caractère elles ne conduisent pas loin un souverain. Quant aux vertus essentielles d'un roi, Philadelphe ne parut guère les posséder les premières années de son règne. Absorbé par l'effort de plaire et de jouir, il négligea les devoirs plus importants. Cette faiblesse n'était peut être pas complètement de sa faute. L'entourage de sa prime jeunesse aurait suffi à abaisser n'importe quel caractère. Né dans l'hiver de 309-308 av. J.-C., dans l'île de Cos, il avait passé ses années d'enfance au milieu d'une foule de femmes qui l'adoraient et le choyaient.

La naissance d'un fils de sa femme bien-aimée Bérénice avait laissé le père indifférent : le nouveau venu n'était qu'un des nombreux enfants légitimes ou illégitimes qui se réclamaient de sa paternité, et Ptolémée n'attachait que peu d'importance aux chambres d'enfants royales. Mais certaines rumeurs étant venues à ses oreilles, il rappela la mère et l'enfant en Égypte. C'était trop tard, le mal était fait. Ptolémée grandit à Alexandrie, enfant égoïste et capricieux. Pensant que l'éducation le corrigerait, Ptolémée Sôter se mit en quête de précepteurs. Il n'y avait du moins pas pénurie de candidats : chacun des pensionnaires du

(1) Les contemporains ne parlent de lui que sous le nom de « Ptolémée, fils de Ptolémée ». Le nom de Philadelphe convient plus exactement à sa sœur et seconde femme, Arsinoë II.

Mouseion s'empressa d'offrir ses services et la perplexité de Ptolémée grandit à mesure qu'il scrutait la liste des proposants. Il était délicat d'apprécier leurs titres respectifs, il l'était plus encore de décider s'il confierait l'instruction à un philosophe, à un poète ou à un grammairien. La tradition macédonienne était pour le premier, l'instinct de Ptolémée pour le second. Plus jeune, il n'aurait pas hésité, mais maintenant qu'il était roi, il était moins sûr de lui-même. Les philosophes ne suivaient plus aveuglément les maximes d'Aristote ; une école nouvelle était née, contestant le droit divin des gouvernants et doutant de l'existence du surhomme. Confiant dans son instinct propre, Ptolémée choisit pour son fils deux tuteurs associés, Straton de Lampsaque et Philétas de Cos. Leur enseignement ne risquait pas d'être subversif. Le premier était un pur et simple physicien, et Ptolémée avait du goût pour la science de la nature : le second, un petit homme de lettres si frêle qu'il portait du plomb aux semelles pour n'être pas enlevé par le vent.

Suivant la tradition, Ptolémée informa la cour de l'accession de Philadelphe, et il invita l'armée à ratifier son choix. En Macédoine, jadis, c'était une affaire promptement réglée. L'armée faisait une parade, la cavalerie à droite, l'infanterie lourde au centre, la cavalerie légère à gauche ; le candidat chevauchait devant les lignes et retournait à son point de départ pour attendre le verdict. Ptolémée ne voulait pas d'une autre procédure ; mais les temps avaient changé et la simplicité n'était plus à la mode. Alexandrie, au temps de Ptolémée Sôter, était excessivement austère, et les Grecs y songeaient avec regret à la vie gaie de Corinthe et d'Athènes, où les hétaïres et les athlètes coudoyaient les matrones et les philosophes à chaque coin de rue. L'Alexandrin n'avait le choix qu'entre une représentation théâtrale ou la procession de jeunes filles qui se rendait au sanctuaire d'Aphrodite : divertissement insipide, même dans les meilleurs cas. Il enviait ses voisins égyptiens de province, plus favorisés, car leur calendrier était rempli de jours sacrés, tous observés reli-

gieusement. Pourquoi Ptolémée était-il si avare de jours fériés et de festivités ? murmurait la communauté grecque. Leur mécontentement était d'autant plus grand qu'ils gagnaient beaucoup d'argent, et que leurs femmes brûlaient de le dépenser. Même les Égyptiens qui résidaient dans le quartier alexandrin de Rhacotis leur paraissaient plus favorisés et partout ailleurs, à Neith, à Memphis et à Thèbes, leurs compatriotes étaient perpétuellement en train de célébrer quelque fête religieuse. Alexandrie seule s'écartait de l'usage égyptien. Averti de ce mécontentement et toujours désireux de plaire et de s'amuser, Philadelphe décida de commémorer son accession au trône de façon plus appropriée que par une simple cérémonie militaire. Il avait l'intention d'offrir à Alexandrie un spectacle plus splendide qu'aucune cité grecque n'en pouvait monter, une parade dont il serait le principal personnage. Son père était moins enthousiaste. En Macédonien sobre et frugal, il trouvait qu'on pouvait employer l'argent beaucoup mieux qu'à amuser ce peuple d'écervelés : à l'entendre, mieux valait se coucher sans souper que de se réveiller ruiné le lendemain. Mais il était vieux, et la discussion le fatiguait, aussi Philadelphe gagna la partie.

Ce fut le premier et le mieux préparé de tous les spectacles qu'il donna pendant son long règne. En face du stade, on dressa une tente gigantesque d'une quinzaine de coudées de hauteur, pour recevoir les étrangers de marque. Elle était garnie de tentures cramoisies, jonchée de lys et de roses, de sorte que les invités gagnaient leurs litières en marchant sur un « parterre plus que divin ». Après avoir souhaité la bienvenue aux invités, Ptolémée, Bérénice et Philadelphe prirent leur place dans le cortège et la procession se mit en marche. Précédés de Lucifer, l'étoile du matin, et suivis d'Hespérus l'étoile du soir, on vit défiler tous les dieux d'Égypte et de Grèce, les statues des temples d'Osiris, de Ptah, de Dionysos et de Zeus. Pour dégager le passage, il y avait des Silènes, habillés de pourpre et d'écarlate ; derrière les statues marchait un groupe de Satyres, suivis d'un homme gigantesque qui portait la corne d'or

d'Amalthée et d'une femme d'une grâce parfaite qui agitait d'une main une simple palme et de l'autre un rameau d'olivier. Ensuite venait une statue de Dionysos de grandeur d'homme, assise sur un trône d'or, tirée par 180 esclaves et escortée d'une armée de prêtres, de prêtresses et d'initiés, et derrière eux une figuration de la chambre à coucher de Sémélé, épouse du dieu. Le vin coulait à flots, une musique jouait par intermittences. Chaque partie du programme était plus merveilleuse que la précédente. Tout le monde s'accordait à dire qu'il n'y avait jamais eu et qu'il ne pourrait y avoir d'autre parade aussi splendide (1).

Cependant le numéro le plus attachant était encore à venir : ce fut un long défilé d'animaux, tant quadrupèdes qu'oiseaux, inconnus en Égypte. D'abord une centaine d'énormes éléphants, attelés à des chariots, quatre par attelage, ensuite des troupeaux de buffles, d'antilopes, de chamois, d'autruches, de gnous, de zèbres, de boucs, montés par de jeunes garçons costumés en auriges, et finalement des cages enfermant des lions, des panthères, des tigres, un rhinocéros et un ours blanc. A la suite de ces fauves marchaient des servants portant des perroquets, des paons, et des faisans d'Éthiopie ; puis des bouviers conduisant des taureaux d'Inde, d'Arabie et du Caucase, et des bergers avec des brebis de Grèce et d'Éthiopie. Il y eut alors une courte pause ; les applaudissements cessèrent, les conversations se turent, la famille royale approchait. Précédés d'une statue, grandeur nature, du Grand Alexandre, Ptolémée avec Bérénice et Philadelphe apparurent. Des clameurs de bienvenue éclatèrent ; les applaudissements redoublèrent lorsqu'on fit dire dans la foule que la couronne posée sur la tête de Ptolémée était faite de 10.000 pièces d'or, et lorsqu'on aperçut les autres couronnes d'or et les parures portées par les pages et les dames

(1) Athénée (liv. V, ch. xxxv) reproduit le récit donné par Callixène de Rhodes. La date du spectacle est incertaine. Bevan (*The Ptolemaïc Dynasty*, ch. iv) suppose l'année 278 av. J.-C., quatrième anniversaire de la mort du premier Ptolémée. Callixène semble dire que Ptolémée et Bérénice firent partie de la procession.

de la cour, enfin les voitures chargées de vaisselle d'or et d'argent, qui cliquetaient à l'arrière-garde. La procession fit le tour de la cité, revint au stade et s'y arrêta pour le dernier acte du spectacle. Escorté par sa garde du corps, Ptolémée s'avança au centre de l'arène et reçut en présent des délégués des cités et des états qu'Alexandre avait libérés du joug perse, de nouvelles couronnes d'or, en souvenir des services que le grand capitaine avait rendus au monde.

Ce furent aussi les adieux du vieux Ptolémée à ses sujets ; quelques mois après il mourait, et toute l'Égypte pleura la perte de ce sage et bienveillant souverain. Il n'y eut pas d'hésitation sur le lieu de sa sépulture. Le Séma, destiné à contenir la dépouille d'Alexandre, était vide, car le corps reposait encore à Memphis dans un cercueil d'or. Les vétérans macédoniens, qui avaient suivi Ptolémée de Babylone en Égypte, déclarèrent que dans la mort comme dans la vie, le général et le lieutenant devaient demeurer ensemble. Le Séma avait été construit au centre de la ville, en face du boulevard Tycheum. Le pieux visiteur devait descendre au sous-sol par un escalier ; puis, par un atrium sans toit il accédait au tombeau ; au-dessus du tombeau s'élevait une belle chapelle mortuaire, et attenant à la chapelle, des autels de moindre importance. La cérémonie d'ensevelissement des deux corps pour leur dernier sommeil fut un spectacle émouvant. Les deux rois firent un dernier voyage à travers les rues de la cité que l'un avait dessinée et l'autre construite. Ce ne fut pas le seul hommage filial de Philadelphe à son père. Il le proclama dieu sauveur, il institua un culte à sa mémoire et décréta qu'il y aurait tous les quatre ans une fête en son honneur.

Alexandrie approuva le sentiment que Philadelphe avait de son devoir filial. Son père, héros de son vivant, méritait une fois mort l'élévation à l'Olympe. La divinisation posthume n'avait rien de blasphématoire ni d'absurde aux yeux des Grecs ni des Égyptiens. Ptolémée lui-même avait approuvé la déification d'Alexandre. Il n'est pas douteux qu'en l'un et l'autre cas, la politique eut sa part,

avec la religion. C'était l'intérêt du premier Ptolémée d'établir un culte qui attirerait aussi bien les Grecs que les Égyptiens ; c'était l'intérêt du fils de consolider ses droits dynastiques.

Sur ces entrefaites, la guerre menaça de nouveau le monde grec. Comme Ptolémée l'avait prévu, l'alliance entre Lysimaque et Séleucus ne dura pas. Des satrapes qui, à Babylone, s'étaient partagé l'empire d'Alexandre, ils étaient les deux seuls survivants : le premier régnait au nord de l'Hellespont, le second au sud des Détroits. Après la mort d'Antigone à Ipsus, en 301 av. J.-C., chacun d'eux s'était occupé à consolider son royaume, et Lysimaque, ayant ajouté la Macédoine à la satrapie de Thrace, espérait consommer par un mariage avec Arsinoë, fille de Ptolémée, une alliance utile. Plus tard, pour resserrer encore le lien qui unissait les deux familles, Lysimaque proposa que Philadelphe épousât une autre Arsinoë, sa fille et celle de Nicée, et Ptolémée accepta tout de suite. C'était une union très bien assortie au point de vue de l'âge et de la situation, et la fiancée était fort attrayante. Philadelphe était un bon parti pour la Macédonienne, la cour d'Égypte étant une compagnie bien plus divertissante que celle de Thrace, et surtout, il la dégageait des griffes d'une belle-mère impérieuse (1). Quant à Philadelphe, quelle objection eût-il faite ? Sa succession était encore mal assurée, tant que Céraunus restait à Alexandrie, espérant que son frère le nommerait son héritier. Le mariage fut heureux. Les deux époux menaient ensemble une vie confortable ; ils eurent trois enfants : Ptolémée, surnommé Évergète, un deuxième fils, Lysimaque et une fille Bérénice, plus tard épouse d'Antiochus de Syrie, fils de Séleucus.

C'est en 281 av. J.-C. que la tempête éclata. Séleucus et Lysimaque se jetèrent l'un contre l'autre, et tous deux périrent dans le combat. La responsabilité de la mort de Séleucus incombe à Céraunus. Car une fois décidée la

(1) Pour éviter les confusions, l'histoire désigne généralement Arsinoë femme de Lysimaque, sous le nom d'Arsinoë II, et appelle Arsinoë Ire sa belle-sœur, la première femme de Philadelphe.

question de la succession en faveur de Philadelphe, Céraunus secoua de ses pieds la poussière de l'Égypte, et poussa Séleucus à attaquer ce pays. Mais Séleucus qui avait l'œil sur la Macédoine, ne bougea pas, et Céraunus fit appel à Lysimaque. A la cour de Lysimaque il pouvait compter sur un bon accueil : sa demi-sœur Arsinoë était reine, sa sœur Lysandre était la femme d'Agathocle, fils et héritier du roi. Mais dans cette cour, aussi, les conspirations, les meurtres et la délation étaient monnaie courante. Lysimaque n'était qu'une marionnette entre les mains de sa femme ; Agathocle était le confident, sinon l'amant de la reine. Bientôt les amants se brouillèrent ; Agathocle disparut et sa veuve, Lysandre, s'enfuit avec Séleucus. L'aventure fournissait du moins un bon motif pour marcher contre Lysimaque. Les deux ennemis se rencontrèrent en Lydie à Couroupédion (281 av. J.-C.). L'affaire tourna contre Lysimaque et Séleucus put marcher tout à loisir sur l'Europe. Sa décision était prise : il se réserverait la Macédoine, assignerait la Thrace aux enfants de Lysandre et laisserait la Syrie et la Mésopotamie à son fils Antiochus.

C'était contraire à la sentence du fameux oracle de Milet : « Ne traverse pas l'Hellespont », avait intimé cet oracle à Séleucus, « contente-toi de l'Asie. » Il aurait mieux fait d'écouter cet avertissement. A peine avait-il mis le pied en Europe, que Céraunus le massacra. Puis, plaçant le diadème sur sa tête, le meurtrier fit appel aux survivants de Couroupédion pour le sacrer roi. Mais il avait premièrement de puissants ennemis à écarter ; entre autres sa demi-sœur Arsinoë, qui réclamait le trône pour les enfants qu'elle avait eus de Lysimaque. Céraunus décida de détruire la famille ; mais Arsinoë s'était retranchée à Cassandria, et malgré ses efforts, Céraunus ne put forcer ses défenses. Cependant le temps pressait ; d'autres prétendants à la couronne de Macédoine, Antigone Gonatas, petit-fils du vieux satrape Antigone, et Antiochus, fils de Séleucus, étaient en compétition. Céraunus changea de tactique. Il offrit le mariage à sa demi-sœur, en lui proposant de déclarer héritier

son fils aîné. Arsinoë le prit au mot et pour une fois son intuition fut en défaut. Céraunus se glissant à travers les portes sans gardiens, entra à Cassandria, massacra les jeunes enfants et força la mère à s'enfuir à Samothrace. Ce n'était pas un refuge sûr ; Céraunus songeait à la poursuivre, lorsqu'une invasion de Gaulois en Macédoine le força de penser à sa propre sécurité. Il marcha contre l'ennemi pour le repousser, mais perdit à la fois la bataille et la vie.

Samothrace ne pouvait offrir qu'un pauvre asile à la veuve Arsinoë II ; dans cette île, elle était la plus misérable de toutes les femmes, reine abandonnée par ses amis et privée de son mari. L'avenir ne lui promettait pas un sort meilleur. Antigone Gonatas s'était saisi de la Macédoine, et le déposséder sans le secours d'un puissant allié, était chose impossible. Le désespoir s'abattait sur Arsinoë ; elle aurait bien préféré la mort. L'idée de se remarier lui traversa l'esprit. Elle était encore riche, et assez agréable pour attirer des prétendants ; mais dans ce monde détraqué, un parti sérieux était difficile à trouver ; aussi Arsinoë ne recherchait-elle pas l'amour, elle voulait se caser. L'ambition, depuis longtemps, avait chassé la passion de son cœur ; c'est sous ce point de vue qu'elle considérait l'avenir. Elle n'avait rien à offrir à ses puissants voisins, Antigone Gonatas de Macédoine, et Antiochus, fils de Séleucus. Il ne restait que son frère Philadelphe, dont la cour lui assurerait du moins un asile plus sûr que l'île de Samothrace. Elle ne doutait pas de l'accueil qui lui serait fait à Alexandrie. Philadelphe et elle avaient toujours été bons amis ; elle l'avait adoré comme enfant, elle était prête à continuer de l'adorer comme homme. Jeune et inexpérimenté, Philadelphe avait évidemment besoin d'une femme avisée. Cette insipide enfant qu'était Arsinoë Ire, la femme de son frère et sa propre belle-fille, on la renverrait aux soins domestiques, tandis qu'elle, la sœur, exercerait le pouvoir à l'abri du trône. Arsinoë II, veuve de Lysimaque, vint donc en Égypte et Philadelphe lui fit bon accueil. Mais sa femme prit ombrage des airs de supériorité de sa belle-mère, et une partie de la cour la poussa à se retirer. Arsinoë Ire

prêta l'oreille inconsidérément aux propos de deux intermédiaires, le général Amyntas et le médecin Chrysippe ; enfin elle tomba dans leur piège. Le bruit de cette entrevue se répandit. Arsinoë II prit aussitôt l'offensive en accusant publiquement sa belle-fille de trahison. Ce mot de mauvais augure effraya Philadelphe ; les chefs du complot furent arrêtés et exécutés, et Arsinoë Ire fut bannie à Coptos. La reine répudiée traîna dans cette bourgade de la Haute Égypte le reste de sa vie. Ce fut un exil sévère, adouci par les seules attentions de Shenu-Sher, grand-prêtre et intendant, « savant en arithmétique, véritable Thoth pour l'exactitude », et de qui l'on disait que « la beauté n'existait pas pour lui ». Sur une dalle de basalte, l'aimable Shenu-Sher détaille les charmes de la reine déchue, « souveraine des deux pays, portant les deux diadèmes, première épouse royale » (1).

La voie était donc libre et Arsinoë II épousa aussitôt son frère Philadelphe. Selon les idées grecques, c'était un inceste ; mais Zeus n'avait-il pas épousé sa sœur Héra ? La cour flagorneuse d'Alexandrie applaudit à ce choix. Seuls Démétrius de Phalère et Sotades osèrent le qualifier de crime contre le Ciel. Tous deux payèrent chèrement cette témérité. Irrité par la franche désapprobation de Démétrius, et furieux des plaisanteries grossières de Sotades, Philadelphe fit expulser le premier et fit noyer le second par son amiral Patroclès. Pour le peuple égyptien, le mariage d'un roi avec sa sœur était non seulement légitime mais souhaitable, car il assurait la divinité de l'héritier du trône. Sur ce point la tradition était si forte, qu'en matière de succession, à défaut d'enfant légitime mâle, les droits d'une fille née de la Première, c'est-à-dire de l'Épouse royale ou Reine, primaient sur ceux d'un garçon, né d'une concubine royale. La religion consacrait aussi cette coutume. En épousant sa sœur, le roi suivait l'exemple d'Osiris, qui prit pour épouse sa sœur Isis. De ce mariage de Philadelphe, il ne naquit pas d'enfants et on ne sait rien sur la

(1) W. Petrie, *Koptos*, p. 19. Londres, 1896. Voir aussi la dalle de basalte, exposée sous le N° 70.031 au Musée du Caire.

manière de vivre des deux conjoints. Il est probable que leur intimité se bornait à des relations fraternelles, et tandis que Philadelphe se consolait avec des maîtresses, Arsinoë se dévouait aux soins du gouvernement.

Leur union fut du moins l'occasion d'une autre parade somptueuse, dans laquelle, aux yeux des Grecs, le roi figurait Adonis, sa femme et sa sœur, la nouvelle reine, figurait Aphrodite ; tandis qu'aux yeux des Égyptiens, ils étaient Osiris et Isis. Ainsi cette fête commémorait en même temps leur union terrestre et leur communion avec le ciel. Assis sur des trônes d'or, le couple royal défila à travers les rues de la capitale, précédé des prêtres habituels et suivi de la coutumière ménagerie d'animaux extraordinaires. Aux côtés du char royal, marchaient les grands officiants des temples, dont les uns portaient les précieux livres de Thoth et d'autres des statues de dieux égyptiens et grecs. Derrière le char, venait une longue file de chanteurs, de devins, de scribes, de gardiens des vêtements sacerdotaux, de prophètes et d'interprètes des oracles.

D'autres parades suivirent. Bérénice, épouse du premier Ptolémée et mère de Philadelphe et d'Arsinoë II, étant morte, les parasites de la cour chuchotaient qu'Isis avait enlevé la reine défunte dans les cieux. La grande fête d'Osiris offrait une excellente occasion de célébrer ce prodige, et le couple royal décida de le faire avec la magnificence qui convenait. La ville entière s'assembla pour la cérémonie ; chacun espérait entrevoir le roi et la reine.

Parmi les spectateurs se trouvaient deux jeunes dames, Gorgo et Praxinoë. Il leur était difficile d'apercevoir la procession ; la cohue était si grande qu'on ne savait où se mettre. « Qu'allons-nous devenir ? » murmurait Praxinoë, « mon plus beau voile d'été est littéralement déchiré en deux. » Puis elle ajouta pensivement : « Mais nous sommes tous du bon côté de la porte, comme dit le fiancé lorsqu'il s'est enfermé avec la fiancée. » A force de jouer des coudes, elles trouvèrent enfin une place et purent admirer la brillante procession. Leurs cris perçants et leurs remarques amusèrent d'abord, puis ennuyèrent la foule. « Avez-vous

fini de jaser, odieuses femmes », cria un homme ; mais les deux femmes étaient de Syracuse, et les Syracusaines avaient l'habitude de rendre insulte pour insulte. Gorgo toisa froidement l'offenseur. « D'où sort-il ce manant ? » demanda-t-elle avec dédain à son amie, et elle en aurait dit davantage, si la chanteuse Argienne n'avait commencé son hymne au vivant Adonis. La vanité de Philadelphe est trop compréhensible, si les paroles de la chanteuse traduisaient bien l'opinion publique, jamais flatterie plus élogieuse n'avait été adressée à un mortel. « Et toutes sont méritées », pensait la naïve Gorgo. « Ah, que de belles choses tu as accomplies, Roi Ptolémée, depuis que ton père a rejoint les Immortels », soupira-t-elle, puis elle murmura à son amie : « Cette femme a vraiment trop de chance de savoir tant de choses et surtout de chanter si bien. »

Le spectacle était terminé, mais il y avait toujours quelque chose à voir, et les deux femmes ne s'apercevaient pas de la fuite du temps. Soudain Gorgo découvrit que l'heure du souper était passée et aussitôt elle fit réflexion que son mari attendait son retour. « Il est toujours de mauvaise humeur », remarqua-t-elle en ajustant son voile, « et très désagréable quand il a faim. » En partant les deux femmes agitèrent la main dans la direction du palais royal, en s'écriant : « Adieu, Adonis bien-aimé. » (1)

Ce fut le dernier de ces spectacles coûteux du temps d'Arsinoë ; elle partageait le dédain de son père pour l'ostentation ; elle pensait comme lui que les revenus publics devaient servir à des buts plus utiles qu'à de vaines parades et à des processions. Sur ce point, il y avait eu lutte entre le frère et la sœur, mais la volonté d'Arsinoë l'avait emporté et Philadelphe s'était soumis non sans bouderie. Il se refusait à comprendre qu'on devait faire des économies ; il jugeait les opinions de son père passées de mode, et prenait en mauvaise part l'éloge que sa sœur en faisait. A son point de vue, la popularité devait être le premier objectif d'un roi, l'art des spectacles et la composition

(1) Théocrite, *Idylle*, XV.

d'agréables divertissements, la première occupation d'un souverain. Les fêtes qu'il avait organisées avaient été des triomphes étourdissants ; il ne s'était jamais senti plus roi qu'en représentant Adonis et il pensait qu'Alexandrie partageait son opinion. Mais Arsinoë fut inflexible : les revenus de l'Égypte n'étaient pas inépuisables ; l'argent dépensé pour une seule parade aurait suffi à doubler l'armée, à quadrupler la marine. Il fallait absolument avoir plus d'hommes et plus de navires, si l'Égypte, poussée maintenant à trouver de nouveaux marchés, étendait ses frontières. Le premier Ptolémée avait ajouté à son royaume Cyrène, la Phénicie, la Cœlé-Syrie et les Cyclades, et Arsinoë pressait son frère d'occuper la côte occidentale de la Mer Rouge, en pénétrant aussi dans l'arrière-pays. Cette campagne détruirait le contrôle qu'exerçait l'empire Séleucide sur le commerce avec l'Orient. Jusqu'ici aucune puissance n'avait pu se soustraire à son monopole ; les caravanes de l'Inde allaient à Damas en passant par Babylone, et celles d'Arabie par Pétra et Jérusalem. Si l'on disposait de havres sûrs sur la Mer Rouge et de routes reliant les ports de déchargement avec le Nil, on persuaderait aisément les trafiquants de préférer la voie maritime, économique et rapide, aux routes de caravanes, longues et coûteuses. Alors Alexandrie remplacerait Damas comme centre de répartition des marchandises de l'Orient, et le trésor égyptien profiterait largement des droits de transit. Les nouveaux revenus entretiendraient les escadres et les garnisons nécessaires pour garder la côte, et les économies réalisées sur les dépenses royales serviraient à développer les territoires occupés.

Il fallait faire comprendre à l'Orient l'avantage des transports par mer sur les transports par terre ; à cet effet Philadelphe envoya Dionysius accomplir une mission aventureuse. Il devait gagner la Mer Noire, longer la Mer Caspienne voisine et, suivant les traces d'Alexandre, atteindre l'Indus. Il devait aussi sonder les princes indiens sur la possibilité de vendre à l'Égypte des éléphants de guerre. L'Égypte n'en avait pas ; or le triomphe de Séleucus à Ipsus avait suffisamment montré la nécessité d'avoir des

éléphants pour remporter la victoire sur le champ de bataille. Il était improbable que Dionysius réussît dans cette mission ; l'Inde était encore, plus ou moins, sous la dépendance des Séleucides, et de tous ses voisins, un Ptolémée était le moins qualifié pour obtenir d'elle une faveur.

Heureusement l'Inde n'était pas le seul fournisseur possible ; des expéditions partirent d'Égypte pour chercher de nouveaux terrains de chasse. Tandis qu'Ariston, chef d'une expédition, explorait la côte arabe, en descendant la Mer Rouge jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, Satyrus, chef d'une seconde expédition, suivait la côte africaine, choisissant des mouillages, établissant des garnisons, fondant de nouveaux comptoirs, examinant les ports existants et en cherchant de nouveaux, et construisant enfin des routes importantes (1).

Il s'est trouvé plus tard des voyageurs, fatigués d'avoir trébuché longuement dans ce désert rocailleux, qui bénirent Philadelphe de sa prévoyance. Un certain Sotericus, chargé de transporter des marbres, tirés des collines voisines de Coptos, crut devoir graver sur une pierre ses « remerciements à Pan, gardien de la bonne route, et à tous les autres dieux ». Un autre, un certain Pergaius d'Apollonius offrit aussi ses remerciements au même dieu, « pour avoir été sauvé des Trogodes ». D'autre part, Héropolis, qui commandait le golfe de Suez, devint, sous le nom d'Arsinoë, le port septentrional de la Mer Rouge ; Cosseir, Myos, Hormuz et Bérénice la Dorée (Suakin) en furent les ports méridionaux. Entre ces stations extrêmes, se trouvait une région vaguement dénommée Troglodytica, qu'habitaient des races mystérieuses : les Ichthyophages ou mangeurs de poissons, les Chélénophages, mangeurs de tortues, les Rhizophages, mangeurs de racines, les Spermophages, mangeurs de grains, les Cynamologues, buveurs de lait de chienne, les Éléphantophages, mangeurs d'éléphants et les Struthophages, mangeurs d'oiseaux. Derrière cette côte inhospitalière rugissaient les fauves des forêts et des marais, le rhinocéros et

(1) W. W. Tarn, *Ptolemy II and Arabia*, Vol. XV, *Journal of Egyptian Archeology.*

l'éléphant, le lion et le léopard, la girafe et le bison (1). Mais la Troglodytique était peu sûre, et Philadelphe finit par établir son centre de chasse à Ptolémaïs, sous le 17e degré de latitude.

Excité par la perspective de se fournir en éléphants comme les Séleucides, Philadelphe parla avec fanfaronnade de son intention de conduire en personne l'armée à la conquête de l'Éthiopie. Mais ce n'était que vanteries, car Philadelphe ne faisait la guerre que par personne interposée. Il se peut qu'à cette occasion il ait atteint la Première Cataracte, puisqu'il restaura à Philae le temple d'Isis ; il n'est pas probable qu'il soit allé plus loin. La Nubie inhospitalière offrait peu d'attrait pour un roi qui, toute sa vie, préféra son palais à un camp et son lit à un bivouac. Philadelphe s'intéressait plus à l'organisation qu'à la conduite d'une campagne, et il se donna beaucoup de mal pour organiser le transport des marchandises de la Mer Rouge au Nil. C'était un trajet assez court mais désolant, un voyage de douze jours à travers un désert dépouillé de toute végétation, riche seulement en minéraux et en pierres précieuses. La route pour Coptos desservait les mines d'or et d'émeraudes et les carrières de porphyre, mais en dehors de ces quelques habitations dispersées, le désert ne présentait aucun signe de vie. Pour soulager les caravanes qui allaient traverser et retraverser cette étendue sans arbres et sans eau, Philadelphe établit quatre camps permanents et fit creuser des puits profonds. Avec une égale ardeur, il s'appliqua à une seconde tâche ; l'enrôlement de mercenaires pour le service des garnisons sur la Mer Rouge et d'ouvriers pour construire une nouvelle flotte. Des volontaires s'offrirent avec bonne volonté ; le roi avait la réputation d'être « bon payeur », et le conseil de Théocrite aux hommes jeunes et entreprenants de « partir pour l'Égypte » était sans doute très sincère. Ces intérêts sérieux transformèrent Philadelphe, prince paresseux et vaniteux, en un administrateur infatigable et

(1) Strabon, Liv. XVI.

fertile en projets. Ce fut un tournant dans sa vie ; il abandonna dès lors les occupations frivoles et se voua à la vraie besogne d'un roi, au souci de l'état.

Le réseau des routes du désert n'était pas encore terminé que Philadelphe se désintéressa de leur construction. Il ne s'agissait, après tout, que de substituer à une assez longue route de caravanes une route plus courte. Il se rendit compte que dans ces circonstances, le trafiquant hésiterait à abandonner une voie qui l'avait bien servi pendant des siècles. Le roi changea d'objectif : toujours désireux de convaincre l'Orient de la supériorité d'Alexandrie sur Damas, comme centre d'affaires, Philadelphe songea à relier la Méditerranée à la Mer Rouge au moyen du Nil. L'idée était judicieuse, mais point originale. On croit que Séti, de la XIXe Dynastie, avait essayé de la réaliser (1), et l'on sait que Nécho, de la XXVIe Dynastie, et Darius le Perse, avaient projeté d'unir les deux mers par un canal débouchant d'un grand lac alimenté par le Nil, dans le voisinage de Bubastis (la moderne Zagazig), qui traverserait le pays de Goshen et se déverserait dans l'ancien Patumos, construit à l'extrémité sud des Lacs Amers. Mais jamais Nécho ni Darius n'achevèrent leur tâche. Averti par un oracle qu'il travaillait dans l'intérêt des barbares, le premier, inquiété, abandonna l'exécution. Informé que le niveau de la Mer Rouge était plus élevé que le pays de Goshen, Darius arrêta le travail, se contentant de faire part à la postérité de son dessein : « Moi, Darius le Perse », dit une stèle élevée sur la ligne de creusement, « j'ai conquis l'Égypte, j'ai fait creuser ce canal, puis j'ai prononcé : allez, et détruisez-en la moitié, car telle était ma volonté ».

Les oracles et leurs avertissements n'influençaient pas Philadelphe, et il entreprit la tâche de recreuser le lit de ce canal d'eau douce. Il fut dessiné assez large pour permettre à deux trirèmes de passer de front, et assez profond pour donner passage aux navires marchands ; il devait être navi-

(1) Relief sur la Muraille Nord de la grande cour hypostyle de Karnak où ce pharaon, sur les rives du canal frontière, reçoit les congratulations de ses sujets.

gable pendant les deux tiers de l'année, grâce à des écluses primitives, lourdes poutres de bois empilées les unes sur les autres (1).

Philadelphe fut dès lors en proie à l'ambition : il convoitait toute l'Arabie, la Syrie, l'Asie Mineure, et même la Grèce et la Macédoine. Ce rêve n'était pas entièrement chimérique. Ses troupes occupaient la Phénicie, la Cœlé-Syrie et la Palestine ; ses navires croisaient dans la Mer Égée et la Mer Rouge ; sa sœur et épouse Arsinoë possédait encore Samothrace, Samos et les provinces de Lycie et de Carie en Asie Mineure, et enfin son voisin Antiochus, fils de Séleucus, était tout à son effort pour faire repasser l'Hellespont à de vastes armées gauloises. Ainsi Philadelphe mûrissait ses projets en toute tranquillité. Le Sinaï du nord semblait être un point favorable pour commencer sa pénétration, et une petite expédition s'avança dans le pays des Nabatéens. Ce fut une campagne sans effusion de sang. Après avoir traité avec les Nabatéens, le commandant poursuivit sa route vers le nord, plaça des garnisons à Idumée et à Ammonitis, construisit Philadelphe (Rabbath Ammon), pénétra à Damas et reconnut le pays entre le Tigre et l'Euphrate. Mais l'expédition n'alla pas plus loin : se rendant compte du danger que couraient ses voies de communication, Antiochus accourut les protéger, et l'Égyptien battit prudemment en retraite. On ne sait pas si Philadelphe fit lui-même cette campagne, mais il s'en glorifia comme s'il l'avait conduite personnellement et il accorda aux prêtres de Pithom le droit de graver sur une stèle leurs humbles remerciements à Philadelphe, qui avait restitué à leur temple les statues des dieux égyptiens volées par Cambyse. Toutefois, si ce « héros habile à manier la lance » ne partagea pas les difficultés de l'expédition, on doit reconnaître que sa stratégie navale était admirable. Ce furent ses démonstrations au large de la côte d'Asie Mineure et ses opérations en Palestine qui décidèrent Antiochus à traiter. Indépendam-

(1) A. Wilson, *The Suez Canal*, ch. I, Oxford, 1933.

ment de la paix qui suivit (271 av. J.-C.), Philadelphe manœuvra très bien. Il se peut que la rumeur publique ait amplifié ces exploits et c'est peut-être en rougissant que Théocrite écrivit : « Toute la mer et tout le pays des fleuves qui s'y jettent sont gouvernés par Ptolémée. » (1) Néanmoins, la côte sud-ouest d'Asie Mineure semble avoir passé à l'Égypte.

(1) THÉOCRITE, *Idylle*, XVII.

CHAPITRE IV

PTOLÉMÉE PHILADELPHE (*Suite*)

Les deux adversaires accueillirent l'armistice avec joie, mais l'Asie Mineure le paya chèrement. L'administration égyptienne était moins accommodante que celle des Séleucides, et ses taxations plus fortes. Avec le tribut réclamé par Philadelphe et la charge d'entretenir la garnison égyptienne, les territoires occupés d'Asie Mineure eurent lieu de regretter le changement de maîtres. Leurs derniers vestiges d'autonomie s'évanouirent ; d'Alexandrie, le roi contrôlait le moindre détail de l'administration. Halicarnasse désirait construire un nouveau gymnase : elle dut premièrement obtenir l'autorisation royale. Samothrace jugeait indispensable d'exercer le contrôle des exportations de céréales : elle dut en premier lieu persuader Philadelphe que c'était une nécessité. Ces tractations étaient généralement fort coûteuses. Il fallait gagner la faveur du trône par des présents de couronnes d'or et faire à la cour des cadeaux, avant que les requêtes fussent accordées.

Philadelphe avait besoin de reprendre souffle, pour développer la production égyptienne. Ses revenus estimés à 14.000 talents, soit à peu près trois millions de livres sterling et 150 millions d'artabases de céréales, formaient un budget fort coquet pour l'époque ; mais ses dépenses augmentaient aussi par bonds successifs. L'occupation de la Mer Rouge, les campagnes de Syrie et d'Asie mineure, le développement d'Alexandrie, l'entretien d'une cour extravagante et d'une administration dépensière et la protection des écrivains et des philosophes avaient fait un trou dans la bourse royale. Arsinoë, sa sœur et épouse, conseilla à son frère de couper court aux dépenses. Il y avait des économies possibles et tout indiquées : d'abord réduire le train de la cour ; car une armée de parasites, avec leurs familles, vivaient des libéralités du palais ; les nombreux « parents du roi », les premiers et seconds « amis du roi »,

le chef des gardes du corps, le corps des pages et la maison de la reine augmentaient continuellement. Tous les Macédoniens et bon nombre d'Égyptiens d'une certaine condition sociale estimaient qu'eux et leurs enfants avaient des titres pour figurer dans l'une ou l'autre de ces catégories. L'administration, régie par des Grecs qui filoutaient l'État et fraudaient sans retenue le paysan, demandait à être traitée de même. A sa tête, il y avait le Dioecète (grand trésorier), et le Garde du grand Sceau, deux postes pharaoniques constamment occupés par des Grecs depuis l'époque de Cléomène, le représentant financier d'Alexandre. Il était assez naturel qu'un Ptolémée maintînt cette coutume, mais non pas qu'il s'en servît pour helléniser le gouvernement de la tête aux pieds. Vraisemblablement Ptolémée Sôter, préoccupé de guerres, n'avait pas pris garde à ce développement ; car il aurait été plus conforme à sa ligne politique de réserver seulement les postes importants aux Grecs et de mettre des Égyptiens dans les postes inférieurs. Mais, Cléomène et ses successeurs ne manquèrent pas d'assurer que tant que le grec était la langue officielle, leurs subalternes aussi devaient parler le grec, et le prétexte était assez plausible. La cour parlait grec, la trésorerie faisait ses comptes en grec ; le marchand négociait ses affaires et enregistrait ses contrats en grec, et l'Égyptien joignait à ses réclamations une traduction grecque du texte indigène. Philadelphe ne pouvait contester cet argument et l'administration s'enfermait dans ce cercle vicieux.

Philadelphe s'avisa alors de développer les sources de revenus existantes (1). Les redevances de l'agriculture étaient déjà accablantes, mais Apollonios, le dioecète actuel était persuadé que la terre pouvait en rendre davantage. De grands espaces improductifs attendaient d'être défrichés et les capitalistes spéculateurs n'avaient besoin que d'un encouragement pour les affermer sur une grande échelle. En théorie tout le pays était la propriété

(1) Sherman Wallace, *Taxation in Egypt*, Oxford, 1938.

de la couronne ; en pratique, la couronne elle-même n'affermait que le domaine royal, cultivé par des tenanciers royaux privilégiés, et abandonnait le reste du pays à des particuliers contre paiement de fermages, partie en nature, partie en espèces. Les fermages variaient suivant la productivité du terrain, qui dépendait à son tour des inondations annuelles. La classification de chaque bassin ou étendue irrigable était précise. Les terres inondées habituellement ou occasionnellement formaient les deux premières classes ; ensuite venaient les champs à la limite du flux d'été, et enfin les terrains trop salés pour produire des récoltes rémunératrices. Il est vrai que le capital et le travail peuvent produire des miracles dans l'agriculture égyptienne. Apollonios, le dioecète persuada son maître qu'un drainage meilleur et une canalisation plus scientifique rendraient cultivables des terres qui étaient alors des marais et des déserts. Nul besoin de se mettre en quête de capitalistes et de colons. Alexandrie abondait en riches marchands à l'affût de placements rémunérateurs ; l'armée avait de nombreux mercenaires âgés qui réclamaient leur retraite. La valeur de l'ex-soldat comme colon était assez douteuse ; du moins son transfert de l'armée à la campagne assurait à l'État, sans frais pour la trésorerie, une réserve entraînée, et au surplus retenait les mercenaires attachés à l'Égypte.

L'idée d'Apollonios était d'offrir aux capitalistes des terrains en friche d'une superficie de 10.000 aroures, afin de procurer aux mercenaires congédiés des lots variant de 10 à 100 aroures (1). L'État n'exigea pas de contribution aux frais d'irrigation et même entreprit de construire tous les canaux et les drains. D'autre part on espérait que les propriétaires consacreraient de l'argent et de la main-d'œuvre à l'amélioration de la propriété. Pour persuader même l'épargnant timoré de risquer ses économies, Apollonios prit lui-même, dans le nome de Moéris (le moderne Fayoum) la première concession, ou doréa, étendue de terres en friche

(1) Une aroure équivaut approximativement à 2.750 m².

d'environ dix kilomètres carrés. C'était sans doute une spéculation, mais le capitaliste obtint bientôt un beau rendement de son argent. Apollonios, Grec obstiné, fit prospérer sa propre concession, voisine de Philadelphe, capitale nouvelle du nome. Ses navires transportaient des fèves et des oignons en Phénicie et en Asie mineure, chargeaient à Smyrne de l'huile et du vin et vendaient avantageusement leur cargaison à Alexandrie. Apollonios était évidemment un excellent homme d'affaires ; il découvrit de nouveaux débouchés, trouva le moyen de s'assurer le monopole de plusieurs commerces rémunérateurs. Philadelphe n'avait jamais mis en doute l'habileté et l'honnêteté de ce grand argentier, et effectivement Apollonios semble avoir voué non moins d'attention aux intérêts de l'État qu'aux siens propres. Sa juridiction était étendue : il confisquait la propriété des fonctionnaires malhonnêtes ou incompétents, il exécutait les délinquants convaincus d'avoir trompé l'État et punissait les hommes de loi fripons qui prenaient témérairement leur défense. Inutile d'en appeler contre ses décisions. Le roi n'écoutait pas la plainte et la victime en était pour ses frais. « Envoie-le nous sous escorte » écrivait Philadelphe irrité, à propos d'un de ces cas, « et saisis ses propriétés » (1).

Mais si Apollonios menait l'administration du nome d'une main ferme, il veillait aussi attentivement sur les intérêts du fermier. Sous la direction d'un Grec habile, nommé Cléon, le nome de Moéris fut semé de drains et de canaux. Des entrepreneurs exécutèrent les travaux avec la main-d'œuvre que fournirent les villages situés le long des canaux. La culture dans ce nome, profonde dépression calcaire recouverte des dépôts de la boue du Nil, fut aussitôt rémunératrice, grâce, d'une part, aux canalisations de Cléon, mais aussi grâce aux efforts d'Apollonios pour faire cultiver scientifiquement et pratiquer l'alternance des récoltes. Outre l'orge et le maïs, on encourageait les capitalistes et les colons à produire des olives et des ricins, des

(1) SCHUBART, *Ein Jahrtausend am Nil*, Berlin, 1918.

arbres fruitiers et des vins qui rendaient davantage ; à augmenter leur cheptel, à essayer l'élevage des abeilles. Apollonios se donna la peine de leur procurer des semences et des plantes inconnues en Égypte, d'importer des taureaux, des verrats et des béliers, pour améliorer les races de bétail indigène. Il déploya une énergie immense : continuellement il montait et redescendait le Nil, faisant de rapides visites en Palestine et aux îles grecques, inspectant ses nombreuses agences, encourageant les subordonnés compétents et blâmant les incapables.

Il passait pour un homme religieux, si tant est que consacrer des temples et des sanctuaires soit un témoignage de piété. Il avait une prédilection pour Isis ; où qu'il se trouvât, il assumait la charge de célébrer une fête particulière en l'honneur de cette déesse. On attendait sans doute ce geste d'un homme de sa situation et de sa fortune, car évidemment, entre ses opérations privées et ses fonctions officielles, Apollonios était devenu fort riche. La charge de diœcète était probablement très lucrative, si ce n'est par ses appointements, du moins par le casuel. Mainte personnalité haut-placée se donnait la peine de rechercher la protection d'Apollonios. Ainsi Tobias, le chef héréditaire de la Transjordanie, lorsqu'il envoyait son tribut à Alexandrie, invariablement priait le diœcète d'accepter un petit présent en témoignage de sa faveur. A l'occasion, c'était un cadeau de beaux esclaves noirs, un envoi de myrrhe et d'épices. Les gens de condition plus modeste lui expédiaient des greffons de poirier, des spécimens de races de brebis et de bétail, dans l'espoir d'obtenir une faveur.

Évidemment un train de l'importance et de la grandeur de celui que menait Apollonios nécessitait de gros revenus. Dans son palais, sous les ordres d'un administrateur général, il y avait des maîtres de cérémonie, des valets de chambres, des palefreniers, des intendants, des dégustateurs de vins et d'aliments, des médecins privés, des harpistes, des flûtistes, des danseurs, des chanteurs et une multitude de domestiques pour l'intérieur et l'extérieur, tant

hommes libres qu'esclaves. Les directeurs des agences maritimes, commerciales et agricoles, nommés par lui, logeaient au dehors avec leurs secrétaires, leurs copistes et leurs comptables. Pour nourrir cette armée de subordonnés, il fallait beaucoup de prévoyance, et le surintendant était souvent embarrassé. Les approvisionnements venaient des provinces et l'agent d'Apollonios n'était pas des plus ponctuels pour les expédier.

Dans l'administration financière confuse du premier Ptolémée, Apollonios du moins introduisit de l'ordre. A Alexandrie siégeaient ses deux principaux auxiliaires, le directeur de la comptabilité et le chef du service administratif, chacun se fiant aux yeux et aux oreilles d'un corps nombreux d'inspecteurs provinciaux. Le nome était une réplique de l'établissement d'Alexandrie et le village de même. La perception des impôts dans le nome était aux mains d'un antigrapheus, ou secrétaire-général, assisté d'économes et de leurs subordonnés qui surveillaient les scribes des villages, de sitologes, ou officiers des entrepôts, qui percevaient les paiements en nature, et de trapèzites ou receveurs, qui percevaient les paiements en espèces.

Des difficultés concernant le numéraire surgirent, que l'administration n'avait pas prévues. L'or en lingots était rare ; les réserves qui existaient en Égypte, en dehors des trésors des temples, étaient entre les mains des négociants, et ceux-ci hésitaient à échanger du métal contre une monnaie locale qui pouvait se déprécier. En outre, en dépit de l'insistance de Démétrios, qui administrait le trésor royal, Apollonios refusa obstinément d'instituer un bureau d'essais. Or, à défaut de cet organe, Démétrios n'avait aucun moyen de vérifier la pureté de l'or qu'on lui offrait (1). Aussi les provinces continuaient à admettre le cuivre, et la drachme de cuivre, variant de valeur entre 1/120 et 1/300 de son poids d'argent, restait l'unité de compte. Pour percevoir les droits de péage en espèces, il était nécessaire d'avoir tout d'abord, des spécialistes du numéraire, puis

(1) Papyrus de Zénon, N° 59.021, Musée du Caire.

des banques qui ouvraient des comptes, non seulement à l'État mais aussi aux clients particuliers. La difficulté était trop grande pour le fonctionnaire provincial, et au cours des temps s'établit la coutume d'affermer les taxes. Ce fut un système très bien organisé, typique de l'administration égyptienne sous les Ptolémées. L'État vendait le fermage, et une commission royale surveillait les enchères. Le plus offrant qui l'obtenait, devait fournir de sérieuses garanties et s'indemniser lui-même par un pourcentage sur les sommes qu'il recueillait. Le taux variait entre 5 et 10 pour cent, maigre rémunération pour le travail qui incombait au bureau. D'autre part, considérant le fermier percepteur, non sans raison, peut-être, comme un voleur puissant, l'État le harcelait sans merci. Une foule d'inspecteurs et de scribes surveillaient ses moindres pas et des sanctions sévères suivaient tout manquement à la procédure établie par le trésor. Une amende se montant à cinquante fois la somme en litige, par exemple, punissait l'omission d'une taxe perçue dans le rapport au quartier général de la province.

Bien que propriétaire, en théorie, de toutes les terres, le roi, en pratique, ne prétendait taxer qu'une fraction de la production. Le montant de la perception variait selon l'estimation des dépenses de l'État dans l'année suivante : pauvre consolation pour le contribuable, d'autant plus que les dépenses semblaient toujours augmenter et jamais diminuer. D'autre part, le trésor contribuait à l'amélioration de la culture, en faisant exécuter de nouveaux travaux d'irrigation et en surveillant le nettoyage des dépôts de boue qui bouchaient les canaux. Et encore le village acquittait ces frais-là en fournissant le travail. Tous ces gens auraient supporté leur fardeau avec plus d'égalité d'humeur s'ils n'avaient été soumis à une foule d'autres menues taxes vexatoires. Car aucune source nouvelle de revenus n'échappait à l'œil d'aigle d'Apollonios. Le cultivateur devait payer à l'État une licence pour vendre son propre blé, pour couper ses propres broussailles, le pâtre pour faire pâturer son bétail, le berger pour nourrir son troupeau. L'artisanat subissait des contraintes analogues. Pour exercer n'importe

quelle occupation, il était nécessaire d'obtenir d'abord un permis, et le barbier, le tisserand, le teinturier, le tailleur, le cordonnier, l'orfèvre, l'ânier, le porteur, l'aubergiste et le batelier, tous payaient chèrement le privilège d'exercer leur métier (1). Ce n'était pas tout : les moindres gestes de chaque individu étaient notés, ses profits étaient évalués ; sans l'autorisation de l'État, nul ne pouvait quitter son village ni abandonner sa profession. Bref, l'Égyptien provincial était devenu la victime d'une bureaucratie, dont le monde n'a jamais vu la pareille (2).

Adroitement l'État créa un réseau de monopoles exploitant les mines et les pêcheries, le vin et l'huile, le commerce des tissus et de la brasserie, les manufactures de papyrus et d'étoffes, l'achat et la vente des parfums et des cosmétiques. Il y avait toujours de la demande en métaux et en pierres précieuses : l'or de Nubie et d'Éthiopie, les perles du golfe Persique, les rubis, les topazes, les émeraudes et les améthystes des pays bordant la Mer Rouge et, comme matériaux de construction, le granit, le basalte et l'albâtre de la Haute-Égypte ; tout cela était acheté au plus bas cours et vendu au plus haut prix. Les parfums étaient aussi un monopole absolu. Aucun Égyptien, quel que fût son âge, son sexe, sa race, ne pouvait vivre sans user de cosmétiques et d'aromates ; et pour l'embaumement, la myrrhe, parfum qui venait d'Arabie, était indispensable. Le trésor, dans certains cas, trouvait commode de mettre en vente un monopole particulier, par exemple celui des pêcheries. Le plus offrant assumait les droits d'une province, payait pour l'État vingt-cinq pour cent sur les pêches journalières, salait le poisson, et l'expédiait par le fleuve, sur les bateaux royaux, à Alexandrie.

Le cas des boissons alcooliques était analogue. Toute personne honorable pouvait, semblait-il, brasser et vendre au public une bière faite d'orge fermenté, le breuvage national ; mais le trésor contrôlait la vente, moins peut-être dans l'intérêt de la sobriété que pour partager les bénéfices. Le monopole du vin était d'un fonctionnement plus compliqué. Dans l'Égypte des pharaons, c'était un privilège du temple local de vendre le droit de cultiver la vigne, contre un sixième de la production ou apomoira, le traditionnel « droit d'épingles » des reines d'Égypte. Mais sous les Ptolémées le fermier percepteur intervint, inspectant les vendanges, surveillant le pressage, notant la quantité de vin produite et finalement le vendant aux enchères. L'huile était aussi plus ou moins un monopole royal. La production des oléagineux était libre, mais la fabrication était le privilège du trésor. L'administration fixait les terres sur lesquelles la culture était permise, payait de maigres salaires à la main-d'œuvre employée et créditait le percepteur du produit des ventes. Or ni l'huile, ni le vin n'étaient spécialement bons, et les amateurs qui en importaient d'une qualité meilleure avaient à payer un prix exorbitant pour cette fantaisie. Des droits de douane écrasants décourageaient l'importation de la plupart des articles ; le commerce libre n'avait nulle place dans l'administration de Philadelphe.

(1) U. Wilcken, *Griechische Ostraka*, Leipzig, 1899.

(2) Les bureaux d'enregistrement privés d'Apollonios dans le Fayoum employaient 60 rouleaux de papyrus tous les dix jours. G. Glotz, *Bulletin de la Société royale d'archéologie d'Alexandrie*, N° 25.

Absorbé par ces expériences, il ne prit pas garde à l'altération de la santé de sa sœur. Elle fut souffrante quelques mois et mourut en 270-269 av. J.-C., diminuée de corps et d'esprit. L'histoire a traité durement cette reine-sœur, relatant ses péchés et négligeant ses vertus. Elle avait le cœur dur, elle était impitoyable, et tout homme ou femme qui se mettait en travers de son chemin avait à se repentir de sa témérité. Mais sous ce rapport, elle n'était pas pire que les autres femmes de son temps, et la postérité doit juger Arsinoë de ce point de vue relatif. Elle fut du moins une épouse fidèle, une mère dévouée et, en retour, son mari, fils et frère la respectait et l'admirait. C'est dans l'intérêt de son fils Ptolémée, l'enfant de Lysimaque, qui faillit périr des mains de son oncle Céraunus à Cassandria, qu'elle travailla incessamment. Il était l'héritier de son père pour le trône de Macédoine ; mais Céraunus d'abord, puis Antigone

lui barrèrent la route et Philadelphe n'intervint pas. Sans doute la politique d'Arsinoë fut toujours personnelle ; dominatrice, elle désirait passionnément gouverner, seule si possible, et si non, en exerçant le pouvoir à l'abri du trône. Son influence sur Philadelphe, pendant les premières années de leur mariage, avait été profonde. Elle éveilla chez lui l'ambition, elle fit naître en lui la conscience, et finalement le frère-époux renonça à ses idées puériles. Il reconnut sa dette et accumula les honneurs sur la tête de sa sœur. Du vivant de la reine, il avait institué un culte privé en son honneur, où il lui était associé sous le titre de Dieux Frère et Sœur, les *Theoi Philadelphoi*. A sa mort, il proclama ce culte institution nationale, nomma une prêtresse spéciale et identifia formellement Arsinoë avec Aphrodite.

Dès lors les Grecs d'Égypte honorèrent Arsinoë-Aphrodite et les Dieux Frère et Sœur. Callicratès de Samos, amiral de la flotte égyptienne, érigea à Olympie deux statues en l'honneur de la nouvelle déesse et construisit à Canope le temple Zéphyris, dédié à sa mémoire. Partout on la révérait. Athènes plaça une statue d'elle dans l'Odéon et une seconde dans les bosquets de l'Hélicon. En Égypte, certaines corporations lui élevèrent des sanctuaires, et les prêtres gravèrent des inscriptions sur les murs des temples pour rappeler les vertus de la sainte disparue. « Notre reine n'est plus », s'écriait le peuple et, en effet, l'Égypte était profondément émue de sa mort. Pour honorer la mémoire de sa sœur, Philadelphe attribua aussi à son culte la taxe du sixième sur les revenus de la culture de la vigne, et il changea le nom du nome Moeris en Arsinoïte. Il demanda à l'architecte royal d'ériger une chapelle qui rivalisât de splendeur avec le Séma ou sarcophage d'Alexandre le Grand. Cet ordre était propre à réjouir le vieux Dinocratès, resté toujours vert, car il avait une idée qui devait étonner le monde entier. C'était certainement une conception originale. Au-dessus de la statue en fer d'Arsinoë, il proposait de placer un toit en pierre d'aimant, assez puissante pour soulever la statue du sol, afin de donner au visiteur l'illusion que la reine déifiée était suspendue entre ciel et terre (1). Mais les calculs de Dinocratès n'aboutissaient pas, et il y travaillait encore, quand la mort vint le surprendre. Satyre, son disciple et successeur, artiste plus prosaïque, ne poursuivit pas le projet de son maître ; il préféra placer devant le sanctuaire d'Arsinoë un haut obélisque, que Nectanébo, dernier pharaon d'Égypte, avait fait tailler pour rappeler sa propre mémoire.

Un veuf macédonien, de moins de quarante ans, restait rarement inconsolable ; Philadelphe recommença bientôt à s'intéresser aux femmes. Au bout d'une année, il avait trouvé une compagne, nommée Bilistiché, jeune femme sportive, qui décerna et gagna des prix aux Jeux Olympiques, et qui portait des robes transparentes, de peur que le public manquât de remarquer la beauté de sa ligne. Les partisans d'Arsinoë ne pouvaient s'en offenser ; les unions irrégulières étaient monnaie courante à Alexandrie ; même le sage Ptolémée Sôter n'avait pas craint d'entretenir une maison de favorites. Les femmes mûres et austères clabaudaient contre ces hétaïres, mais les Laïs et les Phrynés de jadis étaient de grandes dames à leur manière, et Alexandrie, ville romanesque, imitait alors Corinthe. Bilistiché n'était pas une Aspasie, et sans doute ses rivales et remplaçantes ne prenaient pas modèle sur la fameuse maîtresse de Périclès. Bref, le goût de Philadelphe pour les femmes allait s'avilissant ; plus il avançait en âge, moins il savait choisir ses compagnes. C'étaient le plus souvent des femmes communes, des esclaves, telles que les deux flûtistes Mnésis et Pothina, et la chanteuse Myrtium. Il y eut aussi Didyma (2), jeune Egyptienne enjouée, peut-être la préférée de la bande, et Clino, qui posait pour une nouvelle Arsinoë. Elle n'y parvenait guère, et Alexandrie riait de bon cœur, lorsque cette vulgaire petite serveuse sortait couronnée de la double corne d'abondance, emblème de la reine épouse et sœur. Cependant Philadelphe n'était plus

(1) Pline, *Histoire naturelle*, Liv. XXXIV, ch. xlii ; Pausanias, V, 8 II.

(2) Athénée, Liv. XIII, ch. xxxvii.

le prisonnier de ces femmes ; il ne se figurait plus, comme dans ses jeunes années que la seule occupation d'un souverain était de plaire et de s'amuser. Les femmes n'étaient qu'une distraction dans sa vie, et les affaires de l'État restèrent sa grande préoccupation.

L'Égypte en effet avait besoin d'une main ferme au gouvernail. Magas, vice-roi de Cyrène, parlait et agissait comme s'il avait été souverain indépendant. Antiochus, fils de Séleucus, se préparait à reprendre possession de la Cilicie et de la Phénicie ; Chrémonide à Athènes, invitait ses concitoyens à rejeter le joug de la Macédoine, et en déclarant que Philadelphe, « suivant l'exemple de ses ancêtres et les intentions de sa sœur, montrait son zèle pour la liberté commune des Hellènes » (1), Chrémonide avait encouragé les Grecs et découragé leur ennemi. Mais cela gênait aussi Philadelphe, qui n'avait pas l'intention d'accorder plus qu'un témoignage de sympathie à Chrémonide. Celui-ci lui força la main, en insistant jusqu'à ce qu'une escadre égyptienne fît voile pour le Pirée. Elle arriva trop tard ; Athènes était investie par les Macédoniens, et l'amiral égyptien Patroclès n'osa pas débarquer ses troupes. Enfin Athènes capitula et Philadelphe se désintéressa de son sort ; il pensait alors à l'Italie plus qu'à la Grèce.

Depuis une génération et plus, Rome dominait l'Italie ; seuls les Gaulois au nord et les cités grecques au sud faisaient encore échec à sa domination. Tarente fut la première à provoquer le conflit inévitable. Les Tarentins firent appel à Pyrrhus, roi d'Épire, pour les secourir. Pyrrhus connaissait bien l'Égypte : il avait joui de son hospitalité, il avait épousé une femme de la maison de Ptolémée et s'était lié d'amitié avec le fils et héritier de Ptolémée, Philadelphe. Pyrrhus demanda donc en secret de l'aide à l'Égypte. Mais le conflit n'intéressait pas ce pays. Conseillé par Arsinoë, Philadelphe fit la sourde oreille aux invites de Pyrrhus, qui désirait des navires et de l'argent. Aussi fut-il en mesure à la fin de la campagne, de féliciter en

(1) JOUGUET, *loc. cit.*, p. 219.

toute conscience le Sénat romain pour son triomphe. Il s'ensuivit un traité d'amitié et de paix entre Rome et l'Égypte. Une ambassade alla à Rome et Rome rendit la politesse. La guerre avec Carthage était imminente et la République était heureuse d'avoir un allié puissant dans la Mer Égée. Philadelphe reçut ses visiteurs avec hospitalité, les pria d'accepter un beau souvenir de sa part. A sa grande surprise, les trois ambassadeurs romains refusèrent poliment mais fermement ses présents, en faisant observer que pour leur peine, ils n'avaient à attendre de remerciements que de la République. L'alliance dura, et lorsque Carthage sollicita un emprunt temporaire de 3.000 talents, Philadelphe refusa, car Rome avait un droit de priorité dans son amitié. Ce fut une bonne opération : un siècle plus tard, le Sénat retournera ce service en posant un ultimatum à Antiochus IV de Syrie ; il lui enjoindra de choisir entre l'évacuation de l'Égypte et l'entrée en guerre contre le peuple romain.

Levant le masque, Magas de Cyrène commença à ce moment les hostilités ; il jura qu'il dicterait ses volontés dans la capitale égyptienne. Philadelphe traita cette fanfaronnade par le mépris ; il tourna en ridicule la menace de Magas, parlant de lui comme d'un vassal qui avait besoin d'une leçon de savoir-vivre. C'était imprudent, car Magas, passant par Paraetonion (Mirsa-Matru), se trouva sur la route d'Alexandrie avant que Philadelphe n'eût réalisé le danger. Mais l'expédition ne réussit pas : des Bédouins hostiles s'insinuèrent entre Cyrène et Paraetonion, et Magas, craignant pour ses communications, fit demi-tour. Encouragé par cette chance inespérée, Philadelphe lui-même prit l'offensive ; mais une mutinerie l'arrêta à son tour. L'affaire était très fâcheuse : une aile de l'armée égyptienne se composait de Galates ou Gaulois, mercenaires terribles au combat, mais indisciplinés, qui refusèrent de faire un pas de plus, s'ils ne recevaient une forte prime. Philadelphe agit avec décision. Il s'arrêta d'abord et parlementa avec les mutins, puis découvrant que ses discours ne servaient à rien il feignit de capituler et ordonna la retraite générale. C'était

un piège dans lequel tombèrent les Galates. Philadelphe les força à passer dans une île du lac Maréotis, et les y laissa mourir de faim.

La campagne finit ainsi sans résultat. Magas rentra à Cyrène, Philadelphe à Alexandrie. Mais les choses ne pouvaient continuer de la sorte, Magas, affaibli par l'âge et la maladie, s'avisa d'un arrangement : si sa fille Bérénice épousait Ptolémée, fils et héritier de Philadelphe, connu plus tard sous le nom d'Évergète, les deux pères pourraient concilier leur différend. Philadelphe fut aussi heureux que Magas de cette trêve, car il était dans la nécessité de ménager, pour le moment, ses ressources militaires. Une formidable coalition, la Syrie jointe à la Macédoine, méditait sa destruction. Chacun des alliés avait ses griefs spéciaux contre l'Égypte. Antiochus II de Syrie était le beau-père de Magas ; Antigone Gonatas de Macédoine n'avait pas pardonné à Philadelphe son intervention en Grèce.

La guerre se prolongea cinq ou six ans, avec des alternatives diverses ; enfin la chance tourna contre Philadelphe. La bataille navale de Cos en 258 av. J.-C. laissa Antigone maître de la Mer Égée et en possession des Cyclades. L'armistice qui suivit fut de courte durée. Profitant de ce répit, Philadelphe équipa une seconde flotte et reconquit les îles. D'autre part une alliance entre la Syrie et la Macédoine ne pouvait pas durer longtemps ; on le vit bien, cette fois encore. Profitant d'une accalmie dans la lutte, Philadelphe fit de nouvelles ouvertures à Antiochus. Ce dernier était disposé à les prendre en considération, car malgré son succès en Asie Mineure, il se trouvait dans un embarras terrible. L'empire des Séleucides s'était désagrégé quelques années auparavant. A l'est du Tigre, la souveraineté leur avait échappé depuis longtemps ; à l'ouest du fleuve l'autorité d'Antiochus était fortement menacée. Il ne pouvait faire fond sur l'amitié macédonienne car les intérêts des deux puissances étaient toujours opposés et chacune nourrissait des soupçons contre l'autre. Aussi Philadelphe n'eut pas beaucoup de peine à persuader Antiochus que l'Égypte était son allié naturel et

qu'un mariage avec une princesse égyptienne cimenterait leur accord. Un seul obstacle s'opposait à ce mariage : Antiochus, le futur fiancé, avait déjà une femme et un fils légitime. Mais cette complication, très fréquente à cette époque, n'était pas une objection pour Philadelphe, et elle n'en serait pas une non plus pour sa fille, Bérénice. Elle avait passé trente ans, et à moins qu'un mari se présentât promptement, elle risquait fort de mourir célibataire. Elle fut en effet menacée de cette infortune, car Laodicé, femme d'Antiochus, se refusait obstinément à divorcer. Philadelphe naturellement fut surpris. Qu'une femme pût entraver les desseins de son mari était chose très choquante pour un Macédonien. Philadelphe refusa d'ajouter foi à cette rumeur, et donna l'ordre à sa fille de se tenir prête à partir. Cependant, le fiancé espéré essayait de surmonter les scrupules de sa femme. C'était une tâche ardue : ni arguments ni cadeaux ne pouvaient changer la détermination de Laodicé de rester à Antioche. Il ne restait donc plus qu'à user de la force et, en 253-252 av. J.-C., Laodicé et ses enfants furent déportés à Éphèse. Là elle médita sa revanche, mais se consola peut-être à la pensée qu'elle était la femme la plus riche d'Asie et qu'elle ne manquerait pas de prétendants. Antiochus avait pu se montrer généreux, sa fiancée égyptienne lui apportait en dot les revenus de la Cœlé-Syrie. Bérénice prit congé de son père à Péluse et continua le voyage escortée de l'obligeant Apollonios. « Pendant que je t'écris, nous approchons de Sidon, accompagnant la reine jusqu'à la frontière », écrivait Artémidore, grand intendant d'Apollonios, à son ami Zénon en Égypte (1).

Malgré ces préoccupations, Philadelphe trouva le temps d'encourager la science. Il s'intéressait autant que son père à tout ce qui touchait l'étude. Comme lui, sans doute, il eut souvent affaire à des hommes de lettres de second plan. D'autres États souverains, la Macédoine, la Syrie et Pergame, avaient suivi l'Égypte dans cette voie, et les

(1) Lettre d'Artémidore, grand intendant d'Apollonius. Papyrus de Zénon, N° 29.251. Musée du Caire.

poètes, les philosophes et les savants de renom pouvaient maintenant faire leur choix. Beaucoup d'entre eux redoutaient Alexandrie. Philadelphe était un protecteur libéral, mais il demandait toujours aux poètes d'exalter ses vertus, aux historiens de vanter ses prouesses, et le poète ou l'historien n'était pas toujours disposé à payer l'écot attendu. Afin de vaincre leur répugnance, il eut l'idée de créer une vaste bibliothèque, propre à attirer les plus grands savants. Son père déjà avait caressé cette idée et Démétrius de Phalère avait, sur son ordre, acheté beaucoup de manuscrits. Mais sans logement, ces trésors littéraires, non classés, n'attiraient pas l'homme d'étude ; aussi Philadelphe fut-il conduit à créer dans le quartier Brucchium une bibliothèque, appelée Grande Bibliothèque, et une autre dans le quartier Rhacotis, appelée Bibliothèque de la Fille ; il commit Zénodote pour examiner et cataloguer les manuscrits. Il n'était pas le premier souverain d'Égypte qui fondait et subventionnait une bibliothèque royale. Ramsès II, l'illustre pharaon de la XIXe Dynastie, entretint probablement une bibliothèque privée, puisqu'une inscription à Gebel-Silsila prête à ce pharaon ces mots : « Je sais ce qui est écrit dans les livres déposés à la bibliothèque » (1). Mais la création de Philadelphe était une conception plus noble, puisqu'il mettait les manuscrits au service de tous ceux qui avaient besoin de les consulter.

Ce n'était pas non plus sa faute si le Musée et la Bibliothèque ne faisaient pas avancer considérablement la science, si la poésie alexandrine était parasitique, la philosophie en décadence et l'histoire peu inspirée. Le mal venait d'un ensemble de circonstances fâcheuses. Le Musée était une association fermée ; préoccupé de style et de forme, il ne donna naissance ni à un grand prosateur ni à un grand poète. Théocrite et Callimaque sont à excepter de cette condamnation, mais leurs contemporains et leurs successeurs, en s'appliquant à trouver des formes nouvelles

(1) *Records of the Past*, vol. X, p. 42, traduction d'une inscription de Ramsès II à Gebel-Silsila. Voir aussi le Grand papyrus de Harris. *Records of the Past*, vol. VIII.

pour exprimer des idées anciennes, perdirent leur fraîcheur et leur sincérité. L'érudition fut leur écueil ; en dépit de ses efforts, le poète alexandrin ne put pas se libérer des chaînes du passé. Et cependant l'alexandrinisme rendit service aux lettres, puisqu'il perfectionna la technique de la versification, enrichit celle de l'histoire et raviva l'intérêt pour les chefs-d'œuvre de la littérature. Rien de tout cela n'eût été possible sans l'enthousiasme de Philadelphe et sans sa bourse inépuisable. Le bruit s'était répandu au loin que tout manuscrit trouverait un acquéreur à Alexandrie, et le libraire grec, d'Athènes à Babylone, se hâtait d'envoyer ses trésors sur ce marché. De temps en temps, la vigilance de Zénodote, le premier bibliothécaire, était en défaut, et la bibliothèque acquérait un mauvais exemplaire. Mais de tels accidents ne diminuaient pas l'ardeur de Zénodote : si l'on ne pouvait obtenir les originaux, des reproductions, bonnes ou mauvaises, devaient suffire.

La bibliothèque fut, au total, une création fort utile. C'est grâce à elle que de savants critiques purent éliminer des textes les erreurs ou les retouches dues aux copistes et aux lecteurs ignorants. L'inconvénient fut cependant d'encourager le plagiat, cette fâcheuse conséquence de la lecture intensive. Le plagiat prévalut en effet. Aucun scrupule n'arrêtait l'aspirant philosophe ou poète, tenté de s'approprier les idées et les vers d'un mort, et il les publiait comme son œuvre propre. Il n'y avait pas d'éclat qui confondît le coupable, et la moralité littéraire était tombée si bas à Alexandrie que le critique des ouvrages nouveaux jugeait ce crime pardonnable.

Il y eut assurément des occasions où tel juge osa protester contre cette pratique. C'est ce que fit le jeune Aristophane lors d'un concours au théâtre pour la meilleure ode en l'honneur de Dionysos. Il avait été nommé juge incidemment : un des membres du jury étant absent, l'auditoire impatient invita Aristophane à le remplacer. Les poètes lurent leurs odes et les auditeurs applaudirent généreusement, jusqu'à ce que vînt le tour du dernier de la liste. Il ne fut pas du goût du public : les auditeurs mé-

contents se levèrent de leurs bancs et sifflèrent le malheureux jusqu'à ce qu'il quittât la tribune. Alors, à l'étonnement général, on remarqua qu'Aristophane applaudissait avec enthousiasme. Comme on lui en demandait la raison, il eut le courage de s'écrier : « Je reconnais que les vers sont détestables, et que l'idée ne vaut rien, mais les uns et l'autre sont originaux, tandis que ses rivaux ont tous pris leurs idées et leurs vers dans la Bibliothèque. »

La tâche de Zénodote était formidable : il eut à examiner en tout un demi-million de manuscrits, gardant les originaux pour la Grande Bibliothèque, et remettant les meilleures copies à la Bibliothèque de la Fille. Il dut enfin trouver des hommes capables de bien traduire en grec les ouvrages écrits en égyptien, en perse et en hébreu. Les rouleaux furent d'abord classés grossièrement en *Volumina simplicia et digesta*, au nombre d'environ 90.000, tant manuscrits originaux que manuscrits d'un ouvrage unique d'un seul auteur, et en *Volumina commixta*, au nombre d'environ 400.000, comprenant soit des copies, soit des manuscrits contenant plusieurs œuvres d'auteurs différents. Pendant que Zénodote collationnait les ouvrages poétiques, Lycophron d'Eubée, et Alexandre d'Étole recensaient les compositions dramatiques. Tous trois étaient des critiques et des écrivains distingués et membres de la « Pléiade » des sept étoiles littéraires d'Alexandrie. Zénodote était une autorité pour les textes d'Homère ; il en élimina les répétitions plates, et élucida des passages obscurs. Il avait ses détracteurs, collègues qui trouvaient que commenter Homère était une impertinence. Timon le philosophe était du nombre : appelé à désigner le meilleur texte d'Homère de la Grande Bibliotèque, il répondit brièvement : « Celui qui a été le moins retouché. »

Le bras droit de Zénodote était Callimaque de Cyrène, le poète, qui cataloguait sans critique mais méthodiquement chaque manuscrit. Sa découverte avait été une heureuse chance. Sans argent et sans amis, Callimaque se dévouait à l'enseignement des enfants dans une petite école d'Éleusis, faubourg d'Alexandrie. C'est là que Zénodote

l'avait trouvé. Il divisa son catalogue en une demi-douzaine de parties, arrangement qui permettait à l'étudiant de trouver facilement les œuvres de l'auteur qu'il cherchait. En dessous du nom, il mettait une note biographique sur l'auteur et une évaluation en lignes de la longueur de l'œuvre en question.

Parmi les nombreux érudits qui jouissaient de la protection de Philadelphe, quelques-uns seulement ont passé à la postérité ; les poètes Théocrite et Callimaque, les historiens Manéthon, Callisthène et Pétosiris, les philosophes Colotès et Ménédème, les physiciens Ctésibios et Straton, les astronomes Aratus, Aristarque et Antilles, les mécaniciens Héron et Philon. Liste bien courte, même si on lui ajoute le médecin Apollodore, l'artiste Héléna, le rhéteur Sosibios et peut-être encore les traducteurs anonymes de l'Ancien Testament. Théocrite de Syracuse dominait ce groupe d'élite. Il vint à Alexandrie en 273 av. J.-C. C'est là qu'il composa ses *Idylles*, qu'il chanta les louanges d'une vie pastorale primitive, l'amour de Tityre pour Amaryllis, l'amitié de Damoetas pour Daphnis, les entretiens de Battus avec Corydon, les charmes d'Eunica. Il doit peut-être quelque chose à Philétas, mais son vers est toujours neuf et original : « Jamais je ne me suis inspiré d'une autre Muse que de la mienne » (1), disait-il, et avec raison, car il créa le genre de la poésie bucolique, où Virgile l'imita sans le surpasser. La marque du génie, dans ces vers de Théocrite qu'aucun imitateur ne put égaler, c'est une absence d'affectation, un emploi toujours parfaitement libre du dialecte et du mètre qui convenaient le mieux à son inspiration, une gaîté vivante et une profonde sympathie pour la faiblesse humaine.

Le premier après lui est Callimaque de Cyrène, moins original, d'imagination moins riche, mais qu'Ovide et Catulle prirent cependant pour modèle. La nature exacte de ses relations avec Théocrite est mal connue. « Si Théocrite, avec une impertinence fine et voilée, me déteste, tu

(1) Théocrite, *Epigramme*, XXIII.

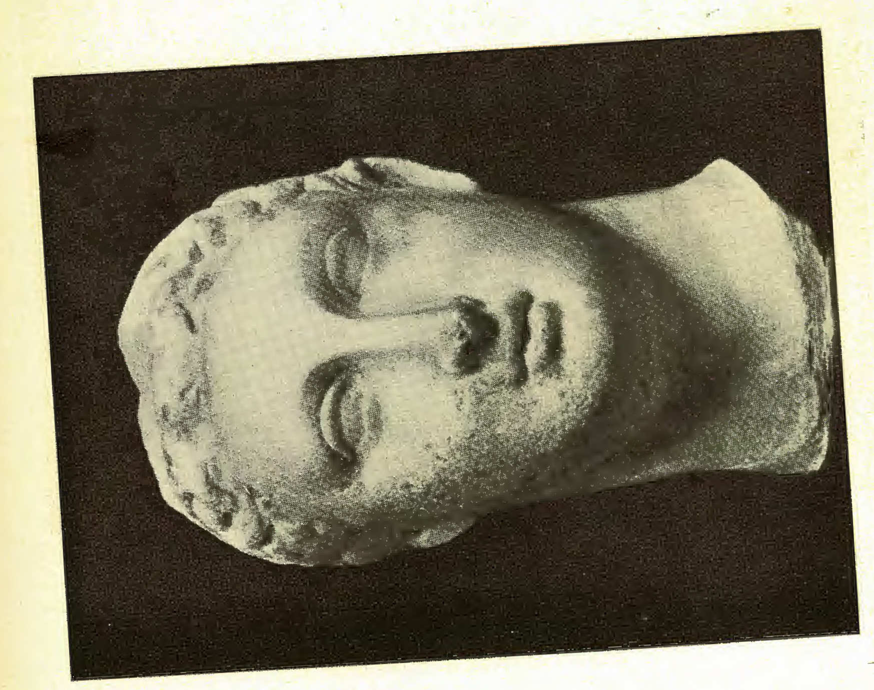
peux le détester quatre fois autant peut-être, ou s'il m'aime, tu peux l'aimer. » Tel est le thème d'une de ses épigrammes (1). Cependant ces deux poètes semblent avoir eu plus d'une idée commune. L'un et l'autre pensait qu' « un long ouvrage est un grand mal », que le temps était passé des interminables épopées mythologiques ; chacun d'eux fut d'une grande fécondité et composa avec une étonnante facilité des hymnes, des élégies, des épigrammes et des essais. Une partie de l'œuvre poétique de Callimaque nous est parvenue, mais son œuvre en prose a disparu. De son Catalogue, véritable encyclopédie de l'histoire de la littérature grecque, rien ne subsiste ; la même infortune a frappé ses descriptions du Mouséion. Sa vanité était aussi grande que son érudition ; il prétendait posséder l'omniscience et le monopole du savoir. Du moins fut-il un maître incontesté de l'épigramme. Ses vues sur la brièveté qui convient à un poème étonnèrent beaucoup de ses contemporains, habitués à juger une œuvre plutôt sur sa quantité que sur sa qualité. Apollonios de Rhodes, auteur d'une épopée prodigieuse, les *Argonautes*, tomba sous le coup des critiques cinglantes de Callimaque. La victime riposta : « Stupide croquemitaine, c'est ainsi que j'appelle Callimaque (2). » Ce fut une querelle peu édifiante. Callimaque riposta en publiant son poème l'*Ibis*, où il comparait son ennemi à cet oiseau malpropre. Bientôt, tout le Musée se joignit à cet échange d'épigrammes et de pamphlets, de charges et de contre attaques. Le duel continua jusqu'à ce qu'Apollonios ulcéré se fût retiré à Rhodes.

Cette chamaillerie amusait Alexandrie, toujours un peu dédaigneuse pour les poètes et les critiques qui fréquentaient le Musée. Leurs airs affectés provoquaient le mépris et maint satirique fit de l'esprit à leurs dépens. Timon de Phlionte comparait le Musée à une boîte, et ses habitants à un poulailler jacassant.

(1) Callimaque, *Epigramme*, LIII.
(2) F. A. Wright, *Poets of Greek Anthology*, Routledge, Londres.



CLÉOPATRE, AVEC L'ASPIC A SON SEIN.
(Gemme du musée Soane, Londres.)



PORTRAIT PRÉSUMÉ DE PTOLÉMÉE PHILADELPHE.
(Musée gréco-romain, Alexandrie.)



PORTRAIT PRÉSUMÉ DE BÉRÉNICE II, FEMME DE PTOLÉMÉE EVERGÈTE Ier.
(Musée gréco-romain, Alexandrie)

« L'Égypte possède des fous enfermés,
des anachorètes enfouis dans les livres ;
Dans le poulailler des Muses
Ils mènent leurs batailles sans fin (1) ».

Des historiens, Manéthon et Pétosiris, le premier, grand-prêtre de Sébénytus, était certainement Égyptien, le second l'était peut-être aussi. Mais ils avaient une connaissance intime du grec, comme des hiéroglyphes. La science historique doit une grande reconnaissance à Manéthon, car elle profite encore largement de sa division de l'histoire ancienne de l'Égypte en dynasties. Son histoire ne nous est connue que par les œuvres d'autres auteurs, mais Josèphe lui a beaucoup emprunté, et les premières pères de l'Église ont basé leur chronologie sur les tables de Manéthon. Ses travaux ne se limitèrent pas à l'histoire ; il avait du goût pour la poésie et un penchant pour l'astrologie. C'est ainsi qu'il dédia à Philadelphe une dissertation en hexamètres sur les corps célestes, où il professait qu'une certaine conjonction des astres avait prédit la grandeur future du roi.

Pétosiris semble avoir été meilleur astronome qu'historien. De ses œuvres rien ne reste, mais Pline en pensait assez de bien pour citer son évaluation de la distance entre le soleil et les planètes. Aratos de Soles en Cilicie jouissait d'une réputation bien méritée d'universalité (2). Aucune branche du savoir ne lui était inconnue : il était mathématicien, astronome et astrologue ; il eut l'ambition d'expliquer en vers aux profanes, le mystère des cieux, de décrire les grandes planètes et constellations et de nommer les astres qui se groupent autour d'elles. Du point de vue poétique, son ouvrage, les *Phénomènes*, est faible ; comme œuvre scientifique il survécut, et Saint Paul, debout sur l'Aréopage, en cita une ligne à son auditoire athénien, deux siècles plus tard (3).

(1) ATHÉNÉE, *Epit.*, Liv. I, 41.
(2) On ne sait pas si Aratos étudia à Alexandrie. Son meilleur ouvrage fut écrit en Macédoine.
(3) *Actes*, XVII, 28. ARATUS, *Phaen.*, 5.

Aristarque de Samos était un génie plus original. Il fut le premier à pressentir le système solaire, à déclarer que la terre tournait autour du soleil, et ainsi anticipa la découverte de Copernic. Mais ses conclusions étaient prématurées, pour son époque, et il ne réussit jamais à convaincre ses contemporains que la Terre, avec sa trajectoire annuelle, n'a pas plus de proportion avec le monde des étoiles que le point le plus infime d'un cercle n'en a avec sa vaste circonférence. Parmi ses écrits, seul un traité sur la grandeur et les distances du soleil et de la lune a passé à la postérité. Ses calculs sont géométriquement corrects mais faux par la défectuosité des observations et le manque d'instruments. Il vécut et mourut profondément déçu, car Alexandrie se moqua de son savoir et discrédita ses théories. Pourtant l'astrologie, discipline chère à l'Égypte ancienne, devait profiter de la science d'Aristarque, et Philadelphe encouragea les jeunes mathématiciens à devenir ses élèves. L'Égypte était certainement le pays idéal pour l'observation et pour l'étude : le climat favorisait la première, la Grande Bibliothèque aidait la seconde. Parmi les autres savants qui profitèrent de l'invitation royale, il y avait Timocharès et Aristillos. Le premier catalogua les étoiles fixes, et calcula leur position ; le second aidait son ami en faisant des observations.

Mais le Musée n'a pas produit seulement cette littérature didactique et saine. Maint poème mythologique, par exemple, était marqué d'obscénité. La cour encourageait cette tendance, riait aux saillies de Timon, s'esclaffait aux grossières plaisanteries de Sotades. Mais ce dernier alla trop loin : il prit Philadelphe pour cible, il ridiculisa la vertu d'un souverain, coupable d'inceste et qui élevait des temples en l'honneur de ses maîtresses. Ce fut la fin de Sotades ; l'amiral Patroclès, sur un signe du roi, le fit noyer. De lecture plus agréable était le traité, un peu décousu, d'Apollodore de Géla, le médecin de la cour, qui se donnait pour l'arbitre des bons vins ; ne pouvant recommander les vins du pays, qui étaient néfastes à la digestion et détérioraient le palais, le bon docteur conseillait au roi de boire seulement les vins produits dans les îles grecques et sur les côtes méridionales de la Mer Noire.

Il n'y a guère à dire sur la philosophie, l'histoire et les arts sous le règne de Philadelphe et encore moins sous ses successeurs. Les deux premiers genres réclamaient plus de liberté d'expression qu'un Ptolémée n'était disposé à en accorder ; les arts dégénéraient lentement mais sûrement sous l'influence égyptienne. La philosophie de Platon et d'Aristote avait ouvert la voie à celle d'Épicure, mais l'épicurisme, enseigné et pratiqué d'abord à Athènes, perdit beaucoup de sa vertu originelle en passant à Alexandrie. Un disciple Calotès, avait contribué à transformer les enseignements du maître en une doctrine de sensualité non déguisée. Alexandrie approuva de tout cœur cette interprétation.

La sculpture n'était pas en meilleure posture. La pratique de l'Égypte ancienne consistant à dessiner la figure humaine mathématiquement, au moyen d'équerres, était incompatible avec la méthode grecque ; mais les sculpteurs alexandrins, contrairement aux architectes, essayèrent non sans témérité de combiner les deux conceptions. L'expérience fut un échec, elle ne produisit qu'un style bâtard, dont témoignent deux statues du Musée des Antiquités du Caire ; l'une d'un roi de Macédoine (peut-être Alexandre, fils de Roxane, l'épouse perse d'Alexandre le Grand) et l'autre d'un notable Grec de Naucratis.

On en a dit assez pour indiquer les mérites et les défauts du Musée. Ce qu'on peut affirmer, tout au moins, c'est que les pensionnaires de ce temple des Muses, contribuèrent à maintenir la culture hellénique vivante en Égypte aussi bien qu'au dehors. Tandis que les souverains voisins suivaient l'exemple de Ptolémée, protégeant les savants et fondant des bibliothèques, pour encourager les études, en Égypte, de nombreuses communautés éparses d'hommes parlant grec, Macédoniens, Péloponésiens, Crétois, Ioniens et autres, lisaient et discutaient les chefs-d'œuvre de la littérature attique avec une ferveur renouvelée. A Hibeh (1)

(1) Papyrus de Hibeh, vol. I, *Classical Fragments*, Grenfell et Hunt, Londres, 1906.

par exemple, existait une petite association qui semble avoir goûté non seulement les œuvres d'Homère, de Platon, de Sophocle et d'Euripide dans les originaux, mais aussi les discours d'orateurs et de rhéteurs oubliés, dégustant même avec délices les sentences de sages morts et enterrés depuis longtemps. Le flambeau de la culture brûlait avec constance parmi ces exilés.

Le plus glorieux fait littéraire de cette époque fut une traduction en grec des Livres saints des Hébreux, appelée communément la *Septante*, à cause du nombre légendaire de ses traducteurs. La tradition qui attribue cette initiative à Philadelphe, repose sur le témoignage, prétendu contemporain, d'Aristée, Juif hellénisé, attaché probablement au palais royal ; mais un examen approfondi de la lettre d'Aristée inspire des doutes sur l'authenticité de son récit. On peut admettre que la *Septante* fut composée à Alexandrie et qu'elle est l'œuvre de plusieurs écrivains, mais on ne peut rien affirmer de plus. Les autorités ne s'accordent pas même sur le souverain sous le règne duquel la traduction fut exécutée (1). Sans doute, Alexandre, d'abord, puis Ptolémée Sôter obligèrent ou persuadèrent un grand nombre de Juifs de s'établir en Égypte ; il est également certain que Philadelphe encouragea cette immigration. Ainsi grandit à Alexandrie une génération de Juifs égyptianisés, qui employaient le grec comme leur langue maternelle, tout en étant capables de comprendre l'hébreu des Livres saints. C'était une étape vers l'hellénisation, et pour le vieux Juif, cette tendance était anathème. Si l'on conçoit très bien que leurs fils, détachés de la foi, aient réclamé une traduction grecque des Livres sacrés, il est possible aussi que les patriarches eux-mêmes, jugeant périlleux de s'opposer au roi, aient soutenu sa demande. En Palestine même, le Juif réfléchi devait faire bon accueil à leur traduction, car sur son pays, l'hellénisme gagnait et se répandait à vue d'œil. Ce mouvement était dû principalement à la création

(1) Entre autres les historiens Schurer et Graetz. Le premier la place sous le règne de Philadelphe, le second sous celui de Philométor, sixième prince de la dynastie.

par Philadelphe de villes nouvelles et à la reconstruction de cités anciennes sur les bords de la Mer de Galilée et sur les confins méridionaux de la Syrie. Vraie ou fausse, l'histoire d'Aristée mérite donc d'être rappelée. A la requête du curieux Philadelphe, ce Juif alexandrin fit le voyage de Jérusalem pour obtenir un exemplaire des Livres saints ; il le rapporta triomphalement en amenant avec lui soixante-douze Juifs « de grand caractère, de profonde culture et de haute naissance, passés maîtres en hébreu et en grec », pour officier comme traducteurs. Alexandrie reçut pleine d'espérance ces distingués visiteurs. Nicanor, le maître des cérémonies et Dosithée, le grand chambellan, renoncèrent pour une fois aux règles de l'étiquette en vigueur à la cour pour les audiences royales, et le roi invita les étrangers à souper avec lui ce soir-là. Au repas, il posa des questions, en approuva les réponses et, se tournant vers Nicanor : « La vertu et la sagesse de ces hommes de Jérusalem, dit-il, font mon admiration ». Pendant six jours les soixante-douze dînèrent à la table royale, couchèrent au palais ; le septième jour, Dosithée conduisit les hôtes à l'île de Pharos et les pria de commencer leurs travaux. Tel est en abrégé le témoignage d'Aristée. Il est plein d'invraisemblances et d'inconséquences, conte pittoresque et dramatique, composé sans doute bien moins pour contribuer à l'histoire que pour glorifier le judaïsme (1).

Quels que soient ses défauts et ses faiblesses, il faut reconnaître que Philadelphe conserva toute sa vie une admiration extrême pour la culture et un enthousiasme pour la beauté. Partout où il est allé, il a construit des temples, restauré des sanctuaires : à Sebenytus (Miniet Samanud) il rebâtit le sanctuaire de Nectanébo et dédia de nouveau ce temple à Isis d'Hobot ou Horus. A Naucratis il répara l'Hellénium, temple commun à tous les dieux des peuples de langue grecque. A Tanis, il fit élever un sanctuaire et garnit ses murs de stèles représentant le roi et la reine d'Égypte, en vêtements grecs, rendant hommage à Osiris,

(1) Encyclopédie hébraïque, *Aristée*.

Isis et Horus. Pour Philae, la demeure particulière d'Isis, il avait une prédilection spéciale, et il consacra à cette déesse un sanctuaire embelli d'un élégant portail. Simultanément il fit exécuter à Alexandrie des temples et des sanctuaires aux dieux grecs ou alexandrins, selon sa fantaisie ; il fit agrandir le palais royal, approfondir l'arsenal maritime, perfectionner les commodités de la ville. Le chef-d'œuvre de son règne fut la construction du fameux fanal à l'extrémité orientale de l'île de Pharos. Ce phare constituait aussi un triomphe de ses habiles ingénieurs. C'était une imposante construction en marbre brillant, haute de cinq étages de grandeur décroissante. Le premier et les deux au-dessus étaient à base carrée, le quatrième octogonale, le cinquième circulaire. Des miroirs de métal étaient placés sous le toit de manière à refléter l'image des navires invisibles de la côte ; la nuit, un feu brillant brûlait sur le toit pour rassurer le navigateur incertain de sa direction. La navigation avait besoin d'un tel repère, car l'entrée du port oriental ou Grand Port était étroite et les courants qui régnaient autour de l'embouchure étaient dangereux. C'est Sostrate qui fut l'architecte du Phare d'Alexandrie, comme l'indique l'inscription citée par Strabon : « Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane, aux dieux protecteurs ».

La santé de Philadelphe déclina après la mort d'Arsinoë II, son épouse-sœur. Il était perpétuellement souffrant ; parfois même il était presque mourant. Dans ces cas-là toute l'Égypte s'unissait en prières pour sa guérison, témoignage de sa popularité persistante malgré les torts qu'on pouvait lui reprocher. En retour, il avait l'habitude d'attribuer à quelque divinité égyptienne l'honneur de sa guérison. Nous avons encore une inscription votive dédiée à la fois à Chons, dieu guérisseur thébain, et à Arsinoë II divinisée, dans laquelle Philadelphe exprime sa gratitude à « Chons, le grand dieu qui repousse les démons et qui a sauvé Sa Majesté des Enfers » (1). Mais ni Chons, ni aucun autre dieu grec ou égyptien ne pouvaient lui garantir

(1) Daressy, *Recueil de travaux*, XVI, 44.

l'immortalité, et la constitution de Philadelphe, affaiblie par une vie de plaisir, ne résista pas au poids de l'âge. Jusqu'à la fin de sa vie, Philadelphe resta cependant, aux yeux de ses sujets, un héros mi-humain, mi-divin. Les adieux de Théocrite : « Prince Ptolémée, je parlerai de toi comme des autres demi-dieux » (1) interprétaient probablement l'opinion publique.

La fin du règne approchait : les jours terrestres de Philadelphe étaient comptés. Son esprit était encore vigoureux, il tenait encore fermement le gouvernail de l'État, mais la dissipation et les plaisirs avaient laissé leur marque sur son visage et dans son corps. Le beau jeune homme aux cheveux blonds étaient devenu un affreux vieillard chauve, qui ne pouvait remuer sans aide. Martyr de la goutte et victime de l'obésité, son teint s'était empourpré, ses yeux étaient saillants, sa bouche pendante. Il se cramponnait à la vie, faisant des prières pour ne pas mourir et enviant les mendiants pleins de santé qui ronflaient sur la grève :

« Malheureux roi que je suis », s'écriait-il, « que ne puis-je être l'un de ces hommes ! » (2) Ce fut une triste fin.

(1) Idylle, XVII.
(2) Athénée, Liv. XII, ch. li.

CHAPITRE V

PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE Ier

247-221 av. J.-C.

Ptolémée Évergète, fils aîné de Philadelphe et d'Arsinoë Ire, prit la succession. C'était un Macédonien affable, bel homme, malgré sa nuque épaisse et son visage grêlé. Son droit au trône n'avait jamais été mis en question. Le père avait répudié la mère, mais non ses enfants, et son épouse-sœur, Arsinoë II, ne contesta pas leurs droits à l'héritage paternel. Pour le jeune garçon, cette femme ambitieuse avait eu des attentions maternelles. Elle avait été bonne mère pour ses propres enfants nés de Lysimaque, elle fut également une excellente belle-mère pour les rejetons de la première Arsinoë, qu'elle avait évincée. Elle veilla sur leur santé, surveilla leur éducation première et Évergète plus tard reconnut sa dette en s'intitulant « Fils de Ptolémée et de la Reine Arsinoë, les dieux Frère et Sœur. » Sa mort fut un malheur pour la famille, car Philadelphe abandonna les enfants aux mains des serviteurs, et Évergète ne lui pardonna pas cet abandon. C'était un garçon de forte tête, qui méprisait les vices de son père. Alexandrie avait de la sympathie pour ce jeune homme, et Philadelphe, jaloux de sa popularité, chercha une occasion d'éloigner son héritier de la capitale. La mort de Magas, gouverneur de la Cyrénaïque, la lui procura. Il fallait un nouveau vice-roi. Évergète se rendit à Cyrène en 259-258 av. J.-C. Cette nomination était assez justifiée. La campagne de Philadelphe contre Magas s'était terminée par un compromis, selon lequel Magas resterait vice-roi sa vie durant, et Bérénice, seule enfant de Magas, épouserait l'héritier de Philadelphe, pour réunir ainsi la Cyrénaïque à l'Égypte. Mais il n'y avait eu que des fiançailles. Les futurs conjoints étaient encore des enfants ; Magas doutait de l'approbation de ses sujets, Philadelphe se méfiait de la loyauté de son fils.

Ce retard faillit coûter la perte de cette province. Magas était à peine enterré que la Cyrénaïque en appelait à Apamé, sa veuve, pour dénoncer ce pacte. La reine-mère chercha un autre prétendant pour sa fille. Elle fit appel à la Macédoine ; son souverain, Antigone Gonatas, dépêcha obligeamment son demi-frère, le beau Démétrius, à Cyrène, capitale de la Pentapole. Ce choix se révéla malheureux. Au bout de quelques semaines, Démétrius souhaita de rentrer en Grèce : il s'apercevait qu'il avait recherché une couronne peu désirable. Cyrène était intolérablement morne : triste échange contre Corinthe ou d'autres joyeuses cités grecques. Au lieu de maîtresses agréables et de beaux esprits, Démétrius n'avait que la société d'une enfant insipide et de vieux philosophes. Cherchant de la distraction, il tourna ses regards vers les autres femmes de la cour. Ils s'arrêtèrent sur Apamé, encore assez belle pour exciter l'admiration, et assez jeune pour être désirée. L'intrigue fut le sujet des commérages du palais et bientôt Bérénice apprit que Démétrius se trouvait dans les appartements de sa mère. Elle courut à la chambre à coucher de la reine, ouvrit la porte et trouva les deux amants dans les bras l'un de l'autre. Les gardes pénétrèrent à leur tour, arrachèrent le séducteur à sa maîtresse, le poignardèrent et tournèrent leurs épées contre la reine. Bérénice essaya en vain de sauver sa mère. On ne l'écouta pas et, transpercée d'une douzaine de coups, Apamé tomba morte en travers du corps de son amant. Alexandrie admira de tout cœur l'esprit de sa future reine. « Jeune fille intrépide », chantait Callimaque avec approbation: « Crime splendide, qui vous a acquis votre prince ».

Troublée par cette tragédie, la Cyrénaïque renonça à s'opposer à l'union avec l'Égypte ; à contre-cœur, elle admit que Bérénice épouserait Évergète, de peur que de nouveaux malheurs ne s'abattissent sur la descendance de Magas. Tandis qu'on débattait cette question, Évergète, à l'improviste, fit son entrée dans Cyrène, la capitale, lut son mandat et promit l'autonomie à la province. C'étaient de bonnes nouvelles ; Cyrène applaudit chaleureusement lorsque le nouveau vice-roi, rappelant la convention entre son père

et Magas, annonça son intention d'épouser Bérénice séance tenante. Mais il avait parlé trop vite. Philadelphe avait changé d'avis, et sans le consentement de son père, Évergète ne pouvait rien faire. De plus, Bérénice battit froid. La perfidie de Démétrius avait ébranlé sa confiance dans les hommes et elle ne voulait pas tenter sa chance une seconde fois. Ainsi ce projet d'union fit long feu ; Évergète se posa alors en prince consort de Bérénice, sans aucune cérémonie de mariage. Ce compromis réussit assez bien. S'intitulant elle-même reine de Cyrénaïque, Bérénice battit monnaie à son nom et permit à Évergète de gouverner pour elle. Le vice-roi tint parole au sujet de l'autonomie : une boulé, ou sénat, et une gérousiâ, ou assemblée, s'occupaient des affaires intérieures de la province et la Cyrénaïque jouit alors d'une période de tranquillité inaccoutumée. Cependant la régence en de telles conditions n'est pas une fonction agréable et Évergète se réjouit de tout cœur lorsque, la fin de Philadelphe étant prochaine, il fut rappelé à Alexandrie. Bérénice le suivit et ces longues fiançailles prirent fin. Ce fut un mariage heureux. Tous deux avaient souffert des péchés de leurs parents, mais tous deux étaient assez jeunes pour enterrer et oublier le passé. Dans ces circonstances, il n'était pas besoin de prolonger la lune de miel, et Évergète, au surplus, n'avait pas de temps à perdre.

Son héritage était grand, mais ses responsabilités ne l'étaient pas moins. L'empire égyptien comprenait la Libye, la Cyrénaïque et l'Éthiopie, la Phénicie et la Palestine, Chypre et les Cyclades et encore quelques régions du sud-ouest de l'Asie Mineure : territoires qui demandaient, pour leur garde, une armée permanente de 200.000 hommes et une flotte de 1.500 vaisseaux. Et comme si ce fardeau n'était pas assez lourd pour le souverain, il avait encore l'administration de l'Égypte à surveiller. Heureusement les finances ne donnaient pas d'inquiétudes : le trésor contenait une solide réserve de 70.000 talents et les revenus du pays allaient constamment en augmentant. D'autre part, si nous devons en croire les plaintes et pétitions qui sont parvenues jusqu'à nous, la conduite du gouvernement

réclamait une réforme urgente. Dans ses dernières années, Philadelphe, malade et distrait, négligeait la besogne du gouvernement et les agents de l'administration en avaient profité. La moralité politique à Cyrène n'était pas remarquable, Évergète s'en était aperçu, mais en matière de corruption, l'administration égyptienne la surpassait encore. Du haut en bas de l'échelle, le gouvernement en Égypte était rempli d'abus. Un délinquant notoire était le diœcète lui-même, Apollonios, toujours en fonctions. Évergète se proposait d'en faire un exemple.

Il méditait son châtiment, lorsque lui parvint un appel de sa sœur Bérénice, épouse d'Antiochus II de Syrie. C'était une demande de secours qu'il ne pouvait pas refuser. Les Ptolémées ont été souvent des époux infidèles et des pères dénaturés, mais entre frères et sœurs existait habituellement un lien étroit et mystérieux. Pour cette sœur Évergète éprouvait la même affection profonde que son père avait eue pour Arsinoë II, et il se hâta vers la Syrie pour la sauver. Ç'avait été une condition du mariage, qu'Antiochus divorcerait d'avec Laodicé, sa première femme et qu'il répudierait ses enfants, et Laodicé était partie pour Éphèse. Mais au fond de cette retraite, elle préparait sa revanche et elle commença avec son ex-époux une correspondance qui tourna en charmantes lettres d'amour. Après une brève expérience matrimoniale avec la fille de Philadelphe, Bérénice, princesse égyptienne, qui faisait des comparaisons continuelles entre la cour de Syrie et celle d'Égypte, toujours au désavantage de la première, Antiochus était disposé à répondre sur le même ton, et bientôt il rejoignit Laodicé à Éphèse. C'est là qu'en 247 av. J.-C. la mort le prit. Laodicé, proclamant alors son propre fils Callinicus, roi de Syrie, se prépara à déloger sa rivale. La tâche n'était pas difficile, car la vanité syrienne s'était offensée des airs de supériorité de Bérénice. Le peuple d'Antioche l'expulsa de la cité. Elle s'enfuit avec son jeune fils au tombeau de Daphné, se réfugia dans le temple de Dionysos, où elle trouva la mort.

Cependant Évergète, à la tête de forces bien équipées,

marchait vers le nord. Il arriva trop tard. Bérénice était morte, et la campagne qui suivit fut une guerre de vengeance. De Chypre appareilla une puissante flotte égyptienne pour coopérer avec l'armée de terre. Elle débarqua ses marins qui occupèrent la Cilicie, coupant ainsi les communications de l'ennemi entre Éphèse et Antioche. Laissant les troupes débarquées investir Éphèse, l'amiral se dirigea vers l'embouchure de l'Oronte, s'empara du port de Séleucie en Piérie et attendit là l'arrivée d'Évergète. Alors commença une lutte acharnée pour la possession d'Antioche. Assiégée par terre et par mer, la capitale fut bientôt dans la détresse. Ses citoyens s'adressèrent à Laodicé pour avoir du secours, mais la reine, enfermée dans Éphèse, était aussi impuissante que ses suppliants d'Antioche. En désespoir de cause, cette ville demanda quartier. On ne lui en fit point. Furieux du meurtre de sa sœur, Évergète laissa ses troupes mettre la ville à sac. Ce n'était pas assez pour assouvir sa vengeance ; il se lança à la conquête de tous les territoires des Séleucides à l'est de l'Euphrate. Babylone n'opposa pas de résistance, le pays Parthe et la Bactriane firent bon accueil à ses ambassadeurs, Suse et Persépolis livrèrent tous les trésors qui avaient échappé aux regards d'Alexandre le Grand : une somme de 40.000 talents d'argent et une quantité de statues sacrées, emportées d'Égypte par Cambyse, trois siècles auparavant. L'Inde même semblait être à sa portée, mais Évergète n'était pas un Alexandre, il rentra en Syrie. De bonnes nouvelles l'y attendaient. Devant Cos, sa flotte avait mis l'ennemi en déroute et poussant vers le nord, son commandant avait occupé la côte de Chersonèse, la moderne Gallipoli. La campagne semblait terminée : Laodicé était isolée dans Éphèse et son fils Callinicus en fuite tâchait de soulever l'Asie Mineure.

Cependant de nouveaux troubles se préparaient : partout en Asie les communautés grecques s'agitaient. Au début, elles avaient applaudi à la campagne d'Évergète, mais devant le spectacle de sa vengeance, elles craignirent que leur tour ne vînt aussi. Les insulaires de l'Égée partageaient les craintes du continent. L'Égypte dominant sur la côte signifiait la ruine de leur commerce, et plutôt que de se résoudre à cette infortune, Rhodes se prépara à la guerre. Elle pouvait être un ennemi redoutable : ses navires étaient la terreur de tous les pirates, son code maritime faisait loi pour les navigateurs. Les Rhodiens équipèrent une escadre qui rompit le blocus égyptien d'Éphèse et l'exemple encouragea les rois de Pont et de Cappadoce à tendre la main à Callinicus. Ainsi la fortune tourna. Callinicus débarrassa d'abord la Cilicie et la vallée de l'Euphrate des garnisons égyptiennes, puis entra à Antioche. Ce succès marqua la fin de la lutte. Par la paix qui suivit (240 av. J.-C.), Évergète réussit à conserver seulement Éphèse et Séleucie de Piérie, port d'Antioche. Ainsi cette campagne qu'il avait commencée si brillamment se terminait d'une façon humiliante pour lui. La Syrie, principal fruit de la victoire, avait été sacrifiée dans l'espoir d'établir en Asie un Empire que l'Égypte n'était pas de force à conserver.

Évergète n'attendit pas davantage. Il avait reçu d'Égypte des rapports inquiétants. Chargé de butin, il se hâta de retourner à Alexandrie. Il fit bien, car le désordre gagnait toute la vallée du Nil. Le pays était dévasté par la famine et par le brigandage, et Bérénice, qui avait la charge du gouvernement, ne pouvait ni remédier à la première ni réprimer le second. A ce moment critique, Évergète agit avec décision : il distribua au peuple affamé les réserves de blé et d'orge qu'il avait rapportées de Syrie et ordonna à ses vétérans de réprimer sévèrement le brigandage.

Cependant il jouissait de nouveau de la société de sa femme bien-aimée : cinq années de séparation n'avaient pas diminué son amour ni affaibli l'attachement qu'elle avait pour son époux. Lors du meurtre tragique de sa mère, elle avait songé surtout à la vengeance, et lorsque son mari désira assouvir la sienne, elle le laissa partir, non sans un sourire mélancolique sur les lèvres. Puis l'inquiétude la prit ; pendant l'absence du roi, elle fit un pèlerinage quotidien à Canope, où se trouvait le temple dédié à Arsinoë-

Aphrodite. Dans ces murs, elle s'agenouillait pour prier, suppliant la déesse de préserver son époux des périls de la guerre. Au toit du temple, elle suspendit une longue boucle de ses cheveux, dans l'espoir que la divine Arsinoë en serait touchée. Sa supplique fut entendue, son offrande acceptée. Mais lorsqu'Évergète revint, tout d'abord il blâma gentiment sa femme pour cet ex-voto absurde, puis la pria de reprendre ses cheveux accrochés au sanctuaire. La reine voulut bien obéir, mais découvrit alors que les cheveux avaient disparu. On s'ébahit, on jeta des clameurs, jusqu'à ce que Conon, l'astronome de la cour, scrutant le ciel, découvrit un groupe d'étoiles, jusqu'alors inconnues, dans le triangle formé par le Lion, la Vierge et la Grande Ourse. Il l'appela la Chevelure de Bérénice. L'histoire s'amplifia : on murmura que la divine Arsinoë elle-même était descendue sur la terre et avait emporté l'offrande. Alexandre se réjouit de la nouvelle et Callimaque célébra le miracle en vers :

> « Ce fut Conon qui me vit apparaître,
> boucle détachée du front de Bérénice,
> au milieu de la lumière céleste » (1).

Ainsi chanta le poète et Évergète fut charmé de cette fantaisie.

Malheureusement les Grecs seuls pouvaient la comprendre et Évergète se demandait comment il parviendrait à exprimer les remerciements de sa femme aux dieux d'Égypte. Son but était peut-être double. Il pensait, non sans raison, que son trône avait besoin d'un fondement plus solide que l'hérédité. Le premier Ptolémée l'avait cru aussi et il avait espéré unir les deux races par la création du dieu Sérapis. Mais l'Égyptien n'avait pris à Sérapis qu'un intérêt de pure forme ; aussi Évergète choisit-il le dieu national Osiris pour lui marquer la déférence de la dynastie. Il construisit donc à Canope un sanctuaire qui, par sa taille et sa beauté, surpassa de beaucoup celui

(1) Le poème n'a pas survécu ; nous ne le connaissons que par la paraphrase de Catulle (Ode LXVI).

d'Arsinoë-Aphrodite ; en dessous de l'autel, il fit mettre une plaque d'or (1), où était gravée cette simple dédicace : « Le Roi Ptolémée, fils de Ptolémée et d'Arsinoë, les dieux Frère et Sœur, et la Reine Bérénice, son épouse et sœur, dédient ce temple à Osiris. »

Cet acte lui acquit moins de réputation qu'il n'avait espéré. Le clergé provincial continuait à grommeler contre la faveur perpétuellement témoignée par le trône à Alexandrie. Il était déjà assez navrant que cette cité pullulante, où les Grecs dominaient, ait remplacé Memphis comme siège du gouvernement. Qu'elle devînt maintenant la première demeure du dieu égyptien universellement adoré, c'était une honte.

Évergète écoutait ces murmures avec indignation. N'était-ce pas lui qui avait nourri tout le clergé pendant la dernière famine ? N'avait-il pas restitué aux prêtres de Thèbes les images sacrées volées par Cambyse et contribué aux frais de culte du Bœuf sacré Apis à Memphis ? Assurément les bénéficiaires de ses dons auraient mieux fait de suivre l'exemple d'Adulé, petite localité de la côte de la Mer Rouge. Là, dans le pays barbare et inhospitalier des Troglodytes, les admirateurs d'Évergète avaient élevé un trône de marbre éblouissant, et sur ses marches ils avaient rappelé d'abord le nombre d'éléphants que la Troglodytique avait fournis pour le service du roi, puis sa conquête de la Babylonie, de la Susiane, de l'Asie Mineure, de la Thrace et de l'Éthiopie (2). L'exploit sans doute était exagéré, car l'occupation d'Évergète en Asie Mineure et en Thrace fut limitée à la côte et celle de l'Éthiopie à la conquête du territoire bordant la Mer Rouge.

En ce moment-ci il désirait éviter tout conflit avec le clergé, puisqu'il avait besoin de sa bonne volonté pour entreprendre une réforme qui lui tenait à cœur. C'était l'introduction d'une chronologie nouvelle, entraînant à son tour un nouveau calendrier, qui remplacerait celui qui

(1) Maintenant au British Museum.
(2) Un marchand indien, Cosmas, qui fut plus tard moine en Égypte copia cette inscription au VIe siècle ap. J.-C.

avait servi en Égypte pendant des siècles. Jusque-là, l'année égyptienne se composait de douze mois de trente jours chacun, plus cinq jours complémentaires ou jours épagonaux. Or ce compte n'était pas juste, puisque la terre dans sa révolution autour du soleil ne met pas exactement 365 jours, mais une demi-douzaine d'heures de plus. Ainsi, l'ancien calendrier égyptien retardait sur la marche réelle des années d'un jour tous les quatre ans. Le prêtre connaissait peut-être la vérité, mais pour lui ces fractions ne signifiaient pas grand'chose, et pour le cultivateur, le calendrier n'avait pas d'importance. Les saisons agricoles, l'inondation, la moisson et la morte-saison composaient invariablement son année, et il n'était pas curieux des calculs des savants. L'état de confusion de la chronologie gênait seulement l'État et le commerce ; ainsi l'on datait les documents indistinctement par l'année du règne, l'année financière, l'année égyptienne et l'année macédonienne. Il était réservé à un savant de génie, Ératosthène, d'inspirer à Évergète l'ambition d'instituer un calendrier plus correct. Mais pour l'établir, Évergète avait besoin de l'aide du clergé égyptien. Aussi convoqua-t-il en 238 av. J.-C. à Canope une assemblée des grands-prêtres, des prophètes, des gardiens des vêtements sacrés, des scribes et du bas-clergé de tous les grands temples du pays.

La postérité, qui est capricieuse, a laissé tomber dans quelque oubli la contribution d'Ératosthène à la science. Or, son esprit original et sa profonde érudition méritent un meilleur destin. Il avait bu avidement à toutes les sources du savoir, et il fut à la fois astronome, mathématicien, géographe, historien, philosophe et critique. La diversité de ses dons était si grande que ses admirateurs le saluèrent du nom de Penthalus, ou Maître des Muses, et ses détracteurs de celui de Bèta, c'est-à-dire second en tous les domaines et premier dans aucun. Né à Cyrène en 276 av. J.-C., il avait suivi Callimaque à Alexandrie, achevé ses études à Athènes, et il y serait resté s'il n'avait reçu d'Évergète une invitation flatteuse à venir s'établir en Égypte comme bibliothécaire. Soulagé du souci de gagner

sa vie en enseignant, il se livra donc à l'étude et aux recherches. Il écrivit une histoire qui commençait avec le siège de Troie, il composa un mémoire sur la Comédie Ancienne, une dissertation sur la géographie du monde ancien, un traité d'arpentage et de mathématiques et un discours sur les planètes et les étoiles fixes (1). Si ces travaux justifiaient sa prétention au titre glorieux de philologos (ami de la raison, lettré, érudit) et s'il fut le premier des Alexandrins à jouir de cette dénomination, il ne prétendit jamais à l'omniscience. Invité une fois par un rival envieux à raconter les pérégrinations d'Ulysse, il répondit doucement : « On les connaîtra quand on saura le nom du savetier qui a cousu l'outre des vents, et pas avant. » Son œuvre capitale fut double : il réussit à calculer la circonférence de la terre avec un écart d'environ cent milles seulement de la valeur exacte, et il persuada Évergète de réformer le calendrier égyptien. Ce n'est ni sa faute ni celle de son maître si l'expérience échoua.

L'assemblée du clergé (2) fit un agréable séjour à Canope : assez éloigné d'Alexandrie pour que les prêtres âgés pussent continuer leur méditation sans dérangement, assez près pourtant pour que les plus jeunes pussent jouir de l'hospitalité de cette cité de plaisirs. Pour ces derniers c'était un nouveau monde. Le prêtre provincial avait une existence monotone. Ses fonctions étaient faciles mais invariables ; chaque jour était identique au précédent. Les libations, les sacrifices et le rituel occupaient les matinées, la compilation des réponses à donner aux questions posées à l'oracle du temple, les après-midi. Le Mouseion s'occupant seulement du développement de la culture grecque négligeait l'étude de la tradition égyptienne, et, parmi ses pensionnaires, il n'y eut pas un Hérodote pour écrire les annales du peuple. Cela n'a rien de surprenant, vu qu'Alexandrie bornait au commerce ses rapports avec l'Égypte provin-

(1) J. C. SANDYS, *History of Classical Scholarship*, Cambridge, 1903.
(2) Bouché-Leclercq pense que c'est Philadelphe qui inaugura la coutume de convoquer des synodes afin de contrôler le clergé égyptien. *Histoire des Lagides*, Payot, Paris, 1934.

ciale, et le gouvernement central, le plus souvent, se bornait à percevoir les impôts. Abandonné ainsi à ses seules ressources, le prêtre perdit son ancien intérêt pour l'étude. Il n'avait plus d'autre sujet de conversation que les commérages et sa seule ambition était d'avancer dans la hiérarchie.

A Canope, logée confortablement et nourrie royalement, l'assemblée passa quelques semaines agréables à rédiger le résultat de ses délibérations. C'est un décret prolixe (1), qui reconnaissait la divinité du Ptolémée régnant, et qui accordait à lui et à sa femme le titre d'*Euergetai* ou Dieux Bienfaiteurs. Il énumérait les vertus et les exploits du roi, en amplifiant les honneurs divins dûs au trône ; il établissait une cinquième classe de prêtres, les « prêtres des Dieux Bienfaiteurs », conférait à l'enfant morte d'Évergète, l'infante Bérénice, déjà divinisée sous le nom de Basilissa, d'autres honneurs divins, et ordonnait à l'Égypte de considérer comme férié le premier jour du mois égyptien de Payni « jour où se lève l'étoile d'Isis ». Il expliquait la nécessité de réformer le calendrier afin que « ses saisons correspondent régulièrement à la réalité naturelle », et décrétait que « un jour appelé la Fête des Dieux Bienfaiteurs serait ajouté tous les quatre ans aux cinq jours épagonaux ». Cette ordonnance demeura lettre morte. En vain, le trône exhorta tous les habitants de l'Égypte à employer le calendrier réformé, à adopter l'année 311 av. J.-C., date de la mort d'Alexandre, fils de Roxane, comme point de départ de la nouvelle ère. Alexandrie continua à dater les documents d'après l'année lunaire macédonienne et la province, à mesurer la marche du temps avec son année solaire inexacte. En fait de conservatisme on ne pouvait faire mieux.

Le synode des prêtres se sépara, chacun rentra chez soi, et les Dieux Bienfaiteurs songèrent à construire encore un autre temple qui, par sa grandeur, éclipserait tous les an-

(1) Le décret de Canope, promulgué en 238-237 av. J.-C., fut écrit en hiéroglyphes, en démotique et en grec. Des exemplaires gravés sur pierre qui avaient été placés dans les grands temples, se trouvent au Musée du Caire et au Louvre. J. C. MAHAFFY, dans son *History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty* (Methuen, 1899) donne une traduction du Décret.

ciens sanctuaires. Sur la délicate question de l'endroit et du dieu à choisir, le couple royal balança longuement. Memphis et Thèbes, Osiris et Isis, furent écartés comme ne convenant pas : le rapport du premier avec les pharaons et l'association de la seconde avec Alexandrie étaient trop intimes.

La recherche d'un site qui eût perdu sa notoriété et d'un dieu dont les vertus fussent oubliées les conduisit dans la Haute Égypte, et à-mi-chemin entre Philae et Thèbes, ils trouvèrent ce qu'ils désiraient. C'était l'antique village d'Edfou, où Imhotep, l'ancien architecte et médecin du roi Zozer, de la troisième Dynastie, avait, dit-on, construit un sanctuaire dédié à Horus, le Dieu à la tête d'épervier. La tradition s'accordait donc avec leur fantaisie, et le couple royal commença la construction du temple qui résiste encore actuellement aux outrages du temps. A Thèbes aussi, Évergète trouva un terrain où exercer son goût de la construction. Karnak l'attirait profondément : ses ailes spacieuses, ses obélisques en forme de tours et la multitude de ses sanctuaires l'enchantèrent. En faisant le tour des murs du temple, il remarqua le porche massif, qui était l'œuvre de Ramsès II, et il eut l'ambition de suivre cet exemple. Il aurait pu faire gratter un ou deux des bas-reliefs sculptés sur les pylones, comme certains pharaons l'avaient fait, pour inscrire sur les surfaces lisses leurs propres exploits. Mais Évergète n'était pas homme à voler des rois défunts, ni à vanter orgueilleusement ses triomphes personnels. Son offrande à Khonsu, la troisième divinité de la Triade Thébaine, prit la forme plus modeste d'un nouveau portail monumental, vaste porche couronné d'une image de Hor Behutet qui, de ses ailes déployées, protégeait les Dieux Bienfaiteurs. Il monta jusqu'à la Première Cataracte et s'éprit aussitôt de l'exquise Philae. Sa beauté avait inspiré déjà à Philadelphe le projet de dédier un temple à Isis, déesse protectrice de l'île, mais son zèle pour bâtir des temples s'étant évanoui bientôt après, il fut réservé au fils d'exécuter la conception du père.

Dans son voyage de retour à Alexandrie, Évergète tra-

versa des colonies de Juifs, gens industrieux et pacifiques, qui adoraient un seul Dieu et ne se mariaient qu'entre eux. Par une tradition héritée, Évergète portait un certain intérêt au sort de ce peuple. Son grand-père l'avait protégé ; son père avait même payé une forte rançon pour racheter 120.000 de ces malheureux, prisonniers de guerre. Évergète méditait sur les motifs de cette générosité insolite, lorsqu'il apprit, à Memphis, qu'Onias, le grand-prêtre de Jérusalem, avait refusé énergiquement de payer à l'Égypte le tribut de 20 talents qu'il lui devait. Son humeur changea. La défiance réveilla son courroux et il invita Onias à choisir entre le paiement et l'occupation de Jérusalem. Le grand-prêtre terrifié répondit en dépêchant son neveu Joseph en Égypte, afin d'expliquer au roi que seule la pauvreté de Jérusalem était la cause du défaut de paiement. Joseph était un homme qui inspirait confiance, il fit une impression favorable sur la cour. Il fut logé au palais royal, dîna à la table royale, bref on le traita comme un hôte de marque et non comme un humble quémandeur. Il ne fut pas question du tribut et Joseph employa son temps, peut-être sur la demande du roi, à organiser l'affermage de divers impôts au plus offrant. Ce genre d'opération était devenu bien plus profitable à l'acquéreur qu'à l'État, et Évergète soupçonnait quelque connivence frauduleuse. L'astucieux Joseph acquit bientôt la certitude qu'il ne se trompait pas, et il eut l'occasion, à Memphis, de confirmer les soupçons du roi. C'était lors d'une mise aux enchères des taxes de la Samarie et de la Phénicie ; comme l'offre s'arrêtait à une somme bien inférieure à la valeur réelle, Joseph saisit le moment propice. S'étant frayé passage à travers l'assemblée, il doubla l'offre en la portant tout d'un coup de huit à seize mille talents. Le commissaire-priseur fut décontenancé puis, retrouvant la parole, il s'écria : « Nommez votre garant ! » et le cercle des fermiers percepteurs furieux répétèrent en chœur sa sommation. « Le roi d'Égypte ! » fut la réponse de Joseph, et en effet, il n'est pas de roi, à cette époque, qui ne se fût volontiers porté garant d'un

homme qui faisait rentrer huit mille talents dans la caisse royale (1).

Rétrospectivement Évergète pouvait considérer avec satisfaction l'œuvre des premières années de son règne. Il avait montré ses capacités dans la guerre, son respect pour la religion, il ne lui restait donc plus que la tâche de purifier l'administration. Jusque-là il l'avait différée. Occupé d'autres soins, Évergète avait fermé les yeux sur les abus grandissants du gouvernement, et certains « services publics » ne méritaient plus guère ce nom. La police était du nombre. Le brigandage organisé avait été réprimé, mais la vie et la propriété n'étaient pas encore assurées. Philadelphe avait voulu maintenir l'ordre en installant des colonies de mercenaires démobilisés tout le long du Nil ; mais l'état de guerre perpétuel l'avait forcé de rappeler dans le rang ces vétérans. La campagne d'Évergète lui-même en Syrie aggrava le dommage. De ces colonies, autrefois florissantes, le plus grand nombre avait alors disparu, et sans leur aide, les gouverneurs de province ne pouvaient ni maintenir la sécurité ni forcer le cultivateur à payer ses impôts. Évergète comprenant la nécessité de renforcer l'effectif de ses agents institua une gendarmerie composée de Grecs, de Crétois et de Perses, inaptes au service militaire, mais bons pour la police ; il ajouta à cette force nouvelle des gardes de villages, enrôlés sur place. Cette organisation avait le nombre mais elle n'était pas très efficace ; le moindre village semblait avoir besoin de dix gendarmes et d'une vingtaine de gardes. En revanche, loin d'être une dépense pour le trésor, cette police provinciale était une source de revenus. On ne lui donnait ni paye, ni vêtement, ni vivres ; à la place, l'État offrait à la recrue la possession d'un terrain en friche, en lui enjoignant de le cultiver, et en réclamant sa part habituelle sur les produits. La victime protestait à grands cris, et pour adoucir son mécontentement, le gouvernement obligea les villages qui jouissaient d'une protection spéciale à contribuer à son entretien. Le

(1) JOSÈPHE, *Antiquités*, Liv. XII, chap. IV, div. 2.

malheureux cultivateur grommelait mais obéissait ; il finit par être obligé en outre de ravitailler les troupes en marche, en leur fournissant des vivres, le cantonnement et le transport. Il n'était pas la seule victime. L'autorité locale demandait aussi au clergé sa contribution, et il est évident que les réquisitions militaires n'étaient pas plus populaires dans l'Égypte des Ptolémées qu'elles ne le seraient aujourd'hui.

La réquisition des transports et des vivres n'était qu'un des nombreux griefs de l'agriculture ; elle en voulait encore plus à l'État pour sa coutume d'évaluer, en vue de l'impôt, toutes les céréales avant leur maturité. Le cultivateur était une fois de plus victime de la procédure. Rarement la récolte atteignait l'estimation officielle et le paysan devait combler le déficit au moyen de son sésame et de son huile de ricin. Ainsi son profit était presque nul. Lorsque l'État avait prélevé en taxes le tiers ou la moitié de la production, plus l'apomoira, ou droit d'épingles de la reine, qui faisait encore un sixième, il ne restait au fermier que bien peu de chose pour sa peine. Plutôt que de se soumettre à ces exactions, certains villageois désertaient leurs champs et s'abritaient dans un temple voisin jouissant du droit d'asile. C'est que les céréales, au temps des Ptolémées, n'étaient profitables ni à semer, ni à récolter ; car ou bien l'État réclamait la moisson tout entière, ou bien le producteur devait échanger son surplus contre des semences. Il n'était pas non plus maître de semer à son gré ; en tout cas pas dans les domaines royaux, et probablement nulle part. L'État décidait de l'alternance des cultures et le puissant dioecète lui-même devait, sur ce point, suivre les instructions du trône. « Le roi nous a donné l'ordre d'ensemencer deux fois », annonçait-il à ses agents, « aussi, dès que votre moisson sera récoltée, arrosez le sol à la main et si cela est impossible, dressez des appareils élévateurs d'eau à cet effet. Maintenez l'eau sur les champs pendant cinq jours seulement, puis semez du froment » (1). C'était là un premier essai d'irrigation permanente.

(1) Papyrus de Zénon, Musée du Caire, N° 59.191.

Si les pétitions disent vrai, l'État était aussi victime de son fonctionnariat. Le mal venait surtout de ce que, dans tous les départements du gouvernement, on se livrait avec passion à la spéculation privée. Apollonios, le diœcète, donnait un exemple que ses subordonnés suivaient consciencieusement. Alarmé de ses menées, Philadelphe, dans les dernières années de son règne, l'avait retiré des finances pour le mettre à l'administration. C'était un avertissement auquel le coupable ne prit pas garde. Dans son nouveau poste, il trouva même une plus grande latitude de frauder l'État, et en Moyenne Égypte, il devint un personnage plus puissant que jamais. Évergète l'avait destitué, mais les agents d'Apollonios étaient encore là et leur influence sur l'administration locale persistait, notamment à Philadelphie et à Memphis, les capitales des deux nomes Arsinoïte et Memphite. Dans l'une et l'autre, Zénon, régisseur de confiance de l'ex-diœcète, était tout-puissant. Cet astucieux Zénon, natif de Carie, connaissait le gouvernement dans tous ses coins, mieux que n'importe quel fonctionnaire. Cela n'a rien d'étonnant, car son maître l'employait dans les affaires publiques comme un agent commode, qu'il couvrait ou désavouait suivant les circonstances.

Il est certain que les propriétés d'Apollonios, dans le nome Arsinoïte ou de Moeris avaient prospéré entre les mains expertes de Zénon. Tout alla bien au commencement. Le sol était vierge, la production en blé, en orge et en maïs était phénoménale. Puis il y eut une série de basses crues du Nil et une diminution des récoltes ; ne pouvant plus faire face à leurs obligations, les fermiers demandèrent un délai. Mais un délai était la dernière concession qu'Apollonios pût accorder, lui qui voulait toucher l'intérêt de son capital. Il ordonna à Zénon de ne faire aucune grâce aux retardataires. « Payez ou allez en prison », fut donc la réponse de Zénon, et la victime tâta du cachot. Inutile d'en appeler à Alexandrie. Si les contributions n'étaient pas payées, le roi ne touchait pas ses impôts et en travers des pétitions implorant l'intervention royale, Philadelphe griffonnait avec irritation : « Envoie-nous l'auteur de la

lettre sous escorte, et vends les fourrages, le bétail et les barriques du coquin ». Il était tout aussi inutile d'espérer en l'appui de Zénon, comme un certain Callipsus en fit la malheureuse expérience. « Dors-tu, Zénon », demandait-il plaintivement, « que tu m'oublies en prison ? Pense aux foins déjà coupés que j'estimais à 3.000 gerbes. Pense aussi aux troupeaux ». Il ajoutait un post-scriptum bien persuasif : « Vois donc », écrivait-il « si nous ne pourrions pas arranger cette petite affaire à l'amiable. Si on me relâchait par exemple et que ma femme aille en prison à ma place, qu'en penserais-tu ? » Pour toute réponse, Zénon se hâta de faire vendre le foin et les troupeaux de Callipsus.

Avec le temps l'agriculture se releva mais les tracas de Zénon ne s'en trouvaient pas allégés. En fait, il n'était pas seulement le régisseur mais aussi l'intendant en chef de la maison de son maître à Alexandrie. Certains membres du personnel estimaient qu'il n'avait rien d'autre à faire qu'à exécuter leurs commissions. « Pourquoi n'envoies-tu pas plus de foin ? » écrivait avec mauvaise humeur un valet du haras. « Nous n'en avons pas même assez pour un jour et les chevaux tombent malades ». « Je désire que tu achètes tout de suite cet étalon noir que j'ai remarqué, avec une enflure à la patte, bon marché, n'est-ce pas ! » ordonnait Artémidore, un des nombreux médecins attachés à la maison d'Apollonios, et il achevait sa requête en lui ordonnant « de lui faire de suite un envoi de porcs pour un sacrifice à Isis » (1).

Cette affaire d'Isis causa bien des nuits d'insomnie à Zénon. Comme la fête approchait, les dames de la maison d'Apollonios lui adressaient aussi leurs commandes. « Zénon voudrait-il bien envoyer de suite à Alexandrie tout le bois disponible de la saison, pour brûler le jour de la fête », telle était une des requêtes, tandis qu'une seconde lui intimait l'ordre « d'envoyer Petius, joueur de flûte phrygien et l'eunuque Zénobius avec ses tambours, ses cymbales et ses castagnettes ; qu'il mette ses plus beaux

(1) Papyrus de Zénon. Musée du Caire, N° 50.191.

vêtements, car les femmes le désiraient pour danser à la fête ». Comment un régisseur pouvait-il équilibrer ses comptes lorsque les porcs qu'il engraissait pour le marché et le bois de construction qu'il avait mis de côté pour réparer sa flottille s'évanouissaient comme l'éclair pour honorer une déesse du pays ?

Cependant Zénon ne prodiguait pas son propre argent. Il le prêtait à intérêt au taux de vingt-cinq pour cent, et il exigeait d'un de ses clients, Philon, non seulement qu'il engageât son salaire une année d'avance, pour garantir l'intérêt, mais encore qu'il lui remît deux esclaves femmes par-dessus le marché. Au surplus il n'avait guère confiance dans les femmes, soit en matière d'argent soit sous le rapport de la vertu. Asclépias, par exemple, ne put rien tirer de lui (1). Cette femme avait remonté le fleuve assez loin, pour aller reprendre son mari volage. Arrivée à Thèbes et sans nouvelles de lui, Asclépias se trouva arrêtée elle-même par le manque d'argent. Elle n'avait pas de quoi payer son voyage de retour à Memphis : « Zénon ne voudrait-il pas lui venir en aide ? » écrivit-elle humblement, mais Zénon ne voulut rien savoir. Il connaissait le caractère de cette femme et, dans le cas particulier, sa sympathie allait au mari et non à elle.

Zénon passait communément pour avoir dans sa manche les agents des douanes de la Moyenne Égypte, et les étrangers, comme ses connaissances, le priaient sans vergogne d'agir sur ces fonctionnaires à leur profit. Le désir d'échapper à la douane intérieure et aux droits de transit était assez compréhensible. Chaque article payait un droit et tous les marchands se plaignaient de cette exigence intolérable. « Tu sembles surpris, Zénon », écrivait avec fureur un homme d'affaires d'Alexandrie, « que j'aie l'air d'ignorer que les vêtements payent des droits. Je le sais parfaitement, mais je sais aussi que tu peux arranger l'affaire pour moi ».

La contrebande était courante au temps des Ptolémées,

(1) Papyrus de Zénon, Musée du Caire, N° 48.936.

mais personne n'était déshonoré pour avoir reçu ou offert un pot-de-vin. Les fonctionnaires eux-mêmes n'étaient pas toujours sans reproche, témoins ces instructions données par un supérieur à un subordonné, à propos d'un paiement : « Dès que vous aurez recueilli assez de droits de transit, payer à Cratès soixante-quinze drachmes, moins quatre ; mais faites-lui signer un reçu constatant qu'il a touché intégralement les soixante-quinze drachmes. Il me semble, que vous négligez les bonnes occasions », ajoutait le supérieur avec aigreur.

Pour Zénon, sa bonne volonté avait des bornes. Par exemple, il n'allait pas courir tout le pays pour procurer un pot de miel de l'Attique à un étranger qui en désirait ; tant pis si cet homme assurait que « les dieux avaient déclaré que seul ce miel guérirait sa vue ». Il ne se souciait pas non plus d'obliger cet autre correspondant qui lui demandait de lui procurer une jarre de vin doux, en dépit du post-scriptum qui disait : « Si j'avais pu acheter ce vin au marché, je n'aurais pas eu besoin de te déranger. » Ce correspondant était une exception, la plupart n'avaient ni la gracieuseté d'envoyer quelques compliments, ni la politesse d'ajouter un mot de remerciement ; certains même se plaignaient amèrement du temps que mettait Zénon à exécuter leurs commissions. Un impertinent du nom de Dinocrate osa le prendre à partie pour un retard dans l'envoi de piquets de tente et de jarres de vin et lui demander hargneusement des explications. En somme, Zénon savait tracer la limite. Il avait eu l'occasion d'aider une de ses connaissances, moyennant rétribution, à placer son fils dans es services du gouvernement ; mais quand il s'agit du fils d'un ami de cette connaissance, ce fut une autre affaire. Platon, un officier de police, lui écrivait en effet : « Un ami connaissant tes aimables dispositions me charge de te parler de son fils ; ce garçon a besoin d'une situation rémunérée » (1). Zénon était obligeant, mais il n'allait pourtant pas demander une faveur qui pouvait compro-

(1) Papyrus de Zénon, Musée du Caire, No 59.192.

mettre ses rapports avec l'État pour faire plaisir à l'ami d'un simple agent de police.

Zénon ne tenait pas un journal personnel ou, s'il l'a fait, cette pièce n'a pas traversé les siècles, mais ses papyrus d'affaires indiquent son tour d'esprit méthodique. Chaque matin, il inscrivait dans un registre le courrier reçu et partant, il pointait les comptes du bureau, inscrivait les engagements du jour suivant : besognes très diverses qui allaient de l'achat de peaux de chèvres et de la location de bêtes de somme, jusqu'à la vente de porcs malades et de vins ayant tourné à l'aigre, d'une assemblée de nomarques ou *omda*, à la distribution de semences aux fermiers. Il prenait un soin particulier de sa garde-robe. Périodiquement, il inventoriait son contenu, examinant chaque pièce, la marquant comme « lavée » ou « non lavée », « neuve » ou « usagée », selon l'état de chaque objet. Ce n'était pas une petite affaire, car le nombre de peignoirs, de capes, de tuniques, de manteaux, de bas, de ceintures (couleur d'argile pour l'hiver, blanches pour la saison d'été), de taies d'oreillers, de couvre-pieds, etc., dont il avait besoin, semble excessif pour un simple régisseur (1).

C'était un homme très affairé, circulant continuellement entre son nome et les nomes voisins. Un jour, il se précipitait à Memphis pour surveiller les travaux de peinture de la maison de plaisance du roi, le lendemain il courait à Philadelphie, son quartier général, craignant d'avoir été fraudé. Pais l'attend, jurant qu'il ne peut supporter de voir Zénon volé par un concurrent fripon. Zénon, assurait-il, avait été trompé, dans une affaire de tapis ; ceux-ci avaient été humectés pour les rendre conformes au devis, et Pais, indigné, déclare qu'il est prêt, par pure amitié, si on lui fournit le même matériel, à tisser quatorze tapis au lieu de dix. Le potier Paesis ne pouvait pas non plus tolérer que Zénon fût trompé. Cette fois-ci, il était question d'enduire des jarres de vin avec de la résine ; plutôt que de voir Zénon mal traité par un concurrent, Paesis offre d'entre-

(1) Papyrus de Zénon, Musée du Caire, No 59.092.

prendre le travail bien meilleur marché et beaucoup mieux.

C'était une bonne chose que d'être très occupé, car la vie provinciale en Égypte était décidément fastidieuse. Un village n'avait que peu de distractions ; seules l'inondation, la moisson et la morte-saison marquaient le cours du temps. Même un mariage était une affaire prosaïque, une simple cérémonie de signature de contrat, contresigné par une demi-douzaine de témoins. L'époux promettait de s'abstenir de bigamie et d'infidélité et de subvenir à l'entretien de l'épouse ; celle-ci devait obéissance, comme une femme le doit à son mari et ne pouvait quitter le domicile conjugal qu'avec sa permission. Le divorce n'était pas plus compliqué : la femme recouvrait son douaire et était libre de se remarier. Les mariages mixtes étaient fréquents. Nombre de Grecs, de Crétois et de Perses, établis dans les provinces, épousèrent des Égyptiennes et leur progéniture portait indifféremment des noms grecs ou égyptiens.

Les querelles étaient incessantes et les bains publics étaient un champ de bataille favori, comme l'atteste l'aventure d'un certain gardien des entrepôts de l'État. Ce respectable fonctionnaire « étant sérieusement malade » pensa que cela lui ferait du bien de prendre un bain. Il aurait mieux fait de rester chez lui, car, comme il quittait l'établissement, un de ses ennemis, « sans égard à la décence », dit-il dans sa plainte, « me battit et me donna un coup dans l'estomac et les assistants se joignirent à la bagarre ». Même les femmes n'étaient pas à l'abri de ces lascars. Philista, une dame grecque, fit la même expérience fâcheuse, comme l'indique un papyrus exposé au Musée du Caire : Elle allait entrer dans l'établissement de bains, lorsqu'une servante trouva « amusant » (pour rapporter ses propres paroles) « de verser sur moi de l'eau bouillante, m'échaudant le corps et mettant ma vie en danger » (1). Doucher un ennemi a toujours été une vengeance populaire. Pénobastis, une jeune Égyptienne, lâchée par Héraclides qui l'avait courtisée, se vengea de cette injure, en versant d'une fenêtre élevée un seau d'eau sale sur la tête de son amoureux qui passait. Ce n'est pas tout ; tandis que la victime s'essuyait les yeux, la jeune fille s'élança, saisit Héraclides par le cou, lui cracha à la figure, déchira son manteau et insulta son père et sa mère. Cet homme avait reçu un châtiment mérité peut-être, mais, en prison, Pénobastis eut tout loisir pour réfléchir que se faire justice à soi-même est la prérogative des déesses et non des simples mortelles.

(1) Papyrus de Zénon, Musée du Caire, N° 58.963 et 58.964.

Au village, les iniquités du gouvernement formaient un perpétuel sujet de conversation. Sans doute, le paysan avait des raisons de se plaindre, car avec ses taxes, ses monopoles et ses corvées, l'État ne lui laissait que la peau sur les os. Il détestait tout particulièrement la réquisition militaire, et il s'y dérobait quand il le pouvait. « Si l'autorité s'imagine que mon frère et moi, nous pourvoirons au transport des troupes, elle se trompe », écrivait un cultivateur boudeur, et aussitôt il se retira avec sa récolte et son bétail dans un village voisin. C'était le comarque ou omda qui encourait habituellement le blâme. C'est qu'il n'était peut-être pas absolument incorruptible, et l'administration avait sans doute de bonnes raisons de penser qu'il était de connivence avec les paysans : « Tu es vraiment la seule et unique personne qui semble ignorer complètement nos ordres urgents », écrivait avec humeur un inspecteur à un de ses comarques. « Bien que nous t'ayons écrit continuellement, tu ne tiens aucun compte de nos ordres. » D'autre part, les reproches que l'on faisait au comarque n'étaient peut-être pas tous justifiés : « Ainsi, donc, tu ne peux pas fournir de veaux, dans ton village », ricanait un autre inspecteur avec colère. « Est-ce ta manière de nourrir les animaux que de les jeter sur les fèves ? » et il ajoutait un avertissement : « Tu fais l'idiot au risque de ta tête et non de la mienne. »

Mais Évergète n'avait pas le temps de s'appesantir sur les peccadilles de Zénon et de ses acolytes ; ses regards

étaient fixés sur les bureaux de l'État. On ne pouvait espérer une bonne administration quand le personnel dirigeant était indolent et incompétent. Parmi les hauts fonctionnaires, l'économe, qui était à la fois agent exécutif et inspecteur, était le plus important. De l'économe dépendait le bien-être de chaque village, le bonheur de chaque paysan. La première mesure d'Évergète avait été de publier un mémorandum que l'économe devait consulter en toute occasion. C'était un code des usages plutôt qu'un règlement : en somme une philosophie de la bureaucratie grecque. « Dans vos tournées d'inspection », commençait-il, « tâchez de réconforter les gens et de leur rendre courage. Si quelqu'un se plaint du comarque du village, d'un scribe, ou de quoi que ce soit touchant la culture, faites une enquête sur ses griefs. » Toujours l'économe devait avoir présente à l'esprit l'importance de l'agriculture pour l'État. « Lorsque les semailles sont terminées », disait le mémoire, « il faut faire une inspection minutieuse des récoltes inscrites dans l'inventaire. »

L'économe avait encore d'autres devoirs : on lui rappelait d'avoir l'œil sur les ateliers de tissage, de découvrir par tous les moyens s'il y avait quelque part des fabriques clandestines d'huile, enfin de vérifier les comptes d'impôts, village après village. « Tâche qui n'est nullement impossible, si vous voulez bien vous y consacrer », suggérait le mémoire. Finalement le roi résumait en quelques mots sa conception des devoirs du fonctionnaire : « Votre premier devoir est d'agir en tout avec zèle et honnêteté ; ensuite de vous comporter avec droiture et de vous abstenir des mauvaises compagnies. » L'Égypte aurait été des plus heureuses si l'administration avait pris à cœur ce conseil.

Le résultat pratique fut médiocre. Les intérêts acquis et l'opposition de la tradition au changement furent pour une part dans cet insuccès et le déclin des forces d'Évergète vers la fin de son règne pour le reste. Son esprit et son humeur s'étaient assombris : l'aimable prince était devenu un souverain morose et soupçonneux, qui désormais pensait plus à faire des proscriptions que des réformes. Ni la vie, ni la propriété de personne ne fut en sécurité pendant ces années sombres : fin décevante d'un règne qui avait commencé avec tant de promesses. Seule Bérénice savait manier cet homme malade.

Comme un soir ils jouaient ensemble aux dés, on mit un document entre les mains du roi. C'était une liste de victimes politiques, condamnées à mort. Furieux de cette interruption, Évergète aurait scellé le rouleau sans en connaître le contenu, si Bérénice n'avait arraché la liste et ne l'avait cachée dans son sein en s'écriant : « Un Roi devrait faire plus de cas de la vie humaine que d'un jeu de dés. » C'était bien dit, et ce fut peut-être la dernière admonestation qu'Évergète reçut. Affaibli d'esprit et de corps, il mourut en 221 av. J.-C., après un règne de vingt-cinq ans.

CHAPITRE VI

PTOLÉMÉE PHILOPATOR

221-203 av. J.-C.

Philopator, l'aîné des quatre enfants d'Évergète (il avait un frère, Magas, et deux sœurs, Bérénice et Arsinoë) monta sur le trône à la mort de son père. L'héritage était beau et d'autant plus assuré que ceux des voisins de l'Égypte qui pouvaient devenir dangereux, Antiochus III de Syrie, connu plus tard sous le nom de Grand, et Philippe de Macédoine, étaient encore mineurs. La date de naissance de Philopator est inconnue, mais il avait à peu près vingt-cinq ans quand il monta sur le trône. On pouvait espérer que c'est l'âge de raison pour un souverain. Cette attente malheureusement ne fut pas remplie : Philopator était un jeune homme violent et débauché, qui faisait le chagrin de sa mère et le désespoir d'Ératosthène, son patient tuteur. Il restait sourd aux admonestations de la première et aux conseils du second, leur préférant les flatteries des compagnons, jeunes par l'âge mais mûris par le vice, qui l'entouraient. C'est d'eux qu'il apprit à admirer la licence et à mépriser la vertu. Rien ne devait entraver son plaisir. Des ambassades arrivées pour le féliciter de son accession au trône durent repartir sans avoir vu le roi, et Alexandrie, honteuse, se repentit d'avoir critiqué si durement Évergète. Les proscriptions et les confiscations de propriétés cessèrent, mais pour combien de temps ? se demandaient les citoyens, dans un État dont le souverain avait pour compagnie des libertins et des femmes perdues. Dans cette conjoncture, tous les yeux se tournaient vers Bérénice. On disait que la reine au désespoir envisageait de faire monter sur le trône son plus jeune fils, et Alexandrie souhaitait sincèrement qu'elle réussît.

Sosibios eut vent de la conspiration ; c'était l'homme le plus puissant du moment. Grec habile et ambitieux, il était prêt à employer n'importe quel moyen pour s'assurer

le pouvoir et ses avantages. Son ascension avait été extraordinaire : d'humble parasite, il était devenu le principal conseiller du trône ; il avait des talents, mais aucun scrupule dans ses procédés, il était sans merci pour ceux qui lui barraient la route. Néanmoins, l'avenir était incertain. Durant les dernières années d'Évergète, Sosibios songeant à la mort imminente du roi, avait pris ses précautions. Il avait courtisé assidûment l'héritier ; il lui procurait des amusements et l'engageait à réagir contre l'influence de sa mère. Mais les nouveaux rois préfèrent des visages nouveaux et le favori d'un règne est rarement celui du successeur. Comme il s'en rendait bien compte, Sosibios examina la meilleure conduite à tenir. Devait-il se rendre indispensable au fils, ou bien encourager Bérénice, la reine-mère, à remplacer Philopator par Magas, prince plus jeune et plus maniable. L'une et l'autre manœuvre présentait un risque : Le roi pouvait dédaigner son zèle, la reine pouvait le trahir. Enfin il se détermina : il choisit la première des tactiques et amorça son piège. Il lui fallait premièrement gagner la confiance du roi ; ce n'était pas très difficile et Sosibios fut bientôt maître de sa victime. Sa tactique était astucieuse : par sa conversation il faisait une agréable diversion aux perpétuels reproches de Bérénice et aux réflexions morales d'Ératosthène. Il ne faisait ni objection ni réprimandes au souverain ; il professait au contraire une humble admiration pour toutes les paroles qui tombaient des lèvres royales. Ce n'était pas assez : pour que son ascendant devienne complet, il lui fallait un troisième partenaire, assez jeune pour être le confident des pensées intimes du roi.

Seule une femme pouvait jouer ce rôle ; Sosibios chercha une fille capable d'enflammer la passion, mais assez dénuée de scrupules pour capter celle-ci au profit de son employeur. Il n'eut pas à chercher bien loin ; Alexandrie abondait en vierges agréables, prêtes à devenir épouses ou hétaïres suivant les circonstances. Il ne pouvait être question de mariage avec Philopator. Son sort avait été fixé par ses parents depuis des années : il devait se conformer à la

tradition égyptienne et épouser sa sœur Arsinoë. Philadelphe avait pris une autre Arsinoë pour femme, et l'Égypte avait béni cette union ; il était de l'intérêt de la dynastie que l'héritier suivît l'exemple de son grand-père.

A ce moment se trouvait à Alexandrie une femme du type que recherchait Sosibios : Agathocleia connue pour son esprit et sa beauté, et que sa mère Œnanthe, à ce qu'on disait, cherchait à établir légitimement ou illégitimement. L'affaire fut bientôt conclue : le roi fit la connaissance de la jeune fille et Agathocleia fit son entrée au palais. Elle remplit admirablement sa double fonction : elle était une maîtresse charmante et un agent parfait. Il était facile dès lors de se débarrasser de Bérénice, qui faisait obstacle à ce que Sosibios devînt le maître réel de l'Égypte. Il hésitait à la faire disparaître sans le consentement du roi, et il laissa à Agathocleia le soin de l'obtenir. La jeune fille savait comment s'y prendre ; elle noircit le caractère de Bérénice, elle révéla l'étendue de sa perfidie ; Philopator, terrifié par l'idée d'un complot ourdi contre lui, consentit au crime. Le temps n'était plus aux demi-mesures ; deux autres membres de la famille qui pouvaient devenir des ennemis durent disparaître : son oncle Lysimaque d'abord, puis son frère Magas, suivirent Bérénice dans la tombe. Sosibios respirait plus librement. Seul Cléomène, ex-roi de Sparte, qui avait fui la cour, mais qui était populaire à Alexandrie restait un rival possible ; mais Sosibios se réservait de l'écarter au moment propice.

Battu et mis en fuite à Séllasie, près de Sparte, en 222 av. J.-C., par Antigone, roi de Macédoine, Cléomène, malgré l'avis d'un ami fidèle, avait couru s'embarquer. « De plus braves que moi ont cédé devant l'ennemi », s'exclamait-il, et il s'était rendu à Alexandrie. Évergète, mourant, avait reçu le fugitif avec bienveillance, l'avait pensionné largement et lui avait promis vaguement de l'aider à recouvrer son royaume. Mais Cléomène devait faire ensuite l'expérience coutumière aux rois détrônés. Philopator, tourmenté peut-être dans sa conscience par le meurtre de sa mère, hésitait à approuver le second crime projeté ; à moins de

trouver un conseiller impartial pour lui confirmer qu'il fallait mettre à mort Magas dans l'intérêt de sa sécurité de frère aîné. Il exposa à Cléomène ses prétendus soupçons sur la loyauté de Magas, entortillant ses discours de telle sorte que l'ex-roi de Sparte aurait dû comprendre la réponse que Philopator attendait de lui : il cherchait à lui suggérer le profit qui lui reviendrait s'il voulait bien approuver le crime. Mais Cléomène était trop honnête pour vouloir profiter de cette occasion, et il répondit : « Plus un roi a de frères, plus la stabilité du trône est grande » (1). Irrité, Philopator renvoya son interlocuteur et ne le revit plus. Cléomène, sentant le vent tourner, demanda bientôt à prendre congé ; il lui fallait des vaisseaux pour rentrer en Péloponèse. On ne lui répondit pas. Il crut pouvoir compter sur l'amitié de Sosibios, et pria ce Grec d'intervenir. Sosibios était partagé : il aurait bien voulu être débarrassé de sa présence, car, pensait-il, le lion et l'agneau ne peuvent manger au même ratelier », et d'autre part cet ex-roi lui semblait peut-être moins dangereux pour lui en Égypte que sur le trône du Péloponèse. Cléomène devina sa pensée et lui assura qu'il n'avait rien à craindre. « Vois donc, lui dit-il imprudemment, à Alexandrie, il y a 3.000 vétérans Péloponésiens et 1.000 Crétois qui, sur un signe de moi, feront ce que je leur commanderai. » Cette fanfaronnade lui fut fatale. Dès ce moment, sa perte est envisagée.

Un matin qu'il se promenait sur le quai, Cléomène rencontra un compatriote, capitaine d'un navire, qui déchargeait une cargaison de chevaux. Il interpella le marin : « Salut Nicagoras ! » lui cria-t-il, « tu aurais eu plus de profit à apporter une cargaison de garçons et de filles. C'est ce qui plaît le mieux au roi d'Égypte. » La plaisanterie se répandit à Alexandrie ; Sosibios fit parler Nicagoras et laissa entendre au capitaine qu'il serait bien payé s'il écrivait une lettre accusant Cléomène de langage séditieux. La lettre fut dûment écrite, montrée au roi, et Cléomène fut arrêté. Il resta quelques semaines en prison, puis déses-

(1) Cléomène, *Vies* de Plutarque.

pérant d'être relâché, il résolut de s'évader. Prétendant qu'on lui avait pardonné, il invita ses gardiens à célébrer la bonne nouvelle. Ceux-ci ne demandaient pas mieux ; ils burent joyeusement à la santé de Cléomène. Mais la boisson était droguée ; profitant de leur assoupissement, Cléomène se faufila par le guichet d'une grille, et rejoignit ses amis. Son but fut dès lors la révolution. A la tête de ses vétérans, il parcourut les rues en appelant tous les citoyens à se joindre à lui. Il haranguait un groupe, lorsque Ptolémée, gouverneur d'Alexandrie, passa dans son char. On l'arrêta, il fut arraché de son siège, et gardé comme otage. La nouvelle se répandit comme une étincelle. Les communautés juive et égyptienne barricadèrent leurs maisons, les Macédoniens tinrent conseil. Ils n'avaient pas grande affection pour ce Ptolémée dégénéré qui occupait le trône, mais était-il opportun, se demandaient les chefs, d'aider un Spartiate à renverser une dynastie macédonienne ? Il n'y avait qu'une réponse possible à cette question ; la communauté gréco-macédonienne suivit l'exemple des Juifs et des Égyptiens. Ce fut la fin de Cléomène. Renonçant à donner l'assaut à la citadelle, il alla avec ses compagnons se réfugier dans une maison voisine. La révolution avait échoué. Les conspirateurs tirant leurs épées se jetèrent les uns sur les autres, et périrent « comme des braves et des Spartiates. » Cléomène avait confié à Fanteus la tâche funèbre de s'assurer qu'aucun ne survivrait, pour éviter la honte d'une exécution publique. Fanteus, enjambant les corps, transperça chacun d'eux de sa dague. Il s'assit ensuite à côté de Cléomène, le baisa sur la bouche, lui couvrit la face et, plongeant le fer dans son propre cœur, il tomba mort sur le cadavre de son chef.

Ce drame débarrassait l'Égypte d'un personnage inquiétant ; mais une menace bien plus sérieuse se dessinait du côté du nord. Antiochus III de Syrie, qui jugeait Philopator un adversaire méprisable, armait pour ressaisir tous les territoires que son ancêtre Séleucus avait laissés à la dynastie. Trouvant le théâtre de la guerre trop vaste pour être dirigé par un seul commandant en chef, Antiochus partagea les responsabilités. La conduite des opérations en Syrie et en Phénicie, territoires acquis par Évergète d'Égypte, et conservés par son fils, il se la réserva pour lui-même ; celle des expéditions en Asie Mineure et au delà de l'Euphrate, fut confiée à trois lieutenants. L'histoire aurait dû mettre en garde le roi contre le danger d'un commandement partagé. Molon et Alexandre, au delà de l'Euphrate, se déclarèrent indépendants ; Achaeos, en Asie Mineure, commença à correspondre traîtreusement avec l'Égypte. Antiochus attaqua aussitôt les deux premiers, les mit en déroute et remettant à plus tard le châtiment d'Achaeos, commença les hostilités contre l'Égypte. Son premier objectif était de reprendre Séleucie-en-Piérie, port de la capitale syrienne d'Antioche, témoignage frappant et gênant de la campagne victorieuse d'Évergète, une génération plus tôt. Laisser Séleucie occupée par l'Égypte, avec Achaeos peu sûr derrière lui, eût été d'un mauvais stratège ; Antiochus l'investit par terre et par mer. Le siège aurait pu durer des mois, mais Léonat, le commandant, acheté, capitula au premier assaut, et Théodote, stratège de Phénicie, au service de l'Égypte, venu à son secours, succomba à la même tentation. Ainsi Antiochus, sans coup férir, regagnait non seulement Séleucie-en-Piérie, mais toute la Cœlé-Syrie, et la route d'Égypte s'ouvrait devant lui. Il n'osa la prendre. L'Égypte suppliait Achaeos de faire une diversion et Antiochus inquiet fit demi-tour.

Cette nouvelle fut un soulagement pour Philopator. Sur l'injonction pressante de Sosibios, il était venu à Memphis ; mais rien n'aurait pu l'inciter à faire un pas de plus vers l'ennemi. Assuré que le danger était maintenant écarté, il se hâta de rentrer à Alexandrie. Sosibios le laissa aller, pensant peut-être que le départ du roi était au fond une bénédiction. Mais il comprenait bien que le péril n'était que retardé car, mieux renseigné que le roi sur la faiblesse de l'Égypte, il savait qu'elle manquait de navires et de chefs. Le passage à l'ennemi de Léonat et de Théodote était une fâcheuse affaire. Il avait besoin de temps pour

construire et armer une flotte, pour choisir et engager des commandants expérimentés. Pour gagner ce temps nécessaire, il fit croire à Antiochus que l'Égypte aimerait mieux traiter que de combattre. Il se rendit à Antioche pour négocier, en invitant Rhodes, Athènes et Corinthe à participer aux délibérations. Il chargea Agathoclès, frère de la maîtresse du roi, de reconstituer pendant ce temps l'armée.

C'était une affaire d'importance. Les petites unités furent licenciées, et on en leva d'autres sur une base territoriale ; les officiers âgés et incapables furent congédiés, des chefs plus jeunes et plus énergiques engagés pour instruire les nouvelles troupes égyptiennes. Rien ne fut négligé pour encourager les recrues. Des orateurs les haranguèrent lors des revues, des vétérans, venus tout exprès de leurs clérouquies ou colonies, excitaient leur esprit combattif. Par une innovation qui devait être grosse de conséquences, il fut décidé qu'on emploierait des Égyptiens sur le front de combat ; jusque-là cet honneur avait été réservé aux soldats mercenaires, et le doux et docile Égyptien était relégué dans quelque service auxiliaire. Cette pratique était discutable. Ne s'était-on pas privé ainsi d'un bon instrument ? Sosibios considérant que les Thoutmès et les Ramsès du Nouvel Empire avaient dû leurs triomphes à des troupes indigènes, pensa non sans raison revenir à la coutume de l'ancienne Égypte.

Ainsi, tout d'un coup, l'armée devint une force nationale, et, dans la phalange, le Macédonien et l'Égyptien marchèrent coude à coude. Cette innovation surprit le mercenaire à l'ancienne mode ; il en fut d'autant plus indigné qu'Agathoclès fit entrer dans l'agéma, ou garde du palais, l'élite des nouvelles recrues. L'organisation de l'armée fut dès lors identique à celle d'Alexandre. Le commandement suprême était entre les mains du roi ; le stratège, l'hypostratège et les épistratèges composaient l'état-major général. L'unité tactique de la cavalerie était l'eile, l'unité administrative, l'hipparchie ; celles de l'infanterie étaient la synlagma et la syntagma. Le grammateus ou officier payeur réglait la solde, partie en argent, partie

en nature, les hyperestes ou quartiers-maîtres délivraient les rations. Chaque soldat portait sur lui une plaque d'identité, indiquant son nom, celui de son père, son pays d'origine et le numéro de son unité. Sauf en ce qui concerne la solde, l'Égyptien ne semble pas avoir été désavantagé ; il est évident que le mercenaire, qui était volontaire, pouvait réclamer légitimement une paye plus élevée que l'Égyptien qui était en principe un conscrit. Pour le reste, Agathoclès abolit toute différence entre eux. Tous les fantassins portaient la pique macédonienne et chacun était sous les ordres d'officiers de sa nationalité (1). De nouvelles expéditions de chasse furent dépêchées à Ptolémaïs d'Éthiopie, afin de renforcer les corps d'éléphants. Un éléphant par mille hommes, telle était la règle adoptée pour une armée, et un commandant prudent hésitait à engager la bataille s'il en avait moins. Contrairement au témoignage du commandant d'une de ces expéditions de chasse, Acarnan (2), il est fort probable que c'était un service pénible. Les rations trop maigres, le climat épuisant de l'Éthiopie suscitaient du mécontentement parmi les chasseurs. On s'explique ainsi pourquoi l'officier, Ménès, écrivait à son commandant sur la Mer Rouge, pour le supplier de patienter. Il assurait que les secours étaient sur le point de partir, que l'on choisissait les chasseurs, que les navires de blé avaient reçu l'ordre d'appareiller d'Héroônpolis ainsi que les transports d'éléphants de Bérénice (3).

Le service dans la marine était aussi peu aimé. Il était rude et les dangers y étaient grands ; or le Macédonien goûtait peu la vie dure et l'Égyptien redoutait les risques. Si Philopator avait une marine, c'est à son grand-père Philadelphe qu'il la devait, Philadelphe dont on disait qu' « il surpassait tous ses adversaires par le nombre de ses navires ». Il est certain que ce roi en avait construit

(1) J. Lesquier, *Les institutions militaires de l'Egypte sous les Lagides*, Paris, 1911.

(2) Consigné sur un bloc de marbre noir : *Bulletin de Correspondance hellénique*, XVIII, 149.

(3) Papyri de Petrie, II, 40.

à profusion. A un moment de son règne sa flotte et ses transports de troupes comptaient 4.000 vaisseaux, dont la force variait d'un seul banc de rameurs jusqu'à trente bancs. D'ailleurs la passion des léviathans de fort tonnage animait alors toutes les régions de la Méditerranée. Hiéron de Syracuse, Antiochus I[er] de Syrie et d'autres rois avaient construit avec fureur, et la trirème, qui était jadis le navire de ligne, s'était transformée en quinquiérèmes et même en unités de plus grandes dimensions. La véritable signification du mot *trirème* du reste est mal éclaircie. On ne sait pas exactement si cette désignation signifie trois bancs de rames superposées ou plus simplement trois divisions de rameurs, le pont, l'entrepont et la cale (1).

A Antioche, les négociations traînaient. Antiochus ayant été forcé par les circonstances d'abandonner sa campagne contre l'Égypte, pensait maintenant convaincre le monde de la justice de ses prétentions sur la Cœlé-Syrie. Ce territoire n'était-il pas revenu à son ancêtre Séleucus pour sa participation à la bataille d'Ipsus ? L'Égypte avait-elle le droit de contester une attribution réglée depuis un siècle ? Mais Sosibios avait une réponse toute prête : Antiochus pouvait-il nier que Ptolémée I[er] avait conclu amitié avec le même Séleucus sur la clause expresse que la possession de la Cœlé-Syrie ne devait plus être remise en question ?

La discussion continua ainsi, jusqu'au moment où Antiochus, exaspéré, invita Sosibios à choisir entre la guerre et la paix. Pour toute réponse, l'Égyptien quitta Antioche. Il ne pouvait rien gagner à prolonger la conversation ; il avait donné à Agathoclès le temps de réorganiser l'armée et il était prêt à mettre sa valeur à l'épreuve. A peine était-il de retour à Alexandrie que l'occasion se présenta. Antiochus, ayant repris les hostilités avait refoulé le stratège de Cœlé-Syrie au delà du Jourdain et marchait sur l'Égypte. Cette nouvelle secoua l'indolent Philopator lui-même ; encouragé par sa jeune sœur Arsinoë, il se mit en route,

(1) A. B. Cook, *Journal of Hellenic Studies*, vol. XIX, 1899, article sur le Développement du bateau.

gagna Péluse, traversa le Sinaï et campa près de Raphia où Antiochus l'attendait (1).

Au point de vue du nombre, le roi d'Égypte possédait un léger avantage : il avait derrière lui 65.000 fantassins, comprenant une phalange de 25.000 hommes, dont les quatre cinquièmes étaient des Égyptiens, appuyés par de forts contingents de Thraces, de Crétois, de Péloponésiens, de Perses, de Libyens et de Galates ; 5.000 Macédoniens et Thessaliens montés, et soixante-treize éléphants d'Afrique. L'infanterie d'Antiochus comptait 10.000 hommes de moins, mais sa supériorité en cavalerie et en éléphants des Indes rachetait ce désavantage. Durant une semaine, les deux armées se mesurèrent du regard par-dessus leurs palissades ; chacune attendait que l'autre révélât sa formation de combat. Enfin, à l'aube du 22 juin 217 av. J.-C., les Égyptiens quittèrent le camp et se déployèrent, la cavalerie et les éléphants sur les ailes, la phalange au centre, l'infanterie légère dans les intervalles et à l'arrière-garde. Antiochus suivit le mouvement, adaptant ses dispositions à celles de l'ennemi. Cependant Philopator passa devant ses lignes, s'arrêtant ici et là pour parler aux troupes ; à ses côtés chevauchait la jeune Arsinoë, pittoresque apparition sur un champ de bataille, avec ses cheveux défaits, flottant au vent, ses yeux humides d'émotion, et qui ajoutait ses propres exhortations à celles de son frère. Après quoi le couple royal prit sa place à l'aile gauche, et la bataille commença par une charge des éléphants des deux côtés. Ce fut une lutte inégale : terrifiés par le barissement sauvage des éléphants indiens, ceux d'Afrique firent demi-tour et s'enfuirent. Rien ne put arrêter leur panique ; ils foncèrent dans leurs propres lignes, écrasant chevaux et cavaliers, et Antiochus acheva la confusion en conduisant une furieuse charge de cavalerie. Mais, emporté par l'ardeur de la poursuite, il galopa imprudemment après l'ennemi en fuite et perdit ainsi son avantage. C'était une grave erreur ; cette manœuvre avait dé-

(1) Polybe, livr. V, 79 et suiv.

couvert son centre et l'avait rendu vulnérable à une contre-attaque. Il y avait un homme qui attendait impatiemment sa chance ; c'était le Thessalien Échécrate, chef habile et plein de sang-froid, qui commandait à l'aile droite de Philopator. Dès qu'Antiochus fut hors de vue, Échécrate mit ses troupes en mouvement. Après avoir ordonné à son infanterie de soutien d'avancer, il fit appuyer sur la droite sa cavalerie, insensiblement changea de front, et chargea le flanc gauche de l'ennemi. La manœuvre réussit, Échécrate avait tourné l'arrière-garde de la phalange ennemie, en changeant de nouveau de front. Alors, il s'arrêta, pour laisser souffler ses chevaux ; il tenait la ligne de retraite de l'ennemi. Ç'avait été une brillante inspiration, qui démontrait comment une adroite contre-attaque peut changer le sort d'une bataille.

Jusque-là, le combat avait été mené par la cavalerie ; le tour de l'infanterie lourde allait venir maintenant, car les deux phalanges étaient restées d'abord spectateurs passifs du combat qui faisait rage sur leurs flancs. Quant aux deux rois, l'un, Antiochus, avait disparu, l'autre, Philopator, était venu s'abriter derrière sa propre phalange. C'est là que Sosibios, commandant de la phalange, le trouva. Il ne fut pas facile de persuader au roi de quitter son refuge : il venait d'échapper à la mort par miracle, et il n'avait pas envie de risquer sa vie une seconde fois. Des minutes précieuses s'écoulèrent, pendant lesquelles Sosibios et Arsinoë supplièrent Philopator de conduire sa phalange contre l'ennemi ; car Échécrate tremblait d'avoir exécuté son attaque en vain. Heureusement le commandant d'Antiochus hésitait aussi. Isolé sur ses deux ailes, privé de soutiens et en grand danger de trouver sa retraite coupée, il resta sans rien faire, jusqu'à ce qu'un sursaut de frayeur dans ses propres rangs vint forcer sa décision. Contre la phalange syrienne s'avançait une masse compacte d'hommes, sous une forêt de piques reluisantes. Pris d'une panique soudaine, le commandant ennemi sonna la retraite.

Cependant Antiochus, à des kilomètres de la bataille, faisait reposer ses chevaux, lorsqu'un nuage de poussière

au-dessus de Raphia, lui indiqua que sa phalange était en pleine retraite. Il était tard déjà quand il se rendit compte de la situation. Il n'eût servi à rien de continuer le combat : les pertes avaient été lourdes, l'élan des survivants était coupé. C'est avec son armée défaite sur ses talons qu'Antiochus reprit la route d'Antioche.

Sosibios aurait voulu parachever le triomphe en continuant la poursuite et en forçant l'ennemi à se reformer ou à se rendre. Mais Philopator préféra s'avancer en flâneur à travers la Cœlé-Syrie et la Phénicie. Ce fut une promenade agréable : la population le saluait respectueusement, couvrait ses genoux de présents, couronnes d'or et bourses bien garnies, et Philopator jouissait pleinement de son triomphe. Il avait suffisamment tâté de la guerre. Il avait combattu en bataille rangée, défait un ennemi qui s'intitulait lui-même « le Grand », et ce double honneur satisfaisait son ambition. De plus, il désirait retourner vers sa maîtresse Agathocleia, pour échapper aux discours persuasifs mais fastidieux de Sosibios et aux instances d'Arsinoë, qui rêvait de gloire nouvelle. Il était prêt à reconnaître les services de Sosibios le moment venu, et à épouser sa sœur quand il conviendrait ; mais en attendant, il préférait la compagnie d'Agathoclès à celle de Sosibios et la société d'Agathocleia à celle d'Arsinoë.

Sosibios partit donc pour conclure la paix avec Antiochus, tandis que l'armée victorieuse retraverserait le Sinaï et que Philopator, avant de rentrer à Alexandrie, passait par Jérusalem. Le sanhédrin avait sollicité l'honneur de sa visite, et le roi, curieux de voir la Cité Sainte, accepta volontiers l'invitation (1). A la porte du temple, le grand-prêtre accueillit l'hôte de marque et le pria de faire un sacrifice au Dieu d'Israël, qui lui avait donné la victoire. Un tonnerre d'applaudissements suivit l'exécution du rite, et le grand-prêtre allait s'en aller, lorsque Philopator arrêta son guide : il désirait savoir où se trouvaient les reliques sacrées des Juifs, l'Arche d'Alliance et les Tables de la Loi,

(1) Macchabées, livr. I.

le bâton d'Aaron, la coupe d'or de la manne. Le grand-prêtre répondit poliment qu'aucun autre œil que le sien ne pouvait les contempler, que sa main seule pouvait soulever le voile du Saint des Saints, où reposaient ces reliques. Philopator prit cette réponse en mauvaise part : que lui importait, à lui, la Loi juive ! « Si d'autres ne peuvent pas passer, il faut que je passe, moi ! » s'écria-t-il avec colère, et il déchira le voile. Un cri d'horreur s'éleva autour de lui ; tous les Juifs tombèrent à genoux, implorant le Seigneur Dieu d'Israël de protéger son sanctuaire. La prière fut exaucée. Comme le roi soulevait le second voile, il s'abattit sans un mot sur le sol. Ainsi s'accomplissait la parole du prophète Esaïe : « C'est à moi qu'appartient la vengeance, et je m'en charge, dit le Seigneur ».

Philopator se remit, mais sur le chemin de l'Égypte, il méditait de châtier cette nation insolente. Sa première halte fut Memphis, et l'enthousiasme de cette ville interrompit ses sombres réflexions. Sa réception égala presque celle offerte à Alexandre un siècle auparavant. Le grand-prêtre l'accueillit comme le favori d'Isis, le peuple l'acclama comme un puissant capitaine, et une stèle représentant le roi, une pique macédonienne à la main, montant un cheval de bataille sans selle et suivi d'Arsinoë, les cheveux au vent, commémora la victoire. Aux pieds de Philopator s'agenouillait un Asiatique ; à sa droite se tenait Arsinoë, « maîtresse des deux pays » et à sa gauche la divine triade, Osiris, Isis et Horus. Sur l'ordre du clergé d'Égypte unanime, on ajouta une inscription qui exaltait la vertu et la valeur de ce « Roi Ptolémée, vengeur de son père », et l'on plaça des statues de lui dans chaque temple, à côté de celle du dieu protecteur de la localité, lequel offrait au roi « l'épée de la victoire » (1). C'était évidemment une entorse à l'histoire : le véritable héros de Raphia était Sosibios, et non Philopator.

Le roi descendit le fleuve à bord de sa grande gondole de plaisance, le *Thalamègos*, ou porteur de chambres, ré-

(1) Stèle de Raphia, Nos du catalogue 50.048 et 47.806 du Musée du Caire.

plique réduite de l'immense *Thalamègos* (1) construit par son grand-père. Il aborda à Saïs et en d'autres villes, pour recevoir leurs hommages et pour donner à Alexandrie le temps de se préparer. Sa soif d'honneurs était encore insatisfaite, mais Agathocleia s'entendait à organiser une fête. Son amant passa une heureuse journée à parader dans les rues encombrées de spectateurs, qui se bousculaient pour apercevoir le valeureux guerrier. Raphia avait effacé le souvenir des crimes et des folies, et le roi saisit cette occasion pour s'intituler *Philopator*, c'est-à-dire fils d'un père bien-aimé.

Il remercia l'armée pour ses efforts, lui souhaita bonheur et prospérité. Il attribua la victoire « à l'aide imprévue de nos dieux et à notre propre vaillance ». Cette modeste confession laissait espérer que Philopator s'était défait de ses vices. Il n'en était rien : au milieu des réjouissances, il méditait le projet de faire payer à la communauté juive d'Égypte l'affront qu'il avait subi à Jérusalem. Très certainement la moitié de l'Égypte et tout Alexandrie sympathiseraient de cœur avec cette intention. Dans la capitale, le Juif avait peu d'admirateurs et encore moins d'amis ; dans les affaires et le commerce, il apparaissait comme un rival, et socialement c'était un exilé méprisé. Son refus obstiné d'adorer aucun autre dieu que le sien était offensant ; le Grec parlait avec dédain d'une secte qui refusait de « fraterniser avec nos prêtres ». Encouragé par cette attitude, Philopator ordonna à tous les gouverneurs et commandants d'arrêter « ces misérables coquins, ces traîtres et ces ennemis perfides », de les enchaîner et de les expédier avec leurs familles à Alexandrie. Là, parqués dans le Grand Hippodrome, les malheureuses victimes languirent, attendant le bon plaisir du roi. Lorsque l'arène ne put plus en contenir davantage, Philopator manda Hermo, « gardien des éléphants du roi », et lui ordonna d'ajouter à leur nourriture de l'encens et du vin, afin qu'à un signal donné, les éléphants, affolés par la drogue, piétinent à mort la race pesti-

(1) Voir sa description dans ATHÉNÉE, liv. V, ch. XXXVII.

lentielle. Mais à l'heure fixée pour le crime, le roi dormait, et personne n'osa le réveiller. Vers la fin de la journée, il se réveilla et fixa l'exécution au lendemain matin. A l'aube, Hermo conduisit ses cinq cents bêtes dans l'arène et les mit en ligne. Alors les Juifs enfermés comprirent leur destin ; les maris embrassèrent leurs femmes pour la dernière fois, les mères leurs enfants, et l'air se remplit de cris de terreur, de sanglots et de lamentations, jusqu'à ce qu'Éléazar, un vieux prêtre, eût ordonné le silence. Il avança de quelques pas, tomba à genoux et prononça une suprême prière au Seigneur Dieu d'Israël. Aussitôt « deux anges glorieux et terrifiants » descendirent du ciel et planèrent sur les éléphants impatients. Terrifiés par cette apparition, les grands animaux se retournèrent et se dirigèrent vers la sortie. Les spectateurs en retenaient leur souffle. C'était un signe du ciel, que Philopator lui-même accepta. Alors chacun des Juifs put rentrer chez lui sain et sauf (1).

Pendant ce temps, Sosibios était toujours en Syrie, à discuter l'armistice avec Antiochus III. Chacun d'eux désirait réellement la paix ; le Syrien pour régler son affaire à Achaeos, son vice-roi félon, en Asie-Mineure ; l'Égyptien pour suivre les événements de la Seconde Guerre Punique. On était au milieu de cette lutte gigantesque et la chance semblait incliner vers Carthage. Hannibal s'était solidement implanté sur le sol italien, et maintenant, il s'efforçait de réduire son ennemi par la famine. Mais Rome n'était pas encore battue. Le Sénat avait des amis aussi bien que des ennemis dans la Mer Égée ; il fit un appel pressant à l'Égypte. L'affaire était délicate pour l'Égypte. Entre les rivales Rome et Carthage, elle avait adopté une attitude de neutralité bienveillante, et Sosibios n'avait pas l'intention de s'en départir. Néanmoins les sympathies de l'Égypte allaient à Rome : l'Égypte était « l'amie » de la République, et elle avait profité commercialement et politiquement de ses bons rapports avec Rome. Pour une alliance formelle, Sosibios aurait fait des réserves. L'amitié diplomatique ne devait pas entraîner de rupture avec Carthage, ni excéder les limites reconnues de la neutralité.

(1) Cet épisode ainsi que celui de la visite de Philopator à Jérusalem repose sur le témoignage fort douteux du IIIe Livre des Macchabées, qui est probablement un roman pieux composé sous Caligula. Mais ce n'est pas à dire que ces histoires soient de pure invention. Elles dépendent d'une tradition qui doit avoir un fond de vérité historique. D'autre part Josèphe (*Contre Apion*, II, 5) attribue le massacre à Évergète II. Il est possible que Philopator et son petit-fils Évergète aient exercé tous deux leur vengeance de semblable façon.

Aussi l'arrivée inattendue à Alexandrie de deux commissaires romains, Attilius et Acilius, venus renouer l'amitié entre les deux nations, plaça Sosibios dans une difficulté, qui s'accrut du fait que Philopator accepta du Sénat une superbe toge et une chaîne d'ivoire et Arsinoë un manteau de pourpre. C'étaient des présents embarrassants : les refuser eût été discourtois, les accepter impliquait qu'on les paierait d'une ou deux cargaisons de blé, et en somme d'une rupture de la neutralité. On peut croire que les commissaires surent s'y prendre pour vaincre les scrupules égyptiens. Probablement Philopator était trop épris de sa chaîne d'ivoire et Arsinoë trop heureuse de son manteau de pourpre pour pouvoir y renoncer, tandis que Sosibios, lui-même, appréciait peut-être d'autres offres plus substantielles. En tout cas le Sénat reçut son blé, et les commissaires rapportèrent la bonne nouvelle que « le peuple romain n'avait rien à craindre d'un roi débauché, lui-même sous la coupe d'un Grec vénal ».

La vie reprit son ancien cours au palais d'Alexandrie : les orgies se succédaient et Agathocleia en était la grande prêtresse. A son côté siégeait le roi, qui se glorifiait maintenant de descendre de Dionysos et portait sur le front l'emblême de ce dieu, la feuille de lierre. C'était rompre avec la tradition ptolémaïque, qui proclamait Héraclès ancêtre de la famille ; tradition inventée probablement pour présenter la dynastie, aux yeux des Macédoniens, comme une succession directe d'Alexandre le Grand. Mais une croyance ancestrale ne signifiait rien pour le quatrième Ptolémée et il ne désirait pas non plus que ce culte devînt national en Égypte. Son but était plutôt de le réserver à un petit groupe favorisé, en compagnie duquel, il pourrait jouir de la célé-

bration des Mystères dionysiens au théâtre. En matière de religion, Philopator n'avait en effet aucun préjugé, mais il approuvait l'inclination d'Agathocleia pour Isis. C'est là une concession que tout homme aurait faite à sa femme ou à sa maîtresse, car, à cette époque, Isis était la seule divinité amie que les femmes eussent pour elles au ciel. Sa fête était un jour de congé pour tout le monde ; les bureaux du gouvernement étaient fermés, et, pendant trois jours, l'Égypte commémorait Isis à la recherche de son époux défunt, Osiris. Puis tout Alexandrie se rendait à Canope pour assister au lancement de l'arche consacrée à la déesse. Dans ces occasions, Agathocleia était le point de mire du spectacle, la conductrice des réjouissances, l'ordonnatrice des processions, des chœurs de jeunes filles et de matrones, des cortèges d'initiées — véritables régiments de femmes qui escortaient l'image de la déesse du temple à la grève.

De ces spectacles et de ces fêtes qui se suivaient en série indéfinie, Arsinoë, l'épouse-sœur, se tenait éloignée. Le mariage avec son frère avait été malheureux (1). Philopator ne voulait ni renoncer à sa maîtresse ni purger la cour des satellites de celle-ci. En vain Arsinoë conseillait à son mari de remplacer au moins Agathoclès, qui était corrompu, par un ministre plus honnête ; en vain, elle lui exposa que la cupidité de Sosibios sapait la fidélité de l'Égypte envers la dynastie. Les admonestations et les reproches ne servaient à rien : Philopator ne sacrifierait pas sa maîtresse et ne romprait pas avec ses amis. Arsinoë cessa ses remontrances. Elle avait mis au monde un fils, en 209 av. J.-C. Ayant rempli son devoir de reine, elle se tint à l'écart de la cour. Elle n'avait plus de goût à la vie ; elle s'absorbait dans ses réflexions songeuses. Errant un matin dans les enceintes du palais, elle découvrit qu'elle était toute seule : le roi et la cour étaient allés à Canope, et tout Alexandrie semblait les avoir suivis. C'était la Lagynophoria ou Fête des porteurs de bouteilles, et Philopator avait saisi cette occasion pour honorer Dionysos, son dieu préféré. A la grille,

(1) La date du mariage est incertaine.

Arsinoë arrêta un passant et lui demanda où il allait et ce qu'il allait faire. Il lui fut répondu que c'était le jour où le peuple se réjouissait avec des provisions et des boissons emportées de la maison. Arsinoë resta pensive. « Triste réjouissance », murmura-t-elle avec mépris, « une cohue qui se gorge de vieux restes » (1).

L'impopularité du roi augmentait ; les gens raisonnables du palais contemplaient avec horreur sa vie licencieuse, et de temps en temps un « parent » plus hardi que les autres, osait exprimer son angoisse. Il fallait à la fois du courage et de l'à-propos pour en user ainsi, car le caractère de Philopator était brusque et sa manière de recevoir les conseils désagréables peu engageante. Il avait surtout horreur des affaires de l'État : il scellait les documents sans en comprendre la portée, il autorisait des dépenses sans en connaître les motifs. A part les soupers et les beuveries, il ne se plaisait qu'à écouter les commérages qui le concernaient. Il croyait sincèrement, mais bien à tort, qu'il était toujours le prince adoré, le père reconnu de ses sujets. Ce n'était pas entièrement de sa faute ; les rapports des espions et des agents de la capitale et de la province, rédigés spécialement pour le roi, étaient la seule littérature que celui-ci lisait. Mais le peuple était affamé et en détresse ; il voulait faire entendre sa plainte à la porte de son souverain indolent. Ptolémée Évergète avait combattu résolument une famine antérieure en nourrissant ses sujets aux frais du trésor royal : plus insouciant, le fils avait abandonné ce soin à Agathoclès, qui avait pris le poste de diœcète. En vain, la population, mourant de faim, effrayée par une succession de basses crues du Nil, attendait un secours du gouvernement. Il n'en vint aucun ; Agathoclès se refusa carrément à nourrir le pays. Il faut que l'Égypte se tire d'affaire elle-même, déclara-t-il, et Philopator insoucieux fut de cet avis.

Il eut bientôt lieu de regretter sa faiblesse. Des désordres éclatèrent sur une douzaine de points ; les gouverneurs l'un

(1) ATHÉNÉE, livr. VII, ch. II.

après l'autre demandèrent des troupes pour les réprimer. Trop tard le roi remplaça Agathoclès par un soldat brutal, Tlépolème, et pour renforcer l'autorité de ce dernier, il lui confia le Grand Sceau. Inexpérimenté dans l'administration et ignorant les causes du mécontentement, Tlépolème ne trouva pas d'autre remède que des représailles sauvages et impitoyables. Elles ne furent pas toujours efficaces ; l'État se vit bientôt en face d'une insurrection de grande envergure. Ce furent des jours sombres pour l'Égypte ; l'anarchie se répandait dans toute la vallée du Nil et la dynastie chancelait sur ses fondements. Heureusement pour le trône, Alexandrie resta calme. Il n'y avait en effet pas de raisons pour que la capitale perdît la tête, puisque Tlépolème, eut la sagesse de ravitailler ses citoyens, tandis qu'il continuait l'emploi de ses méthodes primitives dans la province. Là le désordre avait pris un caractère national. Des meneurs locaux avaient surgi ; c'étaient pour la plupart d'anciens officiers de l'armée, déçus de leur récompense après Raphia. Cette bataille avait en effet suscité des espérances que les conseillers du roi n'avaient pas prévues. L'Égypte croyait fermement que cette victoire était due à la valeur de l'officier indigène et à ses recrues, et non aux troupes mercenaires, et que les demandes d'avancement des chefs égyptiens avaient été systématiquement écartées. Cette conviction était sans doute bien naïve, mais la véritable cause des troubles consistait plutôt dans les abus croissants du gouvernement. Déjà assez graves sous les deux règnes précédents, ils avaient empiré depuis. Aux innombrables taxes et monopoles établis par Apollonios, tant d'autres avaient été ajoutés par Philopator, sous la pression de Sosibios, que le malheureux cultivateur ne pouvait plus vivre. Les réformes d'Évergète, timorées dans leur conception, n'avaient pas donné de résultat, et Philopator n'essaya pas de les ressusciter. Tant que les recettes affluaient dans le trésor, il ne s'inquiétait pas de la manière dont elles étaient obtenues. Cette négligence coûta cher à ses successeurs : un siècle plus tard, l'insurrection était devenue chronique en Égypte.

Les études sous le patronage d'un prince de l'espèce de Philopator ne pouvaient guère fleurir, aussi la science ne brilla-t-elle pas sous son règne. Parmi les hommes de lettres qui visitèrent Alexandrie à cette époque, fort peu y restèrent, et moins encore donnèrent du lustre au Musée et à la Bibliothèque. Ératosthène, presque seul dans sa gloire, maintenait allumées les lampes du savoir. Il lui était arrivé de méditer, à certaines heures, sur la différence qu'on doit faire entre le droit à l'immortalité des grands écrivains et celui des talents moindres. La génération suivante mit en œuvre cette pensée. Ainsi furent créés les « Canons » alexandrins, ou classification des grands poètes, historiens, orateurs, philosophes et dramaturges du passé. Homère était naturellement à la tête des poètes épiques. A l'instigation d'Ératosthène, le roi construisit à Alexandrie un sanctuaire en l'honneur d'Homère. Au centre, il plaça une statue du poète, entouré de sept adoratrices, représentant les sept cités qui réclamaient l'honneur de lui avoir donné le jour. Il semble que ce fut la seule contribution de Philopator au culte des lettres, car après avoir consacré ce sanctuaire, il cessa apparemment de s'intéresser à la vie intellectuelle.

Le règne finit comme il avait commencé, par un crime atroce. Déjà la reine-mère Bérénice, son frère Lysimaque et son jeune fils Magas avaient disparu ; le tour d'Arsinoë allait venir. Du moment que celle-ci avait mis au monde un héritier, elle avait accompli tout ce qu'on attendait d'elle. Agathocleia probablement conseilla au roi de se débarrasser d'une épouse dont la chasteté et la vertu étaient un vivant reproche pour la cour. C'est du moins ce qu'on pensait à Alexandrie, et on parla de Philopator comme du « meurtrier complaisant ». Sosibios ne semble avoir pris aucune part à ce crime ; il ne prêtait plus intérêt aux affaires intimes du palais ; son attention était concentrée sur la situation politique dans la Mer Égée. Elle était loin d'être rassurante. Rome, certaine désormais de sa victoire sur Carthage, pensait à étendre son empire en Orient ; la Syrie et la Macédoine faisaient des projets de partage de l'Égypte, et Pergame menaçait Athènes. Si l'on voulait éviter la guerre,

l'Orient devait lier ses intérêts. Sosibios persuada à Chios et à Rhodes de se joindre à l'Égypte pour négocier une paix générale ; mais rien ne sortit de cet effort : la Macédoine et la Syrie continuèrent leurs projets et Rome accueillit froidement cette proposition.

Philopator n'avait hérité ni de la majesté du premier Ptolémée, ni de la prestance du second. Son regard rusé inspirait la défiance, un air de brute maladroite et ridicule, un nez bulbeux, une lèvre pendante renforçaient l'impression désagréable. Son attitude en public ne valait pas mieux que dans la vie privée : il était gauche et avait la parole embarrassée ; il n'était vraiment à son aise que derrière des portes closes et dans la société de ses intimes. Si Philopator s'était rendu compte de ce qu'il valait, il aurait songé que le poignard ou le poison pourraient bien mettre une digne fin à sa vie. Mais à Alexandrie la personne royale était sacro-sainte, et l'on pardonnait aussi toutes ses faiblesses. Quoiqu'il en soit, la débauche avait ruiné la constitution de Philopator, et il mourut dans sa trente-neuvième année, victime de ses propres vices.

CHAPITRE VII

PTOLÉMÉE ÉPIPHANE

203-181 av. J.-C.

La mort de Philopator surprit Sosibios et ses deux acolytes ; ils n'en avaient pas soupçonné l'approche et n'avaient pas pris de mesures pour leur sécurité. Ce fut un moment critique pour tous trois ; les langues se délièrent, les gens d'Alexandrie déclaraient ouvertement que les favoris du roi défunt avaient été ses mauvais génies. Plus menaçants encore étaient les murmures concernant le sort d'Arsinoë, la sœur épouse. Sa mort était mystérieuse et l'on parlait d'exiger une explication. Pour cette reine, Alexandrie avait de la tendresse ; on se rappelait sa conduite hardie à la bataille de Raphia et on admirait sa vie sage et vertueuse à la cour.

En d'autres temps, Sosibios aurait promptement exécuté ses adversaires, il aurait fait taire les langues des meneurs par le poignard et brisé sur la roue les membres de leurs lieutenants. Mais ce n'était plus possible maintenant : il avait remis le Grand Sceau en d'autres mains, et, sans ce talisman, il était impuissant. Inquiet, il se retira du palais pour chercher chez lui une inspiration. La résolution lui revint : il imagina de fabriquer un testament qui représenterait les dernières volontés du roi. Par celles-ci, Sosibios, Agathoclès et Agathocleia seraient nommés gardiens de l'héritier Épiphane, fils unique de Philopator et d'Arsinoë, et régents du royaume pendant la minorité de cet héritier. En attendant, il fallait que la mort du roi restât inconnue et que les ennemis des trois associés fussent ou achetés, ou poussés par la crainte à quitter Alexandrie. Sosibios répartit la besogne : il chargea Agathoclès d'écarter les adversaires gênants, et il entreprit lui-même la confection d'un testament que le scribe le plus expert eût pu qualifier d'authentique. Agathoclès commença par le Garde du grand Sceau, Tlépolème.

Il apprit à Tlépolème, qui ne se doutait de rien, la mort du roi ; il lui redit les volontés royales et le pria de garder cette communication secrète ; ajoutant que si le garde du Grand Sceau désirait, en tant que capitaine, conquérir de nouveaux lauriers, l'occasion était proche. L'objectif du roi aurait été de reprendre la Syrie, et il avait choisi Tlépolème comme commandant en chef ; ensuite Sosibios lui fit encore comprendre que la campagne allait devoir commencer. Tlépolème ne fit aucune objection : ambitieux d'acquérir une gloire nouvelle, il restitua le Grand Sceau à Sosibios et partit pour Péluse. Le reste alla tout seul. Le projet de l'expédition de Syrie fut rendu public, et un certain nombre d'hommes assez puissants ou assez perspicaces pour vouloir contester la validité du testament furent persuadés d'entreprendre diverses missions : Scopas, le plus dangereux d'entre eux, disparut au Péloponèse pour enrôler de nouveaux mercenaires ; Philammon devint vice-roi de Cyrénaïque ; un certain Ptolémée, gouverneur d'Alexandrie, conduisit une ambassade en Macédoine ; son frère, une autre à Rome. Entre temps, Agathoclès et sa sœur Agathocleia répandaient habilement la nouvelle que le roi avait dû s'aliter à la suite d'une orgie plus grave que d'habitude, pendant que Sosibios machinait le faux testament.

Lorsque tout fut prêt, des hérauts parcoururent la ville, appelant les Macédoniens et les Grecs à venir au palais entendre une proclamation du trône (1). La grande Cour était noire de monde, l'air chargé de rumeurs. Le bruit courait que Tlépolème était parti pour le front, que Sosibios avait recouvré le Grand Sceau, mais rien encore n'avait transpiré de la mort du roi.

Les conversations s'arrêtèrent lorsque Agathoclès monta sous le dais. Il y eut un moment de silence. Ses lèvres tremblaient, sa figure se contracta ; il tira un coin de son manteau de pourpre pour essuyer une larme qui coulait sur sa joue. D'une voix entrecoupée, il annonça la mort du roi et de la reine et proclama un deuil général. Puis se penchant en avant, il prit des mains de sa sœur le bébé royal. Il attacha le diadème de souverain sur le front de l'enfant, prit l'héritier à bout de bras pour le présenter au peuple, et attendit les acclamations habituelles. Il n'y en eut aucune : étonnée de la nouvelle et doutant de sa vérité, la foule se tut. Agathoclès déconcerté, rendit promptement l'héritier à sa sœur, lut le faux testament et enjoignit aux Macédoniens et aux Grecs d'être fidèles au nouveau souverain et à ses régents. Personne encore ne dit mot, et Agathoclès continua de remplir son programme. Il saisit deux urnes d'argent, une dans chaque main, et s'écria à haute voix : « Ces urnes contiennent les cendres du roi Ptolémée et de la reine Arsinoë ».

(1) Polybe, livr. XV, parag. 26 et suiv.

Ce fut tout ; le frère et la sœur disparurent dans le palais et la foule se dispersa en petits groupes pour commenter les événements de la matinée. Les langues se déliaient de nouveau, chacun demandait à son voisin ce qu'il pensait de la sincérité des paroles d'Agathoclès. Le roi et la reine avaient-ils péri de mort naturelle ou violente, Sosibios avait-il recouvré le Grand Sceau loyalement ou par ruse ? A ces questions, on ne pouvait pas donner de réponse certaine, et l'on discutait sur la régence. Une régence, on l'admettait, il en fallait une ; mais était-il admissible que l'autorité royale passât aux mains d'un ministre malhonnête, d'une femme perdue et d'un homme dépravé ? Le mécontentement ne s'exprimait encore qu'en paroles. Car autre chose était de suspecter et d'accuser des favoris déchus, et autre chose — bien plus périlleuse — de provoquer des régents en possession du Grand Sceau.

Quelques citoyens se rendirent en secret à Péluse pour exposer leurs inquiétudes à Tlépolème ; la plupart restèrent chez eux, de peur de laisser échapper une parole imprudente qui éveillerait le soupçon. Ces derniers étaient les plus sages ; car il y avait des espions là-bas, et l'homme accusé par un dénonciateur d'avoir tenu des propos hostiles à la régence ne trouvait pas grâce. Les agents du palais faisaient une descente chez lui et Agathoclès le condamnait à la chambre d'exécution. La terreur régna de nouveau.

L'Alexandrin prudent mit sa confiance en Tlépolème, homme assez borné mais populaire. Cette confiance n'était pas mal placée ; Tlépolème avait à peine pris le commandement qu'il se rendit compte qu'on l'avait joué. Sa colère s'accrut lorsqu'il apprit l'histoire du testament lu par Agathoclès. Il jura ses grands dieux que Sosibios et ses acolytes avaient fabriqué ce document, et qu'il refuserait quant à lui d'obéir à leurs ordres. Ces paroles arrogantes parvinrent au palais ; Agathoclès laissa dire ; mais enfin Tlépolème, qui réunissait ses partisans dans des banquets, leur donna l'ordre de boire « à la santé de la coiffeuse, de la joueuse de sambyque ». Cette insulte fit réagir Agathoclès. Scopas, qui n'aimait pas Tlépolème, était sur le point de rentrer en Égypte avec un fort contingent de mercenaires. Agathoclès frappa un grand coup. Il proclama que Tlépolème s'était ligué avec Antiochus III de Syrie, l'ennemi national, et il enjoignit à l'Égypte de désavouer le traître. Cet appel téméraire resta sans écho : il n'y avait pas un Macédonien, pas un Grec, pas un Égyptien disposé à lever le doigt pour sauver Agathoclès et sa sœur. La crise éclatait. Tlépolème encouragé par des messages de sympathie et des promesses d'appui, marcha sur Alexandrie. Son faible contingent s'enfla bientôt jusqu'à former une armée importante ; les garnisons isolées du Delta se joignirent à lui, les troupes en permanence à Alexandrie quittèrent la capitale pour le rejoindre. Pendant ce temps Agathoclès et Agathocleia parcouraient éperdument la ville, appelant les citoyens à s'armer pour défendre la dynastie. Personne n'écouta ; si Tlépolème avait des vues sur la couronne, se disait le Macédonien sensé, il ferait quand même un meilleur gouverneur que ce méprisable et néfaste Agathoclès.

Poursuivis par des cris de dérision, le frère et la sœur retournèrent au palais, et pendant que le premier rassemblait les gardes du palais, la seconde allait chercher le jeune roi dans ses appartements. Élevant l'enfant dans ses bras, Agathoclès s'adressa aux troupes : « Recevez cet enfant, dit-il, ce petit roi, que son père en mourant a mis dans les bras de cette femme (et il montrait sa sœur). C'est de vous, Macédoniens, que dépend son salut ». Il fit une pause, attendant leur approbation, mais la troupe ne souffla mot, et il joua sa dernière carte. D'une voix entre-coupée de sanglots, il s'écria : « Aujourd'hui Tlépolème a fixé l'heure et le moment où il va ceindre le diadème, et Critolaos va attester mes paroles ». Il fit signe à cet officier de parler. Mais Critolaos n'en eut pas le loisir ; les gardes couvrirent ses paroles de leurs sifflets, et Agathoclès, cachant sa figure dans ses mains, se retira dans le palais. Pendant ce temps, ses partisans haranguaient dans les rues des passants qui ne voulaient rien entendre, clamant que Tlépolème avait l'intention de réduire la capitale à la famine. Ces orateurs furent hués et lapidés. Personne ne croyait que Tlépolème, le général qui avait ravitaillé Alexandrie, alors qu'Agathoclès laissait la ville et la campagne mourir de faim, voudrait payer la victoire un tel prix, et personne ne se souciait de ce que deviendraient Agathoclès et Agathocleia.

Cependant le frère et la sœur, réfugiés dans le palais, songeaient à se venger. Danaë, la belle-mère bien-aimée de Tlépolème, fut arrachée du temple de Démeter, traînée dévêtue à travers les rues et jetée en prison ; Moeragénès, officier supérieur des gardes du corps, soupçonné de correspondre avec Tlépolème, fut arrêté et conduit à la chambre des tortures. Sur l'ordre de Nicostrate, le grand exécuteur, on déshabilla et l'on garrotta la victime, tandis que les bourreaux apprêtaient leurs fouets et leurs tenailles. Ce fut vraiment un miracle qui sauva Moeragénès. Comme Nicostrate criait : « Tenez-vous prêts, » un messager le fit appeler dehors. Il ne revint pas et, l'un après l'autre, ses assistants sortirent furtivement de la chambre. Le prisonnier profita de cette aubaine ; il délia ses courroies, grimpa rapidement l'escalier et alla se jeter dans les bras de ses camarades. Il leur raconta son histoire et, se levant d'un saut, il cria : « Maintenant ou jamais, Macédoniens, c'est l'heure de délivrer Alexandrie du sanguinaire Agathoclès ». Son appel fut entendu ; les gardes saisissant leurs piques sortirent dans la ville.

Il y avait grand tumulte. Émue par l'arrestation sacri-

lège de Danaë arrachée du temple de Démèter, la moitié d'Alexandrie était dans la rue et criait vengeance. Œnanthée, la mère d'Agathoclès, eut l'imprudence de quitter sa maison pour aller chercher asile au palais. A peine eut-elle fermé sa porte que des menaces et des cris s'élevèrent ; effrayée par ses poursuivants, elle se glisse dans un temple ami. C'était un pauvre refuge : en un instant les gens eurent entouré le sanctuaire, en réclamant à grands cris le sang d'Œnanthée. Quelques bonnes âmes de son sexe se frayèrent passage à travers la foule et entrèrent dans le sanctuaire pour essayer de réconforter la mère éplorée, prosternée devant l'autel. Mais Œnanthée repoussa ces femmes bien intentionnées : « N'approchez pas, monstres, criait-elle, je sais quelle est votre haine, mais si Zeus le veut, vous aussi vous goûterez un jour, je le crois et je l'espère, la chair de vos propres enfants ». Enfin un piquet de gardes du palais vint la délivrer. Ce fut le commencement de la fin. A l'aube du lendemain, une populace sauvage pénétra dans l'enceinte du palais, et somma Agathoclès et Agathocleia de sortir. C'était la révolution, mais Agathoclès prétendait lui tenir tête. Il réveilla sa sœur, la pria d'habiller le petit Épiphane et de le suivre par le passage couvert qui reliait le palais au théâtre. Ce souterrain avait été construit en prévision de circonstances de ce genre ; comme il était fermé de solides barrières aux deux extrémités et au milieu, il était difficile à forcer.

Ce ne fut pourtant pas le salut. Au cri de « Montre-nous le roi ! » les gardes enfoncèrent la première porte et auraient fait sauter la seconde si Agathoclès n'avait demandé à parlementer. Un brave officier, au péril de sa vie, lui posa les conditions. Agathoclès offrait de résigner ses honneurs et ses émoluments, si sa vie et celle de sa sœur étaient épargnées, et de livrer l'héritier, si les gardes promettaient de le protéger. Leur chef promit de remplir la seconde condition ; quant à la première, c'était au peuple d'en décider. A contre-cœur, la foule s'éloigna ; elle se porta vers le stade et les gardes la suivirent. Un tonnerre d'applaudissements salua leur arrivée et le vacarme grandit encore lorsque

l'enfant fut présenté juché sur un cheval. Cependant mille voix réclamaient qu'on livrât au peuple ceux qui avaient maltraité cet enfant et sa mère et demandaient que le bambin royal donnât son avis. Celui-ci ne comprenait pas ce qu'on lui voulait ; effrayé par cet océan de têtes et ce tumulte, il regardait tout ahuri autour de lui. Un officier lui murmura à l'oreille de s'incliner et il obéit. Aussitôt, l'arène retentit de sauvages acclamations : le roi était donc pour le peuple ! La foule courut au palais. Les grilles étaient ouvertes. Agathoclès, Agathocleia et Œnanthée furent les premières victimes, leurs corps furent mis en pièces. Mais l'œuvre sanguinaire continua, la soif de vengeance n'étant pas encore assouvie. Bientôt la foule tua pour le plaisir de tuer, et l'innocent périt avec le coupable. Cherchant de nouvelles victimes, la populace se rua sur les valets et et les servantes, jusqu'à ce que le palais fût changé en boucherie et que le sang ruisselât tout autour. Polybe qui décrit cette scène n'a pas tort d'ajouter : « La cruauté des gens d'Égypte est terrible, quand la passion s'en mêle (1). »

Une nouvelle régence fut constituée. A Tlépolème, les citoyens d'Alexandrie adjoignirent Aristoménès, officier grec de la garde du corps. C'était un choix heureux, car ce dernier, honnête Acarnanien, avait quelques notions élémentaires sur le gouvernement. Malheureusement, il ne lui fut jamais permis de les mettre en œuvre. Tlépolème, se méfiant de son co-régent, gardait en mains le pouvoir. Cette attitude eût été moins fâcheuse, s'il avait eu le goût ou le talent de conduire les affaires. Mais le succès lui avait tourné la tête, et cette idole de l'armée, ce héros de la populace, une fois régent, devint aussi fainéant que Philopator et aussi sauvage qu'Agathoclès. Il s'obstina à s'intituler le sauveur de l'Égypte ; vaine fanfaronnade, puisqu'au bout de quelques mois, tout Alexandrie priait avec ferveur pour sa mort. Sa cour fut bientôt un scandale. Il n'honorait de sa faveur que les parasites qui chantaient ses louanges. Une horde de flatteurs, avides d'argent et de

(1) Polybe, livr. XV, parag. 33.

places se ruait à Alexandrie, et Tlépolème les accueillait tous. Ses extravagances vidèrent le trésor. Sourd aux conseils de son co-régent, il essaya de le remplir en augmentant les impôts ; ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Alexandrie n'avait pas pris les armes pour subir un nouvel Agathoclès ; pour éviter un sort fatal, Tlépolème se retira dans la vie privée.

Une combinaison plus heureuse, Aristoménès et Scopas, lui succéda. Le premier avait le genre d'imagination qui caractérise l'administrateur ; le second, l'esprit d'aventures qui distingue le soldat. La situation à laquelle devait faire face la nouvelle régence, demandait à la fois de la sagacité et de la décision. Antiochus III de Syrie et Philippe V de Macédoine, ayant pris de l'âge, avaient machiné un plan pour ravir à l'Égypte ses territoires extérieurs. Le moment était propice : affaiblie par ses luttes intestines, l'Égypte était mûre pour la spoliation. Sans avertissement Antiochus balaya les garnisons égyptiennes du Liban, occupa la Palestine, et investit Gaza ; Philippe réoccupa la Chersonèse, se saisit de Samos et fit une incursion en Asie Mineure. Alexandrie s'indigna contre son gouvernement qui acceptait si lâchement la défaite ; Aristoménès chargea son co-régent de reprendre les territoires perdus. L'esprit encore plein des agréables souvenirs de Raphia, Scopas, vétéran de cette bataille, quitta Péluse plein d'espoir. Ç'allait être une campagne rémunératrice et Scopas n'aimait rien tant que l'argent. Un autre motif, moins grossier, le poussait peut-être aussi : il partageait avec tous les Grecs, quelle que soit leur couleur politique, la méfiance à l'égard de Rome et de ses intentions dans l'Orient méditerranéen, et il entendait marquer par cette campagne, qu'une puissance, au moins, dans cette mer, n'avait pas besoin de la protection romaine. Alexandrie approuva pleinement ce sentiment ; n'avait-on pas trop pris l'habitude de demander à Rome son avis sur les affaires privées de l'Égypte ? L'opinion publique s'était émue de la manière dont le Sénat venait de rabrouer les délégués qui lui demandaient si l'Égypte devait ou non

soutenir Athènes contre la Macédoine. Aristoménès, Grec à l'esprit ouvert, ne partageait pas ce sentiment ; il envisageait au contraire une extension inévitable de l'influence de Rome en Orient, et il croyait que l'avenir de l'Égypte, comme État souverain, ne serait assuré qu'avec la protection du Sénat romain.

L'arrivée inattendue à Alexandrie de commissaires romains, conduits par Emilius Lepidus, qui venaient annoncer la chute de Carthage, apporter les remerciements du Sénat à l'Égypte pour sa constante neutralité pendant la lutte et promettre en retour son appui si la Macédoine violait le territoire égyptien, convainquit Aristoménès de la justesse de ses vues personnelles, et il continua à suivre la politique traditionnelle de la dynastie sur ce point.

Cependant Scopas, à la tête de 6.000 fantassins et de 500 cavaliers mercenaires enrôlés en Grèce, entrait à Jérusalem et envahissait la Cœlé-Syrie sans rencontrer d'opposition. C'était exactement l'agréable promenade militaire qu'il avait espérée et il retourna à Alexandrie pour jouir de son triomphe. On lui parla alors de pousser sa campagne jusqu'en Syrie, de prendre sa capitale Antioche, et de récupérer les cités perdues d'Asie Mineure. Mais Scopas connaissait son métier ; il refusa catégoriquement de s'avancer plus au nord, sans avoir de renforts. Tandis qu'Aristoménès étudiait les voies et les moyens de satisfaire à cette demande, la nouvelle parvint qu'Antiochus avait quitté l'Asie Mineure, traversé la Syrie et marchait sur la Palestine. En toute hâte, Scopas retourna au front, pour trouver les deux armées face à face, près de Paneion, la Césarée-de-Philippe du Nouveau Testament (198 av. J.-C.). Supérieur en nombre, Antiochus déborda les ailes de son ennemi et donna l'assaut au centre. Voyant la bataille perdue Scopas se retira ; il s'enfuit à Sidon, poursuivi de près par Antiochus. Un long siège fut suivi de la capitulation de Sidon. Scopas, cédant à la mauvaise fortune, rentra en Égypte. C'était la fin du brillant empire d'Asie conquis et maintenu, sauf pendant de courts intervalles,

par les précédents Ptolémées ; fin d'ailleurs inévitable puisque géographiquement, la Cœlé-Syrie est une annexe de la Syrie et non de l'Égypte.

Alexandrie avait l'habitude d'attribuer aux pires motifs toute défaite militaire. On accusa donc Scopas d'avoir été acheté par son adversaire. Sa cupidité notoire donnait du poids à cette accusation ; mais Scopas, bien qu'assez avide d'argent, était incapable de trahir son honneur de soldat. Plus habilement, Aristoménès déclara que c'était la pauvre stratégie du général qui avait été la cause du désastre ; s'il avait différé la bataille jusqu'à ce qu'il eût reçu des renforts, ce honteux revers aurait été épargné à l'Égypte. Aristoménès détestait son co-régent, il avait toujours dénigré ses services ; le moment était propice pour l'écarter de la régence. C'est en vain que Scopas protesta contre ce jugement, en vain qu'il demanda sa réhabilitation. Aristoménès fut inflexible : Scopas devait rentrer dans son pays natal, l'Étolie, ou vivre en Égypte comme un simple citoyen. Étouffant sa fureur, Scopas quitta le palais, réunit ses anciens partisans et les avertit qu'Aristoménès avait l'intention de s'emparer du trône ; il ajouta que lui, Scopas, serait un gardien plus loyal du jeune roi. Ses paroles séditieuses furent rapportées au régent. Un piquet de fantassins, appuyé d'éléphants, entoura un matin la maison de Scopas ; le commandant entra pour l'informer qu'on le réclamait au palais. On le conduisit dans la salle d'audiences et devant un conseil composé de « Parents » et d'une ambassade d'Étolie, qui se trouvait par hasard à Alexandrie, Aristoménès accusa Scopas de haute trahison. Reconnu coupable, il fut jeté en prison ; c'était l'équivalent d'une sentence de mort : la nuit même, il mourait empoisonné.

Cette affaire comportait une morale qu'Aristoménès sut apercevoir : les conjurations, semblait-il, renaîtraient certainement, aussi longtemps que la régence reposerait entre les mains d'un seul homme. D'autre part, la charge du gouvernement était trop lourde pour les épaules d'un régent unique. Le pays était troublé par une rivalité religieuse qui s'ajoutait au mécontentement social : Ptah, dieu de Memphis, luttait pour la suprématie contre Amen-Ré, dieu de Thèbes, et leurs clergés jaloux jetaient de l'huile sur le feu qui flambait déjà dans toute la vallée du Nil. Ces désordres affectaient le rendement des impôts. Déjà frappé par la perte du tribut de la Phénicie et de la Palestine, le trésor ne pouvait plus équilibrer ses recettes et ses dépenses. Aristoménès, qui n'entendait rien aux chiffres, chercha un nouveau co-régent, versé en finances. Son choix se fixa sur Polycrate d'Argos, vice-roi de Chypre. Sous son gouvernement avisé, Chypre avait énormément prospéré ; non seulement l'île se suffisait à elle-même, mais elle envoyait de temps en temps de belles contributions au trésor égyptien. En outre Polycrate s'était distingué en d'autres domaines que l'administration : il avait combattu à Raphia, et Aristoménès avait un faible pour tous les hommes qui avaient servi en même temps que lui dans cette campagne. De Raphia, il ne restait que peu de survivants ; depuis quelque temps leurs rangs s'étaient beaucoup éclaircis. Parmi les chefs, Sosibios, Tlépolème, Échécrate et Scopas étaient morts. Polycrate vint donc à Alexandrie et écouta Aristoménès lui parler de ses perplexités. Pour lui le remède était simple : il y aurait toujours des conspirations et du mécontentement tant qu'il n'y aurait pas de roi sur le trône d'Égypte. L'héritier n'avait encore que treize ans (197 av. J.-C.) ; il était tout de même en âge de porter une couronne et de tenir un sceptre, opinait Polycrate et Aristoménès accepta le conseil.

Le couronnement se fit suivant la tradition macédonienne : l'armée exécuta une parade, le prince passa devant les troupes alignées et celles-ci l'élurent roi ; les spectateurs applaudirent et saluèrent le nouveau roi du nom d'Épiphane, le « Dieu qui se manifeste ». Mais une seule cérémonie, suffisante pour de simples rois de Macédoine, n'était pas assez pour les Ptolémées. Un siècle auparavant, Ptolémée Philadelphe, bisaïeul du nouveau roi, avait organisé à Alexandrie une grande pompe. Aristoménès, lui, résolut de couronner son roi à Memphis, pour lui assurer la bienveillance du puissant clergé égyptien. A l'automne,

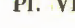
la cour se rendit dans cette cité, et le régent exhorta sa garde à supporter patiemment les épuisantes formalités du couronnement accomplies par le grand-prêtre. Il fallait aussi soutenir les forces du candidat, dans une cérémonie qui commençait à l'aube par l'ambassade du prêtre de Ptah et finissait au coucher du soleil par un pèlerinage au temple d'Isis. Dans l'intervalle, porté sur un trône surmonté d'un superbe dais, précédé des prêtres portant les images des animaux symboliques : le lion, le sphinx, l'épervier, et suivi des officiers de la garde-robe et des porteurs d'éventails de plumes, le roi faisait le tour des murs de la cité. Il fallait un jour pour accomplir le circuit, car Memphis se glorifiait d'un périmètre de vingt-sept à vingt-huit kilomètres. La procession s'arrêtait de temps en temps et le roi mettait pied à terre pour célébrer un sacrifice. Au temple de Ptah, la halte fut plus longue. Sur la tête du roi, le grand-prêtre plaça les deux couronnes d'Égypte, sur son front il mit l'uraeos ou cobra, dans sa main il plaça le fouet et le crochet d'Osiris. La célébration ultérieure de la fête de Sed, antique institution destinée à renouveler la vie et la vigueur d'un Pharaon, fournit aux prêtres l'occasion de commémorer par une stèle le couronnement de cet enfant, le « roi semblable au soleil, le bien-aimé de Ptah, le dieu Épiphane ». Cette proclamation sacerdotale, inscrite dans les trois langues est connue de la postérité sous le nom de Décret de Rosette (1) ; elle dépasse par l'emphase et la flamboyance de son style celle de Canope. Elle conférait encore plus d'honneurs au trône royal, elle énumérait de nouveaux triomphes de la dynastie ; à d'autres égards, elle est identique au décret de Canope, qui concernait Évergète. La notoriété plus grande dont elle jouit est due au fait que c'est en l'étudiant que Champollion réussit à déchiffrer les hiéroglyphes.

N'ayant hérité ni de l'esprit mélancolique de sa mère, ni du tempérament érotique de son père, Épiphane était d'un

(1) Actuellement au British Museum, la stèle a été découverte à Rosette par un officier d'artillerie français en 1799. BUDGE, *The Rosetta Stone*, Londres 1929, reproduit le texte du Décret.



PTOLÉMÉE ÉPIPHANE SACRIFIANT AU BŒUF BUCHIS D'HERMONTHIS.
(Musée des Antiquités égyptiennes, Le Caire.)



Pl. VI.

ENSEIGNE D'UN INTERPRÈTE DE SONGES AU SÉRAPÉUM
(Musée des Antiquités égyptiennes, Le Caire.)

naturel gai et impétueux ; il adorait la force physique. Le sage Aristoménès, qui avait remarqué ce trait, engagea le jeune roi à prendre pour emblème le taureau, symbole de force. Il espérait persuader Épiphane de s'identifier à quelque divinité de l'ancienne Égypte, et il n'y avait pas, pensait-il, de divinité plus représentative du jeune roi que le taureau sacré. Mais la difficulté était de choisir entre les trois taureaux sacrés de l'Égypte. Le trône devait-il s'associer à Mnevis d'Héliopolis, à Apis de Memphis ou au taureau d'Hermonthis, le moderne Armant ? A la fin Épiphane se rendit à Hermonthis, et offrit ses humbles hommages au Taureau. C'était un choix sage, car il satisfaisait la Thébaïde, et tout cela donnait à Aristoménès le temps de trouver une épouse pour Épiphane. Le champ des recherches était restreint : le roi n'avait pas de sœur ni même de cousine éloignée en Égypte, qu'il eût pu prendre pour femme. Il fallait donc chercher à l'étranger ; Aristoménès songea à la Syrie. Son roi, le turbulent Antiochus III, était bien disposé. A ce moment-là, rien ne pouvait lui paraître plus conforme à ses intérêts que de marier sa fille au roi d'Égypte. Ses propres affaires ne prospéraient guère. Après avoir déblayé la Phénicie des garnisons égyptiennes, il était sur le point d'occuper la côte de Cicilie, lorsque Rome intervint. Le Sénat, encouragé par la défaite de Philippe V de Macédoine à Cynoscéphales, ordonna à Antiochus de restituer à l'Égypte ses prises de guerre et d'évacuer le territoire macédonien au sud de l'Hellespont. Antiochus résista, répondant hardiment que « l'Asie n'avait rien à faire avec Rome et que le Sénat n'avait pas plus le droit de demander ce qu'Antiochus faisait en Asie que lui de s'occuper de ce que faisait Rome en Italie ». Au surplus il désirait faire comprendre au Sénat qu'il était en train d'établir de son propre chef des relations amicales avec l'Égypte et qu'il envisageait même « des liens encore plus étroits ». C'était une ruse pour gagner du temps.

Le bruit ayant couru que le jeune Ptolémée était mort et qu'Alexandrie était à la veille d'une révolution, Antio-

chus, sans contrôler cette rumeur, partit à toutes voiles pour l'Égypte. Cette aventure fut malheureuse : d'abord la nouvelle était fausse ; puis une mutinerie empêcha son départ, et une tempête détruisit une partie de sa flotte. Antiochus déconfit abandonna l'espoir d'occuper l'Égypte (1). Aussi les ouvertures d'Aristoménès furent-elles très bienvenues. Chacune des quatre filles d'Antiochus fut pour lui un bon placement. L'aînée avait épousé son frère, l'héritier du trône, la seconde et la troisième étaient les épouses des rois de Cappadoce et de Pergame ; c'était maintenant le tour de la plus jeune. Antiochus avait grand besoin de gendres. Il se hâta donc de fiancer sa fille Cléopâtre (2) avec Épiphane d'Égypte. Il offrait comme dot les revenus de la Cœlé-Syrie, de la Phénicie, de la Samarie et de la Judée. C'était un appât séduisant, et le mariage eut lieu à Raphia en 192 av. J.-C. Cette union fut heureuse : les deux époux formaient un couple bien assorti, jeune, vigoureux et plein d'entrain. Mais il n'y avait pas de mariage dynastique qui pût empêcher les descendants des diadoques d'Alexandre de se quereller et de se faire la guerre. Dans la génération suivante, l'Égypte faillit devenir une annexe de la Syrie.

Rappelée par de fâcheuses nouvelles, la cour rentra à Alexandrie. Une fois de plus le désordre avait tourné en insurrection ; le Delta était devenu un champ de bataille. Lycopolis étant le quartier général des insurgés, Polycrate réunit toutes les troupes qu'il pouvait et se hâta d'investir la ville. C'était une place difficile à prendre d'assaut à cause des vastes et profondes inondations, et il devait être très long de la réduire. Le siège commença par un blocus par terre et par eau, destiné à affamer les défenseurs. Mais Lycopolis était approvisionnée pour soutenir un siège, et Polycrate fut obligé de changer de tactique. Il endigua les canaux qui alimentaient les terrains inondés, et fit passer sur ceux-ci ses troupes à pied sec ; il massa les assaillants sous les murs de la ville et donna l'assaut. L'affaire fut sanglante

(1) Tite-Live, livr. XXXIII, 34, 40.
(2) On l'appelle habituellement Cléopâtre Ire.

et ne mit pas fin à la campagne. Quelques petits princes de Nubie avaient pénétré en Haute Égypte, et de nouveaux agitateurs entretenaient la révolte en Basse Égypte. Contre ces divers ennemis, Polycrate fit de nouveau campagne. Les envahisseurs furent repoussés, les rebelles furent déterminés à se rendre par une promesse d'amnistie. La parole du roi était donnée et les victimes s'y fièrent. Mais Polycrate craignait le risque : un rebelle était moins dangereux mort que vivant. Il attira les chefs à Saïs et les fit attacher tout nus aux roues de son char, qui fit le tour des murs de la cité au galop (1).

Épiphane n'était pas présent. Il préférait peut-être, comme Philadelphe, faire réprimer les révoltes par d'autres, ou peut-être, comme Philopator, n'admettait-il pas que rien vînt troubler son plaisir. Sa passion était la chasse, où il montrait une audace qui défrayait les conversations de la ville. La chasse, de temps immémorial, avait été un sport à la mode en Égypte. Le sanglier, le léopard, le chat sauvage et le loup étaient le gibier ordinaire. A Abydos, dans la chapelle d'Horus, annexe du temple de Séti, une inscription, qui est à peu près de cette époque, rend compte d'une chasse au renard : « Nous, Thoas, Callistrate, Acannon et Apollonius, nous avons pris un renard » (2). Malheureusement Épiphane ne comprenait pas qu'un souverain a des devoirs aussi bien que des plaisirs, et son amour pour la chasse gênait sérieusement l'accomplissement des premiers. Il disparaissait pour quelque partie cynégétique pendant des semaines de suite, et les affaires urgentes de l'État devaient attendre qu'Épiphane, fatigué de poursuivre son gibier, revînt.

Aux remontrances d'Aristoménès, il faisait la sourde oreille. Lorsque sa volonté était contrariée, ce Ptolémée devenait aussi impitoyable et vindicatif que n'importe lequel de ses prédécesseurs. Un jour vint, à la fin, où Aristoménès passa les bornes de la patience royale. Ce fut lors de la réception d'une ambassade grecque : par une chaude

(1) Polybe, livr. XXII, parag. 7.
(2) A. J. Reinach, *Revue des études anciennes*, vol. XIII.

après-midi, les présentations étaient longues et, au milieu de la cérémonie, Épiphane tomba dans un profond sommeil. Aristoménès, trop impulsif, fit un pas en avant et secoua l'épaule du dormeur pour le réveiller. « Trahison, trahison », murmurèrent les courtisans horrifiés. A la cour des Ptolémées, en effet, toucher la personne du roi était considéré comme un acte de trahison. Épiphane jeta un regard terrible au coupable, congédia l'ambassade et se retira courroucé dans ses appartements. Là, il médita sur le châtiment à infliger au coupable ; il prêta l'oreille aux méchants conseils des ennemis de ce dernier. Aristoménès finit comme tous ceux qui osaient contrarier ce jeune souverain. Le vieux régent paya de sa vie sa témérité.

Polycrate fut plus avisé ; il aspirait depuis longtemps à exercer le pouvoir effectif, à l'ombre du trône, et la chute d'Aristoménès lui en procurait l'occasion. Il imita la conduite de Sosibios envers le roi précédent ; à son tour il eut l'air d'admirer la sagesse qui inspirait les moindres paroles d'Épiphane. La flatterie réussit ; au bout de quelques mois, Polycrate était en fait gouverneur de l'Égypte. Mais son ambition était désintéressée : il souhaitait de combler le fossé, qui s'élargissait d'année en année, entre le trône et le peuple. L'Égypte était malade, il lui fallait un médecin. Polycrate réfléchit au traitement. Le trésor épuisé interdisait l'allègement des impôts ou l'abolition des monopoles ; la suppression de certaines fautes administratives était une solution plus sûre et plus praticable. Les plaintes pour négligences dans l'irrigation étaient criantes et incessantes, et depuis l'accession de Philopator, un gouvernement insouciant les laissait sans réponse et sans satisfaction. Il était impardonnable de négliger l'irrigation, puisque la prospérité nationale dépendait d'une distribution ponctuelle et bien répartie des eaux de la crue estivale dans le pays. Soixante jours après le début de la crue du Nil, les digues élevées aux amorces des canaux qui couraient vers l'est et vers l'ouest, étaient rompues et le flot pouvait s'écouler par le canal jusqu'à ce qu'il fût arrêté par un barrage transversal. Lorsque les terrains, ainsi limités, avaient été submergés, le barrage était coupé et l'opération répétée jusqu'à ce que le canal rencontrât les basses collines qui limitaient la vallée du fleuve. Ensuite, pendant la décrue, l'opération était renversée ; enfin les points d'amorce des canaux étaient fermés ; la seule eau disponible se trouvait alors dans de petits étangs qui se formaient au bout de chaque canal. Dans le Delta, le procédé était identique, sauf que les rigoles étaient plus profondes, les canaux plus larges et que les limites du Delta seules déterminaient l'étendue des terres inondées. Dans le Haut-Nil, le pays se transformait en un vaste lac ; chaque village était isolé de ses voisins, et on ne pouvait communiquer que par bateaux.

Après la moisson, les canaux devaient être débarrassés des dépôts de boue et devaient être retracés aux endroits où le Nil en crue les avait endommagés. Le devoir de surveiller ces deux opérations incombait à l'État, mais soit par indolence, soit à cause de l'anarchie qui régnait dans la plupart des nomes, il avait beaucoup négligé ses responsabilités. Le service non rétribué était un sujet de plaintes non moins important. La corvée remontait à des temps très anciens ; mais aussi longtemps que le droit en appartint personnellement au roi, en tant que représentant de Dieu sur la terre, le paysan donna volontiers son travail. Sous les derniers pharaons, la prérogative fut étendue ; le prêtre d'abord, puis le fonctionnaire, en réclamèrent aussi le bénéfice. Le cultivateur était tenu de labourer les champs du premier et d'entretenir le second sans aucun paiement pour ces deux services (1).

Polycrate cependant ne persévéra pas dans sa tentative ; il trouva peut-être, comme Évergète, la réforme administrative trop ardue, ou bien, comme Sosibios, il découvrit dans la politique une occupation plus intéressante. Son imagination se portait vers l'empire perdu par l'Égypte en Asie, et il méditait des projets pour le reconquérir. Il ne partageait pas l'opinion de son ancien co-régent sur le désintéressement de Rome ; au contraire, il pensait que l'occu-

(1) F. OERTEL, *Die Liturgie*, Leipzig 1917.

pation de la Macédoine par ordre du Sénat et le partage qu'il avait fait des territoires syriens d'Asie Mineure révélaient ses intentions. Aussi après la défaite d'Antiochus à Magnésie en 190 av. J.-C., avait-il désapprouvé qu'on félicitât le vainqueur et qu'on priât le Sénat d'accepter un présent de mille livres en poids d'or et de vingt-mille livres d'argent. Son conseil ne fut pas pris en considération ; d'ailleurs le cadeau fut refusé.

Dans le partage de la Syrie, Pergame s'assura la part du lion, la Cappadoce eut les miettes, et on laissa l'Égypte se consoler avec Chypre, qui était déjà sous sa domination. Ce fut une amère déception. Mais Séleucus IV, prince indolent et efféminé, avait remplacé Antiochus sur le trône, et Polycrate crut le moment propice pour marcher contre la Syrie, sans s'occuper de Rome. Ce plan n'aboutit pas. Au lieu de rompre avec Rome, l'Égypte fit des avances au parti anti-romain de Grèce ; plutôt que de faire la guerre, Épiphane préférait chasser. C'était grand dommage. L'Égypte aurait mieux fait de se joindre à la Macédoine et à la Syrie, pour présenter un front unique à l'ennemi commun. A la tête d'une telle coalition, Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte, se serait acquis une gloire immortelle : il était hardi et intelligent, actif et robuste, (son cas est un démenti aux physiologistes qui affirment que l'enfant d'un mariage entre frère et sœur ne peut avoir aucune de ces qualités), et l'histoire hellénistique aurait pu se dérouler tout autrement. Une fois de plus l'occasion fut manquée. Les jalousies particulières étaient trop fortes ; les royaumes de la Méditerranée orientale perdirent leur indépendance.

Du règne de ce Ptolémée, on ne sait que peu de choses en dehors des événements de sa minorité et de son mariage : aucun poète n'a chanté ses louanges, aucun historien n'a proclamé ses mérites. Il mourut en 181 av. J.-C., dans sa vingt-neuvième année, et l'on ignore la cause de sa mort.

CHAPITRE VIII

PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR

181-145 av. J.-C.

L'Égypte ne contestait ni la nécessité d'une nouvelle régence ni les droits de Cléopâtre à l'exercer. Elle avait été populaire comme épouse, elle ne l'était pas moins comme veuve. Les enfants avaient tardé à venir, mais Cléopâtre s'était rattrapée plus tard, en donnant le jour coup sur coup à trois enfants : deux garçons, Ptolémée Philométor et Ptolémée Évergète et une fille, connue sous le nom de sa mère. La naissance du second fils encourageait les partisans de la dynastie, puisqu'elle assurait la succession mâle pour une ou deux générations au moins.

Si les Macédoniens ou les Grecs étaient portés à juger peu sage de confier les rênes du gouvernement à une femme, sexe capricieux par nature, Cléopâtre ne tarda pas à dissiper les doutes sur ses capacités politiques. Les responsabilités élevèrent son esprit, la réflexion élargit ses jugements et une résolution discrète distingua son gouvernement. La justice était moins facile à acheter, la faveur du gouvernement moins aisée à obtenir et l'Égypte profitait de ce changement. Le mécontentement s'apaisa et le commerce se releva sous le règne de cette régente experte. Sa politique était simple : elle résolut de combler le fossé qui séparait le trône et le peuple, de maintenir un juste équilibre entre les exigences de l'État et le droit des individus, et finalement de vivre en paix avec ses voisins. Pour réaliser ce programme, elle n'avait besoin ni de favori ni de conseiller ; elle congédia immédiatement Polycrate, l'ancien confident de son mari. Ce fut une surprise désagréable pour cet administrateur avisé, qui avait compté sur la régence d'une femme pour renforcer son autorité ; mais Cléopâtre fut inflexible et Polycrate disparut.

Délivrée de ce cauchemar, Cléopâtre reconsidéra son programme. La base et la superstructure lui en paraissaient

bien claires : Concorde à l'intérieur et paix à l'extérieur, tel était le premier point, et fusion de tous les habitants de l'Égypte en une communauté unie, le second. C'était un thème aussi vieux que la dynastie. Ptolémée Sôter avait espéré que la création de son nouveau dieu Sérapis accomplirait cette union. Cléopâtre eut l'idée d'un expédient plus subtil. Elle renonça au principe de la fusion pour Alexandrie, où il était impraticable. La culture grecque était l'antithèse de l'égyptienne et ce mot du philosophe Alexandrides : « Entre nous, il ne peut rien y avoir de commun », exprimait l'opinion de tous les Grecs et de tous les Macédoniens. Dans les provinces le terrain était plus favorable, car le Grec et l'Égyptien y avaient des intérêts communs. Dans leur association, c'est le second qui fut à la longue prépondérant. Il devait parler grec pour traiter ses affaires avec l'État, mais à d'autres égards, il imposait ses conceptions à l'étranger. C'était assez naturel, puisque le Grec, en dehors de la capitale, en était venu à considérer l'Égypte comme son pays natal. Les Grecs épousaient des femmes égyptiennes, donnaient des noms égyptiens à leurs enfants, mangeaient du pain égyptien, fait de maïs, buvaient de la bière égyptienne, juraient indifféremment par Zeus ou par Amen-Rê et adoraient également Déméter et Isis. Pour cimenter cette intimité, Cléopâtre encouragea les Égyptiens à cultiver les régions contiguës aux terrains occupés par les mercenaires retraités et permit aux nouveaux venus de léguer leurs biens à leurs descendants. En même temps, elle surveillait les communautés juives dispersées, et elle accordait aux Égyptiens et aux Syriens des situations à la cour et dans le gouvernement qui jusque-là avaient été réservées par privilège aux Grecs.

Des rumeurs de guerre menaçante, legs de Polycrate, vinrent interrompre l'exécution du programme de Cléopâtre. En Syrie la confusion avait suivi l'accession au trône du faible Séleucus IV. Pensant que le moment était favorable pour regagner la Cœlé-Syrie, Alexandrie poussa Cléopâtre à déclarer la guerre. Ce conseil n'ébranla pas la souveraine. Elle jouissait des revenus de cette province à titre

de douaire, et elle refusa de risquer sa propre fortune ou l'héritage de ses enfants pour une aventure douteuse. D'autre part, elle désapprouvait une guerre entreprise dans un esprit de revanche, lorsque l'issue devait en être incertaine et les dépenses incalculables. Néanmoins, il était bien difficile de maintenir la paix, lorsqu'un des pays brûlait d'effacer le souvenir d'une défaite et que l'autre bafouait son souverain, trop timide pour relever le défi. La situation de Cléopâtre devint encore plus compliquée, lorsque Séleucus eut été assassiné et qu'un de ses frères, Antiochus IV, au mépris des droits de l'héritier légitime, Démétrius Sôter, son neveu, s'empara du trône en 176 av. J.-C.

Cet événement confirma Cléopâtre dans l'idée de hâter le couronnement de son héritier Philométor. Il n'avait que seize ou dix-sept ans, mais son père avait été couronné plus jeune encore, et Cléopâtre estimait qu'avoir un roi sur le trône était une sécurité pour la dynastie. Elle connaissait l'ambition orageuse de son frère Antiochus IV et elle ne se sentait pas capable d'empêcher la guerre. Ainsi en 173 av. J.-C., Ptolémée Philométor devint roi. La cérémonie suivit le rite conventionnel. A Alexandrie, la garde du corps acclama son accession, à Memphis, le clergé la confirma et le mariage du jeune souverain avec sa sœur Cléopâtre (1) suivit, pour obéir à la tradition égyptienne. Ce fut le dernier acte public de la régente-mère : elle mourut quelques mois après. Si elle n'a pas laissé une empreinte durable dans la vie politique, du moins dans l'histoire des Ptolémées, la première des sept Cléopâtres d'Égypte laisse le souvenir d'une reine raisonnable et bienveillante et d'une régente qui donna à la dynastie un regain de vie, bien qu'elle n'ait pas achevé son programme.

Les trois enfants pleurèrent la mort de leur mère ; le jeune roi et la jeune reine s'intitulèrent dès lors les Philométors, ou dieux qui aiment leur mère, et ils élevèrent à sa mémoire un beau temple à Ptolémaïs, cette agréable fondation du premier Ptolémée. L'offrande était grandement

(1) Connue sous le nom de Cléopâtre II.

méritée : la défunte avait été une femme vertueuse et une bonne mère et Philométor, en particulier, avait profité de son exemple. C'était un prince intelligent, sinon intellectuel ; la protection qu'il accorda aux lettres rappelle celle des premiers Ptolémée. Sous ses auspices, la vie déclinante du Musée se ranima. Ce fut un âge de critique et de discussion des textes. Aristophane de Byzance fut l'initiateur en ce genre ; il eut pour disciple et successeur Aristarque de Samothrace (1). Tous deux furent des maîtres distingués. C'est probablement à Aristophane que nous devons l'introduction des accents et de la ponctuation, destinée à rendre plus clairs les vieux textes de la littérature grecque. Le jugement des contemporains sur l'œuvre d'Aristarque fut parfois assez âpre. Ses rivaux parlaient avec dédain de ses élèves « qui bourdonnaient dans les coins et ne s'occupaient que de monosyllabes ». Aristarque n'en finit pas moins par l'emporter sur ses détracteurs, car il fonda une école de grammairiens et de critiques, qui leur survécut pendant des siècles. Pourtant ses travaux et son enseignement sont entachés de stérilité. Dans l'école d'Aristarque, au lieu d'examiner un texte au point de vue critique et d'apprécier la place qui lui revient dans l'ensemble de la littérature, on se contentait d'indiquer des erreurs de grammaire et de rectifier des fautes de métrique. L'érudition, principal souci de cette école, fut aussi sa ruine. L'auteur de l'Ecclésiaste visait sans doute le docte grammairien d'Alexandrie, lorsqu'il proclamait que « beaucoup d'étude est une fatigue pour le corps ».

Il faudrait pourtant mettre à part la recherche scientifique. Hipparque de Nicée, fondateur de l'astronomie mathématique, florissait sous le règne de Philométor. D'autres Grecs, notamment Ératosthène, avaient mesuré la position de certaines étoiles fixes ; mais Hipparque compléta leur catalogue et détermina plus exactement la place des constellations. La trigonométrie, instrument essentiel de ses calculs, est une science qu'Hipparque inventa pour ce but ;

(1) Ne doit pas être confondu avec Aristarque de Samos, le mathématicien alexandrin, qui florissait un siècle plus tôt.

de même que Diophante, un siècle plus tôt, avait élaboré l'algèbre, autre branche maîtresse des mathématiques. Ctésibios n'est pas une aussi grande lumière. Égyptien de naissance, il voua son talent en mécanique surtout à fabriquer des jouets. La cour, sans doute, s'amusait follement de ses oiseaux artificiels qui sifflaient, de ses automates qui marchaient et des bateaux sans voiles qu'il faisait naviguer à volonté. Mais les générations suivantes sont fondées à regretter que cet ingénieux mécanicien n'ait pas fait meilleur emploi de ses connaissances en hydrostatique.

On peut aussi dater de ce règne la traduction en grec, si ce n'est la composition de deux livres hébraïques, l'Ecclésiaste et l'Ecclésiastique. Le premier présente un tableau plutôt sombre d'Alexandrie pendant la minorité de Ptolémée Épiphane. « Malheur à toi, pays dont le roi est un enfant », s'exclamait l'auteur, choqué des menées infâmes qu'il devinait. Sa plume est parfois caustique : « J'ai vu toutes les oppressions qui se commettent sous le soleil », disait-il dans un passage ; « J'ai vu qu'au lieu établi pour la justice, il y a de la méchanceté », disait-il dans un autre endroit (1). Si l'auteur a espéré trouver dans la philosophie alexandrine un idéal spirituel plus élevé que celui du Judaïsme, il a été promptement désillusionné. L'hédonisme stérile et le paganisme cynique de la capitale égyptienne étaient encore moins à son goût que le fanatisme dogmatique du Judaïsme. Il semble donc être retourné avec soulagement à la foi monothéiste de ses pères, puisqu'il exhorte ses coréligionnaires à « craindre Dieu et à observer ses commandements, car c'est là tout le devoir de l'homme » (2).

D'autres Juifs de cette époque, plus professeurs que critiques, brûlaient aussi du désir d'enseigner au monde la vertu de leur littérature sacrée. Parmi eux, Aristobule prétendait que les philosophes grecs avaient tiré leur inspiration des Écritures ; un autre écrivain émettait l'idée de rééditer les oracles Sibyllins, dans le seul dessein d'exalter la splendeur de la doctrine hébraïque.

(1) *Ecclésiaste*, XII, 14 ; X, 16 ; IV, 1 ; III, 16.
(2) *Ecclésiaste*, XII, 15.

Si l'on peut en croire Josèphe, Cléopâtre élut justement parmi ces lettrés juifs Aristobule gouverneur de ses enfants, se réservant pour elle-même d'instruire le jeune roi dans son métier de souverain. C'est de la bouche de sa mère que Philométor apprit qu'il était nécessaire de garder l'amitié de Rome, et sage de rester en paix avec la Syrie. La mort doit avoir surpris Cléopâtre soudainement, sans quoi elle aurait certainement donné à son fils quelque honnête Macédonien pour conseiller. En fait, elle laissait le jeune homme à la merci de deux parasites, eunuques du palais probablement, Eulaeos et Lénaeos. Pour consolider leur ascendant sur le roi, les deux hommes projetèrent une attaque contre la Syrie ; c'était une aventure populaire, qu'Alexandrie croyait facile. L'armée parlait de cette campagne comme d'une simple promenade militaire et, trompée par l'enthousiasme de Lénaeos et d'Eulaeos, elle établit son quartier général dans le sud de la Palestine. Cette avance de forces armées était l'équivalent d'une déclaration de guerre ; Antiochus IV la prit comme telle. Il saisit les revenus de la Cœlé-Syrie, déclarant qu'ils avaient été garantis à sa sœur Cléopâtre pour sa vie seulement, et qu'à sa mort, ils retourneraient à la Syrie. C'était un coup inattendu. Chacune des cours dépêcha une ambassade à Rome pour se plaindre de la duplicité de l'autre. Le Sénat, que ces arguments contraires rendaient perplexes, temporisa et chargea Marcus Philippus qui connaissait à fond ces pays de l'Orient méditerranéen, d'enquêter sur ce conflit, décision qui ne compromettait Rome en rien (1).

Mais Antiochus n'attendit pas l'enquête ; refoulant devant lui les forces égyptiennes, il traversa le Sinaï, investit Péluse et offrit à ses défenseurs de négocier. La proposition fut bien accueillie. Déconcertées par l'avance foudroyante de l'ennemi, les troupes égyptiennes n'avaient pas le cœur à se battre, et Eulaeos et Lénaeos désiraient également regagner Alexandrie. La capitulation fut aisée : Antiochus

(1) C'est Polybe qui est la principale autorité pour cette période. Voir les Livres 29, 30, 31, 33.

ne demanda rien de plus que la personne du jeune roi. Il comptait mettre Rome en présence d'un problème délicat : Lui se poserait en oncle vertueux, venu pour sauver un royal neveu, qui était le jouet de deux parasites mal intentionnés. Dans ces conditions le Sénat ne pourrait guère lui dénier le droit de protéger le jeune Ptolémée ou de sauvegarder son trône. Mais Eulaeos et Lénaeos devinèrent l'intention d'Antiochus : ils seraient, eux, les boucs émissaires et Antiochus le héros. Ils se glissèrent hors de Péluse, en emmenant le jeune Philométor jusqu'à Alexandrie. Une vague de colère s'étendit sur la capitale : honteuse de la chute de Péluse, la foule indignée accusait Eulaeos et Lénaeos d'avoir livré la garnison. Pour faire taire ces rumeurs, les deux hommes déclarèrent que le jeune roi, terrifié par le spectacle et le bruit de la bataille, avait insisté pour fuir, et pour donner plus de poids à leur histoire, ils le persuadèrent à ce moment de s'enfuir en effet à Samothrace, dans l'espoir de sauver la dynastie. A peine Philométor s'était-il embarqué, bien à contre-cœur, qu'une escadre ennemie le prit en chasse, puis ramena sa proie à Péluse. Là Antiochus reçut son neveu royalement et, emmenant le jeune homme avec lui, il occupa Memphis.

A Memphis, Antiochus essaya de persuader les prêtres de lui conférer un titre de divinité égyptienne. Puisqu'en Syrie, il était le dieu Épiphane, en Égypte, il pouvait bien être le fils d'Amen-Ré. Mais Memphis n'accordait pas ses faveurs à la légère. Antiochus dut se contenter de lancer ses proclamations et des décrets sous le simple titre de « Roi Antiochus » (1) ; mais il frappa une monnaie portant son effigie et l'aigle, symbole conventionnel de la souveraineté égyptienne à cette époque, sans faire aucune mention de Philométor. Cette arrogance était dangereuse : elle irrita l'Égypte, elle pouvait soulever la colère de Rome. La prudence aurait dû avertir Antiochus qu'il y avait danger à les provoquer toutes deux. Il y songeait peut-être, lorsque la nouvelle qu'Alexandrie avait élu Évergète,

(1) *Papyrus de Tebtunis*, Grenfell-Hunt-Smyly, Oxford, 1902, vol. III, Décret n° 698, adressé aux clérouques de Crocodilopolis.

le frère cadet, roi d'Égypte, le fit bondir. Il appareilla pour Naucratis, persuadé que les coupables allaient demander pardon de leur impertinence. Mais cela était bien improbable, puisqu'à ce moment, Évergète, adolescent, plein d'arrogance, était en train d'inviter les États voisins à se faire représenter à son couronnement prochain. Il aurait mieux fait de stimuler Alexandrie à défendre sa liberté. Quelques trirèmes en mauvais état prirent la mer, rencontrèrent les navires d'Antiochus qui croisaient au large et se rendirent. En apprenant cette défaite, les volontaires qui garnissaient les remparts d'Alexandrie, abandonnèrent leurs postes aussitôt. Il apparut bientôt que Rome seule pouvait empêcher le siège et le sac de la capitale ; Évergète implora l'intervention du Sénat.

Ses ambassadeurs partirent trop tard ; Antiochus, suivi de Philométor, campait devant Naucratis avant que Rome ne connût le péril. Désespéré, Évergète supplia certains délégués Achéens et Athéniens, par hasard à Alexandrie, de persuader Antiochus de se retirer. Ils consentirent à se rendre à Naucratis. Leur peine fut inutile ; Antiochus coupa court à leurs arguments par un ultimatum. En Égypte, il ne pouvait y avoir qu'un souverain légitime, et lui, Antiochus, son oncle, était là pour protéger les droits du frère aîné. Quant aux revenus de la Cœlé-Syrie, l'Égypte devait comprendre, une fois pour toutes, qu'il n'avait pas l'intention de les abandonner. Pourtant, en dépit de ce fier langage, il n'avait pas l'esprit tranquille. Jusque-là, la campagne lui avait réussi ; mais Antiochus devait encore compter avec Rome. A Naucratis, il hésitait à avancer ou à reculer. Son incertitude augmenta lorsqu'il fut sous les murs de la capitale ; il n'activa pas le siège et n'essaya pas de faire un blocus. L'arrivée d'une mission de réconciliation, venue de Rhodes, fut le prétexte raisonnable pour interrompre cette campagne. Son chef parla de l'infamie d'une guerre entre voisins et parents, de la folie de provoquer l'intervention de Rome, etc., jusqu'à ce qu'enfin Antiochus s'écria brutalement : « Pas tant de paroles ! L'Égypte est le royaume de

l'aîné des Ptolémées ; si Alexandrie veut bien l'accueillir, dites-lui que je m'en contenterai. » La réponse ne faisait aucun doute : Alexandrie aurait sacrifié une douzaine de rois de son choix, pour échapper aux horreurs d'un siège.

Cependant le départ d'Antiochus laissa le royaume d'Égypte divisé. Évergète refusait de céder ses prérogatives royales et Philométor, retiré à Memphis, ne voulait pas employer la force pour l'y obliger. Ainsi pendant quelques mois, le frère cadet fut roi de la Basse Égypte et l'aîné, roi de la Haute Égypte. Alexandrie était la capitale du premier et Memphis celle du second. Ce fut la ruine de la prospérité renaissante de l'Égypte ; le commerce entre la capitale et l'intérieur cessa brusquement. L'obstacle était Évergète. Arguant que son accession au trône était la dernière en date, il ne voulait admettre aucun compromis, n'écouter aucune proposition. Bref, l'Égypte pouvait périr plutôt que lui renoncer à ses prétentions au trône.

Heureusement, à ce moment critique de l'histoire de la dynastie, un de ses membres, Cléopâtre II, sœur épouse du fils aîné, garda son sang-froid. C'était une femme astucieuse, au physique, le portrait de sa mère, mais pour le caractère elle ressemblait plutôt à Arsinoë, la sœur épouse de Ptolémée Philadelphe. C'était une affaire laborieuse que de persuader ses frères de se partager le trône, mais Cléopâtre persévéra jusqu'au bout. Elle était tout à fait impartiale, complètement désintéressée. La dispute n'affectait pas sa propre situation : que ce soit Philométor ou Évergète qui triomphât, elle, comme sœur-épouse, devait être reine.

Ainsi commença en 169-168 av. J.-C. un triple règne, une mystérieuse trinité, qui se querella et se disputa pendant les quatre années de sa durée. Au commencement les deux rois enterrèrent leur rivalité pour faire face à une seconde attaque d'Antiochus, qui était leur ennemi à tous deux. Ignorant leur réconciliation, Antiochus croyait le moment propice pour se saisir de l'Égypte. Ayant détaché une division pour occuper Chypre, il avança sur Rhinocolura, la moderne El-Arish, où une ambassade d'Alexan-

drie le trouva. Au nom des dieux, les frères Philométors remerçiaient le roi de Syrie des services qu'il avait rendus précédemment à l'Égypte et s'informaient de ses désirs, comme allié et non comme ennemi. A ce message, Antiochus répondit avec brusquerie que les dieux Philométors ne pourraient gagner son amitié qu'en lui cédant Chypre, Péluse, et « tout le territoire qui bordait la bouche Pélusiaque du Nil ». Ce fut un moment critique ; la ligue Achéenne, confédération de cités péloponésiennes que la dynastie des Ptolémées avait fortement soutenue, refusait son assistance, Rome ne bougeait pas. L'anxiété augmenta lorsqu'on apprit que l'ennemi ayant traversé Péluse, était de nouveau à courte distance d'Alexandrie. La capitale aurait abandonné tout espoir de secours, si elle n'avait appris que le Sénat, impressionné par l'allure du délégué égyptien à Rome, Timothée, en « vêtements de deuil, la barbe et les cheveux non taillés, et portant dans la main un rameau d'olivier » afin de plaider la cause de l'Égypte, avait nommé Popilius Laenas pour « informer d'abord Antiochus, puis Ptolémée, que le Sénat considérerait celui des deux partis qui persisterait dans la dispute comme n'étant ni son ami ni son allié » (1).

Mais Popilius s'attarda en chemin et le désespoir s'installa de nouveau à Alexandrie. Persuadé que l'Égypte pouvait attendre ses convenances, cet éminent Romain, au lieu de se mettre en route pour Alexandrie, fit voile pour Délos, base des armées romaines qui opéraient en Macédoine. La guerre sur ce théâtre traînait en longueur : quelque chose allait mal, et Popilius voulait en connaître la raison. Ce n'était pas difficile à découvrir. Le désordre régnait à Délos et tandis que le commandant de l'armée de terre et celui de la flotte se disputaient, une flotte macédonienne tenait la mer, et fondait sur les transports. Bref, c'était un blocus, et Popilius se trouva pris dans ses réseaux. Ce n'est qu'après la bataille de Pydna (168 av. J.-C.) qu'il fut libre d'achever sa mission primitive et qu'il fit voile pour

(1) Tite-Live, livr. XLIV, ch. xix.

l'Égypte. Il eut encore la curiosité de toucher à Rhodes, et ainsi ce voyage qui devait durer quelques jours, dura des mois.

Néanmoins il arriva à temps ; les intentions du Sénat étaient parvenues aux oreilles d'Antiochus et il s'était arrêté à Eleusine en vue des murs de la capitale. Une fois débarqué, Popilius, ne se pressa pas ; en Romain arrogant, habitué à considérer les rois et les princes comme des enfants insupportables, il voulait faire comprendre à Antiochus ce qu'il était.

Aussi échangea-t-il de longues salutations avec la Trinité alexandrine et, tout à loisir, il admira les temples et les palais de la capitale, avant de prendre le chemin d'Eleusine. Là Antiochus l'attendait impatiemment. Les deux hommes se dévisagèrent âprement ; Antiochus était armé jusqu'aux dents, bouillant de colère et d'impatience ; Popilius, ne portant qu'une légère baguette, était calme et hautain. Antiochus fit un pas en avant, et lui tendit la main. Popilius ne la prit pas ; glissant la sienne dans les plis de sa toge, il pria un des ses collègues de donner lecture au roi du décret du Sénat. Antiochus jeta les yeux sur la tablette et murmura : « Je dois consulter mes amis et mes conseillers avant de répondre ». Les lèvres de Popilius se crispèrent et, soulevant sa baguette, il traça sur le sable un cercle autour des pieds d'Antiochus. « Avant que tu n'aies franchi cette ligne, tu m'auras donné ta réponse. » Antiochus, humilié, resta un instant interloqué, hésitant à se soumettre, mais n'osant refuser. « Je ferai ce que le Sénat désire », dit-il enfin d'un ton boudeur, et Popilius lui tendit la main.

Popilius n'avait pas fini. Retournant à Alexandrie, il sermonna les deux jeunes rois sur l'inconvenance des disputes de famille, et il leur recommanda à tous deux de penser plutôt aux intérêts nationaux qu'à leurs intérêts personnels. Puis ayant fait voile pour Chypre, Popilius donna l'ordre aux troupes d'Antiochus d'évacuer l'île, et il se hâta de rentrer à Rome. Mais de nouvelles ambassades d'Égypte et de Syrie le suivirent de près. Antiochus,

en effet, était désespérément anxieux de faire sa paix avec le Sénat. Sa propre souveraineté chancelait et il redoutait que le sort de Persée, roi de Macédoine, ne fût aussi le sien (1).

« Le roi », disait le porte-parole syrien, « estime que la paix avec Rome est plus agréable qu'une victoire sur l'Égypte. C'est pourquoi il a obéi au décret du Sénat, comme si ç'avait été un message du ciel. »

Cette apologie ingénue n'impressionna pas le Sénat. Convaincu que l'intérêt de Rome consistait à conserver l'Égypte et la Syrie sous sa coupe, il informa Antiochus qu'il avait bien fait d'obéir, et avisa la Trinité des Ptolémées à Alexandrie que Rome était heureuse d'apprendre que son intervention avait profité à la dynastie.

(1) Persée, roi de Macédoine, avait figuré dans le triomphe de Paul-Émile.

CHAPITRE IX

PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR (*suite*)

Ce message déçut Évergète : au lieu de confirmer son élévation au trône par la volonté du peuple, le Sénat semblait approuver le partage du trône avec son frère. La situation était singulièrement embarrassante. Il n'y avait entre les deux rois ni partage des responsabilités politiques, ni division de l'autorité territoriale, ni distinction dans le costume. Chacun maintenait jalousement ses prérogatives, chacun portait dans les grandes occasions l'uniforme traditionnel d'un souverain ptolémaïque, la chlamyde macédonienne ou manteau militaire, la causia, coiffure militaire, chapeau à larges bords. Chacun ceignait son front du diadème, ruban uni ou orné de pierres précieuses, et chacun portait dans la main droite un bâton de bois qui faisait office de sceptre. A chacun, on s'adressait en disant : « O Roi », et la cour et le peuple les saluaient d'un salut militaire. Dans ces circonstances, une conspiration contre l'un ou l'autre des deux rois devait certainement éclater. Les deux frères avaient chacun leurs partisans. L'Égypte provinciale était pour l'aîné, roi par droit d'aînesse, Alexandrie était pour le plus jeune, souverain de son choix.

Bientôt le bruit se répandit à travers la capitale que Philométor méditait d'assassiner son frère. Un certain Pétosarapis, un métis, fit appel au peuple pour déposer le fratricide. La canaille de la ville envahit un matin le stade en criant que les rois devaient se montrer : le plus jeune pour énoncer l'accusation, l'aîné pour y répondre. Ce n'était pas l'heure de faire cérémonie ; les deux frères habillés en hâte firent face à la foule. Avec indignation, Philométor repoussa l'accusation, et en balbutiant, Évergète prétendit qu'il l'ignorait. Alors le bruit courut comme un éclair que c'était Pétosarapis qui avait des vues sur le trône. Au cri de : « La dynastie est en danger », la populace se précipita pour chercher Pétosarapis. Mais cet individu avait eu la

prudence d'aller rejoindre hors de la cité un ramassis de troupes mécontentes, qui attendaient l'ordre de saccager le palais royal. Philométor à la tête de ses gardes, rattrapa les mutins à Eleusine. Pétosarapis s'enfuit jusqu'en Haute Égypte ; mais à Panopolis, la moderne Akhmin, Philométor atteignit le rebelle et il rasa la cité de fond en comble.

Évergète profita de l'absence de son frère pour consolider ses propres intérêts. Il affirmait qu'il avait à craindre désormais pour sa vie et il priait ses partisans de le protéger contre la vindicte de son frère. Il eut bientôt l'oreille de la capitale ; il était son roi d'élection et elle entendait s'en tenir au choix qu'elle avait prononcé. Philométor s'en aperçut lorsque, rentrant à Alexandrie, il fut accueilli par des regards hostiles. Il semblait qu'il n'y eût pas place pour deux rois : l'aîné ou le cadet devait disparaître. Cet état d'esprit ne surprit guère le premier. Il avait perdu ses illusions, il abandonnait l'espoir d'atténuer la jalousie insensée de son frère et il doutait même des dénégations d'Évergète au sujet de la conspiration de Pétosarapis. L'avenir n'était guère réjouissant. Philométor n'apercevait que deux solutions : il pouvait se retirer à Memphis, ou bien demander à Rome son arbitrage entre lui et Évergète. Aucune des deux n'était recommandable ; s'il adoptait la première, ce serait la guerre civile, et le prestige dynastique souffrirait de la seconde. A la fin, la dernière alternative parut la moins mauvaise à ce brave Philométor, et il décida d'aller à Rome.

Le moment n'était pas particulièrement propice. Le Sénat commençait à trouver que la mainmise sur l'Orient avait autant d'inconvénients que d'avantages ; le premier prince d'Asie qui avait des tracas, se hâtait de venir exposer au Sénat la série de ses récriminations. Pour s'en préserver, Rome avait été forcée de décréter qu' « aucun roi ne mettrait le pied sur le sol italien sans y avoir été invité ». Philométor connaissait cette interdiction, mais espérait y échapper en prenant passage sur un navire marchand et en entrant à Rome escorté d' « un seul eunuque et de deux esclaves ». Mais on eut vent de l'identité du visiteur ; Démétrius, prince Séleucide, l'un des nombreux otages du Sénat la découvrit. Le secret étant dès lors dévoilé, le Sénat, désolé qu'un visiteur de marque fût reçu si peu hospitalièrement, lui offrit, en manière de compensation, d'écouter ses plaintes. Cependant des affaires de plus d'importance l'occupaient ; les semaines devinrent des mois avant que Philométor n'obtînt une audience. Pour toute sa peine, il ne reçut que le conseil de s'arranger avec son frère et la promesse que deux commissaires romains qui allaient faire une tournée dans la Méditerranée orientale s'arrêteraient en route à Alexandrie. En somme, le Sénat n'avait pas l'intention de soutenir les prétentions de l'un ni de l'autre frère ; la politique de Rome était d'affaiblir et non de consolider les dynasties et les royaumes qu'elle laissait encore subsister en Orient.

Voyant qu'il n'avait rien de plus à gagner, Philométor fit voile pour Chypre et de cet asile, il put observer la désillusion d'Alexandrie. La prospérité promise avec tant d'assurance par Évergète ne s'était pas réalisée. La classe commerçante n'avait pas repris son activité et ses affaires ; la cour était épouvantée des exécutions et des confiscations que prononçait le souverain. L'histoire se répétait donc toujours à Alexandrie ; la masse de la population se repentait sincèrement d'avoir soutenu ce prince vicieux, que l'on traitait couramment de *Kakergète*, c'est-à-dire malfaiteur. Des émeutes éclatèrent, se calmèrent, reprirent à nouveau ; il s'ensuivit un violent combat entre les gardes du palais et la populace. Évergète aurait peut-être perdu la vie si les deux commissaires romains n'étaient arrivés. Ils enquêtèrent sur le différend entre les deux frères, ils écoutèrent l'opinion d'Alexandrie sur chacun, et jugeant qu'il était impossible de les réconcilier, ils octroyèrent l'Égypte à l'aîné, la Cyrénaïque au cadet. Poursuivi par les imprécations de la capitale, le second partit donc pour son nouveau domaine, et Philométor transporta sa cour de Chypre à Alexandrie.

Mais ces vicissitudes n'avaient rien appris à Évergète : à peine installé à Cyrène, il suppliait Rome d'ajouter

Chypre à son royaume. Il s'adressait à Rome à un moment favorable : le Sénat était en train d'examiner le rapport de ses deux commissaires. Leur action fut condamnée comme préjudiciable à la politique de Rome dans la Mer Égée. Grâce à leur sentence, l'Égypte était de nouveau un royaume compact et uni sous un seul sceptre. Pour le moment, on ne pouvait rien faire d'autre que d'ordonner à Philométor de remettre Chypre à son frère. Deux sénateurs, Torquatus et Mérulla, furent chargés de veiller à l'exécution. « Sans guerre », avait ajouté le Sénat, mais Évergète ne tint nul compte de cet avertissement. Il fit avec les deux Romains la traversée de Grèce, recruta là-bas un certain nombre de mercenaires, et il serait parti pour Chypre à la tête de ses recrues si les légats n'étaient intervenus. Ç'aurait été la guerre et les instructions du Sénat étaient formelles sur ce point ; aussi Évergète eut-il la politesse d'en tenir compte et il partit en boudant pour la Libye, accompagné de Mérulla, tandis que Torquatus, l'autre légat partait pour Alexandrie.

L'attitude de Torquatus fut plutôt celle d'un conseiller que celle d'un commissaire, ses discours ceux d'un philosophe plutôt que d'un ambassadeur. Il pressa donc Philométor de s'entendre à l'amiable avec son frère, parlant de Chypre comme d'une possession sans importance. Philométor eut peine à réprimer un sourire devant la simplicité de ces Romains : n'avaient-ils jamais entendu dire qu'Alexandre le Grand avait l'habitude de qualifier cette île de clef de l'Égypte, ne savaient-ils pas que l'Égypte tirait sa monnaie principalement des mines de Paphos, Ra Citium et Salamine ? Bref, sans troupes et sans flotte pour appuyer ses paroles, Torquatus perdait son temps. Ainsi Philométor triomphait, moins sur son frère toujours errant, que sur Rome même. L'Égypte l'accueillit comme tel. Il semblait qu'enfin siégeait sur le trône d'Égypte un Ptolémée digne de ses ancêtres.

Entre temps Mérulla, à Paraetonium, sur la côte libyenne, retenait avec peine Évergète, impatient de marcher sur Alexandrie. Mérulla lui expliqua que cette expédition

aurait pour conséquence le retrait de la protection de Rome ; mais embarrassé lui-même par le silence de Torquatus, Mérulla résolut d'en découvrir la cause. Il partit pour Alexandrie : la question cependant n'avançait toujours pas, et les deux légats étaient très embarrassés de savoir ce qu'ils devaient faire, lorsque la Cyrénaïque les tira de leur perplexité. La révolution ayant éclaté dans ce royaume, Évergète marcha pour la réprimer. Ce fut une affaire sérieuse : la rébellion s'était étendue au point que toutes les villes et tous les villages avaient pris les armes, et Évergète employa de longues années à la réduire.

Pendant qu'Évergète était si occupé en Cyrénaïque, Philométor passait des années heureuses en compagnie de sa femme dévouée et de leurs enfants. C'était un couple dont l'amour mutuel avait été fortifié par les vicissitudes et les séparations. Ils avaient quatre enfants : deux fils, Eupator et Néos Philopator, et deux filles nommées toutes deux Cléopâtre, et c'est à veiller sur leur éducation que Philométor passait ses loisirs. Ce n'était pas sa seule occupation ; car ce Ptolémée estimait que le premier devoir d'un roi était envers ses sujets, dont le bien-être devait être le principal objectif du trône. Sa sollicitude était universelle : il ne faisait pas de distinction entre le riche et le pauvre, entre le savant et l'ignorant. Il avait l'habitude d'étudier les problèmes de gouvernement d'après ses propres lumières et, après avoir trouvé les solutions, de les appliquer. A cet effet, il inspectait de temps en temps son royaume, de la mer jusqu'à la première cataracte, écoutant les plaintes, enquêtant sur les griefs. Il se rendait constamment à Memphis, tantôt officiellement, tantôt incognito. Dans ces occasions, les pétitions pleuvaient sur Philométor. Il semble les avoir lues et avoir répondu à toutes. Beaucoup émanaient de l'armée de prêtres et de leurs acolytes établis dans l'ancienne capitale de l'Égypte. Les bas ordres avaient une foule de griefs contre le haut clergé, et ce dernier contre les antigrapheus ou auditeurs, personnages très impopulaires, appointés par le gouvernement pour vérifier les comptes des temples. Leur coutume de surcharger le clergé

de redevances qui n'étaient pas inscrits régulièrement aux revenus de la couronne irritait les victimes au dernier point.

C'était le cas notamment dans l'administration du grand Sérapeum et des nombreuses chapelles et sanctuaires groupés autour de lui. Son enceinte s'était doublée peu à peu d'une ville florissante qui s'enrichissait grâce aux malades et aux bien portants, aux dévôts et aux mondains. Car c'est là que le boiteux et le mutilé venaient demander la guérison à Imhotep, dieu de la médecine ; là que l'homme d'affaires s'arrêtait pour consulter l'oracle à la mode ; là que les commissionnaires installaient leurs bureaux, l'artisan sa boutique, l'interprète sa baraque. On avait continuellement recours aux services de ce dernier ; c'était généralement un homme persuasif, qui faisait profession d'interpréter toute réponse d'oracle, si obscure soit-elle et d'expliquer les songes même les plus embrouillés. La modestie ne faisait pas partie de son équipement : « J'interprète les rêves ; le dieu m'en a donné l'ordre. Bonne chance. Cet interprète est un Crétois », telle est l'inscription qu'un de ces charlatans mettait sur son enseigne (1). Trop souvent en effet le consultant retirait peu de profit de sa visite à l'oracle. « Vous ne dites vous-même que des mensonges », écrivait un correspondant courroucé, Apollonios, à son ami, retiré dans les temples du Sérapeum, et dont la faute probablement avait été de lui recommander un certain oracle. « Et vos dieux font de même », ajoutait-il pour renforcer cette réprimande, et il concluait : « Plus jamais je ne pourrai relever la tête, tant j'ai honte de m'être laissé aller, d'avoir été trompé par les dieux et d'avoir eu confiance dans des rêves » (2).

Dans ces innombrables chapelles et sanctuaires vivaient les *catoechi* ou reclus, hommes déçus ou lassés de vivre dans le monde. Certains individus, fatigués de la vie familiale, trouvèrent la paix de la chapelle si bienfaisante qu'ils ne retournèrent plus chez eux. C'était le cas d'un certain

(1) N° 27,567, Musée du Caire.
(2) *Select Papyri*, N° 100, Hunt et Edgar, Londres.

Héphestion, dont l'épouse Isias se plaignait non sans raison. Sa conduite était vraiment une honte. Sans un mot d'adieu, il était parti pour le Sérapeum, sans un mot il avait quitté le sanctuaire et disparu. Il n'était pas étonnant qu'Isias se sentît offensée : « Quand tu étais à la maison », écrivait-elle dans l'espoir que son appel pourrait encore l'atteindre, « j'étais privée de tout, mais j'espérais qu'à ton retour j'aurais un peu d'aide. Mais toi... toi, tu n'as jamais pensé à revenir, ni accordé la moindre attention à notre situation misérable » (1).

Il y avait aussi des jeunes filles, les hiérodules ou servantes attachées aux chapelles, qui aidaient à offrir les libations quotidiennes au dieu, ou s'employaient à quelque autre humble besogne. Deux de ces hiérodules, Thanes et Thaus, qu'on appelle les Jumelles opprimées de Memphis, filles d'un père inconnu et d'une mère mal famée, trouvèrent un honorable défenseur en Ptolémée, fils de Glaucus. Un rêve l'avait averti de leur arrivée à Memphis. Thoth, scribe d'Osiris, lui était apparu dans son sommeil, et avait murmuré : « Je t'ai amené ces deux jumelles », et sur ces mots Ptolémée s'éveilla. Il tomba à genoux et pria Isis. « Viens, déesse des dieux, et manifeste-toi à ces jumelles. Moi, avec mes cheveux gris tu m'as absous ; mais elles sont des femmes et, si elles sont déshonorées, elles ne retrouveront jamais leur innocence ». Ses craintes n'étaient pas sans fondement ; trop souvent la malheureuse petite hiérodule devenait une prostituée du temple, exploitée par un prêtre cupide.

Ce Ptolémée, champion des causes perdues, était depuis longtemps une écharde dans la chair des autorités du Sérapeum ; par son amour de la discussion et son habitude d'endosser les griefs des autres gens, il s'était rendu réellement intolérable, et malheureusement la hiérarchie n'avait aucun moyen de se débarrasser de ce gêneur. Il connaissait ses droits : seule la mort pouvait déplacer un catoechos du Sérapéum, et Ptolémée n'avait nulle intention de mourir.

(1) British Museum, Papyrus, N° 42.

D'autre part, il était populaire dans la petite société des reclus, et on avait recours constamment à ses services. C'était compréhensible, car la composition et le style de toutes les pétitions qu'il rédigeait, excitaient une admiration respectueuse, même parmi ses supérieurs lettrés, dont il relevait consciencieusement les péchés et les omissions. En fait, c'est par une pétition de Ptolémée adressée au « Roi Philométor, à sa Sœur Cléopâtre, les dieux Philométors » que la situation des jumelles du Sérapéum fut connue.

Au début, les jumelles logeaient dans un petit temple dédié à Isis, et là elles n'étaient pas trop mal. Les émoluments pour leurs services étaient sans doute modestes : seulement quatre ou cinq litres d'huile par mois et une ration journalière de pain. Mais leur tâche était légère, n'ayant qu'à offrir les libations à Isis de l'aube au coucher du soleil, et comme les conversations des visiteurs les amusaient, le temps passait agréablement. Tout alla donc bien pendant les premiers mois, puis un accident mystérieux se produisit : la ration de pain fut réduite de moitié, celle d'huile fut supprimée ; les jumelles durent mendier à leurs voisins ou se coucher sans souper. Elles firent appel à Ptolémée, fils de Glaucus, qui leur rendait visite ; ému de leur histoire pitoyable, il adressa une pétition au roi. Elle ne lui parvint jamais. Philométor était parti avec sa cour la veille, et Ptolémée dut attendre le retour du roi. Une seconde lettre eut plus de chance. Philométor la lut et ordonna à Asclépiade, l'épistate ou contrôleur du Sérapéum, d'enquêter sur les faits. Asclépiade prit note de l'ordre royal, passa le document à son second, Sarapion, qui le transmit à Dorion, le comptable principal. Quelques semaines plus tard, le dossier retourna à l'épistate : l'autorité du Sérapéum était dans son tort, les jumelles avaient été frustrées de leurs droits. On pouvait penser que l'incident était clos, mais ce serait mal connaître la bureaucratie ptolémaïque. L'affaire n'en était qu'à son début. Le dossier, devenu un cas d'importance, prit une autre direction. Memnides, l'inspecteur des approvisionnements, mit son visa aux instructions de l'épistate d'arranger l'affaire et

le dossier passa par une multitude de nouveaux intermédiaires, avant de tomber entre les mains de Théon, qui était chargé de la répartition des vivres. Malheureusement cet Égyptien détestait en principe tous les Grecs ; il oublia le dossier sur sa table jusqu'à l'arrivée d'un rappel à l'ordre de Memnides. Théon n'osa différer plus longtemps. Mais n'étant disposé en aucune façon à admettre que son département était en faute, il proposa aux jumelles un compromis : que les deux jeunes filles abandonnent leurs réclamations pour les rations arriérées d'huile et Théon les ravitaillerait comme autrefois. C'était là son dernier mot, à prendre ou à laisser. Lorsque les jumelles repoussèrent l'offre, Théon semble s'être lavé les mains de cette affaire. Malheureusement à cet endroit le papyrus est déchiré (1), et la postérité ne saura jamais si ce sont les vertueuses jumelles ou le méchant Théon qui ont triomphé.

La simplicité de Philométor gagna le cœur de tous les campagnards ; il semble avoir été l'un des rares membres de la dynastie qui se soit intéressé activement au bien-être de ses plus humbles sujets. Aussi était-il un personnage très populaire dans les provinces, comme le montrent les inscriptions sur les murs des temples. Ainsi, après une visite royale à Kom-ombo, « l'infanterie, la cavalerie et les autres troupes stationnant dans le nome » gravent sur le mur du temple leurs remerciements au « Roi Philométor, à la reine-sœur Cléopâtre, les dieux Philométors » et aux dieux du nome qui les protègent. Continuant sa tournée jusqu'à la Première Cataracte, il passa en revue la garnison de la frontière stationnée en Parambole, et il consacra un temple à Isis et Sérapis. C'était une tentation à laquelle ce Ptolémée ne pouvait guère résister. Partout où il s'arrêta en remontant le fleuve, il fit élever un sanctuaire : à Antaeopolis (Abu Tig) il y en eut un pour Antaeus, à Komombo pour Aroëris et Suchos, à Philae pour Hathor-Aphrodite.

(1) KENYON, *Greek Papyri in the British Museum*, montre dans son Introduction que l'histoire a été reconstituée au moyen de 13 papyrus du British Museum, de 10 de la collection de Paris, de 4 de celle de Leyde et de 2 du Vatican.

L'histoire ne lui attribue aucune réforme importante, mais du moins Philométor veilla avec une égale sollicitude sur tous les habitants de son royaume, Égyptiens, Grecs, Asiates et Juifs. Il semble avoir eu des attentions particulières pour les Juifs : leurs chefs avaient été de son côté pendant toute sa dispute avec Évergète, et Philométor n'était pas un souverain à oublier une obligation. Aussi, lorsque Onias, fils du grand-prêtre de Jérusalem et réfugié en Égypte, citant les paroles d'Esaïe : « Il y aura un autel pour le Seigneur au milieu du pays d'Égypte » (1), demanda l'autorisation au roi d'aller construire un temple à Jéhovah, Philométor le pria de le construire à Léontopolis, dans le nome Héliopolitain où se trouvait un sanctuaire abandonné, voué à la déesse égyptienne Pasht. Cette faveur encouragea peut-être les Juifs et les Samaritains d'Alexandrie à demander au roi de mettre fin à la dispute qui divisait la communauté. C'était une vieille controverse relative à l'interprétation des instructions de Moïse concernant l'emplacement du Grand Temple. Ce sanctuaire devait-il être construit à Jérusalem ou à Garizim ? Chacun des deux camps nomma son porte-parole ; le roi, son conseil et ses « parents » écoutèrent patiemment les plaidoiries. Chacun des partis faisait reposer ses arguments sur la tradition. Mais du milieu de cette confusion ressortait un seul fait : le Temple s'élevait à Jérusalem depuis des siècles (2). Cet argument plut à l'esprit pratique du roi et il rendit sa sentence contre les Samaritains. C'était un jugement digne de Salomon.

La sécurité de Chypre était la préoccupation secrète de Philométor pendant ces années paisibles. Deux princes regardaient cette île avec des yeux pleins de convoitise : son frère Évergète, de Cyrène, et Démétrius de Syrie. Le premier était le plus redoutable des deux et l'inquiétude de Philométor grandit encore lorsqu'il apprit que son frère était allé à Rome, presser le Sénat de tenir sa promesse d'ajouter Chypre à ses possessions. Évergète eut l'impu-

(1) ÉSAIE, ch. XIX, v. 19.
(2) JOSÈPHE, *Antiquités*, livr. XIII, ch. III.

dence d'exposer aux yeux des Romains son corps balafré, en prétendant que seul un miracle l'avait fait échapper à la mort, des mains d'un assassin aux gages de Philométor. Il priait qu'on lui prêtât une légion et une escadre pour soutenir son occupation de l'île. Mais le Sénat ne donna que sa bénédiction à l'expédition et laissa Évergète se débrouiller tout seul pour trouver des troupes et des navires.

En 154 av. J.-C., il débarqua donc à Chypre, s'empara des villes principales et s'intitula roi de l'île. Ce fut une domination de courte durée, car Philométor n'était pas resté inactif. Soutenu par une puissante escadre, il débarqua à Salamine, accula son frère dans Lapitho et le força à capituler. Si un Ptolémée méritait la mort, c'était bien cet implacable ennemi. Mais Philométor était magnanime : il pardonna à son frère, le réinstalla à Cyrène et lui promit sa fille Cléopâtre en mariage.

Encouragé par le succès, Philométor songeait à punir le second coupable, Démétrius. Il cherchait un bon prétexte, lorsque les rois de Pergame et de Cappadoce le supplièrent d'appuyer les prétentions au trône de Syrie d'Alexandre Balas, jeune et bel aventurier, qui prétendait être beau-fils d'Antiochus IV. Cette invite plut beaucoup à Philométor ; elle lui offrait une chance de regagner la Cœlé-Syrie et la tentation était trop forte pour y résister. La campagne commença pleine de promesses. Il débarqua à Ptolémaïs (la moderne Saint-Jean d'Acre), la Phénicie le reçut chaleureusement et Alexandre Balas parla d'offrir une autre récompense. Au surplus, Démétrius était impopulaire ; lassé de ce souverain capricieux et dissolu, le peuple d'Antioche, qui partageait avec Alexandrie la dangereuse habitude d'élire et de déposer des rois, s'abandonna à sa colère et massacra Démétrius.

Une fois sur le trône, Alexandre Balas songea à conclure un mariage qui consoliderait sa situation ; ses yeux se tournèrent vers l'Égypte. Son roi avait deux filles à marier, dont une certainement devait être libre (1). Les négocia-

(1) On ne sait si ce fut l'aînée, promise déjà à son oncle Évergète ou la cadette qui devint la femme d'Alexandre Balas.

tions commencèrent et Philométor, qui pensait toujours à la Cœlé-Syrie, consentit. Cléopâtre, connue sous le nom de Cléopâtre Théa, quitta l'Égypte et le mariage avec Alexandre Balas eut lieu à Ptolémaïs de Syrie en 150 av. J.-C. On ne parla pas de la question brûlante de Cœlé-Syrie, et Philométor se jugeant trompé, rentra à Alexandrie ; il remportait un mauvais souvenir de Ptolémaïs. Il y revint peu après pour répondre à un appel de son nouveau gendre. Démétrius II, jeune fils du roi assassiné, commençait les hostilités et Alexandre Balas, peu sûr de la fidélité d'Antioche, implorait l'assistance de Philométor. Mais à Ptolémaïs, le souverain d'Égypte faillit perdre la vie : un assassin lui porta un coup de poignard ; soumis à la torture il avoua être aux gages du vizir d'Alexandre, Ammonius. C'était certainement vrai : Ammonius, pensant que l'habile Philométor était un ennemi plus dangereux pour la Syrie que le jeune Démétrius II, désirait écarter le premier. Indigné, Philométor demanda qu'on lui livrât le vizir ; Alexandre Balas refusa obstinément cette requête. Ce fut la fin de leurs relations : après avoir prié sa fille de le rejoindre à Ptolémaïs, Philométor ouvrit des négociations avec l'ennemi et marcha sur Antioche.

La capitale syrienne n'avait pas l'intention de défendre Alexandre Balas, roi de fraîche date qu'elle méprisait, ni Ammonius, vizir tyrannique qu'elle haïssait. Ce dernier fut égorgé sauvagement, et le premier aurait partagé le sort d'Ammonius s'il ne s'était enfui en Cilicie. Désormais Antioche en avait assez de la famille des Séleucides : un nouveau Démétrius ne serait pas meilleur que le précédent et, s'il devait y avoir un roi, les citoyens réclamaient un prince de sang étranger. Leur choix tomba sur Philométor, mais celui-ci sut, et c'est à son honneur, résister à la tentation. La Cœlé-Syrie était une chose, la Syrie en était une autre. D'une réunion de l'Égypte et de la Syrie ne pouvait résulter qu'une chose : l'intervention de Rome qui enverrait un proconsul dans les deux pays. Il convoqua donc le peuple d'Antioche et le remercia de l'honneur qu'il lui avait fait ; mais comme il estimait qu'un diadème était

suffisant pour un roi, il recommandait à sa bienveillance son nouveau gendre, Démétrius II. Il venait de donner à celui-ci, comme la Syrie devait le savoir, sa fille Cléopâtre, qui avait été la femme d'Alexandre Balas. Mais on n'était pas encore débarrassé de ce dernier ; attaquant la Syrie, il s'avançait insolemment sur Antioche. Pour répondre à cette menace, Philométor et Démétrius établirent leurs forces unies sur les rives de l'Œnoparas. C'est là qu'eut lieu la bataille en 145 av. J.-C. ; Philométor, jeté à bas de son cheval, y perdit la vie ; il était âgé de quarante ans.

Le caractère du roi Philométor présente de grands contrastes : franc et fourbe, magnanime et mesquin, c'était une nature mobile et complexe. Polybe résume comme suit son jugement sur ce Ptolémée : « Suivant les uns, cet homme mériterait de grands éloges et laisserait un souvenir durable ; suivant les autres, ce serait tout le contraire. » Puis, sentant peut-être que ce jugement était trop vague, il ajoutait : « Il ne fit jamais mettre à mort aucun de ses amis sous aucun prétexte » (1). On ne peut pas en dire autant des autres membres de la dynastie.

(1) Polybe, liv. XXXIX, ch. xviii.

CHAPITRE X

PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE II

169-8 à 163 av. J.-C. Égypte
163-145 av. J.-C. Cyrénaïque
145-116 av. J.-C. Égypte

Les partisans d'Évergète se précipitèrent à Cyrène pour l'informer de la mort de son frère (1). Bonne nouvelle pour lui ; une fois encore, le trône d'Égypte tombait en son pouvoir. L'exil n'avait pas corrigé son caractère, ni adouci son cœur, et il méditait de se venger. Rome n'était pas à portée de ses coups, mais sa sœur et les partisans de celle-ci sentiraient le poids de sa main. La cause de Cléopâtre fut vite perdue : lorsqu'Évergète fit son entrée à Alexandrie, ce peuple versatile l'acclama et les troupes firent de même. La capitale pourtant ne tarda pas à devenir une cité funèbre, où l'air était lourd de sanglots et de lamentations.

En effet, pour perpétrer la vengeance d'Évergète, la populace fit une descente dans le quartier juif, mutilant et tuant ses habitants, sans épargner ni l'âge ni le sexe, jusqu'à ce que les rues fussent ruisselantes de sang. Évergète contemplait ce spectacle avec approbation et il aurait ordonné à ses sauvages partisans de traiter la communauté macédonienne de la même manière, si l'exil n'avait appris à ce prince impitoyable la valeur de la prudence. Les Macédoniens étaient des gens dangereux à provoquer, et Évergète peu sûr de sa propre force, préféra les laisser en paix. Il proclama son désir d'oublier le passé, il permit aux gardes du palais de rejoindre sa sœur à Memphis, où Cléopâtre, fuyant Alexandrie, avait établi sa cour. C'était de sa part une manœuvre astucieuse. Elle avait avec elle son jeune fils Neos Philopator et une fille non mariée, et elle espérait qu'au nom de ces enfants, elle rallierait la Haute-Égypte à sa cause. Ainsi, l'histoire se répétait toujours : l'Égypte

(1) JUSTIN, livre XXXVIII, 8-2.

était scindée en deux royaumes, avec peu d'espoir de réunion.

L'affection de Cléopâtre pour Évergète s'était transformée depuis longtemps en indifférence, et depuis que Rome avait reconnu sa qualité de souveraine conjointement avec Philométor, son orgueil s'était renforcé. Le procédé du Sénat avait été élégant. Pour plaire à son épouse-sœur, Philométor avait correspondu régulièrement avec Rome sous leurs deux noms, et le Sénat adressait aimablement ses réponses « Aux Rois d'Égypte, Roi Ptolémée et Reine Cléopâtre ». Elle s'étonna même qu'Évergète n'en saisît pas la conséquence : jusqu'à ce que le jeune Néos Philopator fût couronné, elle devait être reine et seule souveraine d'Égypte. De ses quatre enfants, Eupator (1), qui fut peut-être vice-roi avec son père suivant la tradition ptolémaïque, était mort, et le cadet était devenu par conséquent l'héritier légitime du trône. Des deux filles, l'aînée, Cléopâtre, autrefois fiancée à son oncle Évergète, avait trouvé un parti plus brillant en Syrie ; quant à la cadette, la reine la réservait pour Néos Philopator.

Tout cela était bien clair pour Évergète : il lui fallait persuader ou forcer sa sœur à rabattre de ses prétentions, ou bien se contenter pour un temps de régner seulement à Alexandrie. Il écarta comme impossible la méthode de la persuasion. Avec cette femme obstinée, les discours étaient inutiles ; il songea à l'emploi de la force. Il n'avait aucun scrupule sur ce point, mais il considérait les hasards de la guerre et il hésitait à s'y lancer. Les troupes d'Alexandrie avaient accepté de rester avec lui, mais leurs deux généraux juifs, Onias et Dosithéos, avaient réussi à s'enfuir,

(1) La place d'Eupator dans la dynastie n'est pas connue très exactement. On en a fait tantôt un frère aîné de Philométor, tantôt un fils qui aurait survécu quelques mois à son père. L'obscurité provient peut être d'un manque de soins dans la rédaction des documents. Le nom d'Eupator, alternativement précède ou succède à celui de Philométor. BOUCHÉ-LECLERCQ, dans le volume II de l'*Histoire des Lagides*, discute à fond la question d'Eupator. Il faut aussi remarquer que W. DITTENBERGER, *Orientis Graeci Inscriptiones Selectae*, Leipzig, 1903-5, cite six inscriptions qui contiennent le nom d'Eupator (Nos 110, 121, 125, 137, 168 et 239).

et rassemblaient pour le parti de la reine les débris de l'armée de Philométor qui rentraient de Syrie ; le manque d'argent empêchait Évergète de les concurrencer. Sa sœur avait emporté à Memphis le contenu du trésor, et les fortunes privées qu'il avait confisquées avaient passé à récompenser ses partisans. Ce n'était pas tout : de Ptolémaïs, à mi-chemin entre Thèbes et Memphis, arriva la nouvelle déconcertante que tous les colons, anciens mercenaires, et leurs fils se hâtaient d'aller au secours de la reine. Ce rapport rendit Évergète songeur. Si les clérouques de Ptolémaïs prenaient parti pour sa sœur, leurs camarades établis dans d'autres nomes suivraient sans doute leur exemple. C'était probable, parce que Ptolémaïs occupait une place unique dans l'affection des mercenaires macédoniens et grecs. En cette cité, en effet, l'idéal des institutions helléniques était réalisé (1). La fusion et le syncrétisme n'étaient pas admis dans cette colonie ; ailleurs, les Grecs adoraient au besoin Isis ou bien le dieu Crocodile du sanctuaire de Petesuchos ; mais à Ptolémaïs, ils s'en tenaient fidèlement à Zeus et à Dionysos. C'était une ville entourée de murs, dans une belle situation sur le Nil ; du temps des pharaons, c'était une ville sacrée ; à l'époque des Ptolémées elle fut vouée au culte du fondateur de la dynastie. De sa situation, Ptolemaïs tirait une certaine importance stratégique et administrative ; la cité était comprise dans les limites de la Thébaïde, province riche mais agitée ; l'autorité militaire et civile y avait son quartier général et une forte garnison y campait. Le colon grec ou le clérouque y vivait à son aise ; le pays n'avait pas à se plaindre, le travail était bon marché et abondant. La vie était assez agréable pour ces mercenaires retirés. Dionysos était un dieu sympathique à la plupart des Grecs, et la municipalité de Ptolemaïs entretenait une compagnie d'acteurs, de musiciens, de danseurs, de rhapsodes et d'auteurs dramatiques en l'honneur de cette divinité. Après les spectacles, la municipalité siégeait pour décerner des récompenses aux exécutants ; deux

(1) G. Plaumann, *Ptolemais in Oberaegypten*, Leipzig, 1910.

stèles (1) ont survécu qui rappellent la délivrance d'une couronne de lierre à un homonyme du dieu, probablement auteur dramatique. Tout naturellement l'habitant de cette ville agréable, lorsqu'il remontait le fleuve pour ses affaires, saisissait l'occasion de s'arrêter à Philae pour y demander la protection de la déesse Isis, « pour son doux pays de Ptolemaïs, sainte cité du Nil fondée par Sôter » (2).

Quand l'intérêt pour Dionysos faiblissait quelque peu, les élections municipales passaient au premier plan. Ptolémaïs était la réplique d'une cité grecque au point de vue de l'organisation intérieure : elle possédait une *boulé* ou conseil municipal et une *ecclesia* ou assemblée du peuple, qui revisaient la constitution, désignaient les magistrats, nommaient les prêtres éponymes, sans en référer ni à Alexandrie ni à Memphis. Ister, élève de Callimaque, et historien à la mode à cette époque, estima assez Ptolémaïs pour en écrire l'histoire en plusieurs volumes.

Pendant ce temps, à Rome, la fameuse exhortation de Caton *Delenda est Carthago* avait porté ses fruits et Scipion Émilien, en 146 av. J.-C., avait fait mordre la poussière à cette implacable ennemie. Le territoire de Carthage fut dès lors une simple province romaine, qui portait le glorieux nom d'*Africa*, et le Sénat songeait à parachever ce triomphe en annexant la Cyrénaïque. C'est ainsi que le sénateur Minucius Thermus vint à Alexandrie pour sonder Évergète sur ce point. Il adopta une attitude discrète ; il prétendait visiter l'Égypte par pure curiosité ; mais il glissa négligemment quelques mots pour indiquer à Évergète qu'il pourrait compter sur l'appui du Sénat en échange de l'abandon de la Cyrénaïque. Évergète qui déjà avait été frustré de Chypre, soupçonnait un nouveau piège. Rome lui donnerait-elle une légion, pour déloger sa sœur de Memphis ? demanda-t-il. Sur ce point, Minucius Thermus n'osait s'engager. Évergète déçu, se rabattit sur une solution moins attrayante : épouser sa sœur veuve. La propo-

(1) Nos 9.270 et 9.234, Musée du Caire.

(2) P. Jouguet, *Bulletin de correspondance hellénique*, XXI (1897), p. 184.

sition tenta Cléopâtre. Le pouvoir était devenu sa grande passion et elle était prête à lui sacrifier tout le reste. Le temps avait marché, elle approchait de ses quarante ans ; son fils Neos Philopator allait être couronné. De reine régnante, elle descendrait au rang de mère d'un roi, et elle ne pouvait se faire à cette idée. C'est dans ces sentiments qu'elle consentit à devenir la femme de son frère cadet, quelques mois seulement après la mort de l'aîné. Il s'ensuivit une courte lune de miel, sur le Nil ; le couple s'émerveilla des splendeurs de Thèbes, admira le grand temple d'Edfou, création du premier Évergète, et qui était en voie d'achèvement ; puis, revenant sur leurs pas, ils établirent leur cour unique à Memphis. Mais cette union ne pouvait pas être heureuse, bien qu'elle eût produit un héritier. Dès qu'on fut certain que la femme était enceinte, le père assassina son jeune neveu, Neos Philopator, afin de laisser la succession libre pour son propre rejeton. Personne n'osa crier son indignation, et le grand prêtre de Memphis couronna le meurtrier, roi d'Égypte.

La cour se rendit à Alexandrie ; la femme était obsédée par Némésis. Elle s'était sacrifiée, elle avait fermé les yeux sur le crime, pour rien. Elle était reine évidemment ; mais cette dignité était bien vaine puisqu'Évergètee ne recherchait ni ses conseils ni sa société. Quant au premier point, il estimait qu'une seule autorité valait mieux que deux pour l'Égypte, et quant au second, il préférait la société d'une jeune femme à celle d'une femme mûre. Une fille de Cyrénaïque, Irène, était la favorite du jour ; il fit mettre à mort une demi-douzaine de dames d'honneur, qui avaient eu la témérité de parler sans respect de sa maîtresse. Mais il était volage en amour et bientôt il laissa errer ses regards sur Cléopâtre, la fille non mariée de son frère (1). Elle avait un tempérament lascif, qui excitait les désirs de son oncle ; il sonda la jeune fille. Cléopâtre était toute disposée à l'écouter, bien qu'il n'eût rien d'un héros de roman : très corpulent, le visage gonflé, il méritait copieusement le surnom de *Physcôn* ou « Boule de suif » que les beaux esprits d'Alexandrie lui donnaient. Tout cela n'empêcha pas Cléopâtre d'accepter les avances de son oncle. Amoureux répugnant peut-être, du moins il était roi, et tout ce qu'une princesse macédonienne demandait au mariage c'était d'avoir part à un trône. Telle fut son unique condition et Évergète l'accepta. La mère fut outrée d'apprendre cette nouvelle ; oubliant sa propre situation, elle dénonça le mariage comme incestueux. Évergète ne se rendait-il pas compte que deux reines avec un roi feraient de l'Égypte la risée du monde ? Ce sarcasme fut inutile ; le mariage était déjà consommé ; la seule concession qu'il pouvait offrir à la mère était de lui donner la place d'honneur dans le protocole royal. Ainsi l'an 143 av. J.-C., vit paraître une réédition du règne à trois : le « gouvernement du Roi Ptolémée, de la Reine Cléopâtre sa Sœur et de la Reine Cléopâtre son Épouse, les dieux Évergètes ».

(1) Connue sous le nom de Cléopâtre III.

Inquiété par le rapport de Minucius Thermus, le Sénat désira un supplément d'information au sujet de l'Égypte. Dans tout l'Orient méditerranéen, il n'y avait, semble-t-il, que confusion et discorde. Les rois se querellaient perpétuellement avec les reines, et leurs sujets les maudissaient les uns et les autres. La Syrie s'était scindée en deux royaumes, l'Égypte n'était pas moins divisée. En 136 av. J.-C., Scipion Émilien, le second Africain, accompagné de deux sénateurs et de Posidonius, philosophe stoïcien, quitta Rome pour « inspecter les royaumes de ses alliés ». Alexandrie fut le premier port où il aborda et Évergète souhaita la bienvenue à cet hôte de marque (1). Assurément ces deux hommes devaient faire une drôle de paire ; par l'aspect et les allures, ils étaient l'antithèse l'un de l'autre : le visiteur, imposant, grave et laconique, avait l'air de ce qu'il était en réalité, un illustre capitaine ; l'hôte, prince minaudier et bavard, court sur pattes et si obèse que « ses longs bras ne pouvaient se joindre sur son ventre », avait l'air d'un pitre (2). Le contraste de leur habillement était

(1) Diodore, livr. XXXVII.
(2) Athénée, livr. XII, ch. LXXIII.

encore plus étrange : tandis que Scipion portait une simple toge ajustée sur son corps, Évergète arborait un manteau excentrique, qui descendait jusqu'aux chevilles, et une tunique à manches tombantes sur les poignets ; les deux vêtements, au surplus, étaient assez transparents pour laisser voir la difformité de son corps. Dans l'espoir que ce luxe impressionnerait son hôte, le roi organisa une longue série de banquets, de parades, de jeux et de spectacles ; mais ses peines furent inutiles ; Scipion ne considéra ces divertissements que comme l'amusement d'un roi futile et d'un peuple frivole. Il n'apprécia pas davantage les parasites du palais qui s'attachaient à ses pas, dans l'espoir d'avoir l'honneur d'être présentés au destructeur de Carthage. Les temples et les bâtiments lui plurent davantage que les habitants. Leur aspect était incomparable ; l'art des architectes s'ajoutait à l'œuvre de la nature. Vers la mer s'élevait dans le ciel la tour étincelante de Pharos ; vers la terre brillaient les eaux sombres du Lac Maréotis. Dans le Séma, Scipion contempla le sarcophage d'or d'Alexandre, capitaine plus renommé que lui-même ; à l'Arsinoeum, il s'arrêta pour méditer sur la carrière de cette reine d'Égypte, qui aimait son frère. Étant lui-même fin lettré, il voulut visiter le Musée et la Bibliothèque. Il fut déçu : les salles du premier étaient désertes, les bancs de la seconde étaient vides ; terrifiés par les proscriptions et les confiscations, professeurs ou élèves avaient trouvé asile ailleurs. Heureux d'échapper aux attentions de son hôte, Scipion remonta le Nil ; il remarqua l'activité du cultivateur et la fertilité du sol. L'Égypte lui parut ne manquer de rien pour être heureuse si ce n'est d'un bon gouvernement ; mais il ne trouva guère de traces de ce bienfait inestimable. L'administration était indolente et corrompue, et le pays en était la victime. Il n'alla pas plus loin que Memphis ; Thèbes ne l'attirait pas ; il était Romain, il ne s'intéressait pas au passé. Avant de partir pour Chypre, Scipion conseilla à Évergète d'amender ses méthodes et lui recommanda de penser moins à lui et davantage à son peuple, et de purger le gouvernement de ses vices.

Si elle l'avait osé, c'est bien ce conseil qu'Alexandrie aurait donné. Elle pouvait admettre le mariage avec une sœur, mais non pas le mariage encore avec la fille de cette sœur ; elle pouvait pardonner l'assassinat d'un prétendant au trône, mais pas le meurtre d'un enfant, héritier légitime. De nouvelles proscriptions renforcèrent l'impopularité du roi. Toujours assoiffé de sang, Évergète ne faisait plus de distinction entre amis et ennemis. Alexandrie implorait les dieux de la délivrer de ce tyran incestueux. On put croire que cet appel avait été entendu, lorsqu'on apprit que Galaestes, Alexandrin fugitif en Grèce, enrôlait des mercenaires pour appuyer la cause d'un enfant qu'on disait être fils légitime de Philométor, et par conséquent héritier légitime du trône. Mais le recrutement était lent ; sans argent et sans crédit, Galaestes ne pouvait offrir que des récompenses à venir. Or le mercenaire se méfiait des promesses. C'était regrettable, car Évergète n'eût pas été en état de se défendre. Ses troupes s'étaient mutinées ; elles refusaient de combattre, à moins qu'on augmentât la solde et qu'on améliorât les conditions du service. Évergète ne voulut ou ne put satisfaire cette exigence. La situation devenait critique ; l'armée, furieuse, était sur le point de marcher contre son misérable maître, lorsque Hierax, le commandant en chef, fournit de sa propre bourse, l'argent qui manquait. Galaestes et le jeune prétendant disparurent et cette menace se dissipa. Ce fut du moins un avertissement ; Évergète, toujours prêt à passer d'un extrême à l'autre, changea de méthode. Se rappelant le conseil de Scipion, il cessa les proscriptions et les confiscations ; Rome ayant reconnu la souveraineté de la Judée, il cessa aussi de persécuter la communauté juive. Il flairait en effet des représailles possibles. Un nouveau régime, celui des Macchabées, venait de s'établir en Judée ; Évergète tremblait que cette famille formidable ne prît en mains la cause de ses coreligionnaires d'Égypte. Les Macchabées disposaient d'une arme fort efficace : il leur suffisait d'élever légèrement leurs droits, à l'importation, pour ruiner le commerce prospère d'Alexandrie avec Jérusalem. Il correspondit avec Rome sur ce point ;

il implora le Sénat, en dehors de toute considération d'amitié pour l'Égypte d'intervenir et de forcer ses amis les Macchabées à admettre à Jérusalem les marchandises d'Alexandrie en franchise. En même temps, il invitait le grand-prêtre à favoriser une entente amicale entre les Sanhédrins d'Alexandrie et de Jérusalem, en faisant connaître à ce dernier que le Musée et la Bibliothèque accueilleraient tous les écrivains juifs. Il y avait alors beaucoup de place dans ces deux institutions. Les lettrés, les savants de marque ne se souciaient plus de poursuivre leurs études à Alexandrie. Le Musée était moribond ; Évergète en avait coupé les subsides ; maîtres et élèves étaient partis ailleurs. A Pergame et dans d'autres cours d'Asie, ils trouvaient un accueil plus hospitalier ; Alexandrie ne tenta pas de rétablir son ancienne prééminence dans le monde savant. Cependant les écrivains juifs qui acceptèrent l'invitation d'Évergète tirèrent profit de leur séjour à Alexandrie. C'est le moment où la doctrine platonicienne commence à influencer la pensée des auteurs juifs ainsi que les traducteurs des Livres saints hébraïques. Il est certain que la littérature judaïque a été enrichie par le *Livre de Sapience*, faussement attribué au roi Salomon, et par l'histoire des *Macchabées* qui sont les deux productions du Judaïsme alexandrin de cette époque.

Ainsi passèrent les premières années de ce règne à trois : un roi encombré de deux femmes jalouses, dans une capitale qui alternativement l'adulait ou le redoutait. L'Égypte ne prospéra guère sous cette trinité de souverains ; tumultes et émeutes, qu'on désignait officiellement sous le nom d'*Amixia* ou « sauvagerie », s'étendirent dans toute la vallée du Nil. Fidèle à sa nouvelle politique de conciliation, Évergète publia une série de décrets ou *philanthropa*, promettant l'amnistie, la suppression des taxes, etc. Mais le pays n'était pas d'humeur à écouter ; forcé de réprimer la rébellion, Évergète eut recours aux armes. La répression fut particulièrement sauvage dans la Thébaïde : Hermonthis (le moderne Armant) et autres villes furent prises d'assaut, leurs habitants passés par l'épée. Ayant assouvi

sa passion du massacre dans la Haute Égypte, Évergète se tourna vers la Basse Égypte et vers Alexandrie en particulier, de sorte que son nom fut exécré universellement. Une dernière atrocité déchaîna la fureur de la capitale. Rassemblant la jeunesse de la cité, il la fit pousser dans le Gymnase et mit le feu à l'édifice. Terrifiée par cet holocauste, une foule furibonde de pères et de frères se précipita sur le palais, réclama en hurlant la mort de l'auteur de ce crime monstrueux. Ils arrivèrent trop tard. Le palais était vide, le criminel hors de leur portée ; Évergète s'était embarqué et faisait voile vers Chypre. Sa femme Cléopâtre III, leurs cinq enfants et le jeune Memphidès, son fils né de Cléopâtre II l'accompagnaient.

Là, il médita tout à son aise sa vengeance ; il fit appel à la Cyrénaïque pour lui procurer une armée, il demanda des mercenaires au Péloponèse, tandis qu'Alexandrie, respirant plus librement, s'occupait de choisir un successeur au trône. En dehors des enfants nés du mariage d'Évergète, et qui étaient à Chypre, hors de portée, il n'y avait pas d'héritier légitime. Il ne restait que Cléopâtre II parmi les femmes en ligne directe. Si elle n'avait été une femme, le peuple l'aurait élue. L'Égypte conservait un bon souvenir de l'épouse et compagne de Philométor, son frère aîné, et Alexandrie sympathisait cordialement à son malheur d'être unie au cadet. Trop discrète pour faire valoir ses prétentions, Cléopâtre II attendait patiemment la décision. Le préjugé grec contre le gouvernement d'une femme était fort et la difficulté de concilier le sentiment avec la nécessité semblait insurmontable, lorsqu'un philosophe ingénieux proposa un mariage dynastique entre la reine et le vice-roi de Cyrénaïque, fils bâtard d'Évergète. Ce n'était pas une solution idéale, puisqu'on ne pouvait guère attendre d'héritier, vu l'âge mûr de Cléopâtre ; mais cela tranchait la difficulté présente et l'Égypte n'avait pas coutume de penser à l'avenir. L'affaire se réduisait à sonder les deux parties intéressées. Mais le bruit de ce projet parvint à Chypre ; Évergète riposta sauvagement selon son habitude. Un crime de plus ne comptait pas pour cet homme vindi-

catif : il rappela son fils à Chypre et le tua (1). Cette nouvelle horrifia Alexandrie ; les citoyens brisèrent les statues qu'Évergète, dans sa vanité, s'était élevées sur les places de la ville, ils en jetèrent les débris dans la mer et prièrent Cléopâtre de monter sur le trône. C'était sans doute une folie d'accepter : elle devait pourtant savoir jusqu'où allait la capacité de vengeance d'Évergète. Son anniversaire de naissance approchait et il se promit de lui offrir un présent digne d'un tel jour. Ce soir-là, une nombreuse société soupait au palais et diverses délégations vinrent s'y joindre plus tard, pour souhaiter à Sa Majesté santé et bonheur. A peine avaient-ils pris place que deux esclaves déposèrent aux pieds de Cléopâtre un coffre envoyé par Évergète. Macabre présent : c'étaient les restes mutilés et déchirés de son fils Memphitès... C'est ainsi qu'Évergète entendait figurer la Passion d'Osiris (2).

Le règne de Cléopâtre seule ne dura que quelques mois. L'âge s'appesantissait sur elle : le diadème pesait lourdement sur son front, le sceptre tremblait dans sa main ; son esprit était encore vif, mais sa volonté active avait disparu. Les pétitions n'étaient plus lues, les décrets n'étaient plus signés, et la confusion qui avait envahi le palais, gagna à son tour l'administration. La reine s'intitulait Philométor Sôteïra ; mais sôteïra, c'est-à-dire, sauveuse, de quoi ? Le plus fervent de ses partisans n'aurait pu le dire. Par ci par-là, le clergé faisait poser des inscriptions en son honneur, adressées à la « Reine Cléopâtre, déesse Évergète » ; de temps à autre, soulagé par la suppression de quelque taxe odieuse, le peuple faisait l'éloge de la reine. Mais ces inscriptions et ces concessions ne pouvaient contenir la marée montante du mécontentement. Une nouvelle période d'Amixia, de nouveaux désordres survinrent et le gouvernement fut trop faible pour les réprimer. Pendant ce temps Évergète s'apprêtait à reprendre possession de son royaume. Le terrain fut préparé avec soin ; envoyés de Chypre, une bande d'espions et d'agents se faufilèrent à

(1) DIODORE, livr. XXXIV, ch. XIV.
(2) JUSTIN, livr. XXXVIII, ch. VIII.

Alexandrie ; ils se gaussaient des gens assez lâches pour se soumettre au gouvernement d'une femme. Les railleries médisantes portaient d'autant mieux qu'elles contenaient un fond de vérité. Encouragé par cette situation Évergète, en 129 av. J.-C., passa la mer. Ses troupes firent quelques pas dans la ville, et la garnison surprise capitula. Cléopâtre II s'enfuit en Syrie.

La confusion régnait de nouveau dans ce pays. La victoire de Philométor à Œnoparas, en 145 av. J.-C., n'y avait apporté aucun remède. La révolution et le schisme étaient endémiques en Syrie. Démétrius II, fils de Démétrius Ier avait sa cour à Séleucie de Piérie, port de la capitale, et Antiochus VI, fils d'Alexandre Balas, avait la sienne dans la capitale même, à Antioche. Mais Antiochus était impopulaire comme son père l'avait été. Un noble puissant, Tryphon, souleva une émeute et se proclama roi. Pendant ce temps, Démétrius II était parti pour conquérir la Parthie, et c'est à sa femme, Cléopâtre Théa, fille de Philométor d'Égypte, qu'incomba la tâche de tenir Tryphon en échec. Mais cela dépassait ses forces. Lorsqu'on apprit la déroute de l'armée et la capture de Démétrius, Antiochus avança sur Séleucie et Cléopâtre se réfugia à Ptolémaïs (la moderne Saint-Jean d'Acre). Elle y appela le frère cadet de son mari, un autre Antiochus. Ce prince était prêt à marcher contre n'importe qui, s'il pouvait seulement être sûr de la bonne foi de sa belle-sœur ; il jura que s'il était armé aux frais de la reine et soutenu par des troupes égyptiennes, il tiendrait tête à une douzaine d'ennemis. Il pensait qu'un mariage serait la meilleure solution et il fit des propositions à Cléopâtre. Il sut plaider sa cause avec habileté, il argua que la captivité de Démétrius serait sans doute longue et insinua que son frère allait épouser une princesse parthe. Cléopâtre, indignée de cette nouvelle, consentit. Au point de vue politique, cette union fut un succès. La Syrie accepta le jeune Antiochus comme roi, et Rome n'y fit pas d'objection. Bref, tout alla bien jusqu'en 130 av. J.-C., où Antiochus, dans sa présomption, marcha sur la Mésopotamie. La campagne se termina par

sa mort, et Démétrius, ayant réussi à s'enfuir, revint ; mais Cléopâtre refusa de le rejoindre. Peut-être pleurait-elle la mort d'Antiochus, mais il est plus probable qu'elle ne voulait pas partager la souveraineté avec une petite Parthe insignifiante que son mari avait épousée.

Cléopâtre II, fugitive d'Égypte, supplia sa fille Théa de pardonner à Démétrius. Elle donnait ce conseil, moins par respect pour la sainteté des liens conjugaux, que dans l'espoir que Démétrius, reconnaissant, l'aiderait à rentrer en Égypte. Mais Théa refusa de se réconcilier avec son premier mari, et la mère entreprit de son propre chef une correspondance avec le roi. Elle lui conseilla dans son propre intérêt, d'envahir l'Égypte ; sur sa parole de reine elle assurait son champion que l'Égypte l'accueillerait en sauveur. L'appât était bien amorcé et Démétrius le goba. Il s'avança à travers la Phénicie et le Sinaï, et somma Péluse de se rendre. Mais Cléopâtre II l'avait trompé : Péluse ne voulut pas parlementer avec lui, l'Égypte ne souhaitait pas un sauveur de la race des Séleucides. Les rapports défavorables qu'il recevait de Syrie accroissaient son inquiétude : Antioche correspondait avec Évergète pour le prier de remplacer son roi par un prince de son choix. La vanité d'Évergète fut flattée et il songea un moment à poser sa propre candidature. De plus amples réflexions le firent hésiter ; il savait qu'Antioche était aussi inconstante qu'Alexandrie. Il était devenu trop prudent pour se laisser prendre à un piège. Mais un jeune homme d'Alexandrie, qui se donnait pour un second fils d'Alexandre Balas, y alla à sa place et la Syrie l'accepta. Pendant ce temps, Démétrius se hâtait de rentrer pour défendre son patrimoine, mais il arriva trop tard. Repoussé successivement devant plusieurs places fortes, il prit la fuite. Tyr même l'abandonna ; c'est dans cette ville qu'en 126 av. J.-C. ses poursuivants le trouvèrent et le tuèrent. Le nouveau prétendant allait arriver, et Cléopâtre Théa assuma la royauté sous le nom de « Reine Cléopâtre, déesse de l'Abondance ». Il est certain que cette épithète était bien choisie si elle se rapportait à sa vie orageuse, à son caractère vindicatif et jaloux, qui rappelait celui de son oncle Évergète. Mais la fin de cette femme trop passionnée était proche. Séleucus, son fils aîné, né de Démétrius, perdit la vie pour s'être témérairement intitulé roi et un miracle seul sauva le cadet du même destin. Il avait eu des soupçons et il obligea sa mère à boire la coupe de vin qu'elle lui offrait. C'était du poison, et c'est ainsi que périt cette Théa, nature violente entre toutes.

Évergète estimant que sa sœur Cléopâtre II était plus dangereuse en Syrie qu'en Égypte, proposa une réconciliation et rétablit une fois encore le règne à trois, en 124 av. J.-C. Si les inscriptions et les bas-reliefs nous donnent une peinture exacte, le trio dès lors enterra ses divergences. A Cos, une stèle rappelle que le « Roi Ptolémée, la Reine Cléopâtre sa Sœur et la Reine Cléopâtre son Épouse, ont honoré Hiéron, protecteur de la famille royale, d'une couronne d'or et d'une statue » (1) ; à Komombo, un relief montre le frère, la sœur et l'épouse recevant des présents de la main de Horus. Évergète probablement s'était adouci avec les années, ou bien il fut piqué de l'ambition de devenir écrivain. Comme la plupart des rois écrivains, il était convaincu que le monde tirerait grand profit de son savoir ; mais sa présomption était plus grande que son talent. Ses *Memorabilia* ou commentaires, en vingt-quatre gros volumes, ramas d'expériences personnelles et de notules d'histoire naturelle, semblent n'avoir qu'une médiocre valeur littéraire, si les passages conservés par Athénée en sont des spécimens authentiques. Néanmoins ces *Memorabilia* donnèrent à la culture alexandrine un nouvel essor. Encouragés par cet exemple, les étudiants affluèrent de nouveau à la Bibliothèque, écrivant avec tant d'activité que les libraires royaux ne pouvaient plus satisfaire les commandes de papyrus. Évergète dut en interdire l'exportation. Pergame se plaignit amèrement, mais en vain, car Évergète était bien le dernier prince à favoriser la culture chez un voisin, à ses dépens.

(1) W. Dittenberger, *loc. cit.*

Il se mit aussi en tête de cultiver la géographie. En écrivant ses *Memorabilia*, il avait été frappé de ce qu'on savait si peu de chose du monde au delà du détroit de Bab-el-Mandeb. L'exploration de l'Océan Indien en était restée à la navigation de Néarque, de l'Indus au golfe Persique. Personne ne s'était aventuré à achever le périple de l'Arabie. Mais un navigateur explorateur, Eudoxe de Cyzique, vint à Alexandrie, dans l'espoir d'obtenir la protection du roi. Ce marin avait en tête de découvrir la route maritime de l'Inde, pays considéré jusqu'alors comme inaccessible, sauf par la voie de l'Euphrate et du Golfe persique. L'aventure intéressa Évergète ; il fournit des navires et donna sa bénédiction à l'expédition. Eudoxe partit donc, passa le détroit et, au bout d'un certain temps, revint en Égypte, jurant qu'il avait vu l'Inde. Cette prétention est douteuse ; il est plus probable qu'ayant perdu son orientation, il prit pour l'Inde ce que nous appelons la Côte des Somalis.

Le goût de s'instruire et la protection des lettres semble avoir provoqué chez Évergète un changement de mentalité, transformation mystérieuse, inexplicable autrement que par cette hypothèse. De tyran capricieux qu'il était, il devint un souverain bienveillant, et le libertin se changea en un homme vertueux. De ce moment, le bien-être de ses sujets fut sa seule préoccupation et la suppression des abus du gouvernement retint son attention. C'était évidemment une sensation toute nouvelle et ce vieux voluptueux devait s'en réjouir. Certains instincts hérités l'orientaient dans cette direction : les Ptolémées s'étaient tous crus hommes d'État remarquables, et Évergète respectait cette tradition familiale. Par exemple, le geste que voici était habile : la fin d'une proclamation aux noms du « Roi Ptolémée, de la Reine Cléopâtre sa Sœur et de la Reine Cléopâtre son Épouse » invitait l'Égypte à oublier le passé. C'était effectivement une généreuse amnistie pénale, par laquelle le trône unifié « pardonnait à ses sujets leurs erreurs, crimes, et levait les inculpations et condamnations de toutes sortes, à l'exception des cas de meurtre prémédité et de sacrilège », et il décrétait encore que « tous ceux qui

se cachaient pour cause de vol ou autres délits pouvaient rentrer chez eux et reprendre leurs occupations, et que les propriétés qui leur restaient ne seraient pas vendues » (1).

Ensuite vint le tour du citoyen soumis à la loi civile. Ses redevances arriérées « en blé et en argent » lui furent remises, sa marchandise ne fut plus à la merci d'une douane arbitraire, il n'eut plus à payer de droits « pour aller d'un point du territoire dans un autre », monopole d'État vexatoire qui s'ajoutait aux redevances légitimes. Les temples bénéficièrent d'une indulgence spéciale, en particulier « les sanctuaires d'Isis et les élevages d'ibis et d'éperviers » dans le nome Arsinoïte. Leurs arriérés leur furent remis et les malversations des prêtres furent pardonnées. « Personne », annonçait ce décret d'indulgence (2), « sous aucun prétexte, ne pourra prendre ce qui a été dédié aux dieux, ou exercer une corruption sur les surveillants des revenus sacrés ». A ce propos, Évergète éprouva de sérieux doutes sur l'honnêteté de l'administration. Il rappela brièvement aux fonctionnaires qu' « aucun agent n'a le droit de percevoir quoi que ce soit du paysan ou du contribuable au profit de la police ou des agents de l'État ». Ces derniers ne pouvaient pas non plus déposséder le paysan par fraude de ses « terres de la couronne, ni les affermer à leur gré » ; ils ne pouvaient pas non plus le forcer à « travailler à leur service » ou l'obliger à « fournir des oies, des volailles, du vin et du blé au prix qu'ils voulaient ». C'était un avertissement opportun ; l'autorité rappela à l'ordre sévèrement ses subordonnés qui enfreignaient le décret. « Tu fais la bête, Dionysios », écrivait une fois un haut fonctionnaire, « c'est à tes risques et non aux miens. Tu as l'air d'avoir perdu la raison. S'il te plaît d'être ivre, tu perdras ton poste dès demain » (3).

Sans doute, cette paysannerie faiseuse d'embarras et d'intrigues n'était pas facile à gouverner. La paix ne régnait

(1) Papyrus de Tebtunis, I, II, 5.
(2) Papyrus de Tebtunis, vol. III, I, N° 699.
(3) Papyrus de Tebtunis, vol. III, I, N° 758. Papyrus de Zénon, Musée du Caire, N° 58.964.

que rarement dans les villages : chaque propriétaire était en guerre avec son voisin ; les passions s'échauffaient : toute discussion sur l'emploi abusif de l'eau engendrait la discorde et celle-ci le meurtre. La police, bien sûr, laissait les voisins régler entre eux leurs différends domestiques et un village pouvait être décimé avant que l'autorité n'intervînt. A la campagne, les bavardages étaient rarement à court de sujets : quand on était las de parler du prix des produits agricoles, on avait un autre sujet toujours agréable : les moyens de frauder le contrôleur des taxes et les ruses qu'employait son agent ; témoin une lettre pathétique qui accuse un certain Artémidore, qualifié avec raison de « maudit du Ciel » et son collègue Ptolémée, d'avoir détourné cinq artabas de grain, qui avaient été remis en dépôt contre le paiement de la taxe. Entre les individus et l'État existait une hostilité implacable, dont les conséquences étaient plus néfastes aux premiers qu'au second. Malgré les décrets et les réprimandes, l'autorité provinciale continuait à exiger des services illicites du cultivateur et le village qui les refusait payait cher sa témérité. Comme de juste, la haine retombait sur le malheureux comarque, le moderne omda. « Tu es vraiment la seule et unique personne qui ignore perpétuellement nos instructions pressantes », écrivait Agathon avec colère à un comarque. « Bien que nous t'ayons écrit et donné des ordres, tu n'y prends pas garde » (1).

La réprimande était probablement méritée, mais l'agent de l'État, tout comme les paysans, avait fréquemment besoin de protection. Les charges étaient achetées et vendues ouvertement et le candidat élu payait un prix élevé le privilège d'assurer à l'État ses redevances. Un comogrammateus de village, ou scribe, a laissé un témoignage du prix que lui a coûté sa situation. Il avait promis à son supérieur : « Comme redevance, je payerai pour le village cinquante artabas de froment, dix de lentilles, dix de pois, dix de semences mélangées et Dorion payera également cinquante artabas de froment (1). » Sans doute cet individu et ses comparses espéraient se rattraper plus tard, mais le paiement de la redevance ne fut que le début de leurs tracas. L'autorité écrivait durement à un agent local : « Dès que tu as perçu quelque chose, tu n'exiges plus le paiement des autres ; tu es négligent ; leurs cautions devraient être ici depuis longtemps, et payées (2). » Il est certain que le gouvernement ptolémaïque avait besoin d'être épuré à cette époque, comme il l'avait été sous le premier Évergète.

(1) Papyrus de Tebtunis, vol. III, I[re] part. N° 768.

Le citadin vivait plus agréablement ; il rencontrait ses relations dans les cercles locaux qui se multiplièrent dans les provinces. Ces institutions étaient plus sociales que politiques ; c'étaient des corporations ou peut-être des sortes de syndicats, dont les membres combinaient les affaires avec la sociabilité. Une certaine méthode inspirait les débats ; on tenait des procès-verbaux, où les noms des membres et des invités présents, les détails des réunions étaient consignés minutieusement. Un certain Hermias et ses amis, d'Hibeh (près de Beni Suef), probablement des cochers et des palefreniers, avaient l'habitude de se rencontrer dans le « grenier à blé » ou dans la « salle des harnais » de quelque écurie (3). C'était sans doute une joyeuse compagnie, qui aimait le vin (un bon crû Memphite), qui admirait le jeu du flûtiste Hellanicos et applaudissait la danse de l'inévitable catamite, jeune garçon habillé en femme. Ces cercles se soutenaient par des cotisations, et les frais des réunions étaient partagés entre les membres et les invités. Un de ces comptes qui a échappé à la destruction se montait à trois drachmes d'argent par tête : somme considérable pour des serviteurs dont les gages mensuels ne devaient guère dépasser cinq drachmes. A côté de ces cercles existaient aussi beaucoup de confréries religieuses et d'assemblées présidées par des prêtres. Ainsi l'une de ces corporations, à Syène ou Assouan, pro-

(1) Papyrus de Tebtunis, vol. I, III, 9.
(2) Papyrus d'Hibeh, vol. I, N° 46, p. 189.
(3) Edgar, C. C., *Raccolta di Scritti in onore G. Lumbroso*, Milan, 1926.

pageait le culte des divins Ptolémées, une seconde à Taposiris (Aboukir) celui des dieux Osiris et Isis, une troisième, dans l'Arsinoïte ou le Fayoum, celui du dieu crocodile Suchos, une quatrième à Alexandrie du dieu Anubis.

L'existence de ces cercles et sociétés implique un certain niveau d'instruction dans l'Égypte provinciale, et les papyrus de cette époque confirment cette conjecture. Les jeunes gens devaient passer un examen de capacité avant d'être admis dans les services publics. Ainsi un correspondant de Tebtunis fait allusion à un examen de hiératique et de démotique pour les candidats avant leur ordination à la prêtrise ; un autre correspondant félicitait son fils d'être devenu précepteur de la famille du médecin de l'endroit, probablement Égyptien, à cause de sa connaissance du démotique. Le Grec aisé en Égypte envoyait ses fils à l'étranger pour compléter leurs études ou profitait d'un gymnase voisin pour faire instruire sa famille sur place. Ces gymnases, fondés et probablement subventionnés par l'État, procuraient, on n'en peut douter, une instruction assez bonne. Le gymnasiarque ou directeur était un notable de l'endroit, qui portait le titre honorifique d'épistate ; l'élève, le futur éphèbe, ordinairement fils d'un clérouque, ex-mercenaire, était, comme son père, assujetti au service militaire en cas de danger national. L'exemple se répandit dans les pays voisins ; certains princes d'Asie Mineure, instituèrent dans leurs royaumes des écoles semblables. Les îles et les cités pauvres de la Grèce se hâtèrent de demander à l'opulent roi d'Égypte une subvention qui leur permît de créer aussi des gymnases. Ptolémée Philadelphe fut assailli d'appels de ce genre ; mais ce Ptolémée avait d'autres emplois pour son argent et son affection pour l'hellénisme n'allait pas au delà d'un patronage gratuit. On avait beau promettre de lui ériger une statue sur la place du marché, il s'en tenait à son refus.

Les étrangers à l'Égypte ne connaissaient pas cette société bucolique. Peu de visiteurs allaient plus loin qu'Alexandrie, car le monarque qui avait honte de laisser voir le dénuement du pays, décourageait les excursionnistes de re-

monter le Nil. Ce principe ne pouvait pas toujours être maintenu. Lorsque Lucius Mummius, « sénateur romain de haut rang », exprima le désir de voir un peu la campagne, le gouvernement dut faire une exception. Du moins on réduisit l'expédition de Mummius au nome Arsinoïte, où se trouvaient les domaines royaux réservés aux soldats licenciés et aux officiers à la retraite. C'était le seul nome où l'autorité du roi était indiscutée. Dans cette région, on l'espérait, ce Romain de marque apprécierait l'attitude bienveillante du gouvernement pour le peuple. C'est ainsi que Lucius Mummius, soigneusement piloté et accueilli avec hospitalité, fit sa tournée à Philadelphie, chef-lieu du nome. Il explora le mystérieux Labyrinthe, il donna à manger aux crocodiles sacrés « les morceaux de choix traditionnels » et constata le respect universel qu'inspiraient ces monstres bizarres. La popularité du dieu crocodile Petesuchos, l'étonna sans doute ; dans un seul village, on lui montra cinq sanctuaires élevés en l'honneur de cette divinité.

Un événement plus important que la réception d'hôtes de marque fut la réforme du système judiciaire. Pour la procédure criminelle, l'Égypte avait essayé d'abandonner les usages archaïques et draconiens des Pharaons. Le parjure n'était sans doute plus puni de mort, comme une offense aux dieux, ni l'adultère de mille coups de lanières, comme une offense à la moralité. Les fonctions judiciaires furent séparées des fonctions sacerdotales. La cour suprême, une fois enlevée aux clergés d'Héliopolis, de Memphis et de Thèbes semble avoir fait place à un tribunal plus compétent pour appliquer la loi, et dans le nome, le stratège ou gouverneur semble avoir remplacé le grand prêtre.

Le développement du commerce nécessita aussi une révision complète de la procédure civile. Les formes existantes ne pouvaient plus avoir cours dans une communauté commerciale. Évergète balaya hardiment les fatras qui embarrassaient la cour autant que le plaideur. En dépit de la tradition, il introduisit une procédure qui garantissait une libre audience impartialement aux Grecs et aux Égyp-

tiens, procédure qui par la forme est le prototype des tribunaux égyptiens mixtes d'aujourd'hui. Jusqu'alors l'usage avait été flottant. Les procès intentés entre Grecs, ou entre les communautés étrangères et égyptiennes étaient jugés par les chrématistes ou juges grecs, suivant la loi grecque ; les procès entre Égyptiens, par les laocrites ou juges égyptiens, suivant la loi établie par le temple. Mais depuis que les Égyptiens s'étaient mis au commerce, des difficultés avaient surgi. Les contrats entre Grecs et Égyptiens étaient rédigés indifféremment en grec ou en démotique, et dans les débats sur l'interprétation des clauses, chaque partie réclamait comme arbitre un juge de sa nationalité. Pour mettre un terme à cette confusion, Évergète décréta que les contrats contestés écrits en grec seraient jugés par les chrématistes, et les contrats écrits en démotique par les laocrites, sans s'occuper de la nationalité des plaideurs. C'était une réforme appréciable.

L'intérêt que le roi prenait à l'administration eut pour conséquence que la correspondance entre la capitale et les nomes ou la province s'accrut. Le commerce épistolaire se répandant, la communication orale fut moins employée. Le commerçant comme le fonctionnaire trouvait nécessaire de correspondre avec ses agents provinciaux et le besoin se fit sentir d'intensifier les services de transports. Il faut croire que des mesures furent prises pour les améliorer puisque, malgré son volume croissant, la correspondance royale et gouvernementale était expédiée rapidement et régulièrement de la capitale en province et inversement (1). Dans différents centres, des bureaux entretenus par l'État, munis de postiers et d'escortes, recevaient et expédiaient les lettres et les paquets deux fois par vingt-quatre heures. Chaque bureau tenait un journal (2) ou registre du relai, où étaient notées les heures d'arrivée et de départ des courriers et le contenu de chaque colis. C'est ainsi qu'un jour à Héracleopolis, « à la première heure, Théocreste délivra à Dinias trois rouleaux venant du haut pays, dont deux

(1) F. Preisicke, *Die Ptolemaische Staatspost*, Leipzig, 1907.
(2) Papyrus d'Hibeh, 110.

étaient pour le roi Ptolémée et un pour le dioecète Apollonios, et Dinias les transmit à Hippolysos ». Deux jours après, un courrier plus abondant arrivait de la capitale. Un certain Nicodème « remettait du bas pays à un certain Alexandre des rouleaux du roi Ptolémée pour Antiochos dans le nome Héracléopolite et d'autres à l'adresse de Démétrios qui s'occupait des éléphants en Thébaïde, à Antiochus d'Apollonopolis la Grande, à Théogène le receveur, à Zoïlos le boulanger et à l'économe Dionysios ».

Cette organisation perfectionnée nous fait penser que le bureau local recevait et délivrait non seulement la correspondance officielle mais aussi la correspondance privée, dans sa circonscription ; sans quoi une bourgade rurale insignifiante comme Heracleopolis n'aurait pas eu besoin des services de quarante-quatre postiers. Le courrier royal allait à cheval, le courrier privé à pied et le transport des paquets se faisait à dos de chameaux. Toutefois les frais incombant à l'État étaient probablement assez modérés. Les courriers montés étaient des jeunes gens de bonne famille, fils de clérouques, tenus de fournir un ou deux chevaux pour le service du roi ; les postillons et leurs escortes étaient d'humbles paysans qui ne touchaient aucune rétribution pour leurs services. C'était une organisation économique et apparemment efficace. Elle est toute à l'honneur de l'administration ptolémaïque, bien que celle-ci n'ait fait peut-être que perfectionner une institution perse.

Avec l'âge, un désir ardent de popularité s'empara d'Évergète ; passion née peut-être de l'espoir d'effacer le souvenir des crimes et des folies passés et d'entrer dans l'histoire comme un souverain bienveillant, soucieux du bien-être de ses sujets. A cet effet, il imita les réformes apportées par son royal frère : il exhorta l'administration à mieux traiter les villageois qui se plaignaient, et il recommanda à ces derniers d'aplanir leurs différends avec l'État. Durant toute l'époque ptolémaïque, le premier conseil était grandement justifié. L'attitude de l'administration était toujours arbitraire ; le décret royal qui interdisait « aux fonctionnaires de la couronne, de l'état et aux insti-

tutions religieuses d'arrêter quiconque pour motif de dette privée ou de rixe » était lettre morte. De même son corollaire qui requiérait l'administration de « traduire les délinquants devant un magistrat ». D'autres griefs légitimes se firent jour durant cette époque de réformes : notamment ceux des prêtres et du peuple de Philae, qui se plaignaient amèrement d'avoir à fournir gratis aux troupes et aux officiers, le vivre et le couvert. C'était la loi de cette île, mais dans les années de basses crues du Nil, la famine y faisait des victimes. Évergète releva Philae de cette obligation et les prêtres reconnaissants placèrent dans le temple d'Isis un petit obélisque, où l'on avait gravé l'ordre du roi. Son intérêt pour tout ce qui concernait la religion égyptienne était aussi universel que celui de ses prédécesseurs ; il protégea tous les dieux, il restaura à ses frais les temples et les sanctuaires ruinés, comme l'attestent les inscriptions et les reliefs de Karnak, Medinet-Habu, Deir el Bahari, Deir el Medineh, El Kab et ailleurs.

Il accorda au grand temple d'Edfou, qui approchait de son achèvement, un honneur particulier : il dédia dans son enceinte un temple à Horus, et posa les fondations des deux pylones massifs qui gardaient l'entrée de la grande cour. Ce noble temple, de style purement égyptien, qui avait été commencé par le premier Évergète un siècle auparavant, allait être terminé. C'était une création splendide, que les Ptolémées successifs avaient embellie selon leur fantaisie. Il n'était en rien d'inspiration grecque. Le plan et la décoration étaient parfaitement conformes au style pharaonique et les constructeurs n'avaient pas essayé d'harmoniser deux styles architecturaux ou deux croyances religieuses qui étaient incompatibles (1). Les Ptolémées n'avaient pas l'habitude de favoriser une entreprise qui n'eût pas chance d'être appuyée par un clergé conservateur. L'Égypte rurale obéissait aux prêtres, aussi pour s'assurer leur bonne volonté, la dynastie était prête à payer largement. La récompense valait bien ce sacrifice, puisque c'est

(1) G. Steindorff, *Egyptian Art*, *Baedeker's Egypt*, Leipzig, 1929.

par les soins obligeants des prêtres que le roi pouvait prétendre aux honneurs divins. Entré dans le temple sous les pylones, il devait traverser la grande cour et la salle, et faire halte sur le seuil du sanctuaire. Mais là, les prêtres qui l'accompagnaient se retiraient et accomplissaient les cérémonies rituelles, tandis que le roi s'avançait seul pour parler au dieu lui-même.

Edfou était un temple qui devait ses revenus fort importants aux bienfaits des Ptolémées successifs. La superficie de ses possessions en terres approchait du chiffre étonnant de 18.336 aroures, soit cinquante kilomètres carrés. Son revenu s'augmenta ensuite d'une subvention annuelle du trésor royal payée partie en espèces, partie en nature. Mais des rumeurs défavorables au temple étaient parvenues à Alexandrie. Évergète estima que c'était son devoir de parler franchement au clergé sur ce point. On disait couramment que les prêtres épuisaient la congrégation, s'engraissaient aux dépens du temple. Le roi fit des reproches aux coupables. Leur avarice et leur malveillance, dit-il, étaient proverbiales dans toute l'Égypte, et la réputation du temple eût été bien supérieure si les prêtres s'étaient abstenus de pillage et de médisance, s'ils avaient modéré leur arrogance, et s'ils se rappelaient mieux leur mission sacrée. Le Prophète du Temple et ses acolytes inclinèrent la tête et Évergète continua son sermon (1) : que le prêtre mette un terme à ses habitudes d'escroquerie, qu'il s'abstienne de discours profanes et de vaines rodomontades. La remontrance devait être méritée, sans quoi Évergète n'aurait pas commandé au grand prêtre d'inscrire cette admonestation sur les murs du temple.

Faire graver des inscriptions et sculpter des reliefs ne satisfaisait pas l'ambition d'Évergète. Il désirait avant tout rivaliser avec son ancêtre et homonyme, le premier Évergète ; par exemple en construisant un vaste sanctuaire, où il eût installé quelque divinité oubliée ou négligée de l'ancienne Égypte. Mais une telle entreprise dépassait ses

(1) W. Otto, *Priester und Tempel im Hellenistischen Aegypten*, Berlin, Leipzig, 1905-8, vol. II, p. 238.

forces. Dans les quelques années qui lui restaient à vivre, Évergète pouvait-il espérer bâtir un temple qui rivalisât de grandeur et de beauté avec celui d'Edfou ? Pouvait-il découvrir dans le panthéon égyptien un dieu national qui ne possédât pas déjà ses fidèles adorateurs ? Il lui vint à la fin une inspiration lumineuse. A Memphis les Perses avaient résolu la même difficulté en déifiant Imhotep, vizir, médecin et architecte de Zozer, Pharaon de la IIIe Dynastie. Évergète fit comme eux ; il choisit Amenhotep, fils de Hapu, personnage distingué de la XVIIIe Dynastie pour lui conférer des honneurs spéciaux et pour consacrer, à Thèbes, une chapelle à sa mémoire. Étrange fantaisie assurément ; mais ce qui est plus étrange, c'est que le clergé et les laïques firent bon accueil à ce nouveau dieu dans leur panthéon déjà surpeuplé.

Ce fut le dernier acte public d'Évergète. Il mourut en 116 av. J.-C., dans sa soixante-neuvième année. Sous une forme ou l'autre, il avait porté le titre de roi pendant cinquante-trois ans : six ans avec son frère Philométor, à Alexandrie, dix-huit ans à Cyrène, puis de nouveau en Égypte pendant vingt-neuf ans. L'histoire l'a marqué comme le plus vicieux et le plus égoïste de tous les Ptolémées. Malgré son changement d'attitude dans les dernières années de sa vie, ce jugement ne semble pas injuste.

CHAPITRE XI

PTOLÉMÉE SÔTER II, dit LATHYRE	116-106 av. J.-C.
PTOLÉMÉE ALEXANDRE Ier	106-88 av. J.-C.
PTOLÉMÉE SÔTER II, LATHYRE	88-80 av. J.-C.
PTOLÉMÉE ALEXANDRE II	80 av. J.-C.

A partir de ce moment, les Ptolémées deviennent bien plutôt une dynastie de femmes que d'hommes. Le gouvernement reste viril, mais la personnalité de la reine domine celle du roi ; cette rupture de la tradition est due à Cléopâtre II et Cléopâtre III la confirma. Sans doute l'épouse royale avait porté dès le début le titre ronflant de *basilissa ;* mais cette dignité fut vaine jusqu'à ce que Cléopâtre II, qui réclamait l'égalité réelle, eût forcé d'abord Alexandrie, puis Rome, à reconnaître sa souveraineté partagée. Ce fut un malheur pour la dynastie : Cléopâtre III, dévorée de l'ambition de régner seule, passa les dernières années de sa vie à semer la discorde parmi ses enfants.

Elle avait été bonne épouse ; elle ferma les yeux sur les infidélités de son mari, et partagea ses revers sans se plaindre. Ce ne fut pas non plus une union dépourvue d'amour : Cléopâtre donna à Évergète cinq enfants : deux Ptolémées, l'aîné, connu officiellement sous le nom de Soter II, et appelé familièrement Lathyre ou pois chiche, le cadet appelé Alexandre, et trois filles. Deux des trois filles avaient été mariées du vivant de leur père : l'aînée avec Antiochus Grypos de Syrie, la seconde, Cléopâtre IV, avec son frère Lathyre, tandis que la troisième (plus tard Cléopâtre V) attendait encore un époux. C'étaient des enfants dressés à obéir et non à aimer, la mère y veilla. Ses grossesses successives avaient absorbé les forces de Cléopâtre pendant les premières années de son règne ; mais son ambition sommeillait seulement, et elle persuada à son mari, sur son lit de mort, de la désigner comme héritière

du trône. L'héritage fut tronqué par la perte de la Cyrénaïque. On se souvient que Philométor avait pardonné à son frère à Chypre. Évergète boudeur, s'était retiré dans sa province, en méditant une revanche. Il projetait d'enlever aux héritiers de son frère une partie de leur héritage et à cet effet il avait légué la Cyrénaïque à Apion, un de ses nombreux enfants illégitimes. Cette volonté ne fut jamais annulée et le titre d'Apion ne fut jamais contesté. Et pourtant Évergète aurait pu s'épargner cette peine. Les enfants de son frère moururent avant lui ; il n'avait donc fait que frustrer d'une province ses propres enfants légitimes.

Le dernier testament d'Évergète contenait une clause embarrassante : il chargeait sa veuve de nommer l'un de ses deux fils roi avec elle. Cléopâtre hésitait. Ses préférences allaient à Alexandre, le cadet, car elle doutait de parvenir à mater sa fille, la sœur-épouse de Lathyre, qui avait été une enfant rebelle et qui était devenue une jeune femme despotique. De terribles bagarres entre la mère et la fille étaient à prévoir et Cléopâtre III n'avait pas envie de renouveler sa propre histoire. Malheureusement le dernier mot appartenait à l'armée et elle connaissait trop son préjugé obstiné en faveur du droit d'aînesse pour y faire opposition. Aussi faisant contre mauvaise fortune bon visage, elle rappela Lathyre, alors vice-roi de Chypre, et le prit comme partenaire. Le jeune homme, caractère égoïste, fut enchanté d'échanger une vice-royauté contre la moitié d'un trône, mais sa femme fut beaucoup moins satisfaite. Elle s'irritait des airs de supériorité de sa mère, elle raillait ses prétentions au titre de déesse libératrice. Si un membre de la famille devait porter ce titre, pensait la fille, c'était l'épouse, et non la veuve d'un roi. Un changement dans le protocole accrut encore son ressentiment ; la formule employée : « La reine Cléopâtre et le roi Ptolémée » ignorait délibérément son existence (1).

Elle pressa son mari de protester ; mais Lathyre, occupé

(1) Oliverio CASPARA, *La Stele di Ptolemeo Neoteros re di Cirene*, Bergame, 1934.

seulement de son intérêt personnel, n'intervint pas. La préséance revenait-elle à sa mère ou à sa femme ? Il voulait gouverner en roi et non en partenaire du trône, et s'il pouvait brouiller les deux femmes par une querelle de préséance ce serait autant de gagné pour lui. Cléopâtre III, qui devinait la pensée de son fils et partenaire le chapitra sur l'inconvenance des disputes de famille. Elle lui rappela les nombreux malheurs qui s'étaient abattus sur le trône pour cause de querelles familiales ; elle lui conseilla, dans l'intérêt de la dynastie, de répudier cette femme intraitable et d'épouser sa jeune sœur Séléné. Convaincu bientôt que sa mère était la plus forte, et ne tenant pas plus à une femme qu'à une autre, maintenant qu'il était roi, Lathyre ordonna brutalement à Cléopâtre IV d'avoir à quitter l'Égypte. La victime ne discuta pas, mais se rendit à Chypre, y leva une armée, et offrit sa main et ses troupes à Cyzénicos, qui était alors en guerre avec son cousin Grypos, le huitième Antiochus de Syrie, mari de la sœur aînée de Cléopâtre. Ainsi un conflit entre deux cousins syriens tournait en guerre entre deux sœurs égyptiennes. Vaincus par les armes, Cyzénicos et Cléopâtre IV se retranchèrent dans Antioche et, lorsque cette forteresse capitula, la femme chercha asile dans le temple d'Artémis. Mais il n'y avait pas de sanctuaire qui tienne ; arrachée de l'autel, la malheureuse Cléopâtre IV fut tuée sans pitié par sa sœur. Quelques mois plus tard, la meurtrière trouva la mort. Elle tomba entre les mains de Grypos et finit d'une mort atroce « pour venger les mânes » de la femme de son vainqueur. Ainsi périrent deux des sept Cléopâtres, dont l'histoire n'a guère de bien à dire (1).

Alexandrie avait laissé partir la femme de Lathyre sans rien dire. Si le roi préférait pour partenaire une mère à une sœur, c'était son affaire. La communauté ne demandait au couple que de vivre en harmonie. Pour satisfaire cette attente, la mère fit intituler son fils Sôter II Philométor, modifia le protocole comme suit : « La Reine Cléopâtre,

(1) JUSTIN, livre. XXXIX, ch. III.

le Roi Ptolémée, Dieux Philométors, et ses enfants », et elle envoya Alexandre à Chypre à la place de son frère aîné. Ces mesures auraient été bonnes, si la reine n'avait refusé à Lathyre toute part au gouvernement. On ne lui demandait pas son avis, ses vœux étaient ignorés. Il fut fâché de ce mépris. La mère en fut sincèrement suprise ; ce fils insensé avait donc déjà oublié le destin de sa femme ! Cléopâtre pensa le remplacer par Alexandre. Mais on devait attendre qu'elle fût débarrassée de certaines affaires administratives et autres. Elle avait à s'occuper du hardi navigateur Eudoxe de Cyzique, qui était de nouveau à Alexandrie et qui pressait la reine de patroner une nouvelle expédition dans l'Océan Indien. La première, financée par Évergète, avait rapporté une riche cargaison « d'aromates et de pierres précieuses » et Eudoxe promettait un profit plus important d'une seconde expédition. La tentation était trop forte pour Cléopâtre ; elle procura des navires à Eudoxe et l'enjoignit de revenir avec plus de pierres précieuses et moins d'aromates. Mais à la sortie du détroit de Bab-el-Mandeb, la mousson surprit l'amiral et pour échapper à sa furie, il changea d'itinéraire. Sur la côte des Somalis, il trouva un butin qui lui semblait valoir toutes les pierres précieuses du monde : c'était la proue d'un navire phénicien échoué, qui devait avoir fait le tour de l'Afrique. Cette trouvaille, à son avis, tranchait une fois pour toutes la question disputée de savoir si la circum-navigation de l'Afrique était possible. Impatient de faire connaître cette découverte, Eudoxe se hâta de rentrer, sans pierres précieuses ni aromates. Il fut reçu froidement à Alexandrie ; la reine qui ne se souciait pas de géographie, accusa Eudoxe d'avoir vendu sa cargaison en fraude et, comme cet honnête aventurier protestait trop vivement et tournait l'accusation en ridicule, il fut jeté en prison. Il y languit quelques mois ; à la fin Cléopâtre, toujours fâchée, le pria de retourner dans son pays. Eudoxe ne demandait pas mieux. A Cyzique, il trouva un protecteur plus éclairé. Il passa les Colonnes d'Hercule et fit voile hardiment à travers l'Atlantique, décidé à faire le tour du continent africain avec son navire.

Pendant ce temps, Lathyre, impatienté d'être tenu en tutelle, avait commencé à correspondre secrètement avec la Syrie. Pour une fois, ce royaume jouissait d'un bref répit ; il n'était pas en guerre ; Grypos et Cyzénicos avaient aplani leur différend et se partageaient le gouvernement ; le premier gouvernait la Syrie elle-même, le second la Cœlé-Syrie. C'était un partage inégal ; Cyzénicos jetait des regards de convoitise sur la Palestine. Une bonne occasion se présenta lorsque Jean Hyrcan, prophète, prêtre et roi, mit le siège devant la ville schismatique de Samarie, et que ses habitants appelèrent Cyzénicos. Mais Hyrcan, sur les collines de Judée, avait la supériorité sur son nouvel ennemi. Il le surprit dans une embuscade, le força à battre en retraite promptement et resserra l'investissement de Samarie. Ulcéré de cette défaite, Cyzénicos fit appel à Lathyre et le roi envoya secrètement d'Alexandrie six mille mercenaires pour aider son ami. Son intention était claire : il voulait que sa mère comprît qu'il était le maître en Égypte. La nouvelle mit Cléopâtre en fureur. Que son fils osât mobiliser des soldats sans son consentement était déjà une offense ; qu'il outrageât les Juifs d'Égypte en aidant un persécuteur de leur race, la réduisait au désespoir. Elle riposta en nommant deux Juifs notables d'Alexandrie à des grades élevés dans l'armée et en assurant Hyrcan de son appui. Lathyre releva le défi en frappant de la monnaie à son effigie, en promulguant des décrets personnels. Cléopâtre machina un coup de sa façon : Un matin les eunuques du palais, exhibant des blessures saignantes, sortirent dans les rues de la ville en criant que Lathyre avait tenté d'assassiner sa mère, la reine Cléopâtre. C'était un vieux stratagème qui réussissait toujours. Aussitôt une foule fit irruption dans les cours du palais, demandant à son tour la « mort du parricide ». Il n'y avait rien de vrai dans cette histoire, mais terrifié par le tumulte, Lathyre s'enfuit à Chypre, et Cléopâtre le laissa partir. Elle garda comme otage à Alexandrie sa seconde femme

Séléné-Cléopâtre et son enfant ; son fils cadet Alexandre attendait à Péluse l'appel de sa mère.

L'Égypte ne contesta pas les droits au trône du fils cadet. Le respect pour la dynastie s'affaiblissait : Alexandrie était excédée de ces querelles domestiques. Ses habitants avaient surnommé Évergète « Boule de suif » ; ils appelèrent Alexandre « l'Intrus ». Mais, comme il arrivait si souvent, l'indignation se borna à des paroles. La manœuvre suscitait seulement des commérages. Cléopâtre regretta d'avoir laissé échapper Lathyre vivant. Pour racheter cette négligence, elle envoya des troupes à Chypre avec l'ordre de ramener le fugitif. C'était trop tard. Lathyre avait eu vent de ses intentions ; il faisait voile pour Séleucie en Piérie. Cyzénicos, brûlant d'effacer sa défaite, accueillit le fugitif, lui procura des fonds et le renvoya à Chypre pour lever un contingent de mercenaires. Pendant ce temps Hyrcan était mort (104 av. J.-C.), mais Alexandre Jannée, adversaire redoutable rouvrit la lutte. Son premier objectif était d'occuper Ptolémaïs (Saint-Jean d'Acre). Ses habitants supplièrent Cyzénicos de venir à leur aide. Mais celui-ci n'osait pas quitter Séleucie à ce moment-là ; Ptolémaïs désespérée, fit appel à Lathyre, lui promettant la souveraineté sur Sidon et Césarée en récompense de son aide. Lathyre n'hésita pas : avec les mercenaires destinés à Cyzénicos, il allait battre Jannée, occuper la Palestine, marcher sur l'Égypte. Sa mère serait punie de ses péchés.

Il débarqua à Haïffa, traversa la plaine d'Esdrélon et força Jannée à lever le siège de Ptolémaïs. Ce triomphe fut vain ; la ville estimant maintenant qu'il valait mieux être la proie d'un Juif que l'esclave d'un Ptolémée refusa de recevoir Lathyre (1). Mortifié et déçu, il commença une double correspondance, l'une avec Jannée et l'autre avec le peuple de Gaza, son ennemi. L'astucieux Jannée s'étant aperçu que les troupes de Lathyre étaient à vendre, offrit aussitôt quatre cents talents pour obtenir leurs services. C'était un joli cadeau, que Lathyre accepta dans l'esprit

(1) JOSÈPHE, *Antiquités*, livr. XIII, ch. XII.

même où il lui était offert ; il rompit les négociations avec Gaza et mit le siège devant Ptolémaïs. Avant que l'argent n'ait été payé, Jannée se repentait de sa hâte : il y avait un moyen moins onéreux de déloger Lathyre, c'était de faire une alliance avec sa mère. Cléopâtre était toute prête à la conclure. Elle envoya ses petits-enfants et les joyaux de la couronne à Cos et mobilisa ses forces de terre et de mer. Mais les troupes et les navires tardèrent en route et Lathyre apprit la fourberie de Jannée. Devant ce péril, il se tourna contre le traître ; il s'avança en Galilée, prit d'assaut la cité d'Asochis, un matin de Sabbat, fit 10.000 prisonniers et marcha sur Sophoris, autre forteresse de ce pays. Il allait lui livrer l'assaut, lorsque des espions lui apprirent que Jannée se trouvait en force sur l'autre rive du Jourdain. En campagne, Lathyre était un personnage beaucoup plus redoutable que sur le trône. Il se retira de Sophoris, traversa le Jourdain et se jeta sur l'ennemi : une brillante passe d'armes le laissa maître de la Palestine.

Il resta à peine quelques Juifs pour raconter la défaite. Mais la campagne n'était pas terminée ; son frère Alexandre, à la tête d'une puissante escadre égyptienne, croisait sur la côte de Phénicie, et Chelkias, le général juif de sa mère, se dirigeait vers le nord. Lathyre fit un détour pour rencontrer ce dernier ; une bataille indécise fut livrée sur la frontière palestino-égyptienne. Comme les pertes avaient été lourdes et que Chelkias était parmi les morts, Cléopâtre III envoya des renforts, tandis que Lathyre se retirait discrètement sur Gaza. Ptolémaïs avait capitulé, mais la chance tourna et le vainqueur de Jannée se trouva lui-même bloqué dans les murs de Gaza. Sa mère ne négligea rien pour déloger Lathyre de la Palestine. Elle pressa Grypos d'armer et elle lui envoya comme épouse la complaisante Séléné. Cléopâtre renforça son armée du Sinaï et lui ordonna de chasser Lathyre de Gaza. La campagne se termina par une victoire morale de Cléopâtre : Lathyre retourna à Chypre et Jannée devint l'humble serviteur de la reine d'Égypte. La Palestine lui parut être une prise de guerre bonne à garder. Mais Ananias, le nouveau con-

seiller militaire de Cléopâtre, sauva le judaïsme de cette humiliation. Il insinua qu'une annexion aliénerait ses coréligionnaires d'Égypte et il persuada sa souveraine que l'occupation de Jérusalem n'en vaudrait peut-être pas la peine.

Cette aventure fut le dernier exploit de Cléopâtre III. Elle mourut en 101 av. J.-C., assassinée, s'il faut en croire Justin, par son fils Alexandre. « Cette femme avait chassé sa mère du lit de son mari, elle avait rendu veuves ses deux filles en les mariant alternativement avec un frère, elle avait fait la guerre à l'un de ses fils après l'avoir forcé à s'exiler et finalement elle complotait encore contre l'autre » (1). Voilà un portrait plutôt sombre ; exagéré peut-être, mais sans aucun doute exact dans le fond. Pour mieux dominer les hommes spirituellement et matériellement elle s'était proclamée la Vivante Incarnation d'Isis, la Mère divine, la Déesse libératrice, la Jumelle d'Osiris-Évergète, l'Astre de la Victoire. Et pourtant cette Cléopâtre n'a laissé aucune empreinte dans la politique ou l'administration de l'Égypte, et les nombreuses chances qui s'offrirent sur son chemin, elle les manqua ou en usa si mal que la postérité la connaît surtout comme la femme la plus impudente de la dynastie.

Inquiet des réactions de l'opinion publique, Alexandre se tint dans l'ombre jusqu'à ce que les commentaires se fussent arrêtés. Il n'aurait pas eu besoin de s'en soucier tant. L'Égypte ne prenait plus d'intérêt aux destinées particulières de la dynastie. Les rois et les reines se succédaient, mais leur histoire n'était qu'une suite d'intronisations et de dépositions, de fuites et de meurtres, et les deux fils de Cléopâtre III ne valaient pas mieux l'un que l'autre. L'aîné avait pris les armes contre son pays ; le second avait assassiné sa mère. S'il fallait un roi, il était indifférent à l'Égypte que ce fût Lathyre ou Alexandre. C'est le second qui, par une action prompte, s'empara du sceptre. Ayant épousé Bérénice, fille de son frère, il pensa effacer le souve-

(1) Justin, XXXIX, ch. iv.

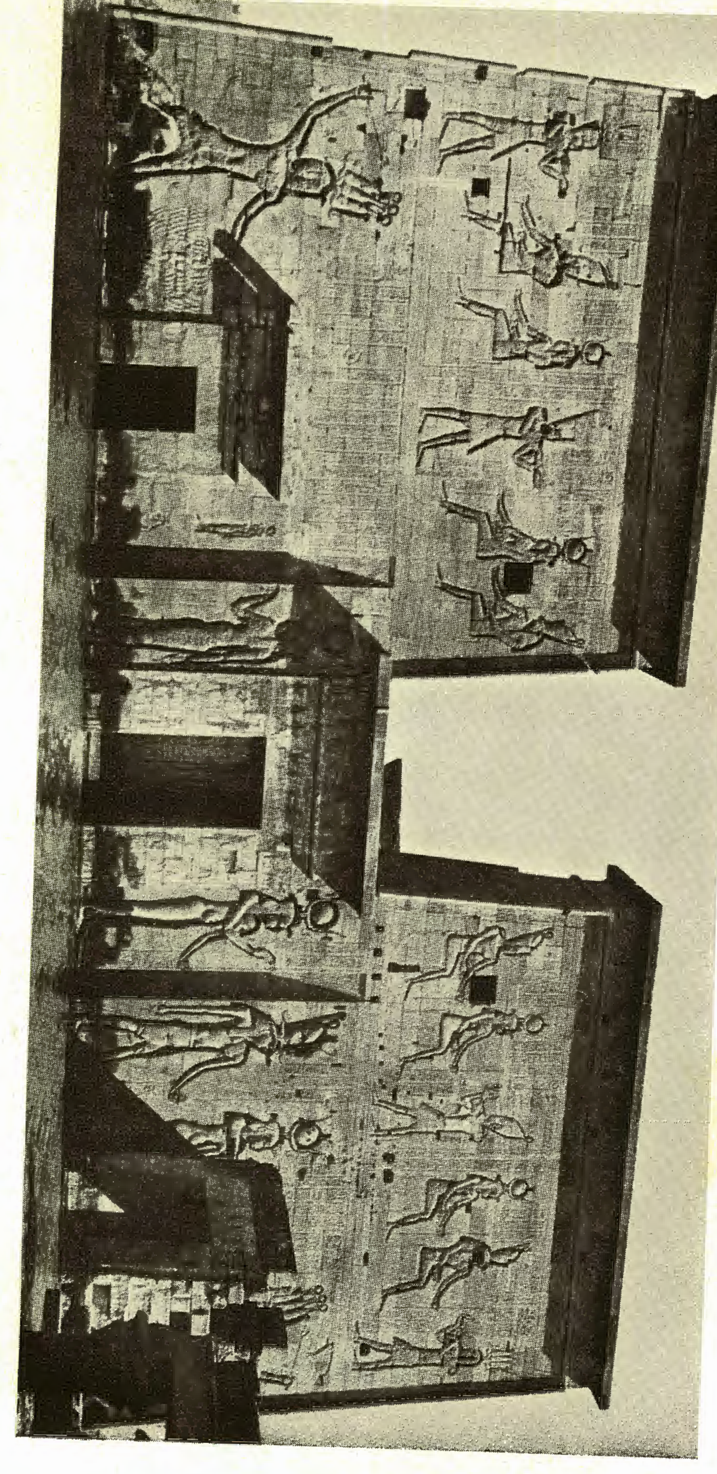






PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR ET CLÉOPATRE II, SA SŒUR-ÉPOUSE, DEVANT KHONS, QUI INSCRIT LE NOM DU ROI SUR UNE PALME.
(Temple de Kom Ombo.)

PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE II ADORANT LA TRIADE THÉBAINE.
(British Museum.)



PTOLÉMÉE AULÈTE FRAPPANT SES ENNEMIS EN PRÉSENCE DES DIEUX DE PHILÆ
(Temple de Philæ.)

nir de son crime en se désignant lui et sa femme comme les dieux Philométors. Cette appellation amusa Alexandrie, et l'on donna au souverain un nouveau surnom, celui de « Vieille Pustule ». Il le méritait certainement, n'étant qu'un amas de chair, avec un visage boutonneux et pustuleux en effet. Bien qu'âgé de moins de quarante ans, il était « incapable de marcher sans l'appui de deux amis ». Ses bouffonneries étaient proverbiales en ville. Sa joie était, dans les soupers, de bondir, malgré sa corpulence, d'un lit élevé et de danser avec plus de vigueur encore qu'un danseur de profession (1). Digne souverain, en vérité.

L'indifférence cynique d'Alexandre devant la perte de la Cyrénaïque, qui suivit la mort d'Apion, héritier de son père Évergète, en 97 av. J.-C., choqua la communauté grecque d'Égypte. N'ayant pas d'enfants, Apion avait légué sa principauté à Rome. C'était une trahison à l'hellénisme et à la tradition ; l'Égypte s'attendait que le roi protestât avec indignation. Mais ces sentiments ne trouvèrent aucun écho dans le cœur d'Alexandre. Son plaisir était tout pour lui, le rechercher était sa seule occupation. Absorbé par ses amusements, il aurait parfaitement sacrifié l'Égypte si Rome lui avait garanti sa souveraineté sa vie durant. Ce qui n'était pas moins amer pour les Grecs, c'est que la Cyrénaïque accueillit bien ce changement. Le peuple n'avait jamais aimé son association avec les Ptolémées, et le gouvernement d'un Sénat romain lui semblait une perspective agréable en regard de la domination d'un roi d'Égypte. La tristesse s'empara d'Alexandrie : depuis des générations on se doutait que Rome méditait l'extinction de l'hellénisme dans la mer Égée ; ce soupçon se renforçait. Il n'y avait plus une principauté, ni une cité appartenant à la tradition grecque qui pût s'assurer d'échapper aux griffes de Rome. L'Égypte éviterait-elle un destin qui s'était abattu sur la Cyrénaïque et la Macédoine et qui menaçait aussi le Pont et la Syrie ? Alexandrie n'osait pas nier ce péril imminent.

(1) Athénée, livre XII, parag. 73.

Le roi ne tint aucun compte des regards menaçants ni des imprécations contenues ; occupé seulement de ses plaisirs, il négligeait les affaires publiques, il s'acoquinait avec des parasites et des flatteurs. Son impopularité grandit rapidement, son nom était l'objet du mépris général, et c'était uniquement par sa faute. Il quittait rarement le palais, il ne visitait jamais les provinces et ignorait le clergé provincial. Ce fut une erreur capitale, qui jeta le clergé de la Haute Égypte dans les bras des ennemis de la dynastie. Profitant de l'indifférence d'Alexandre, l'administration pressura d'autant plus les corporations religieuses et les cultivateurs des domaines des temples. Certaines corporations, sans doute, étaient tentantes à exploiter. Grâce aux bienfaits des Ptolémées successifs et aux contributions de pieux adorateurs, quelques-unes d'entre elles étaient devenues extrêmement riches. D'autres causes encore contribuaient au mécontentement général. A la fin, honteuse de ce roi insensé, qui laissait l'insurrection se multiplier d'une façon effrénée, Alexandrie, un beau matin, lui offrit de choisir entre l'abdication ou la déposition. Pour toute réponse, il s'enfuit en Syrie, recruta une armée, et à sa tête, rentra dans la capitale. Pour payer ses hommes, il arracha au Séma le sarcophage d'or qui contenait les restes de son illustre homonyme (1). Cet outrage fit prendre les armes aux Alexandrins. La cause du roi fut bientôt perdue ; abandonné par ses mercenaires, Alexandre s'enfuit en Asie Mineure. Une escadre égyptienne sortit pour lui donner la chasse, mais le fugitif fut plus rapide et réussit à leur échapper. Après avoir médité en Lycie sur ses malheurs, le roi leva un nouveau contingent et fit voile pour Chypre. Mais cette fois-ci Alexandrie ne commit pas d'erreur. Une flotte puissante attendait l'expédition au large de l'île et dans l'engagement qui suivit, Alexandre perdit la vie.

Le choix d'un successeur ne passionna personne. L'opinion publique, si dégoûtée qu'elle fût du misérable gouvernement d'Alexandre, n'était pas prête à substituer au gou-

(1) STRABON, XVII, 8.

vernement monarchique une oligarchie ou une démocratie. Ni l'un ni l'autre régime n'était ce qu'il fallait à une capitale cosmopolite comme Alexandrie, et encore moins à l'Égypte provinciale, habituée à la direction d'une autorité unique, qu'entourait la traditionnelle auréole de la divinité. Une fois de plus, il n'y avait qu'un seul prétendant possible, Lathyre, qui languissait encore à Chypre, d'autant plus que la rumeur publique prétendait que l'exil avait adouci ce Ptolémée. En 88 av. J.-C., Lathyre revint et, oublieuse du passé, Alexandrie le salua du nom de Pothinos, ou le Désiré. La situation n'était pas propice. Le mécontentement et l'agitation qui couvaient se transformèrent en rébellion et la prêtrise poussa ses congrégations à faire opposition au trône. Les communications entre la Haute Égypte et Alexandrie furent coupées ; l'épistratège ou haut commissaire de la Thébaïde luttait pour maintenir son autorité. Cependant la rumeur publique avait grossi l'étendue du mal et la réalité n'était pas aussi mauvaise qu'on le disait. Platon, l'épistratège en question, quittant en hâte Ptolémaïs (la moderne Menschia), son quartier général, s'était avancé vers Latopolis (Esna), lorsqu'un appel désespéré de quelques habitants fidèles de Pathyris, située à mi-chemin de Thèbes et de Latopolis, lui parvint. Il ordonna à Neckthyris de s'y rendre, en recommandant à cet officier « d'être sur ses gardes, de garder son sang-froid et de répandre le bruit que l'épistratège lui-même allait venir ». En même temps il avertissait Pathyris d'avoir à obéir aux ordres de son lieutenant. Inopinément, la situation était devenue critique, car si Pathyris, qui était la clé de la région, se joignait aux rebelles, la Thébaïde, était perdue. Tout dépendrait maintenant de l'attitude du clergé, et Platon lui adressa un message spécial. « Vous ferez bien » déclarait-il, « de vous rallier à Neckthyris, afin que Pathyris soit conservée à notre Seigneur le Roi. Si vous restez fidèles, vous en serez dûment récompensés ». Le clergé thébain restait incertain, mais lorsque l'été prit fin, les choses allèrent de mal en pis. Platon conservait Pathyris, mais Thèbes, Abydos et d'autres cités tombèrent aux mains des rebelles.

Lathyre agit avec décision ; il se porta lui-même sur Memphis et envoya une colonne pour punir la Haute Égypte. Aussitôt Platon publia cette nouvelle encourageante. « Mon frère Philoxemis », annonçait-il aux prêtres de Pathyris, « m'écrit que le roi Sôter, notre Dieu, est maintenant à Memphis et a désigné Hiérax pour réprimer les désordres de la Thébaïde. Je suis heureux de vous communiquer cette nouvelle afin de fortifier votre confiance » (1). Trois ans passèrent avant qu'Hiérax n'eût accompli sa mission et que Platon n'eût recouvré son autorité compromise ; il fallut livrer mainte bataille et prendre d'assaut bien des cités avant que l'autorité pût mettre la main sur les chefs rebelles. Ce fut cependant moins difficile qu'on ne peut le suppóser, car la bureaucratie ptolémaïque possédait un signalement individuel assez exact de chaque cultivateur du pays. Le portrait descriptif était devenu en effet un grand art. La description était méticuleuse et usait de termes bien définis. Ainsi un homme était grand ou petit ; s'il était grand, il était gros ou mince, s'il était petit, il tirait sur le moyen ou sur le courtaud. Son teint était couleur de miel, foncé ou clair, rubicond ou pâle ; son visage rond ou ovale, gras ou aux joues creusées, le nez pouvait être camus, mince, droit ou aquilin, les yeux bruns, bleus, gris ou dorés, à fleur de tête ou enfoncés, la vue, hypermétrope ou myope. Aucune transaction, apparemment, n'était valable, si elle n'était accompagnée de la description détaillée de toutes les parties au contrat. Voici la teneur d'un contrat type : « Thérous, fille de Neckt-tet-Humisus, âgée de cinquante ans environ, teint clair, visage rond, taille petite, nez droit avec une cicatrice sur le sourcil, ainsi que son garde Héraclite, Perse de quarante-cinq ans environ, teint clair, taille petite, jambes arquées, barbe rare, a acheté, etc... » (2). Peu de coupables pouvaient espérer échapper à la justice de l'Égypte Ptolémaïque.

(1) P. Collart, *Révolte de la Thébaïde* (Recueil d'Études Égyptologiques, Paris, 1922). Voir aussi Papyrus N° 465, Londres, traduit par Jouguet et B. Grenfell ; E. R. Bevan, *History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty*, p. 335.

(2) Papyrus de Tebtunis, vol. III, Ire partie, N° 814. Voir aussi : *Das Signalement in den Papyrusurkunden* (J. Hasebrock, Heidelberg, 1921).

Lathyre, assuré qu'Hiérax tenait la Thébaïde en mains, retourna à Alexandrie ; un sentiment mélancolique de solitude s'abattit sur lui : il était roi sans reine et il avait absolument besoin d'une femme à ses côtés. Avec l'âge, la passion avait perdu pour lui son enchantement et le libertinage son charme. Il souhaitait plutôt une compagne qu'une maîtresse. Ce vide n'était pas facile à combler ; il n'avait pas de cousine séleucide à épouser et la seule fiancée possible qui eût du sang Ptolémée dans les veines, était sa propre fille Bérénice. Un mariage avec elle était hors de question ; si relâchée que fût la morale de l'époque, l'opinion publique n'aurait pas toléré la cohabitation d'un père avec sa fille. La difficulté semblait insurmontable, mais un « parent » du roi lui suggéra que Bérénice pouvait devenir l'épouse de son père sans cérémonie de mariage. Cela tombait sous le sens, et Alexandrie accepta volontiers ce compromis dans l'espoir qu'un père tendre et une fille de devoir auraient moins l'occasion de se disputer qu'une mère dominatrice et un fils dénaturé. Bérénice, qui avait accompagné son époux, Alexandre Ier, dans sa fuite en Lycie, revint en Égypte, au moment où l'on recevait un visiteur romain de marque. A partir de ce moment, l'histoire de l'Égypte est inséparable de celle de Rome.

Depuis 100 av. J.-C., Rome se débattait avec une révolution sociale, qui menaçait de détruire l'unité de la République. Dans cette lutte, l'idéal romain traditionnel avait sombré et la devise familière *virtus et pietas* avait perdu sa signification. L'ordre ancien faisait place à un ordre nouveau. Le pouvoir, jusque là monopole de l'aristocratie, passait aux capitalistes et aux spéculateurs, tous avides d'exploiter les récentes conquêtes de Rome en Orient. A ceux-ci se joignirent en foule des patriciens dégénérés, des affranchis besogneux et des usuriers entreprenants, tous possédés de la même cupidité. Les *populares* ou éléments radicaux de la République ne valaient guère mieux : jadis parti patriotique, ils étaient devenus un prolétariat vénal et

aigri ; de sorte que les esprits modérés cherchaient anxieusement un chef assez fort pour rétablir l'ordre. Marius, plébéien de naissance et anti-aristocrate par conviction, fut leur homme. Son programme de réforme était très radical ; aussi les *optimates*, serrant les rangs, forcèrent-ils Marius à se retirer provisoirement et se rangèrent-ils derrière Sylla. Pendant la Guerre Sociale, qui éclata à ce moment-là, cette rivalité fut suspendue quelque temps ; tant que la suprématie de la République fut mise en danger par les Alliés italiens, les deux hommes combattirent côte à côte ; mais le répit ne fut que momentané. Il y avait une guerre à mener en Asie ; Marius et Sylla luttèrent pour en obtenir le commandement. Le second était le plus jeune et le plus fort. Il marcha sur Rome, chassa son rival, et en 87 av. J.-C., il traversa l'Adriatique à la tête de 30.000 cavaliers et fantassins.

L'ennemi qu'il allait combattre était Mithridate, roi de Pont, adversaire formidable, dont la flotte comptait quatre cents navires et dont l'armée se montait à des centaines de mille hommes. La campagne débuta défavorablement pour les armes romaines ; plusieurs légions, dispersées en Asie, furent défaites, leur commandant fait prisonnier, et Mithridate, enhardi, décréta le massacre de tous les Romains dans ses États. Cependant comme la Macédoine et la Grèce s'étaient jointes à l'ennemi, Sylla investit Athènes. Ce fut un siège impitoyable, mais Sylla ne pouvait s'embarrasser de scrupules. Pour construire des machines de guerre, il coupa les bosquets classiques de l'Académie, « le mieux ombragé de tous les faubourgs », et ceux du Lycéum (1). La victoire lui échappait encore, il avait besoin d'une flotte pour rétablir les communications avec Rome. Afin de s'en créer une, il chargea le jeune Lucius Lucullus d'aller demander, emprunter ou dérober des vaisseaux aux rois et aux princes encore amis de la République. En plein hiver, Lucullus partit pour sa dangereuse expédition. Il franchit le blocus de l'ennemi, toucha la Crète, traversa

(1) Plutarque, *Vie de Sylla.*

sur la cité de Cyrène ; il y resta une ou deux semaines pour se refaire, puis il fit voile pour Alexandrie, naviguant au plus près de la côte libyenne. La chance le favorisa ; il échappa à une flottille de pirates et arriva au port sain et sauf.

Comme Lathyre désirait maintenir des relations amicales avec Sylla aussi bien qu'avec Mithridate, il espérait que le visiteur saurait comprendre son embarras. La situation était claire : si l'Égypte procurait des navires à Sylla, Mithridate la considérait comme ennemie ; si l'Égypte refusait, Sylla serait offensé. De telles réflexions ne traversaient pas l'esprit simpliste de Lucullus ; il n'admettait qu'une chose, c'est que l'Égypte, indépendamment de la question d'amitié, devait procurer des vaisseaux à un général romain, s'il en avait besoin. Il n'avait quelque incertitude que sur le prix de location et la force de cette escadre. Il fut d'abord trompé, et c'est assez excusable, par l'accueil hospitalier de Lathyre. Une escorte de trirèmes égyptiennes alla à sa rencontre au large du port et le pilota jusqu'au mouillage royal. Au débarqué, le roi embrassa le visiteur, il le logea et le régala superbement. Tout le monde rivalisait pour entretenir ce patricien érudit et aimable, ainsi que son secrétaire, le philosophe Antiochus d'Ascalon, ancien élève de Philon de Larisse, fondateur de la Nouvelle Académie à Athènes. Ce maître et son disciple avaient souvent discuté de la vérité ou de la fausseté des conceptions de Platon et, tandis que Lucullus au palais cherchait discrètement à aborder l'objet de sa mission, Antiochus au Musée, discourait sur les points faibles de Philon. Le philosophe trouva plus aisément que son chef, un auditoire sympathique. Au palais c'était une autre histoire ; Lathyre, toujours indécis s'il devait risquer la colère de Sylla ou la vengeance de Mithridate, conservait une impénétrable réserve. Les jours passaient et Lucullus n'avançait pas dans l'accomplissement de sa mission. Il en avait assez du jeu consistant à parler navires, tandis que son hôte détournait habilement la conversation. En d'autres termes, Lucullus, épicurien déjà fameux, aurait eu plaisir à discuter de bonne

chère et de vins, mais dans cette occasion, il ne pouvait pas gaspiller son temps. Un soir, il demanda à brûle-pourpoint au roi s'il voulait, oui ou non, fournir des navires à Sylla. Mis au pied du mur, Lathyre avoua qu'il n'avait pas l'intention d'en fournir ; mais pour adoucir son refus, il offrit à Lucullus quatre-vingt talents d'argent pour les frais de son voyage. Ce présent fut décliné : le visiteur avait besoin de navires et non d'argent. Il aurait aussi refusé le cadeau personnel de son hôte, une splendide émeraude avec le portrait du roi gravé en camée, s'il avait osé ; mais c'eût été un affront pour le donateur, et Lucullus mit ses scrupules dans sa poche (1).

En 80 av. J.-C., Lathyre mourut. Aucun panégyriste n'ayant chanté ses louanges ni aucun détracteur raconté ses folies, il reste un personnage de second plan. Sauf sa répression de la révolte de la Thébaïde et son refus d'aider Rome dans la guerre contre Mithridate, la postérité ne peut attribuer au second règne de ce Ptolémée aucun exploit remarquable. Certaines confréries de prêtres honorèrent pourtant sa mémoire, notamment ceux des « Montagnes de Syène », pour commémorer une visite à l'Ile Éléphantine, et ceux d'Edfou, pour rappeler ses bienfaits.

Selon sa volonté la couronne passa à sa fille, compagne vertueuse et populaire. Alexandrie ne s'opposa pas à la succession, à condition que la reine trouvât un époux à bref délai. Il n'y avait qu'un seul mari possible : un jeune cousin, enfant du premier Alexandre et d'une femme inconnue. Sa vie avait été fort mouvementée : son enfance se passa à Alexandrie, son adolescence à Cos, jusqu'à ce que Mithridate, en 88 av. J.-C., l'eût emmené dans sa capitale de Pergame. Le jeune Alexandre réussit plus tard à s'échapper de cette demi-captivité. Il traversa la mer, arriva à Rome et sollicita la protection de Sylla.

C'était une démarche habile. La guerre de Mithridate était finie, Marius était mort et Sylla était le maître du monde romain. Un Sénat obséquieux l'avait investi des

(1) PLUTARQUE, *Vie de Lucullus.*

pouvoirs de dictateur et une escorte de flatteurs le traitait tantôt de *Felix*, tantôt de favori de Vénus. Autour de Sylla s'était formée une bande disparate de patriciens démoralisés, de plébéiens et de princes d'Asie Mineure, dont chacun espérait tirer profit de sa protection. Parmi ces princes, il y avait Alexandre ; il se plaignait d'avoir été la victime d'une belle-mère qui l'avait dépouillé de la couronne d'Égypte. Sylla écouta, trouvant le grief assez raisonnable. Il plaisait au Romain d'aider ce jeune solliciteur car lui-même en voulait à l'Égypte. Il n'avait jamais oublié ni pardonné le refus de Lathyre de lui procurer des navires et il se proposait de faire payer à la reine l'obstination de son père. Le jeune Alexandre pourrait être son instrument, un souverain pantin, qui danserait à la volonté de son maître. Il donna sa bénédiction à Alexandre et l'engagea à disposer de la reine comme il lui conviendrait.

C'est au débarqué que le jeune homme apprit le projet d'Alexandrie : le marier avec sa cousine, afin de se conformer dûment à la tradition. Alexandre se soumit en maugréant à cette cérémonie. Celle-ci était à peine achevée qu'il regretta sa faiblesse. Il était jeune, n'avait pas besoin d'une femme en ce moment, et surtout pas d'une femme déjà mûre. Il songea à se délivrer de ce cauchemar. Dans ce domaine, les scrupules n'avaient jamais gêné un époux de sang ptolémaïque, et ce jeune homme en était. La théorie de Mithridate sur l'éducation comprenait un chapitre sur l'assassinat dynastique. Le protégé de Sylla en fit son profit. Mais Alexandrie n'était pas Pergame ; ses citoyens apprirent avec horreur qu'Alexandre II avait tué Bérénice, leur reine bien-aimée. Leur réaction fut d'en tirer une vengeance sauvage et sanglante. Les gardes du palais se ruèrent dans les appartements royaux avec une foule à leurs trousses ; ils s'emparèrent de l'assassin, le transportèrent hurlant et se débattant dans le Gymnase où ils le mirent en pièces. Ainsi périt, après un règne de vingt jours, Alexandre II.

CHAPITRE XII

PTOLÉMÉE NEOS DIONYSOS DIT AULÈTE

80-51 av. J.-C.

Alexandrie n'avait pas la mémoire longue ; ses citoyens séduits par la tâche amusante de trouver un nouveau souverain, oublièrent la mort tragique de la reine. Il n'y avait pas de temps à perdre ; on chuchotait que le mari de Bérénice aurait légué l'Égypte au Sénat romain ; d'autres rumeurs disaient qu'un prince Séleucide réclamait la succession. Plutôt que d'endurer l'incorporation à la République ou de subir le gouvernement d'un étranger, Alexandrie était prête à accepter pour roi n'importe quel Ptolémée, enfant légitime ou bâtard. Tous les yeux se tournèrent de nouveau vers le Pont, où une jeune famille, née de Ptolémée Lathyre et d'une maîtresse inconnue, avait trouvé asile. Le roi de Pont, le prévoyant Mithridate, était toujours prêt à héberger la maîtresse délaissée d'un Ptolémée et ses enfants illégitimes ; il pensait très judicieusement qu'un bâtard royal est toujours un roi possible. Lorsque l'invitation arriva dans le Pont, Mithridate s'empressa donc de faire ses adieux à ses hôtes et de les envoyer en Égypte par la Syrie. La communauté macédonienne accueillit avec respect la petite famille, composée de deux Ptolémées et de deux Cléopâtres. Les autres communautés d'Alexandrie suivirent le mouvement, saluèrent l'aîné du titre de roi et offrirent au cadet la couronne de Chypre. On désirait que le premier, conformément à la tradition, épousât sa sœur Tryphaena. Aussitôt la fiancée abandonna son prénom, et s'intitula Cléopâtre ; aussitôt le mari et la femme s'appelèrent les « Dieux Frère et Sœur, qui aiment leur père ». Plus d'un citoyen eut le front d'en sourire. L'épithète de « Nothos » ou bâtard, à leur idée, eût été plus appropriée pour le nouveau roi. C'est sous ce nom de Nothos que ce Ptolémée fut connu, jusqu'à ce qu'Alexan-

drie, ayant remarqué sa passion pour la flûte, l'eût surnommé Aulète ou flûtiste.

La capitale cependant respirait plus librement. Une menace au moins avait disparu. Aucun Séleucide ne pouvait plus s'emparer de la couronne, et si Rome voulait bien approuver l'élection d'Aulète, tout irait bien. Malheureusement le Sénat ne disait mot et jusqu'à ce qu'il se fût prononcé, Alexandrie hésitait à procéder à la cérémonie du couronnement. Le jeune roi ne partageait pas cette inquiétude ; mais son tuteur, le dévoué Chérémon, lui expliqua combien il importait d'obtenir la protection de la République. Les relations entre Rome et l'Égypte en étaient venues au point que le trône d'un Ptolémée, jusqu'alors à la merci d'une capitale capricieuse, dépendait maintenant de l'appui du Sénat. L'homélie de Chérémon se terminait par un sombre tableau de la société romaine. La vertu avait disparu, le patriotisme n'existait plus, tout le monde était corrompu, toutes les institutions s'écroulaient, et le philosophe suppliait son élève de se rappeler que les présents réussissaient là où la diplomatie échouait. Ce procédé était dispendieux, mais l'Égypte était assez riche pour en supporter la charge, et Ptolémée Aulète comprit la leçon.

Malheureusement Chérémon avait induit le roi en erreur. Les ressources de l'Égypte étaient moins élastiques qu'il le supposait. Les revenus diminuaient, les dépenses augmentaient et, chose plus fâcheuse encore, la capacité contributive du pays avait atteint sa limite. Chypre, depuis plusieurs années, ne versait plus grand'chose au trésor national ; la Cyrénaïque ne payait plus de tribut. Mithridate avait emporté les joyaux de la couronne, déposés dans l'île de Cos par Cléopâtre III, et Rome avait mis la main sur une somme d'argent placée à Tyr. En même temps, les recettes des monopoles de la couronne diminuaient et les rentrées des mines d'or de Nubie et de la Mer Rouge suffisaient à peine à couvrir les dépenses d'exploitation. L'infortune de l'État retentissait sur la classe des gens d'affaire. Le commerce allait mal ; les banquiers hésitaient

à financer de nouvelles entreprises, les capitalistes à aventurer leurs économies. Certaines industries, notamment les manufactures de toile fine, se mouraient, et les prolétaires d'Alexandrie ressentaient les tiraillements de la faim. N'étant pas assuré de vendre, le cultivateur cessait d'envoyer ses produits au marché et la capitale aurait été affamée sans un acte énergique du Conseil politique du roi. Un décret sauva la situation ; il stipulait qu' « aucun habitant des nomes en amont de Memphis, qui faisait le commerce des grains et des fèves, ne pouvait conclure de marché sans permission, ni avec le Bas Pays ni avec la Thébaïde. Tous les produits devaient être envoyés à Alexandrie ; quiconque serait convaincu d'infraction à cet ordre était punissable de mort (1). »

Ainsi, jusqu'à ce que le commerce s'améliorât, la suggestion de Chérémon était impraticable. Ptolémée Aulète, habile malgré son jeune âge, trouva un autre moyen d'arriver à ses fins. Il maugréa contre le retard de la cérémonie du couronnement ; il demanda en quoi cela concernait Rome. N'était-il pas le fils d'un Ptolémée ? N'était-il pas venu en Égypte sur l'invitation de ses habitants ? Pourquoi alors cette hésitation ? demandait-il à son Conseil d'État ; et hors du palais les conversations agitaient la même question. L'indignité d'avoir un roi non couronné blessait la vanité d'Alexandrie et bientôt ses habitants réclamèrent à cor et à cri que la cérémonie eût lieu tout de suite. Le Conseil s'inclina devant le tumulte ; il fut seulement stipulé que le couronnement se ferait dans l'intimité, et l'on invita le grand-prêtre de Memphis à célébrer la cérémonie à Alexandrie ; c'était se départir de la tradition, mais le grand-prêtre de cette époque, Pa-Sher-en-Ptah, ne fit aucune objection (2).

Il devait son poste à Ptolémée Lathyre et il était prêt à revaloir cette faveur en couronnant le fils de son protecteur « Roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Maître des deux mondes, Dieu aimant son Père et sa Sœur, Nouvel Osiris », quand le Conseil le voudrait. Il ne perdit rien à cette flatterie car, à la clôture de la cérémonie, le roi le nomma Prophète Royal et le récompensa généreusement de la peine qu'il avait prise de venir à Alexandrie. C'était de l'argent bien placé car Pa-Sher-en Ptah veilla plus tard à ce que Memphis fît à son maître une réception royale. Une foule enthousiaste garnissait les berges du fleuve, lorsque le roi, avec sa sœur-épouse, Cléopâtre, « monta et descendit le fleuve dans sa galère, de manière à pouvoir contempler les deux rives », et une députation de notables de Memphis regarda le grand-prêtre poser « la couronne blanche sur le front royal » ; c'était là pour Pa-Sher-en-Ptah une manière d'apaiser son propre Dieu Ptah.

(1) Décret promulgué en 79 av. J.-C. *Sammelbuch Griechischer Urkunden aus Ægypten*, Preisicke-Bilabel, 1913-31.

(2) Stèle sépulcrale du British Museum, déchiffrée par S. R.-Glanville, BEVAN, *loc. cit.*, p. 347.

Très satisfait, Aulète continua son voyage et une Thébaïde repentante le reçut non moins hospitalièrement. C'était bien naturel, car le jeune Aulète ne manquait pas d'amabilité, tant qu'on n'allait pas contre sa volonté ou qu'on ne troublait pas son bien-être. L'accueil eût été moins aimable si le pays s'était douté que le visiteur pensait moins au bien de ses sujets qu'à leur soutirer de l'argent. Ayant remarqué la fertilité du sol, il pensa qu'on l'avait trompé à Alexandrie. Il fut convaincu que l'Égypte rurale, au lieu d'être surtaxée, était au contraire grandement soustaxée. Il lui vint à l'idée qu'il avait été trompé de même au sujet des mines d'or de Nubie. Il aurait mieux connu la vérité s'il avait fait cet inconfortable voyage. Toujours est-il qu'arrivé à Syène, il fit demi-tour et redescendit vers le nord. Il ne sut donc jamais que les mines étaient épuisées, que l'exploitation de l'or était devenue impossible. Ces mines, qui à l'époque pharaonique passaient pour produire des millions, n'étaient alors qu'une colonie pénitenciaire, peuplée de criminels et de délinquants politiques, parqués ensemble, sans tenir compte de l'âge et du sexe, et condamnés au travail forcé jusqu'à la mort libératrice (1).

(1) DIODORE, livr. III, ch. XII.

Quand il se persuadait que ses sujets étaient capables de payer des redevances plus élevées, Aulète ne se trompait pourtant pas entièrement. Rien n'est plus remarquable dans l'histoire des Ptolémées que la capacité de rétablissement de l'Égypte, après des périodes de guerre ou d'insurrection. Une courte trêve au dehors et à l'intérieur suffisait pour rendre courage à l'agriculteur aussi bien qu'à l'homme d'affaires ; un bref interrègne de guerre et d'insurrection les plongeait tous deux dans le désespoir. Ainsi la prospérité alternait continuellement avec la dépression, l'optimisme avec le pessimisme, et sous Aulète, l'Égypte refit ces deux expériences.

Au début du règne, une suite de hautes crues du Nil avait été profitable au cultivateur, et par suite à l'industrie locale ; déjà l'on parlait avec espoir d'un âge d'or. Cette espérance avait gagné le roi et, sur son ordre, le trésor établit de nouveaux monopoles et augmenta les taxes existantes. Le pays aurait supporté cette double charge, si l'avide Aulète n'avait commis l'imprudence de réduire en même temps les dépenses des services publics. C'était une expérience dangereuse, un expédient qui ne faisait qu'hypothéquer l'avenir, et l'Égypte ne tarda pas à s'en rendre compte. Furent victimes de la réduction des dépenses publiques d'abord l'irrigation, puis la défense nationale et enfin la monnaie. Toute réduction portant sur ces trois chapitres était très dangereuse, puisque la prépondérance commerciale de l'Égypte dépendait d'un surplus de céréales exportables, d'une flotte capable de protéger les convois et de l'acceptation dans toute la Mer Égée de la monnaie égyptienne à sa valeur nominale. Cette prépondérance était désormais en grand danger de tomber. L'irrigation fut négligée, et par conséquent la production réduite ; la flotte restait à l'ancre, incapable de prendre la mer, faute d'équipages et de marchandises ; la tétradrachme égyptienne, par suite de dévaluations successives était tombée au tiers de son poids conventionnel, et les banquiers étrangers refusaient d'accepter la monnaie frappée à Alexandrie. Les extravagances commises par le trône achevèrent la

déchéance. La cour d'Aulète était dissolue et dépravée ; ce n'était qu'un nid de parasites, qui payaient leur écot à leur hôte en le comparant à Dionysos. Dans cette société, la sobriété était un crime, l'ivresse une vertu, comme Démétrius, vieil homme de lettres, l'apprit pour sa honte. Accusé d'avoir été trop sobre dans une orgie dionysiaque, il fit amende honorable en se présentant le lendemain soir habillé en femme, complètement ivre, et gambadant au tintement des cymbales. Cet épisode faillit avoir des conséquences terribles. Car Alexandrie, qui supportait de mauvaise grâce des impôts croissants, s'indigna d'avoir un roi qui dépensait ses revenus à des plaisirs aussi vains. On commençait même à parler de remplacer le souverain, lorsqu'on apprit la présence à Rome de deux princes séleucides, qui réclamaient le trône d'Égypte, comme descendants d'Évergète II ; alors les murmures s'arrêtèrent.

C'était un bruit inquiétant. Les prétendants, fils légitimes de Cléopâtre-Séléné et d'Antiochus Grypos, avaient pour eux des arguments incontestables, et Alexandrie tremblait de crainte d'avoir à couronner encore un Séleucide roi d'Égypte. Appréhensions bien vaines, à vrai dire, car si Rome intervenait dans les affaires de l'Égypte, ce ne serait sûrement pas au profit d'un prince syrien, mais bien d'un proconsul romain, et, en effet, à ce moment justement, Crassus intriguait pour s'assurer ce bénéfice. Si les deux Séleucides n'obtinrent rien, Aulète du moins revint au bon sens. Il se rappela les conseils de son tuteur Chérémon et songea à aller plaider sa cause en personne devant le Sénat ; mais de plus amples réflexions l'inclinèrent à rester où il était. Alexandrie n'aimait rien tant que déposer et introniser des rois et, connaissant son impopularité, Aulète n'osa courir ce risque. Il fut ainsi amené à chercher des agents capables de défendre ses intérêts. Sans doute, il y avait à Rome plus d'hommes qu'il n'en fallait pour cette mission : une bourse bien garnie était le seul passeport qu'ils demandaient à voir et malgré ses extravagances, Aulète était en état de satisfaire la curiosité sur ce point.

Pourtant à Rome ses affaires n'avançaient pas ; les

présents ne rapportaient que de vagues encouragements et des promesses plus vagues encore. Alors, désespérant du politicien professionnel, Aulète s'avisa de s'adresser au soldat ambitieux, et c'est le destin qui choisit pour lui. Pompée ayant été chargé de nettoyer la Méditerranée des pirates ciliciens, était venu en Orient, en 67 av. J.-C. Cette nomination avait été approuvée de tout le monde, car la réputation de Pompée comme soldat et comme homme d'État était grande. Il avait détruit la faction de Marius en Sicile et en Afrique, il avait brisé Sertorius en Espagne et écrasé Spartacus en Italie ; comme consul, il avait rendu aux tribuns leur ancienne autorité et admis les classes moyennes à prendre part à l'administration de la justice. Il allait maintenant montrer ses capacités dans une nouvelle sphère d'action, la police des mers.

La piraterie nuisait sérieusement à l'approvisionnement de Rome, et l'état de désordre qui suivit la première guerre de Mithridate avait donné à ce métier une impulsion nouvelle. Certains capitalistes sans scrupules finançaient ses opérations, espérant en tirer un bénéfice, et l'on voyait des hommes de naissance noble accepter ses risques par goût des aventures. Très petite au début, la flotte pirate avait atteint un millier de navires ; la moindre crique, le moindre havre, du Bosphore à la Cyrénaïque, étaient devenus ports d'attache pour les corsaires. Ils travaillaient en équipes ; ils prenaient leurs ordres de navigation à Coracesium en Cilicie, quartier général de leur flotte. Leurs déprédations étaient le grand sujet de préoccupation dans l'Orient méditerranéen ; le marinier pacifique restait au port plutôt que de s'exposer à être capturé en mer. Il était habitué aux dangers propres à la Méditerranée, mers fortes, vents contraires ; mais à la vue de la galère pirate, avec « ses mâts dorés à la proue, ses voiles tissées de pourpre et ses rames recouvertes d'argent » (1), le cœur lui manquait. Non sans raison, car il connaissait son sort s'il était pris. Le pirate ne faisait pas de prisonniers : un radeau était mis

(1) PLUTARQUE, *Vie de Pompée.*

à l'eau en pleine mer, et le commandant des pirates, souhaitant bon voyage à ses prisonniers, les abandonnait à leur chance. Pour détruire ce fléau des mers, Pompée équipa une flotte de cinq cents navires, divisa ses forces en treize escadres et systématiquement déblaya la Méditerranée. Il se rendit ensuite en Cilicie, débarqua et s'empara de Coracesium. En trois mois, il avait accompli sa mission : le pirate cilicien avait disparu de la Mer Égée, et Pompée allait pouvoir marcher contre Mithridate.

Alexandrie se réjouit à la nouvelle que la mer était de nouveau sûre, car son trafic maritime, autrefois prospère, avait presque disparu. Plutôt que de payer le taux d'assurance ruineux, demandé par les banquiers, l'exportateur laissait ses grains pourrir sur le rivage, et plutôt que d'avoir son bateau capturé en mer, le propriétaire le laissait au repos dans le port. L'économie mal dirigée par l'État avait amené cette désastreuse situation. Réduite à quelques trirèmes mal équipées et mal construites, la flotte égyptienne ne pouvait plus protéger le commerce de haute mer, ni même le trafic côtier. Bien plus, l'Égypte elle-même avait fourni une base d'opération idéale pour le commandant des pirates. Sur ses plages sablonneuses et désertes, il pouvait haler sa galère ; il y attendait la nouvelle du départ d'un convoi de marchandises ; alors il prenait le large, fondait sur sa proie et pilotait sa prise triomphalement jusqu'en Cilicie.

Soulagée donc par la destruction de la piraterie, Alexandrie fut beaucoup moins heureuse d'apprendre que le Sénat avait étendu la mission de Pompée à l'Asie entière. Les gens se demandaient si ce formidable Romain, qui avait chassé Mithridate d'abord jusqu'à l'Euphrate, puis jusqu'à la Mer Noire, allait se contenter de l'occupation de l'Asie Mineure. Cette question reçut bientôt sa réponse : Mithridate étant réduit à l'alternative de mourir de faim ou de se rendre, Pompée marcha sur Damas avec l'intention de parachever son triomphe en pénétrant en Arabie. C'était pour l'Égypte le moment de se montrer. Une ambassade d'Alexandrie se hâta vers la Syrie, chargée de présenter les

bons vœux du roi et de prier Pompée d'accepter « une couronne d'une valeur de quatre mille pièces d'or (1). ». Comme il se jugeait l'égal d'un roi, Pompée accepta le cadeau, remercia l'ambassadeur de ses paroles aimables et exprima l'espoir de faire plus tard la connaissance de Ptolémée. Il fut moins satisfait de « l'anneau d'or d'une valeur de cinq cents talents » offert par Aristobule, qui luttait alors contre son frère Hyrcan pour la possession du trône de Judée. Ce présent-là avait trop l'air d'un pot-de-vin, et si Pompée pouvait dépouiller une province ou accepter de la main d'un souverain régnant un témoignage de considération, il ne vendait pas ses faveurs à des principicules. Cependant les circonstances le forcèrent à intervenir en Judée ; il ne pouvait traverser le Jourdain tant que la guerre civile faisait rage sur son flanc droit ; il reçut donc les deux frères à Damas. La guerre ne tournait à l'avantage d'aucun des deux, et l'arrivée d'un groupe d'Anciens, qui protestèrent que la Judée n'avait besoin pour gouverneur que du « grand-prêtre de ce Dieu qu'ils adoraient », rendait Ptolémée perplexe. Au lieu de rendre un jugement, il ordonna aux deux parties d'arrêter la lutte, jusqu'à ce qu'il arrivât lui-même à Jérusalem. Hyrcan et les Anciens acceptèrent cette décision, mais Aristobule la brava et se retrancha dans Jérusalem. Pompée était bien le dernier des Romains qui pût souffrir un affront ; il marcha aussitôt sur la Cité Sainte. C'était une ville forte, impossible à prendre d'assaut sans machines de siège et impossible à réduire par la famine sans troupes montées. Tyr procura les premières, mais Pompée était embarrassé de trouver les secondes, lorsque Aulète d'Égypte lui procura obligeamment 8.000 cavaliers. C'était un acte d'amitié dont Pompée se souvint, lorsqu'Aulète à son tour eut besoin de son aide.

Jérusalem tomba ; Aristobule figura au triomphe de Pompée ; la Judée et la Syrie devinrent provinces romaines. Pendant ce temps Ptolémée Aulète était en grand danger de perdre son trône ; l'Égypte ne pouvait oublier ses impôts accrus ni lui pardonner d'avoir aidé Rome. Le roi ne s'inquiétait guère ; dans sa fierté d'être l'allié de Rome en Orient, Aulète ne prit pas garde aux regards sombres et aux imprécations marmottées qui suivirent son retour à Alexandrie. Une expérience plus profonde du monde lui aurait fait éviter cette erreur. Aussi susceptible qu'Alexandrie, Rome en voulait déjà à Pompée d'avoir interprété avec cette ampleur insolente les termes de sa mission. La Syrie, la Palestine et l'Arabie n'y appartenaient pas ; César, Lucullus, Crassus et Cicéron n'avaient pas l'intention de favoriser le triomphe d'un rival. Pour faire échec à Pompée, César proposait d'appointer en Italie un commissaire avec des pouvoirs aussi étendus que ceux dont jouissait Pompée en Asie. Mais ce projet échoua et César partit pour l'Espagne. Lorsqu'il revint à Rome, en 60 av. J.-C., il y trouva aussi Pompée, très déçu de l'indifférence générale pour ses exploits. Un coup de théâtre se produisit alors. A l'instigation de Crassus et de Cicéron, le Sénat refusa de ratifier les décrets de Pompée à l'étranger, et de procurer des terres italiennes à ses vétérans qui rentraient ; tandis que Lucullus, qu'il avait supplanté en Asie, et Crassus, toujours acariâtre pour lui, l'accusèrent d'avoir spolié les territoires conquis, César, plus habile, vit le danger de pousser la rivalité trop loin ; il proposa une alliance amicale avec Pompée et sollicita Crassus de se joindre à eux. Ainsi se forma ce qu'on appelle le Premier Triumvirat, dans lequel Pompée s'engageait à assurer l'élection de César au consulat, César à persuader le Sénat de ratifier les actes de Pompée en Asie, et Crassus à gagner l'appui des classes aisées. Cette combinaison ne présageait rien de bon pour Ptolémée Aulète, qui attendait encore la reconnaissance de sa royauté par le Sénat romain. Au lieu d'un Romain, c'est à trois qu'il avait affaire maintenant.

Tout était à recommencer ; Aulète, une fois de plus, réfléchit à la situation. Dans ce triumvirat, Pompée semblait être l'astre déclinant ; César l'étoile nouvelle ; c'est donc à César que s'adressa l'impudent roi d'Égypte. A Rome, tout était, plus que jamais, une question d'argent : sans

(1) Josèphe, *Antiquités*, livr. XIV, ch. III, div. I.

fortune personnelle, un honnête homme ne pouvait arriver qu'à la mendicité, et nul mieux que César ne connaissait cette vérité. Il avait emprunté d'une façon extravagante, dépensé sans compter et il était maintenant à bout de ressources. La propréture d'Espagne avait allégé ses dettes, mais ses moyens étaient encore restreints et les banquiers hésitaient à consentir des avances. Les embarras du Romain furent la chance d'Aulète, qui s'enquit discrètement du prix de la protection de César. C'était six mille talents ; bien qu'Aulète sourcillât devant ce chiffre, il paya la somme. Or la parole de César valait une signature. Une fois assuré de la solvabilité de son client, il persuada au Sénat de reconnaître Aulète, roi d'Égypte, « allié et ami du peuple romain ». Mais ce beau titre valait à peine son prix. « Allié » de Rome, Ptolémée le serait, si le Sénat avait besoin de son aide, mais « ami », jamais : Aulète le découvrit bientôt.

Au bout de quelques mois, Publius Clodius, qui venait d'être élu tribun, conseilla l'annexion de Chypre. C'était une surenchère de popularité, mais aussi une proposition malhonnête. En possession de l'Albanie, de la Macédoine de la Grèce, de l'Espagne, de Cyrène, du Pont, de l'Arménie, de la Syrie, de la Judée et de l'Arabie, la République n'avait guère besoin de mettre la main sur le domaine de son dernier « allié et ami ». Mais Clodius poursuivait aussi un but personnel. Homme vindicatif et impitoyable, il était résolu à ruiner quiconque lui barrait la route. Cicéron et Caton d'Utique, qui l'avaient accusé de libertinage, furent deux de ses victimes. Ptolémée Aulète, qui avait refusé froidement de payer sa rançon aux pirates ciliciens, en fut une troisième. Cicéron fut le premier à ressentir la vengeance de Clodius ; abandonné par César, le grand orateur dut s'exiler en Grèce ; alors Clodius se tourna contre Caton et contre Ptolémée. C'est de mauvais gré que, sur la demande d'un Sénat trop docile, Caton partit pour prendre possession de Chypre, mission qui arrêterait pour toujours, espérait Clodius, le sempiternel bavardage vertuiste de son ennemi. A Rhodes, le Romain fit halte ; il espérait persuader le gouverneur de Chypre, frère cadet d'Aulète, de se soumettre

à la volonté de la République ; il promettait en compensation à la victime de lui attribuer la charge de grand-prêtre à vie. Il essuya un refus indigné : préférant la mort à la honte, le malheureux Ptolémée s'empoisonna. Bouleversés par la mort de leur souverain, les Cypriotes n'offrirent aucune résistance à l'occupation romaine, et Caton séquestra le « trésor royal composé de vaisselle plate, de tableaux, de pierres précieuses et de pourpre. Le tout devait être transformé en espèces » (1). Toujours scrupuleux, Caton n'en tira aucun avantage personnel. Il surveilla la vente du trésor, prit note des noms des acheteurs, vérifia les comptes des commissaires-priseurs. Malheureusement ces comptes et leurs duplicata furent perdus en mer ; de retour à Rome, Caton eut à lutter pour convaincre le Sénat qu'il n'avait pas facilité leur disparition, pour couvrir son propre pillage de l'île (2).

L'indignation d'Alexandrie, déjà en effervescence, fit explosion lorsque la mission de Caton devint publique. La capitale reprocha à Aulète d'avoir perdu Chypre, et lui enjoignit brutalement de quitter l'Égypte. Le roi ne se fit pas répéter deux fois cet ordre. Il s'embarqua pour Rome en 58 av. J.-C., laissant sa femme et ses cinq enfants comme otages. Sorti du port, il changea de direction ; il mit le cap sur Rhodes, où se trouvait Caton. Il s'attendait en tant qu' « allié et ami du peuple romain » à obtenir la sympathie et les encouragements de cet homme vertueux. Il n'en fut rien. Froidement Caton recommanda au roi de retourner à Alexandrie, de réformer sa manière de vivre et de ne plus intriguer à Rome. Ce conseil ne fut pas écouté. Aulète avait mis tous ses espoirs en César et il alla à Rome ; mais il arriva trop tard ; César faisait campagne en Gaule et ses partisans ne voulaient pas se mêler des affaires d'Égypte. Les perspectives étaient sombres pour Aulète, et sans la sympathie de Pompée et l'appui financier de Rabirius Postumus, capitaliste aventureux, il aurait désespéré de récupérer son royaume. Pour ajouter à son trouble, une cen

(1) Plutarque, *Vie de Caton d'Utique.*
(2) Dion Cassius, *Histoire roamine*, livr. XXXIX, ch. xxiii.

taine de notables d'Alexandrie, chargés d'informer le Sénat de la déposition du roi et de l'intronisation de Bérénice, sa fille aînée, passèrent en Italie. Ils n'atteignirent jamais Rome ; une bande de sicaires à la solde de Ptolémée Aulète leur tendit des guets-apens, et quelques-uns seulement en réchappèrent pour raconter l'histoire. Cicéron, ce rigide serviteur de la loi, ne doutait pas de la complicité d'Aulète. « Il a pris de l'or », écrivait-il à l'un de ses nombreux correspondants, « il l'a donné aux esclaves de Lucius Lucceius pour assassiner Dion d'Alexandrie, pendant que celui-ci dînait dans la maison de Lucius. C'est un grand crime que d'intriguer contre des ambassadeurs » (1), ajoutait-il.

Mais l'opinion, à Rome, était divisée sur ce point. Plusieurs sénateurs scandalisés par cette histoire dénoncèrent le crime et réclamèrent l'arrestation et la punition du coupable ; d'autres, à la solde d'Aulète, s'écrièrent que Rome était engagée d'honneur à soutenir « un allié et ami ». Le Sénat, incertain, consulta les livres Sibyllins ; on y découvrit un vers qui se rapportait à la question. Il disait : « Si le roi d'Égypte vient demander de l'aide, ne lui refusez pas votre amitié, mais pourtant ne le secourez pas trop énergiquement ». Dans le cas particulier, l'oracle ne fut pas très utile ; la discussion fit rage sur l'interprétation du mot « amitié ». Un des partis soutenait que l'oracle obligeait Rome à rétablir Aulète sur son trône, l'autre qu'il signifiait tout simplement que l'hospitalité offerte à cet hôte non invité et indésirable fût aussi courte que possible. Quand le Sénat se décida pour la première alternative, une nouvelle perplexité l'assaillit. Qui allait remplir cette tâche ? Pompée et Crassus convoitaient l'un et l'autre d'en être chargés, et le procès de Milon, agent de Pompée, fit voir toute l'aigreur de cette rivalité. Clodius, le plaignant, allié de Crassus et ennemi de Pompée, fit éclater l'incendie qui couvait. Il apostrophait l'auditoire en ces termes : « Qui est-ce qui affame le peuple ? » et ses hommes de répondre en chœur : « Pompée ! » « Qui désire aller en Égypte ? » et

(1) Cicéron, *Pro Caelio*, XXI.

l'auditoire de crier : « Pompée ! » Mais qui allons-nous y envoyer ? » A cette dernière question, une clameur répondit : « Crassus, Crassus ! »

Quant à César, il ne songeait plus à l'Égypte, ni à son roi ; il était parti pour la Gaule. Des échos lui parvinrent là-bas de la rivalité qui mettait en péril l'existence du triumvirat. Il convoqua ses associés en conférence à Lucques, en mai 56 av. J.-C. ; Pompée et Crassus y enterrèrent leur animosité et abandonnèrent leurs visées personnelles sur l'Égypte ; ils décidèrent ensemble de charger Aulus Gabinius, pro-consul de Syrie, de rétablir le roi d'Égypte sur son trône, moyennant une somme qui serait à partager entre les triumvirs. Pendant ce temps Crassus aurait à réduire la Parthie, Pompée devait rester à Rome et César garder la Gaule. Mais la conférence était à peine terminée que Pompée fut pris d'hésitation. Le procédé conseillé par César, qui était d'ignorer le Sénat, dans les affaires d'Égypte, était hasardeux ; car si la campagne échouait, lui, Pompée serait le bouc émissaire. Il se méfiait aussi de Gabinius ; Lentullus Spinther, pro-consul de Cilicie, lui semblait un homme plus discret ; il poussa donc Cicéron à sonder Spinther (1). « Toi, qui es maître de la Cilicie et de Chypre, il t'est loisible de voir si tu peux tenir Alexandrie et l'Égypte. Il est conforme à ta dignité et à celle de Rome que tu installes le roi à Ptolémaïs, et que tu partes avec flotte et armée, pour Alexandrie : une fois que tu y aurais fait régner la paix et établi une garnison, Ptolémée rentrerait dans son royaume ; de la sorte tu serais l'instrument de sa restauration, conformément à l'avis initial du Sénat, et il serait ramené sans armée, comme le veut, au dire de nos dévôts, la Sibylle ». Mais Spinther refusa.

Aulète, qui voyait ces hésitations, se rendit, en désespoir de cause, à Éphèse, pour conférer avec Gabinius, tandis qu'Alexandrie, mieux placée que lui, poussait Bérénice à devancer son père, en prenant un époux capable de dé-

(1) Cicéron, *Ad Familiares* I, VII 45.

fendre ses droits. Il n'était pas facile de trouver un conjoint approprié. Le mariage avec un frère était impossible, puisque l'aîné de ses deux frères était encore un nourrisson ; les « parents du roi » ne pouvaient proposer que l'un ou l'autre des deux petits-fils de Séléné Cléopâtre et d'Antiochus Grypos de Syrie. Ce conseil souleva de vives protestations. En sommes-nous donc là, maugréait l'Alexandrin humilié, qu'une reine d'Égypte doive chercher un époux dans une province romaine ! Pourtant le mariage aurait eu lieu, sans l'opposition d'Aulus Gabinius. Ce proconsul qui débattait alors avec le père le prix de ses services personnels, n'avait pas l'intention de laisser faire un mariage qui pourrait porter préjudice au rétablissement de son client sur le trône d'Égypte et il refusa aussitôt au fiancé la permission de quitter la Syrie.

Pendant ce temps Alexandrie avait trouvé un autre candidat, un certain Séleucus, qui se prévalait d'une parenté obscure avec la maison des Séleucides. C'était un triste choix ; il était d'apparence si commune et avait un langage si vulgaire, que peu d'heures après son débarquement en Égypte, il fut qualifié du surnom odieux de « poissard ». La lune de miel dura moins d'une semaine ; comprenant l'aversion de Bérénice, et probablement sur son ordre, les gardes du palais étranglèrent l'époux. Ce crime ne fit qu'augmenter l'inquiétude régnante. Le père, Ptolémée Aulète, était, disait-on, en Syrie ; Gabinius rassemblait ses légions, et les « parents » de la cour désespérant de trouver un candidat de sang royal, invitèrent Archélaos, fils d'Archélaos, remarquable lieutenant de Mithridate, à venir à Alexandrie.

Ainsi fut constitué un jeune couple de souverains énergiques, qui avait le louable désir de reconstruire un royaume déchiré par le scandale et la dissension. Tandis qu'Archélaos rénovait la marine et réformait l'armée, Bérénice travaillait à apaiser un peuple qu'on s'était aliéné par des exactions et une mauvaise administration. Elle fit des avances aux prêtres ; elle répara quelques temples aux frais de l'État et garantit à d'autres le droit d'asile. Ce

droit était un privilège très précieux, prérogative spéciale de la couronne, dont elle n'usait que rarement. Rompant avec cette tradition, Bérénice le conféra libéralement et les prêtres bénéficiaires payèrent leur dette de reconnaissance en poussant leurs congrégations à se rallier à la reine. Évergète avait rappelé autrefois à l'Égypte que « des asiles existants, personne ne peut être arraché de force ». La police provinciale maugréa devant l'extension de ce privilège à des sanctuaires insignifiants. C'était évidemment un coup désagréable pour cet auxiliaire de la justice, puisque le seul espoir d'arrêter un inculpé fugitif qui avait pu atteindre un temple avant ses poursuivants, consistait à le persuader qu'on ne le poursuivait plus. Cette ruse réussissait souvent. La police avait ses espions dans les temples, ses gardes au dehors, et le premier pas que faisait le naïf fuyard vers la liberté, était généralement son dernier. « Veille-les », écrivait un officier de police à son agent du Sérapéum , « et si ces gens sortent, fais-mois signe et je t'aiderai. Il y aura une récompense de trois talents pour toi et tu nous rendras grand service (1). »

Au dernier moment, Gabinius hésita. Pour qu'un proconsul pût quitter sa province ou s'engager dans une guerre, il lui fallait l'autorisation de le faire et Gabinius pensait avec raison que le Sénat ne pardonnerait pas une expédition contre l'Égypte. Mais l'aventure était trop tentante. Aulète lui avait promis mille talents pour le jour où il réoccuperait son trône, et Gabinius ne put résister à cet argument. Aussi est-ce d'un cœur léger qu'il donna le signal de marcher. Marc Antoine, son maître de cavalerie, était à l'avant-garde, Gabinius suivait avec l'infanterie, et Aulète marchait tranquillement à l'arrière-garde. Péluse tomba, Alexandrie capitula et Aulète rentra dans sa capitale, en 55 av. J.-C. On ne fit pas grâce à Bérénice et à son mari ; ils moururent ensemble en prison : fin lamentable d'un règne qui avait commencé sous d'heureux auspices. Intimidée par les soldats de Gabinius, Gaulois farouches,

(1) G. Lefèvre, *Annales du service des Antiquités de l'Égypte*, N° 19, Le Caire, 1920.

Alexandrie ne protesta pas et ne leva pas même le doigt pour sauver son roi et sa reine. Dion Cassius observe avec causticité que « les Alexandrins étaient toujours prêts à relever la tête avec fierté et à dire ce qu'ils pensaient, mais qu'ils étaient sans aucun ressort devant la menace d'une guerre et de ses horreurs » (1). Il est certain que leur attitude durant toute l'époque ptolémaïque justifie ce jugement.

Après avoir laissé Lucius Licinius et deux légions, pour séparer le roi de ses sujets, Gabinius retourna en Syrie, inquiété par la nouvelle qu'à Rome l'on commentait son escapade. Il rentrait les mains vides, car les talents promis n'étaient pas encore payés. Aulète avait demandé un délai et Gabinius l'avait accordé à contre-cœur. Il aurait mieux fait de transiger avec son débiteur, puisque celui-ci détenait tout l'argent qu'il pouvait tirer d'Alexandrie. Ses affaires allaient mal à Rome. Acquitté de l'inculpation de haute trahison, il fut reconnu coupable d'avoir reçu des cadeaux et notamment dix mille talents bien qu'Aulète jurât, sur sa parole de roi, qu'il n'avait rien payé au proconsul pour son assistance. Les sénateurs, satisfaits de leur action vertueuse, s'en félicitèrent et se mirent en quête d'une nouvelle victime. Pompée et Crassus, qui étaient fortement compromis, avaient trop de puissance pour être impliqués. Rabirius Postumus, le banquier d'Aulète en Italie, était une proie plus facile. Mais ce banquier était hors de portée ; il avait gagné Alexandrie, où il s'efforçait de rentrer dans son argent ; le Sénat, désappointé, dut l'y laisser. Cependant Rabirius ne tira guère de profit de son voyage ; Aulète jura qu'il n'avait pas de fonds pour payer ses dettes, et offrit en compensation à son créancier le poste de dioecète ; le Romain comprit qu'il se payerait lui-même aux dépens d'Alexandrie. C'est ce qu'il fit, avec trop d'avidité ; ses exactions soulevèrent une émeute et Aulète, heureux d'avoir ce prétexte, fit jeter Rabirius en prison. Il aurait fait exécuter ce créancier gênant, sachant

(1) Dion Cassius, *loc. cit.*, livre XXXIX, ch. lviii.

que les morts ne parlent plus, s'il n'avait craint que Rome ne lui demandât compte de ce crime. Aussi adopta-t-il une méthode plus subtile pour se débarrasser de sa victime. Une porte de la prison fut laissée ouverte, et Rabirius, dénué de tout et craignant pour sa vie, s'enfuit en Italie. Là, la justice s'empara de lui, comme elle l'avait fait auparavant pour Gabinius ; il fut jugé et condamné sous l'inculpation d'avoir accepté un poste rémunéré en Égypte, sans la permission du Sénat. L'opinion publique applaudit à ce jugement ; aux yeux de Rome, un transfuge ne méritait aucune miséricorde. Quant à Gabinius, grâce à l'intervention de Pompée, il échappa au châtiment. Cicéron en fut choqué : « Tu me demandes comment je puis tolérer de tels scandales », écrivait-il à son ami Atticus, et il continuait : « il le faut bien, puisque je vois que nous avons perdu non seulement la sève et le sang, mais aussi la couleur et la forme d'une république (1). »

Avertis par cet exemple, les créanciers plus modestes négligèrent de présenter leurs réclamations et Aulète, malhonnête comme il l'était, les ignora. Roi ignoble et homme sans honneur, il mourut comme il avait vécu, impénitent et sans laisser de regrets. Du moins dans les dernières années de sa vie, il songea à effacer ses crimes et ses folies en ordonnant au clergé égyptien de rappeler son nom et son règne sur les murs des temples. Philae se hâta d'obtempérer, et sur l'un de ses nombreux pylones, on grava consciencieusement un relief figurant ce Ptolémée, protégé des dieux et frappant ses ennemis. C'était d'une inspiration fantaisiste, car Aulète n'avait jamais tiré l'épée.

A la fin seulement, il songea à l'avenir de ses cinq enfants. Leurs perspectives étaient sombres, à moins que la République ne garantît leur succession ; c'est dans cette intention qu'il s'adressa au peuple romain. Sur son lit de mort, il dicta son testament, priant le Sénat de le déposer dans les archives de la République. Sa volonté était explicite !

(1) Cicéron, *Atticus*, IV, 16.

il laissait le royaume d'Égypte à sa fille Cléopâtre, septième du nom, et à son fils Ptolémée conjointement ; il souhaitait que tous deux devinssent époux et il demandait au Sénat d'accorder sa bénédiction au mariage. Telles furent ses dernières paroles ; il mourut en 51 av. J.-C.

CHAPITRE XIII

CLÉOPATRE

51-30 av. J.-C.

Cléopâtre, septième du nom, monta sur le trône ; c'était une impérieuse jeune fille de dix-huit ans à dix-neuf ans, qui n'aimait pas recevoir de conseils et qui ne pouvait pas tolérer l'opposition. Sa vie fut un perpétuel roman, son règne, une aventure continuelle ; si elle ne fut ni une reine très honorable, ni une femme très vertueuse, ces défaillances tenaient autant aux circonstances du temps qu'à ses propres folies. En effet, le prestige qu'elle garde aux yeux de la postérité provient pour une part des relations dramatiques qu'elle eut avec deux grands personnages de l'histoire romaine, et aussi de l'épisode que Plutarque, d'abord, puis Shakespeare choisirent pour immortaliser sa mémoire. L'histoire ne nous apprend presque rien sur son caractère et sur son physique. Plutarque parle de sa culture et de son don de parole ; Dion Cassius de sa « beauté remarquable », mais nous ne savons pas si son instruction était profonde ou superficielle, si elle était grande ou petite, de teint foncé ou clair. Il n'existe aucun portrait authentique de cette reine (1) ; quant aux monnaies de l'époque, elles ne confirment guère le jugement enthousiaste de Dion Cassius. Dans son profil, la moitié supérieure du visage est attrayante, la partie inférieure avec sa bouche sensuelle et son menton agressif l'est moins. Quoiqu'il en soit, elle doit avoir été une femme séduisante et divertissante, autrement elle n'aurait pas gagné et conservé l'affection de deux hommes volages entre tous, Jules César et Marc Antoine.

Cléopâtre débuta mal ; son père était à peine enterré qu'elle se querellait avec Pothinos, à qui Aulète revenant

(1) La tête du British Museum, reproduite dans beaucoup de livres, est considérée actuellement comme le portrait d'une Syrienne.

de Rome, avait remis insoucieusement les rênes du gouvernement. C'était de la part de Cléopâtre une erreur de jugement ; elle était une jeune fille inexpérimentée, et Pothinos un Grec subtil, qui avait pour lui Achillas, le généralissime, et Théodote, philosophe assez populaire à Alexandrie. Mais Cléopâtre était très résolue ; elle soutint avec insistance qu'elle devait gouverner seule, jusqu'à ce que Ptolémée, son jeune frère et co-héritier, suivant la volonté de son père, fût en âge de partager le trône. Pothinos ridiculisa cette prétention d'une jeune fille assez ignorante pour méconnaître les préjugés d'Alexandrie contre un gouvernement féminin. Qu'une régence fût nécessaire pendant la minorité de l'héritier mâle, cela lui paraissait évident, et pourvu qu'il en fût le président, chargé des intérêts de l'enfant, Pothinos acceptait Cléopâtre comme collaboratrice. Cette impertinence élargit le fossé, et malheureusement, il n'y avait pas d'arbitre pour clore le différend. L'esprit du gouvernement ptolémaïque était encore pharaonique. L'Égypte était « le pays du roi », son peuple était l'humble serviteur du trône et, dans une telle conception, il n'y avait évidemment pas de place pour des institutions représentatives. Alexandrie n'avait pas de « boulé », ni même d' « ecclesia », Conseil et Assemblée que la moindre cité grecque possédait. De temps en temps, le trône faisait connaître ses volontés, par une proclamation et un décret, mais aucun débat sur sa sagesse, aucune opposition n'étaient admis. Les fonctionnaires municipaux dépendaient du trône et le gouverneur était un « parent » de la cour. Étrange anomalie, sans doute, que cette cité construite par des Grecs, pour des Grecs, et qui ne pouvait exprimer son opinion que par le tumulte et l'émeute. Une fois de plus, Alexandrie fut près d'en venir aux mains. Le peuple, indigné de la confusion qui régnait dans le gouvernement, pria la reine et le ministre de vivre en bon accord ou de céder la place à d'autres. C'était un avertissement que ni l'un ni l'aure n'osèrent négliger. Il consentirent tacitement à se partager l'autorité : Cléopâtre se chargea des affaires étrangères et Pothinos des affaires intérieures. Cette

trêve ne devait pas durer. Mais tous deux avaient besoin de temps pour consolider leurs positions : Pothinos, pour s'assurer de l'armée par l'intermédiaire de son collègue Achillas ; Cléopâtre pour établir des relations avec Pompée, que l'on disait être en possession du testament de son père. Ce répit fut profitable à Cléopâtre d'autre manière. Bien des choses du passé, jusqu'ici obscures pour elle, s'éclaircirent. Elle comprit les causes qui avaient amené l'exil de son père, les raisons qui l'avaient poussé à rechercher la protection de Rome. Avec l'aide de Pompée, elle se débarrasserait de Pothinos, puis accepterait ou refuserait la participation de son frère, à son gré. Un incident qui éclata parmi les troupes romaines stationnées à Alexandrie renversa tous ces projets. Le nouveau proconsul de Syrie, Bibulus, avait ordonné le rappel de la garnison. Les officiers comme les hommes furent fâchés de cette nouvelle ; ils avaient trouvé des femmes agréables à Alexandrie, dont la compagnie consolait leur exil, et la discipline s'était fortement relâchée. Là-dessus les deux fils de Bibulus arrivèrent au camp pour conduire la garnison en Syrie. Ils lurent les ordres de leur père et donnèrent le signal du départ. Aucun homme n'obéit et la troupe jura qu'elle ne ferait pas un pas pour un proconsul. Les délégués en appelèrent au commandant, qui redoutait tout autant que ses hommes de quitter Alexandrie et qui conseilla aux deux frères de quitter l'Égypte. Au lieu de cela, ils insultèrent les légionnaires en les traitant de lâches : parole téméraire qui causa leur mort. Une demi-douzaine de farouches Gaulois sortirent des rangs et étranglèrent les jeunes gens sur-le-champ. Ces troupes avaient compté sans Cléopâtre ; Bibulus était un ami de Pompée ; c'était donc l'occasion de rappeler à celui-ci qu'elle aussi était son amie. Elle fit arrêter les assassins et les envoya enchaînés à Bibulus. Cette intervention injustifiée fut sans effet ; Cléopâtre se fit de la garnison un ennemi et ne reçut aucun remerciement de Pompée. Elle persévéra néanmoins et, plus tard, offrit à Pompée, avec une escadre de soixante trirèmes, un supplément de blé et une forte contribution en

espèces. Une vague d'indignation souleva Alexandrie lorsque les citoyens contemplèrent le départ de la flotte. Qu'est-ce qu'Alexandrie avait à faire avec les rivalités personnelles de Rome, ricanaient les partisans de Pothinos. Ces Ptolémées n'apprendront-ils jamais que de tous les protecteurs, un Romain sera le dernier à être reconnaissant, murmuraient les partisans de la reine ?

Il est certain que personne ne pouvait prévoir l'issue de la rivalité entre César et Pompée, rivalité qui avait tourné maintenant en guerre ouverte. Ils étaient l'un et l'autre bien munis : si César avait derrière lui en Gaule une armée entraînée par dix ans de campagne, Pompée, à Rome, jouissait de l'appui de l'aristocratie et des classes aisées. Si ces dernières avaient pu agir librement, elles auraient nommé Pompée dictateur, mais l'opinion publique n'était pas préparée à des procédés aussi énergiques. Le souvenir de la dictature de Sylla et de ses suites restait présent et Rome ne désirait pas une seconde expérience de ce type de gouvernement. Aussi les dirigeants se contentèrent d'élire Pompée consul sans collègue et de l'investir du commandement suprême sur terre et sur mer. Ainsi la guerre et la paix entre ces deux hommes semblaient s'équilibrer dans la balance, tandis que le Sénat vacillant palabrait sur des projets de négociations. C'était trop tard ; César ayant traversé les Alpes en toute hâte menaçait Rome. Cette nouvelle poussa le Sénat à l'action ; César fut déclaré ennemi public, Pompée, défenseur de la République. Ce dernier fit le compte de ses forces, elles étaient assez maigres ; sur les dix légions qui étaient sous son commandement, huit étaient en Espagne, et pour livrer bataille à César en Italie, il lui en fallait six au moins. On n'avait pas le temps de faire de nouvelles levées en Italie et encore moins de trouver des navires et de les équiper ; il tourna les yeux alors vers la Grèce et l'Asie Mineure. Là, il pouvait recruter une armée, rassembler une flotte ; puis il retraverserait l'Adriatique et reprendrait l'Italie. Précipitamment, il quitta Rome, tandis que César, franchissant le Rubicon, se mettait à sa poursuite. Il arriva trop tard à

Brindisi : aidé par un vent favorable, Pompée était déjà à mi-chemin de la Grèce.

Incapable de le poursuivre, faute de transports, César partit pour l'Espagne, en s'écriant : « Je vais en Espagne combattre une armée sans général ; ensuite, j'irai en Orient combattre un général sans armée ». Cette conviction était tout à fait erronée. Pompée occupa l'Épire et rassembla des forces qui vraisemblablement seraient plus importantes que celles auxquelles l'ennemi pourrait faire traverser l'Adriatique. Il fut plus difficile de composer une flotte. La Liburnie (la moderne Croatie) abondait en embarcations rapides, de faible tirant d'eau, mais pour des navires de tonnage plus fort il fallait que Pompée cherchât dans la Mer Égée. Son beau-père Scipion et son fils Gnaeus Pompée se mirent en route pour emprunter ou louer des navires de combat. Après un crochet par Tyr et Rhodes, la mission arriva à Alexandrie ; ils avaient plus de chance d'y réussir. Si, cinquante ans plus tôt, Lucullus, venu dans le même but, était reparti les mains vides, les envoyés de Pompée eurent plus de succès. Peut-être que le visage agréable et les manières plaisantes de Gnaeus frappèrent l'imagination de Cléopâtre, ou bien les compliments mielleux de Scipion chatouillèrent agréablement ses oreilles. Quoi qu'il en soit, quelque soixante navires, avec cinq cents marins galates à bord, appareillèrent pour l'Épire.

C'était l'espoir de Pothinos : il consulta ses associés Achillas et Théodote ; tous deux le poussèrent à agir, en lui promettant leur appui. Mais on eut vent de ce complot au palais, et Cléopâtre ordonna à ses gardes de prendre les armes. Cet ordre ne fut pas obéi ; pas un soldat ne bougea. Pothinos l'avait devancée, les gardes du palais ne prenaient plus leurs ordres que de lui. Il n'y avait pas d'autre alternative pour Cléopâtre que la fuite. Elle gagna la Thébaïde ; elle y trouva un ami dans la personne du vice-roi, qui l'aida à passer en Syrie, par l'Arabie. Elle leva en Syrie une armée disparate, composée d'indigènes, de bandits, d'esclaves fugitifs et de déserteurs romains. Au bout de quelques semaines, elle marcha sur l'Égypte. Mais on avait

prévu ses intentions. A Péluse, elle trouva le jeune Ptolémée, son co-héritier, qui lui barrait la route. Un temps d'arrêt s'en suivit. Ni la sœur, ni le frère n'osaient pousser les choses jusqu'aux extrémités et chacun espérait dans son for intérieur que l'autre se retirerait.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la Méditerranée, César et Pompée étaient aux prises. Après avoir pacifié l'Espagne et assuré son élection au consulat, César avait traversé l'Adriatique avec l'avant-garde, et il attendait impatiemment en Épire l'arrivée du gros de ses troupes. Leur retard permit à Pompée d'occuper Dyrrachium, la moderne Durazzo. Le siège de cette forteresse par César échoua. Sa situation était devenue précaire ; en infériorité sur mer, il avait perdu le contact avec Rome et la nouvelle que Pompée avait reçu des renforts le contraignit à modifier sa stratégie et à se retirer de Dyrrachium. Il marcha vers le sud espérant couper les renforts ennemis, mais il n'y réussit pas. Pompée, que Scipion venait de rejoindre, livra bataille à son ennemi à Pharsale en Thessalie, le 9 août 48 av. J.-C.

Ce fut une bataille déconcertante, qui se termina par la victoire de la qualité sur le nombre, du génie sur la médiocrité. La dixième légion s'était particulièrement distinguée ; sa résistance à deux furieuses charges de cavalerie fit tourner en victoire ce qui au début semblait devoir être une défaite. Les recrues asiatiques de Pompée lâchèrent pied et s'enfuirent. Voyant la bataille perdue, Pompée quitta le terrain au galop. Arrivé à Amphipolis, il tint un conseil de guerre ; ses amis le pressèrent d'attendre de nouveau l'ennemi en Macédoine. Mais son énergie était à bout : il déclara préférer l'Asie et parla fièrement de recruter une armée nouvelle en Cilicie. C'était une ruse pour mettre la Méditerranée entre lui et César. Il s'arrêta à Lesbos pour reprendre sa femme Cornélie et son fils Sextus, puis il ne jeta plus l'ancre que lorsqu'il se sentit hors de poursuite. Il tint conseil de nouveau ; il ne parlait plus d'armées ni de flottes, il s'inquiétait seulement de trouver un refuge où César n'oserait pas le suivre. Ses compagnons qui, pas

plus que leur chef, n'avaient envie de combattre, furent d'accord ; ils discutèrent seulement du port où ils débarqueraient. Les avis étaient partagés, les uns préféraient la Numidie, les autres la Syrie, quelques-uns même la Parthie inhospitalière. La Syrie ! ce nom rasséréna la tristesse de Pompée. Il avait été autrefois proconsul de cette province ; il était certain d'y être mieux accueilli qu'ailleurs. C'était une illusion. Antioche, la capitale, refusa de le recevoir ; le cœur lourd il partit pour l'Égypte. En mer, jugeant indigne de débarquer sur le sol égyptien sans argent et sans escorte il changea d'itinéraire et se dirigea sur Chypre. Un banquier accommodant de cette île lui fournit des fonds et un gouverneur sympathisant lui donna un détachement de troupes. Pompée s'embarqua pour Alexandrie, espérant fermement que les enfants de Ptolémée Aulète lui revaudraient l'hospitalité qu'il avait accordée autrefois à Rome à leur père. Il eut la déception de trouver le port fermé ; à l'entrée, un garde-côte était à l'ancre, dont le commandant pria Pompée d'obtenir du roi l'autorisation de débarquer. « Où est Ptolémée ? » demanda le fugitif. « A Péluse », lui répondit-on, et Pompée repartit.

Cependant la nouvelle que Pompée s'était enfui de Pharsale était parvenue à Péluse. Un conseil de guerre qu'on tint dans cette forteresse débattit si on permettrait au fugitif de débarquer ou si on le prierait d'aller ailleurs. Seul de l'assemblée, le vieil Acoréus, grand-prêtre de Memphis, plaida le devoir sacré de l'hospitalité. Il était debout, défendant la cause de Pompée, lorsque les navires de celui-ci apparurent à l'horizon. Une clameur s'éleva : « Allons-nous accueillir Pompée lorsque le monde entier l'abandonne ? » Acoréus déconfit se rassit aussitôt. A la question, Pothinos répondit froidement : « Que Pompée cherche asile ailleurs ! » Mais dans l'esprit de ce Grec, un projet plus sombre prenait forme. A Pharsale l'étoile de Pompée avait sombré ! tandis que celle de César montait ; la prudence conseillait à l'Égypte de s'assurer la gratitude du vainqueur en achevant la victime. Il murmura ce conseil à l'oreille du roi et le jeune Ptolémée acquiesça d'un signe de tête. La séance fut levée

Achillas et Lucius Septimius, ex-tribun des légions de Gabinius laissées en garnison à Alexandrie s'offrirent pour exécuter le projet. Tous deux partirent dans un même bateau de pêche, abordèrent la trirème et souhaitèrent la bienvenue à Pompée en Égypte. Pompée hésitait, se méfiant des paroles doucereuses de son interlocuteur et de cette faible embarcation, mais Achillas invoqua le manque de profondeur de la plage, pour s'excuser de faire débarquer si médiocrement un hôte de marque.

Avec un soupir, Pompée se laissa tomber dans la nacelle et s'assit près d'Achillas, en murmurant ce vers de Sophocle : « Malheur à l'homme libre qui se réfugie chez un tyran, il devient son esclave ». Il cria à Cornélie qui s'apprêtait à le suivre : « Attends, femme, surveille de loin et vois ce qui m'arrivera sur la grève ». Ce furent les dernières paroles qu'il lança vers le navire. Achillas commanda à ses hommes de se mettre aux rames et l'on fila vers la rive. Un silence étreignit le groupe ; personne ne soufflait mot. Septimius se tenait debout comme à la parade ; à ce signe, Pompée reconnut qu'il avait servi dans une légion romaine. Il le regarda de plus près : « Est-ce que je ne te connais pas, camarade ? » dit-il tranquillement ; l'autre, indifférent, hocha la tête. Pompée soupira de nouveau et tirant de sa manche l'adresse qu'il se proposait de remettre à Ptolémée, il revisa son texte. Le voyant occupé, Septimius tira furtivement son épée et repéra l'endroit où il frapperait. Le bateau touchait le fond ; Pompée se levant pour débarquer vit la lame briller au soleil. Il retint son souffle et ferma les yeux, Septimius frappa sa victime au cœur. Le coup était mal placé, mais Pompée s'affaissa sans connaissance en travers des bancs. Alors l'indigne Achillas s'avança et le frappa à coups redoublés, jusqu'à ce que Pompée rendît son dernier soupir. Sautant sur la grève, l'assassin coupa la tête de Pompée, la mit au bout d'une pique et s'en fut présenter ce trophée triomphal au roi, tandis que les rameurs jetaient le corps mutilé à la mer. Il fut ballotté de-ci de-là, au gré des vagues, jusqu'à ce que l'affranchi Philippe et le vieux légionnaire Cordus, à la nuit, l'eussent ramené à la

côte. Ils préparèrent un humble bûcher et brûlèrent ses restes. Ainsi périt Pompée, surnommé le Grand, « que la Fortune avait tenu si longtemps dans ses bras et qu'elle anéantit ensuite d'un simple souffle » (1).

Quelques jours plus tard César débarquait à Alexandrie.

Après Pharsale, laissant son infanterie derrière lui, il avait chevauché rapidement jusqu'à Sestus sur l'Hellespont. Il s'y arrêta pour attendre ses légions. Elles étaient encore loin de le rejoindre ; impatient, il traversa le détroit dans de mauvaises embarcations. Au milieu du passage il se crut perdu. Une escadre ennemie se jeta sur lui et, sans la trahison de son commandant, il aurait été fait prisonnier. Mais une providence semblait veiller spécialement sur César le commandant lui fit des excuses et mit ses trirèmes à son service. A Rhodes, il apprit l'intention de Pompée de chercher refuge en Égypte. César se mit en route pour Alexandrie et trois jours après, il était devant le port. Théodote portant la tête de Pompée et sa bague à cachet, se hâta d'aborder la galère du vainqueur de Pharsale.

César écouta le récit de Théodote avec tristesse, il déplora la mort du noble Pompée, il frémit devant la perfidie de ses meurtriers. Gardant le sceau, il donna l'ordre d'enterrer la tête décemment dans le temple de Némésis et pria Théodote de lui parler de la situation des enfants de Ptolémée Aulète. C'est alors seulement qu'il apprit le conflit entre le frère et la sœur, l'intervention de Pothinos en faveur du jeune garçon, la fuite de la sœur et son retour devant Péluse à la tête d'une armée. Cette histoire intéressa mais aussi embarrassa César. D'une part sa présence était absolument urgente à Rome, et d'autre part, puisque Aulète avait placé ses enfants sous la protection de la République, son devoir de consul était de les réconcilier avant de quitter l'Égypte. De plus, il avait un autre but en tête : il avait promis de rétablir Ptolémée Aulète contre une somme appréciable, mais il n'en avait jamais vu l'argent et il ju-



(1) Appien, livre II, Lucain, livre VIII et le Pompée de Plutarque racontent cette histoire.

geait raisonnable de demander aux enfants de faire honneur à la parole de leur père.

Les premiers à débarquer furent les licteurs consulaires. Le peuple d'Alexandrie regardait avec étonnement les verges et les haches qu'ils portaient, insignes mystérieux de leurs fonctions. Derrière eux marchaient une ou deux cohortes des soldats d'Italie, individus très différents par le visage et l'allure des rudes conscrits germains et galates de Gabinius ; enfin venait César. Ses licteurs lui frayèrent un passage à travers la foule et il franchit l'enceinte du palais. Celui-ci avait un air abandonné : excepté Arsinoë, son frère encore enfant et quelques serviteurs, personne n'occupait les appartements royaux. César ne fit pas intrusion dans les appartements privés ; il avait remarqué seulement un élégant pavillon, dont il fit son quartier général. Alors il ordonna à Théodote de retourner à Péluse pour prévenir le roi et sa sœur que César désirait les voir à Alexandrie.

En attendant leur arrivée, il visita la cité ; elle avait grandi en richesse et en étendue depuis que Scipion l'Africain y était venu soixante ans auparavant. Les temples et les édifices publics s'étaient multipliés, la population était plus nombreuse et plus hétérogène ; chaque quartier, semblait-il, parlait une langue différente du voisin. Le grec était la langue officielle et des affaires, l'égyptien celle que l'on parlait le plus. César flâna dans ses rues animées : sa taille, son visage agréable, ses manières franches et courtoises commandaient le respect et même l'admiration. Sa mise était fort simple : une toge bordée de la bande de pourpre de l'ordre équestre, et une ceinture lâche autour de la taille. Sa seule parure était une bague-cachet, gravée d'une figure de Vénus Victrix, qui indiquait son ascendance patricienne. Il explora les moindres recoins de la cité et des quais du port ; il resta sans doute des heures au bord de l'eau pour voir charger les bateaux de grains. Ce spectacle ramenait ses pensées à la République et à son approvisionnement, question qui tracassait les consuls et les sénateurs depuis plus d'une génération. Chaque année, le

problème devenait plus complexe, la solution plus illusoire. Dévastée par de perpétuelles guerres civiles, l'Italie ne pouvait plus nourrir sa population. La campagne restait en friche, le paysan ne produisait plus que pour ses propres besoins. A Rome, la famine avait été évitée par de copieux achats de blé, dont les magistrats riches firent des distributions gratuites ; mais ce procédé ne pouvait pas durer indéfiniment et les besoins de Rome exigeaient des mesures plus radicales. Pour l'esprit pratique de César, le remède était de poursuivre l'expansion : il fallait incorporer à la République de nouveaux territoires producteurs de blé et ce grand grenier qu'était l'Égypte était une victime toute trouvée.

Des quais, il dut aller flâner au Musée et à la Bibliothèque ; il a pu discuter philosophie et histoire dans le premier et donner son avis sur les manuscrits dans la seconde. Il était capable de s'entretenir avec des savants sur leur spécialité et de donner des conseils aux écrivains ; instruit et cultivé, lui-même parlait comme il écrivait, avec élégance et sans affectation. « Parmi les orateurs qui ne pratiquent que l'éloquence, en pouvez-vous préférer un à César ? » demandait Cornélius Népos à ses lecteurs. « Évitez comme un écueil les mots étranges et rares », c'était le conseil de César lui-même aux écrivains débutants. Mais la discussion est souvent une perte de temps ; depuis bien des années, le Musée n'avait produit ni un penseur ni un écrivain original, et César ne s'était jamais intéressé aux médiocres. Le moment n'était peut-être pas propice à la philosophie et aux lettres, et César préférait errer autour des temples et des édifices publics de la cité, admirant l'élégance dégagée de quelques-uns, les vastes proportions des autres. Parmi ces derniers se trouvait le beau sanctuaire de Sérapis, dans le quartier Rhacotis. D'une certaine distance, il contempla peut-être avec étonnement et curiosité le grand concours de peuple qui se rendait à une cérémonie de ce temple. C'était un rituel bizarre et exotique. Le grand-prêtre, face aux pieux adorateurs, d'une main les aspergeait d'eau, et de l'autre tenait une cassolette où

brûlait une flamme. C'étaient les symboles du fleuve et du soleil, agents divins de la création. A ces moments-là, sans doute le désir de mieux connaître le mystère égyptien, d'explorer le Nil de son embouchure à sa source, de pénétrer dans les forêts d'Éthiopie, s'emparait de César. Mais cette ambition s'évanouissait bientôt ; l'hiver approchait ; dès qu'il aurait rempli son devoir de consul, il lui faudrait rentrer à Rome.

Il commençait à s'inquiéter ; il n'avait pas reçu un mot du jeune roi ni de sa sœur, et Théodote n'était pas revenu de Péluse. Il percevait aussi une certaine animosité à Alexandrie. Ses licteurs devaient souvent jouer des coudes pour se frayer un passage dans les rues. Hors de la ville, et la nuit venue, de paisibles légionnaires avaient essuyé des insultes, ou pire encore ; envers César lui-même on manquait parfois de courtoisie. Craignant des troubles, il doubla sa garde et commanda des renforts d'Asie Mineure. C'étaient des mesures de prudence, car l'aigreur augmentait et les citoyens d'Alexandrie se demandaient avec humeur combien de semaines encore, ils auraient à héberger ces hôtes non invités. L'hospitalité, pensaient-ils, avait des limites, et César les dépassait. La manière dont il traita l'escadre prêtée par Cléopâtre à Pompée augmenta l'amertume. Libéré de son service, l'amiral rentrait tout joyeux au port, mais ce fut pour apprendre que ses vaisseaux étaient devenus prise de guerre. Lui et l'équipage furent débarqués ; une garde de marins légionnaires fut envoyée à bord et l'escadre fut amarrée au milieu des trirèmes de César. « Trahison », murmurait l'Alexandrin, exaspéré par ce spectacle, et il donnait libre cours à sa mauvaise humeur.

Sans hâte le jeune roi Ptolémée, accompagné de Pothinos, revint enfin à Alexandrie, et César lut à l'enfant une agréable homélie. Il parla de la sottise des querelles de famille, de son intention d'arbitrer le conflit entre le frère et la sœur, et il demanda expressément pourquoi Cléopâtre n'était pas venue avec lui. Embarrassé par ces questions, l'enfant pria Pothinos de répondre, et César se tourna brusquement vers le Grec. Il se plaignit des céréales remplies de charançons et de l'huile rance fournies à ses troupes, il rappela à Pothinos que l'Égypte n'avait pas rempli les obligations de Ptolémée Aulète, et il redemanda pourquoi Cléopâtre n'était pas venue. Pothinos répondit de mauvais gré qu'il avait d'autres occupations que de veiller au ravitaillement, qu'il aurait tout d'abord à examiner les clauses de la dette du dernier roi, avant d'en discuter, et qu'il ne contrôlait pas les déplacements de Cléopâtre. Bref, il était clair que Pothinos n'avait pas l'intention de donner à la reine un sauf-conduit, et comme César ne voulait pas rendre un jugement sans avoir entendu Cléopâtre, il interdit à Pothinos de quitter Alexandrie.

Pendant ce temps, Cléopâtre, ignorant les hésitations de César, se demandait ce qu'elle devait faire. Un fidèle serviteur l'avait avertie de l'arrivée de César, et un espion à Péluse, du départ de son frère pour la capitale ; jugeant sa cause perdue si elle n'allait pas la plaider elle-même, elle décida de se rendre à la merci de César. Guidée par Apollodore, fidèle chambellan, elle se glissa à travers ses propres avant-postes et ceux de l'ennemi et s'embarqua. C'était une expédition hasardeuse, mais tout se passa sous les meilleurs auspices. Le temps se maintint beau, le vent était bon, et, vingt-quatre heures après, la barque était en vue du port. Apollodore attendit que la nuit tombât, puis conduisit son embarcation le long des fossés du palais. Comment passer les portes ? C'était le premier problème. Apollodore le résolut en enveloppant Cléopâtre dans les plis d'un lourd tapis et en chargeant le paquet sur son épaule. Il frappa à la première porte ; un garde endormi apparut demandant ce que c'était. « Un cadeau pour César » fut sa réponse laconique, et Apollodore passa. Le reste fut facile. Un serviteur complaisant indiqua le chemin du pavillon et Apollodore déposa son fardeau aux pieds de César.

L'aventure ne pouvait se terminer que d'une seule manière. L'homme devint amoureux et la femme était sans scrupules. César épousa sa cause et Cléopâtre devint sa maîtresse. A cette nouvelle, Alexandrie frémit de honte.

En était-on venu à ce point, qu'une reine d'Égypte, pour maintenir ses droits, devait devenir la concubine d'un consul romain ? Exaspérée par cette idée, une populace furieuse envahit le Brucchium, tandis que Pothinos à l'intérieur du palais pressait le roi de dénoncer sa sœur comme prostituée. Le jeune garçon commençait à s'habiller en hâte, lorsque César demanda une audience. Il parla avec douceur, priant le jeune Ptolémée d'aplanir le différend avec sa sœur. Discours inutile : entendant le tumulte au dehors, le jeune homme se précipita dans la grande cour, mais c'était trop tard pour rejoindre la foule ; entre celle-ci et le roi se trouvait une double rangée de soldats romains. Déconcerté, il s'arrêta, puis arrachant le diadème de son front, il s'écria que jamais il ne consentirait à partager le trône avec sa sœur déshonorée. Le tonnerre d'applaudissements qui suivit ces paroles parvint à César dans la cour. Il tenait en mains une copie du testament d'Aulète (1). Ayant ordonné le silence, il le lut article par article, puis repliant le rouleau, il prononça sa sentence de consul romain. Le fils aîné et sa sœur devenus mari et femme, se partageraient le royaume d'Égypte ; en raison de son amitié pour la dynastie, Rome rendrait Chypre aux deux cadets. De vibrants applaudissements suivirent cette proclamation. L'Égypte se lamentait encore de la perte de l'île et son annexion par Rome était encore ressentie comme une blessure cuisante. Et voilà que, par un miracle, Chypre leur était rendue ; la populace applaudit César lorsqu'il rentra au palais. Là ce fut une autre histoire. Il eût été plus facile d'unir l'huile et l'eau que les deux enfants d'Aulète ; le frère et la sœur en effet se dévisageaient sauvagement. César ne fit pas attention à leur mauvaise humeur ; il avait donné sa parole et tous deux devaient se marier le jour même. Le soir donc, les vœux traditionnels étaient échangés ; Cléopâtre et son frère Ptolémée, quatorzième du nom, s'assirent côte à côte sur le trône. Ce fut un spectacle amer pour Pothinos : il avait misé sa vie et sa fortune

(1) L'original était à Rome, une copie était restée à Alexandrie. César, *De Bello civili*, III, 108.

sur l'avènement du jeune homme seul ; il était sur le point de les perdre toutes les deux. Tout dépendait de l'armée qui languissait encore à Péluse. Il pria Achillas, son commandant, de faire venir rapidement des secours.

César était peut-être moins amoureux que ne se l'imaginait Cléopâtre dans son inexpérience. Elle n'était pas sa première maîtresse et il n'avait pas l'intention de s'attarder en Égypte pour ses beaux yeux. Il n'avait en effet pas de temps à perdre s'il voulait transporter ses troupes sans danger en Italie, et il commença ses préparatifs. La nouvelle de l'avance d'Achillas les arrêta. César comprit qu'il devrait écraser cet ennemi avant de s'embarquer. Il fit l'inventaire de ses ressources : les deux frères et Arsinoë, la plus jeune sœur, étaient entre ses mains, Cléopâtre était à ses côtés pour le conseiller. Mais en regard de ces avantages, il ne pouvait aligner que de maigres ressources militaires. Sa garnison ne comptait pas plus de quatre mille officiers et soldats et il n'avait pas de nouvelles des renforts qu'il avait commandés en Asie. Au point de vue du nombre, l'ennemi avait l'avantage. Les contingents d'Achillas se montaient à vingt mille hommes, et on apprit que Pothinos incitait la population d'Alexandrie à prendre les armes. Ce fut son arrêt de mort ; Pothinos fut saisi, jeté en prison et étranglé sur l'ordre de Cléopâtre.

Ce crime poussa Alexandrie aux représailles : la populace fit irruption dans le quartier royal, jeta bas les barricades qui avaient été élevées alentour et pénétra dans les avant-postes de César. Mais une violente sortie répara les dommage ; les barricades furent reconstruites et l'excitation se serait peut-être apaisée, si Achillas n'était entré dans la cité. Sa tactique était astucieuse : il décida d'investir le camp romain par terre, de capturer par surprise l'escadre qui était dans le port royal et, avec celle-ci, de bloquer l'ennemi par mer. Mais César prévint ses intentions ; il retira les gardes et mit le feu aux navires. Les flammes s'étendirent aux quais ; les greniers, les boutiques et les bureaux publics furent bientôt en feu. Les bâtiments en pierre, couverts de tuiles, furent eux-mêmes plus ou

moins la proie des flammes, et tout ce qu'ils contenaient, en particulier les manuscrits entassés dans la Grande Bibliothèque, périrent dans la conflagration.

Sous le couvert de la fumée, Arsinoë s'échappa et arriva au camp d'Achillas. Elle y fut très bien acceuillie, car, avec le roi prisonnier entre les mains de César, la cause d'Achillas avait absolument besoin d'un membre de la dynastie comme gage. Mais sa satisfaction fut de courte durée : la protection d'Arsinoë était un secours bien incertain. En véritable Ptolémée, elle prit aussitôt des airs de souveraine, contremandant les ordres d'Achillas et repoussant ses conseils. Elle se défia bientôt de sa fidélité et le remplaça par Ganymède, son chambellan ; celui-ci essaya de faire capituler l'ennemi en le privant d'eau. Il n'y réussit pas, mais César eut l'humiliation de voir ses renforts d'Asie passer au large du port. Il prit la mer lui-même pour ramener les convois, mais il dut s'ouvrir un chemin par la force pour rejoindre les navires transports. A l'ouest du port, une escadre ennemie se jeta sur lui et ses trirèmes se préparèrent au combat. L'attaque fut repoussée et le convoi rentra sain et sauf à Alexandrie. Encouragé par ce succès, César s'empara de Pharos, évacua les défenseurs de l'heptastadium ou môle, et il était en train d'en fermer les ouvertures, lorsque Ganymède contre-attaqua. Pris par surprise, les travailleurs se jetèrent à la mer et leur escorte battit en retraite précipitamment. Des centaines se noyèrent ; César lui-même n'échappa que par miracle.

Ce fut le dernier succès de Ganymède ; fatiguée de cette discipline de fer, Alexandrie souhaitait ardemment la paix. Si Cléopâtre relâchait seulement Ptolémée, l'honneur serait sauf et tout serait pour le mieux. Dans ce dessein une ambassade vint informer César que « l'Égypte accepterait son alliance et sa protection » (1) à condition que le roi y consentît. C'était une proposition tentante, et César pria le jeune roi de faire rentrer ses sujets dans leur devoir. Conseil inutile : à peine Ptolémée était-il au milieu de son

(1) Hirtius, *Guerre d'Alexandrie*, ch. xxiii.

peuple qu'il jurait de continuer la guerre jusqu'à ce que lui-même ou Cléopâtre périsse. Mais la fin approchait ; Mithridate de Pergame se hâtait au secours de César, Hérode de Palestine avait grossi ses colonnes en marche. Le jeune Ptolémée se mit en route pour arrêter Mithridate au Nil, mais en un clin d'œil César fut sur ses talons. Contournant le Lac Maréotis, il rejoignit Mithridate et tous deux tombèrent sur l'armée égyptienne. Ptolémée, repoussé du champ de bataille, se jeta dans une embarcation qui sombra et, dans la confusion qui suivit, le jeune homme perdit la vie (1).

Par les rues d'Alexandrie regorgeantes de monde, précédé d'une procession de prêtres qui portaient les images des dieux nationaux, César revenait de la bataille. Il entra dans le palais ; Cléopâtre l'y attendait. César accorda alors à ses ennemis, à toutes sortes de coupables, pardon et amnistie ; il conféra la souveraineté sur l'Égypte à la compagne de ses peines et à la maîtresse de son cœur. Ainsi l'ambition de Cléopâtre était satisfaite : grâce à un ensemble de qualités, jeunesse et séduction, bon sens et hardiesse, elle avait regagné un trône qui, un ou deux mois plus tôt, semblait perdu à jamais. Sa liaison avec César avait été un épisode tumultueux ; il lui restait le souvenir d'embrassements hâtifs et de confidences murmurées, qui avaient éveillé ses sentiments de femme et sa vanité de reine.

Maintenant c'était la fin du rêve de Cléopâtre ; le roman était terminé ; la passion avait été rassasiée, mais l'ambition ne l'était pas. Ptolémée, l'aîné des frères était mort, mais le plus jeune avait survécu, et Cléopâtre savait bien maintenant qu'Alexandrie résisterait au gouvernement d'une femme, tant qu'un héritier mâle de la dynastie serait en vie. Aussi ne voulait-elle pas laisser partir César sans qu'il promît de lui laisser une garde pour la protéger. Elle ne put l'obtenir. César ne savait pas comment allaient les affaires en Italie, et il hésitait à se séparer d'une quelconque de ses légions, si peu nombreuses déjà. Changeant de tac-

(1) Hirtius, *Guerre d'Alexandrie*, ch. xxiii.

tique, Cléopâtre chercha à persuader César de rester en Égypte. S'il consentait seulement à l'épouser, tout irait bien : l'Égypte serait unie à Rome et elle serait reine des deux pays. C'était un espoir insensé : bien que César courtisât d'autres femmes, son cœur restait fidèle à Calpurnie, sa femme ; il repoussa cette idée folle, en recommandant à Cléopâtre d'épouser son frère survivant pour mieux s'assurer le trône. A ce moment, elle découvrit qu'elle était enceinte ; César ému de cette nouvelle, redevint une fois de plus un amant accommodant.

C'est ainsi, vraisemblablement, que fut décidée l'expédition sur le Nil, excursion qui sans doute devait plaire à César. Ce fleuve exerçait une fascination continuelle sur l'esprit des Romains. Scipion et d'autres visiteurs avaient subi son charme, et César, homme à l'esprit très curieux, ne pouvait résister à la tentation d'explorer son cours. Le lieu de sa source demeurait un mystère, et même le vénérable grand-prêtre de Memphis, Acoréus, autorité compétente, devait confesser son ignorance. « Tout ce que l'on observe de ce fleuve », disait-il, « est une énigme pour les hommes, et la légende même ne s'est pas aventurée à parler de sa source (1). » Sésostris, « conduisant son char égyptien attelé de rois », Cambyse « le fou », et Alexandre, « le plus puissant des rois », s'étaient donné beaucoup de mal, sans réussir à débrouiller l'énigme, et Acoréus ne promettait pas plus de chance à leur successeur. Néanmoins, César n'en désira pas moins ardemment entreprendre cette aventure.

L'occasion, du moins, s'offrait, car Cléopâtre était obligée de conduire de Thèbes à Hermonthis un nouveau Buchis, bœuf sacré de la Haute Égypte. Il paraissait indiqué qu'elle et César y allassent. Son trône était consolidé, et elle serait sûrement bien accueillie en Haute Égypte, tandis que l'absence de César à Rome, pour un ou deux mois de plus ne pouvait pas affecter le cours des événements. Appien rapporte simplement que « César remonta le Nil avec quatre

(1) LUCAIN, livre X, I, 285.

cents bateaux, explorant le pays en compagnie de Cléopâtre et se réjouissant en général d'être avec elle. » Il est assez vraisemblable que l'enthousiasme de la Thébaïde surprit César. Mais l'explication en était simple : il existait une profonde animosité entre la capitale et la Haute Égypte et un Ptolémée impopulaire dans la première était presque sûr d'un excellent accueil dans la seconde.

Quoiqu'il en soit, la reine semble s'être arrêtée à Dendéra, avoir offert des sacrifices dans le sanctuaire d'Hator, « la divinité du pilier » que son père avait restaurée et elle passa à Thèbes. Là le nouveau Buchis, le bœuf « qui marche sur quatre pattes, image de Menthou, dieu de la guerre, et seigneur de Thèbes », attendait son arrivée. Dans la barque sacrée d'Amen, la bête fut conduite et escortée par une flotte de bateaux du roi et des prêtres ; la barque remontait le courant. A Hermonthis (1), Cléopâtre présida à l'installation de Buchis et offrit les sacrifices d'usage, annonça son intention de construire un temple à ses frais dans le lieu où les illustres Pharaons de la Douzième et de la Dix-huitième Dynastie avaient été adorés autrefois.

(1) MOND et MEYERS. *The Bucheum*, Oxford, 1934, citent Junker, Tarn et Fairman, trois autorités dans la matière, pour appuyer la thèse que Cléopâtre présidait en personne.

CHAPITRE XIV

CLÉOPATRE (*suite*)

Une fois de retour à Alexandrie, César fut repris par ses appréhensions : il ne voulait pas s'attarder plus longtemps en Égypte, et Cléopâtre ne devait pas le retenir. Préoccupée par le jeune être qui prenait vie en elle, elle n'avait pas envie de visiter Rome avant la naissance de l'enfant. Au milieu de l'été, elle donna le jour à un fils, à qui elle donna fièrement le nom de César. Mais les bonnes langues d'Alexandrie surnommèrent l'enfant Césarion et ce diminutif lui resta. Plus aimable, le grand prêtre d'Hermonthis le proclama fils d'Amen-Ré, qui s'était manifesté sous la forme de César, et le trésor fit battre des monnaies qui représentaient la mère en Aphrodite et l'enfant en Éros. Cette généalogie amusa l'Égypte. Quand, demandait-elle, ce dieu égyptien et cette déesse grecque s'étaient-ils mariés ? On se demandait encore si Alexandrie allait proclamer ce petit bâtard héritier du trône ou attendre l'arrivée d'un rejeton légitime des deux Ptolémées. Tant que des légions romaines campaient dans l'enceinte du palais, la réponse paraissait s'imposer, et lorsque Cléopâtre annonça qu'elle irait à Rome, aucun doute ne subsista sur ce point.

Mais César la pria de rester à Alexandrie encore quelque temps : douze mois s'étaient écoulés depuis Pharsale et il n'arrivait pas à rattraper ce temps perdu. L'idée de gouverner Rome de l'Égypte s'était évanouie comme une chimère. La guerre et l'hiver avaient coupé les communications avec l'Italie et ce n'est qu'en avril 47 av. J.-C. que Rome apprit l'histoire du siège et l'intrigue de César avec Cléopâtre. Antoine, son représentant, avait présenté ces deux épisodes sous le jour qu'il fallait : magnifiant la victoire et minimisant l'intrigue. Mais le Sénat était gêné et l'accueil qu'il fit à César, à l'automne, fut tiède. La situation politique n'était guère prometteuse, la militaire pa-

reillement incertaine ; la fidélité des légions rapatriées de Grèce était douteuse. Les officiers réclamaient des lots de terre et la troupe les arriérés de la solde. César s'adressa aux meneurs ; il leur dit froidement : « Sans doute, Quirites (c'est-à-dire « citoyens » et non « soldats »), ce que vous dites est juste ; vous êtes évidemment fatigués et couverts de blessures ; eh bien moi, maintenant je n'ai plus besoin de vous. » Déconcertés par ce reproche, les soldats se turent et s'embarquèrent avec César pour l'Afrique.

Car c'est en Numidie, que Scipion et Caton, fugitifs de Pharsale, faisaient un dernier effort pour la cause de Pompée. Ce n'étaient pas des adversaires à la taille de César. Par une manœuvre adroite, il battit l'ennemi à Thapsus ; Scipion et Caton périrent de leur propre main. Rome honora le vainqueur ; on ferma les yeux sur l'escapade égyptienne et on lui accorda quatre triomphes distincts pour commémorer ses exploits en Gaule, en Égypte, dans le Pont et en Numidie. Chargés de chaînes, princes et généraux subirent l'humiliation de défiler dans ces cortèges ; parmi ces malheureuses victimes se trouvaient Vercingétorix chef des Arvernes, et Arsinoë, princesse d'Égypte. Le défilé égyptien fut le plus romanesque et le plus populaire des quatre triomphes : les spectateurs furent émerveillés par une représentation de la bataille du Nil ; ils ricanèrent aux images grotesques de Pothinos et d'Achillas et ils plaignirent l'infortunée Arsinoë. « Elle est trop jeune » pensaient les femmes, « trop jolie », disaient les hommes, « pour figurer dans un triomphe ». On ne sait si Cléopâtre fut témoin de l'humiliation d'Arsinoë. Si elle se trouvait à Rome à ce moment-là, elle n'a pas dû manquer ce spectacle, car elle haïssait si cordialement Arsinoë qu'elle l'aurait assassinée avec joie. Il lui eût été facile d'accomplir ce crime ; Cicéron l'aurait déploré, mais Rome ne s'émouvait guère du sort des victimes de la guerre. Il est probable que César s'interposa entre les deux sœurs ; Cléopâtre dut différer sa vengeance jusqu'à ce qu'elle rencontrât un amant moins scrupuleux.

Elle était en tout cas à Rome à l'automne de 46 av. J.-C.,

vivant avec César, au désespoir de sa douce épouse, dans une luxueuse villa sur l'autre rive du Tibre. Les autres matrones romaines étaient moins indulgentes ; et elles traitaient l'Égyptienne de prostituée, sourcillant avec mépris lorsqu'elle se trouvait sur leur chemin. Leurs regards scandalisés amusaient Cléopâtre : elle était heureuse qu'on la désignât comme la femme qui avait à ses pieds César, ce respectable époux. Au surplus la Rome de cette époque ne se distinguait pas par un grand respect pour la sainteté du mariage. Les hommes abandonnaient leur femme et se remariaient sans susciter de commentaires. « Mes amis, si nous pouvions nous arranger sans femmes », disait cyniquement le censeur Métellus Numidius, cinquante ans plus tôt, « nous éviterions les inconvénients du mariage : mais puisque la nature a décrété que nous ne pouvions ni vivre agréablement avec elles ni du tout sans elles, il faut songer à la perpétuité de l'État plutôt qu'à un plaisir passager. » Ce conseil était rarement suivi : une épouse pour la vie était la dernière chose que recherchait le jeune patricien.

Si Cléopâtre avait peu d'amies, en revanche une foule d'hommes, mariés ou célibataires, fréquentaient sa villa ; ses relations étaient universelles : le riche aristocrate y coudoyait le simple homme de lettres. La curiosité avait attiré les premiers, mais c'est à sa réputation de culture, exagérée sans doute, que Cléopâtre devait les visites de Cicéron, grand orateur et écrivain élégant, et d'Asinius Pollion, historien à la mode. A leur suite venait le juvénile poète, ardent à secouer la contrainte qu'Ennius et Plaute avaient imposée aux vers, Virgile ; puis encore Horace ou Catulle. Cicéron était peut-être l'un des plus assidus. Il avait la passion de s'instruire, il brûlait d'élucider les obscurités de vieux textes oubliés, et il espérait trouver dans cette reine d'Égypte une âme sœur. Mais Cléopâtre était décevante ; son attention s'évadait souvent ; les discours interminables de Cicéron la fatiguaient probablement. Elle promit de lui procurer certains manuscrits d'Alexandrie qu'il désirait examiner, mais elle n'y donna pas suite, et Cicéron ne pardonna pas cette offense. « Je déteste la reine » (1), confiait-il à un de ses correspondants. « Hammonius sait que j'ai de bonnes raisons pour cela ». Et Atticus sans doute sympathisait avec lui sur ce point. Cicéron avait trop mauvais caractère pour attirer beaucoup Cléopâtre. César était toujours son amant, elle était la confidente de ses projets ; il s'en ouvrait à elle : il lui parlait de son désir d'harmoniser l'idéal républicain avec l'idée impériale, de créer un gouvernement assez stable pour résister au choc d'une guerre et néanmoins assez indépendant pour tenir la balance égale entre le riche et le pauvre. Au moment propice, Cléopâtre l'interrompait et ramenait l'esprit de César à considérer ses ambitions à elle. Elle lui rappelait que la civilisation devait passer en Orient, suivant la voie tracée par le grand Alexandre. Que César s'en souvienne : qu'il romanise l'Asie et l'Afrique comme les Ptolémées avaient hellénisé l'Égypte par leurs colonies de clérouques, qu'il annexe la Parthie et fonde ainsi un grand empire en Orient.

Cette conversation fut divulguée : le bruit courut que César avait l'intention de transférer sa capitale de Rome à Alexandrie, d'épouser l'Égyptienne et de reconnaître leur enfant (2). C'était ce que Cléopâtre désirait ; mais César n'avait pas l'intention de divorcer d'avec Calpurnie, et ces bruits étaient sans fondement. Les murmures persistèrent cependant, et le scandale s'accrut lorsque César plaça dans le temple familial une statue de sa maîtresse sous l'appellation de Vénus Genetrix. Sa popularité déclinait aussi pour d'autres causes. La campagne qu'il conduisait en Espagne contre les deux fils de Pompée et ses préparatifs pour une campagne en Parthie contrariaient le parti républicain. On ne voulait plus de ces aventures, et le Sénat envisageait l'avenir avec crainte. Mieux vaudrait qu'une douzaine de Césars périssent plutôt que de renverser la République, murmurait-on, et ce fut le début de la conspiration. César n'y prit pas garde ; une maladie mystérieuse le minait : son

(1) CICÉRON, *Atticus*, XV, 15, lettre datée de 44 av. J.-C.

(2) SUÉTONE dit que César autorisa Cléopâtre à appeler l'enfant de son nom. *Jul.* 52.

esprit s'engourdissait, son caractère devenait hésitant, même Cléopâtre n'avait plus d'influence sur lui. Dans ces moments-là, il ne fallait ni le harceler, ni le cajoler ; elle le laissa donc agir à sa guise. Sa passion s'était peut-être refroidie, ou bien elle ne pouvait lui pardonner ses nombreuses infidélités (1). L'étrange mégalomanie qui s'emparait de lui était encore plus déconcertante et alarmait à la fois ses amis et ses ennemis. Son ancienne modestie avait disparu : il écoutait le flatteur, accueillait le parasite.

L'impétueux Antoine entretenait sa vanité : « Rome t'offre ceci par moi » s'écria le maître de cavalerie, en attachant le diadème autour de la tête de César, et les sénateurs furent choqués que César ne protestât pas. On répétait que la République était en danger. Trebellius tint conseil avec Cassius ; Marcus et Décimus Brutus se joignirent à eux, et tous quatre décidèrent que César devait mourir afin que la République vive. Les ides de mars approchaient et la veille de celles-ci, César dîna chez Lépide. On vint à parler de la mort. « Dis-moi quelle est la meilleure façon de mourir », demanda César à son jeune commensal, Décimus Brutus ; et comme le fourbe Décimus hésitait, il répondit lui-même : « C'est la plus inattendue ». Le lendemain quinzième jour de mars de l'an 44 av. J.-C., les assassins guettaient César à la sortie du Sénat. L'un d'eux le saisit par la toge, un autre lui porta un coup de poignard au cœur ; César se retourna contre ses assaillants ; ils étaient trop nombreux. Atteint de vingt-trois blessures, il tomba mort au pied de la statue de Pompée. Une panique se répandit dans la cité ; quelques voix crièrent : « Vengeons César », les autres répondaient : « Vive la République » (2). Ces derniers eurent le dessus : le Sénat s'assembla, passa l'éponge sur le meurtre et amnistia les assassins. Ces débats procurèrent à l'opportuniste Cicéron l'occasion de prononcer l'un de ses plus longs discours.

En hâte, Cléopâtre s'enfuit de Rome et beaucoup de gens pensèrent que c'était un bon débarras. Cicéron exprima son

(1) Dion Cassius, livre XLIV, par. 7.
(2) Appien, livre II, par. 119.

opinion en même temps que l'opinion générale, lorsqu'il déclara : « Je ne puis penser sans frémir à l'insolence de la reine, lorsqu'elle vivait dans la villa de César de l'autre côté du Tibre ». A ce moment, sans doute, Cléopâtre risquait sa vie : un Sénat qui pouvait fermer les yeux sur un crime, pouvait en pardonner un autre, et Cléopâtre connaissait sa propre impopularité. Déjà sa statue avait été arrachée du temple familial de César et brisée ; déjà ses apparitions dans les rues avaient provoqué des tempêtes de moqueries et de sifflets. Elle ne pouvait attendre aucune protection des amis de César, aucune pitié des ennemis du défunt. Les langues se déliaient, on disait ouvertement qu'elle avait poussé César à se faire roi. Elle ne se faisait aucune illusion. Elle avait déposé aux pieds de César sa vertu de femme et son honneur de reine, et ce sacrifice avait été inutile, puisque de tout ce qu'elle avait tenté, il ne lui restait que le titre insignifiant d'« Allié et Ami du peuple romain ». César ne l'avait pas mentionnée dans son testament et n'avait pas recommandé à ses héritiers de la protéger. Si ceux-ci rappelaient d'Égypte les légions romaines, Alexandrie la déposerait. Terrifiée par ces perspectives, elle se hâta de partir ; moins d'un mois après la mort de César, elle était de retour à Alexandrie.

L'Égypte, qui souffrait de disette, accueillit son retour avec indifférence. Le Nil avait eu plusieurs basses crues de suite ; de vastes étendues étaient devenues improductives, et la famine était générale, sauf là où un stratège prévoyant avait rempli les greniers de la localité dans les premières années maigres. De ce nombre était Callimaque, vertueux vice-roi de la Thébaïde, comme l'atteste une stèle élevée par les « Prêtres du Grand Dieu Amen-Rê, les Anciens et les autres », qui commémore ses exploits. Ce Grec était assurément un gouverneur exceptionnel, un homme généreux et honnête, puisqu'il veilla sur la cité (Thèbes), quand il y eut des désordres, au moment de la famine et, sans qu'on le lui ait demandé, il secourut tout le pays (1). Mais

(1) Strack, *Die Dynastie der Ptolemäer*, Berlin, 1897, p. 272. N° 157, Stèle de Callimaque-Cléopâtre-Césarion. V. aussi Dittenberger, *loc. cit.*, vol. I, p. 275. N° 194.

ailleurs, l'autorité avait été en défaut, et Cléopâtre dut s'efforcer de réparer les négligences. Elle mit ses bijoux en gage, elle acheta tous les stocks de grain disponibles et les distribua gratuitement. La perception d'une nouvelle « taxe de guerre » contribuait au mécontentement. Le décret qui l'imposait avait été rédigé sans exactitude, et une administration malhonnête profitait de ce défaut pour tyranniser le simple contribuable. Ce fardeau devint intolérable, et les plaintes s'accumulèrent dans la boîte aux lettres royale. Cléopâtre les lisait religieusement et répondait à toutes. Ses dépenses à Rome avaient été lourdes et elle ne pouvait songer à abolir la taxe, mais elle ne voulait pas permettre aux fonctionnaires d'en profiter indûment. La pratique des Ptolémées à l'égard des pétitions adressées au trône était une tradition bien établie. Les plaintes orales individuelles recevaient une décision immédiate ; les plaintes écrites, qui demandaient une révision ou une interprétation des décrets existants, provoquaient des ordonnances applicables à toute l'Égypte. C'est ainsi que fut promulgué, sous l'instigation du nome Bubastis, un prostagma ou décret, qui avertissait le fermier royal d'avoir à s'en tenir strictement à la loi pour la perception de la « taxe de guerre ». « Qu'il en soit ainsi, et que mon décret soit publié selon l'usage », concluait brièvement Cléopâtre (1). On se rappela, dans les années difficiles qui allaient venir, sa distribution de grains et son souci des intérêts des contribuables.

Plus sûre désormais de sa popularité, Cléopâtre songea à sa succession. Tant qu'Arsinoë et son jeune frère, connu sous le nom de Ptolémée, vivaient, les chances de Césarion, l'enfant bien-aimé de Cléopâtre, étaient douteuses. En associant l'enfant à son nom dans les proclamations et les décrets, la reine espérait que l'Égypte s'habituerait à l'idée que le fils de César était l'héritier présomptif et qu'après la mort de sa mère, le peuple le couronnerait roi. Mais plus elle y réfléchissait, plus vive était sa conviction qu'Arsinoë

(1) Stèle N° 45.236, connue sous le nom de « Dernier Décret des Ptolémées », exposée au Musée du Caire. Voir P. Collomb, *Recherches sur la Chancellerie et la Diplomatie des Lagides*, Oxford, 1926.

et Ptolémée s'opposeraient aux revendications de Césarion et, de cette considération à l'idée de supprimer ces rivaux redoutés, il n'y avait qu'un pas. Le jeune garçon disparut et, de cette lignée, il ne resta qu'Arsinoë. On racontait que la sœur était maintenant hors d'atteinte en Asie. La reine regretta plus que jamais de ne pas avoir vaincu les scrupules de César à Rome. Pour le moment, il n'y avait rien d'autre à faire que de laisser passer le temps et d'espérer un accident.

Pendant ce temps, à Rome, on commençait à oublier César. Le Sénat avait amnistié les meurtriers et distribué des provinces aux amis et aux ennemis du défunt. Antoine avait reçu la Macédoine, Marcus Brutus la Cyrénaïque, Decimus Brutus la Gaule Cisalpine, Cassius la Syrie. Ces deux derniers partirent pour leurs postes, mais Marcus Brutus préféra visiter Athènes, et Antoine resta à Rome pour attendre l'arrivée d'Octave, petit-neveu et héritier de César, qui venait de Grèce. L'association entre ces deux hommes, l'un, voluptueux déjà mûr, le second, jeune ascète, n'était pas heureuse : chacun d'eux désirait venger le meurtre, mais chacun insista pour être l'instrument de la justice. Il s'ensuivit une véritable rupture. Antoine se retira au delà des Alpes, Octave le poursuivit. Mais Antoine avait rejoint Lépide, et cette jonction le rendait plus fort qu'Octave. Aussi ce dernier vint-il à Rome pour entrer en pourparlers avec ses ennemis. Les trois hommes formèrent un triumvirat. Antoine et Octave se chargèrent d'écraser Brutus en Grèce et Cassius en Syrie, tandis que Lépide s'occuperait de Rome.

La campagne de Grèce fut différée, jusqu'à ce que le triumvirat eût débarrassé la capitale de l'opposition. De cruelles proscriptions furent décrétées ; chaque quartier de la ville devint une véritable boucherie : les femmes dénonçaient leurs maris, les mères leurs fils, les esclaves leurs maîtres, pour sauver leurs propres vies. A la fin, rassasiés de sang et de pillage, Antoine et Octave passèrent l'Adriatique, traversèrent l'Épire et tombèrent sur Brutus à Philippes, dans l'automne de 42 av. J.-C. La bataille fut

décivise : Cassius périt sur le terrain, Brutus mourut de sa propre main. Ainsi le poète Horace, alors humble centurion dans l'armée défaite, a pu s'écrier : « *Philippos et celerem fugam sensi, relicta non bene parmula* (1). »

On fit un nouveau partage du pouvoir : Octave se chargea de l'Occident, Antoine de l'Orient. Le premier retourna à Rome, le second s'attarda en Grèce ; il avait beaucoup de sympathie pour ce peuple et son histoire. Il décocha à Athènes des compliments fleuris et déclara son intention de reconstruire à ses frais ses sanctuaires en ruines. Mais il manquait d'argent, aussi traversa-t-il l'Hellespont pour se mettre à piller les cités et les municipes d'Asie. Partout il fut traité avec les honneurs royaux. Des rois et des reines, des princes et des princesses s'empressaient, pour courtiser et flatter le héros de Philippes. Il aimait cette adulation, il lui préférait encore les présents que lui apportaient ses visiteurs. Il avait toujours été prodigue, toujours endetté par les usuriers assez téméraires pour lui faire crédit, toujours en retard pour payer ses troupes. Il avait promis avant la bataille à tous les survivants de Philippes une récompense de cinq mille drachmes, mais aucun soldat n'avait encore vu la couleur de l'argent d'Antoine. Meilleur tacticien que stratège, sur le champ de bataille il se montrait chef hardi et résolu ; bon entraîneur d'hommes mais médiocre gouvernant, en conseil, il était indolent et arbitraire, assailli de préjugés et de caprices. Il avait horreur des affaires : il renvoyait les décisions, pour les prendre plus tard, à table, en regardant les pitreries d'un danseur ou en écoutant les obscénités d'un comédien. Néanmoins l'armée l'adorait et il était aimé des femmes. Il s'arrêta longtemps à Éphèse, où des jeunes filles habillées en Bacchantes et des jeunes garçons en faunes l'escortèrent à travers les rues de la ville en criant : « Place à Dionysos, Porteur de Joie. » Antoine déclara qu'il n'avait jamais été si bien accueilli. Mais cette confession ne l'empêcha pas d'imposer à Éphèse le payement de dix années d'impôts

(1) « J'ai vu Phillippes et sa déroute ; j'ai perdu mon bouclier dans ma fuite rapide ». *Odes*, II, 7.

en douze mois. Il se contenta de rire lorsque le philosophe de l'endroit, Hybréas lui dit niaisement : « Si tu peux prendre deux années de contribution à la fois, tu peux sans doute aussi nous donner deux étés et deux récoltes par an (1). »

Son étape suivante, Tarse, fut le dernier séjour de Sardanapale, dont la tombe portait cette fière inscription « Sardanapale construisit Tarse en un jour » (2). C'était une cité attrayante, baignée par les eaux du Cydnus, patrie de plusieurs poètes et philosophes. Bœthius, l'un d'eux, composa un poème en l'honneur du visiteur et pour récompense Antoine le nomma directeur du gymnase. Cet honneur tourna la tête de Bœthius ; sûr de l'affection de son protecteur, il commença à frauder sur les rations des élèves. Accusé de ce crime par Antoine, le délinquant ne trouva pas de meilleure excuse que d'invoquer Homère : « Homère chanta la gloire d'Achille et d'Agamemnon et moi la tienne, ô Antoine. » Antoine sourit et répliqua : « Oui, mais Homère n'a jamais dépouillé le pauvre Achille de son huile. »

Dans la lutte qui s'était terminée à Philippes, l'Égypte avait été entraînée aussi contre son gré. Dès le début du conflit, la neutralité était apparue impossible ; Cléopâtre avait été forcée de choisir entre Antoine, en Italie, et Cassius, en Syrie. Le destin avait pris cette décision pour elle. Un tribun, aux ordres d'Antoine, Alliénus, arriva à Alexandrie, harangua la garnison laissée par César et persuada aux trois légions de marcher aussitôt au secours de Dolabella, représentant d'Antoine en Asie. Il réussit aussi à convaincre Cléopâtre de protéger par une escadre la traversée d'Antoine dans l'Adriatique. Il n'était plus temps d'hésiter ; aussi quand les légions quittèrent Alexandrie, l'escadre appareilla pour Brindisi. Ni l'une ni l'autre expédition ne réussit. En Palestine, les troupes tombèrent dans une embuscade tendue par Cassius et capitulèrent honteusement. Au large du Péloponèse, les navires égyptiens es-

(1) Plutarque, *Vie d'Antoine*.
(2) Strabon, livre XIV, ch. v.

suyèrent une tempête qui les força à rentrer à Alexandrie. Pensant que le silence serait la meilleure tactique à suivre, Cléopâtre ne fournit aucune explication et n'envoya pas de félicitations à Éphèse pour la victoire de Philippes. Or, pour Antoine, qui était enflé d'orgueil, une telle omission était un crime. Il somma la reine de venir à Tarse rendre compte de cette négligence. Elle n'était pas pressée de répondre à cette invitation qui l'embarrassait. Au début, les circonstances l'avaient obligée à se décider entre deux partis, Antoine et Octave d'un côté, Brutus et Cassius de l'autre. Maintenant, il semblait qu'elle eût à choisir entre deux individus, Antoine et Octave. Si elle obéissait à l'injonction d'Antoine et allait à Tarse, Octave risquait de prendre cette visite en mauvaise part ; si elle refusait de s'y rendre, Antoine serait offensé. La décision à prendre était vraiment embarrassante ; ses relations avec Octave étaient fort vagues, et elle n'avait jamais rencontré Antoine. Du moins elle était assez au courant du monde de Rome pour savoir que deux astres de cette grandeur n'y resteraient pas longtemps en bonne intelligence. Cléopâtre donc ne savait comment choisir entre eux.

Elle hésitait encore, lorsque l'historien Dellius arriva de Tarse, pour lui rappeler que la patience d'Antoine n'était pas inépuisable. C'était une indication plus qu'une menace, mais Cléopâtre comprit parfaitement la signification des paroles de Dellius. Elle devait ou bien aller à Tarse offrir ses humbles excuses, ou braver Antoine, qui viendrait la chasser du trône d'Égypte. Le bon sens ne permettait pas d'hésiter ; Antoine l'écraserait aussi sûrement qu'il avait écrasé Brutus : elle serait traitée comme prise de guerre et envoyée en Italie pour défiler dans un triomphe romain. Cette pensée l'inquiétait, et Dellius en tira avantage. Cet homme de lettres, suave et poli, lui dépeignit Antoine comme un soldat bon enfant, mais susceptible, et il conseilla à Cléopâtre de le conquérir d'une autre manière : elle n'avait qu'à devenir l'Héra de ce Zeus romain. Cléopâtre trouva cette suggestion assez tentante. C'était une expérience hasardeuse, car si elle déplaisait à Antoine,

elle perdrait tout. Mais elle avait du sang macédonien dans les veines, et une Macédonienne ne reculait jamais devant le risque. Tout en faisant la part du péril, elle pria Dellius d'informer son maître qu'elle acceptait son invitation. C'est ainsi qu'eut lieu la rencontre entre Antoine et Cléopâtre, qui décida de leurs destinées à tous deux.

Un beau matin de l'an 41 av. J.-C., une escadre égyptienne fit son apparition au large de l'embouchure du Cydnus, et la nef royale entra dans le fleuve. A la poupe, abritée d'un baldaquin d'or, se tenait Cléopâtre, posant à l'Aphrodite égyptienne, éventée par un groupe de petits Éros, jeunes garçons armés de flèches et de carquois. L'équipage était composé de jeunes femmes costumées en Néréides, drapées dans des voiles de pourpre et courbées sur leurs rames d'argent, qui battaient en cadence à la musique des flûtes et des harpes, tandis que les pilotes figurant les trois Grâces, manœuvraient le gouvernail. La nef remontant le cours d'eau, cinglait majestueusement, aux cris des spectateurs : « Voici Aphrodite qui rend visite à notre Dionysos. » Le désir d'apercevoir la reine d'Égypte était tel qu'Antoine qui recevait à ce moment des plaintes et des pétitions sur la place du marché, se trouva abandonné. Estimant au-dessous de sa dignité d'accueillir lui-même Cléopâtre sur la rive, il envoya un officier pour lui demander de venir le soir souper à sa table ; il eut la surprise de recevoir pour réponse que la reine préférait le recevoir elle-même à souper.

Ce fut une soirée mémorable : Antoine fut introduit dans une vaste tente, garnie de rideaux de pourpre et on le servit dans une vaisselle d'or, incrustée de pierres précieuses (1). La conversation fut animée, la chère délicieuse, les vins parfaitement frappés ; jamais il n'avait été reçu aussi somptueusement. Il ne pouvait demander des explications à une hôtesse si attrayante et si hospitalière, et Cléopâtre n'en offrit aucune. Bref, elle se conduisit comme si elle était la souveraine et Antoine un officier fa-

(1) ATHÉNÉE, livre IV, ch. XXXIX.

vori. Ce fut le premier d'une série de banquets semblables, auxquels Antoine se rendit mais qu'il négligea de rendre. Dellius avait eu raison : Tarse fut le triomphe de Cléopâtre, car Antoine ne pouvait plus se passer d'elle. L'expérience avait enseigné à cette femme comment on maintient un admirateur sur des charbons ardents. En effet, elle savait varier sa manière d'être suivant les hommes : impérieuse ou soumise, passionnée ou distante, subtile ou naïve, suivant les circonstances. Elle demanda une seule faveur à l'infatué Antoine : la tête de sa sœur Arsinoë. Échappée de Rome, Arsinoë s'était réfugiée dans le temple d'Artémis à Milet ; les soldats d'Antoine l'en arrachèrent et la tuèrent. C'était la dernière survivante des frères et sœurs de Cléopâtre, qui tous avaient péri de mort violente. Bérénice en prison, l'aîné des Ptolémées sur le champ de bataille, Arsinoë dans un temple et le frère cadet par le poison, au retour de Cléopâtre de Rome. Ainsi la voie était libre pour la succession de Césarion, l'enfant de César, le seul être humain peut-être que Cléopâtre eût jamais aimé avec désintéressement.

Les jours passaient ; l'automne avait succédé à l'été et Antoine parlait avec regret de devoir la quitter. Il avait l'idée d'une expédition contre Palmyre et projetait de la réaliser avant l'arrivée de l'hiver. Cléopâtre n'essaya pas de l'en dissuader : elle lui souhaita bonne chance pour sa campagne et lui fit promettre de passer l'hiver à Alexandrie. Il est facile de comprendre la passion d'Antoine pour elle ; l'ardeur de son tempérament était légendaire à Rome et faisait le désespoir de sa femme Fulvie. Il est moins facile d'expliquer l'attrait que Cléopâtre ressentait pour lui : elle n'accordait pas ses faveurs facilement, et l'histoire n'a pas associé son nom à de louches aventures amoureuses. Peut-être que le désir, bien féminin, d'être admirée par un homme dont la réputation s'étendait de Tibur jusqu'à l'Euphrate, stimulait sa passion ; ou bien l'ancien rêve d'un empire romano-égyptien, avec Antoine comme prince consort soumis, excitait son ambition. Quelle qu'en soit la raison, il est certain qu'à partir de ce moment de

leur histoire, Cléopâtre identifia son propre sort avec celui d'Antoine. Dans la lutte qu'elle prévoyait entre Octave et Antoine, elle mettait témérairement toute sa confiance dans ce dernier. De son côté, Antoine, qui n'avait jamais connu une maîtresse si adorable, se hâta de quitter Palmyre pour la rejoindre à Alexandrie. Cette cité amusait ce proconsul sceptique et facile à vivre : ville qui se glorifiait d'un immense panthéon, population qui, en secret, parlait d'Isis en badinant et faisait de l'esprit sur Zeus. « Ne me parle pas des dieux en public », avait dit une fois Stilpon à un de ses amis, « quand nous serons seuls, je te dirai ce que j'en pense. » Telle fut toujours l'attitude d'Alexandrie. Mais sur les autres sujets, sa langue ne restait jamais en repos. Pas de tranquillité dans cette bruyante cité ; chacun parlait aussi haut que possible et personne n'écoutait. Les querelles étaient fréquentes ; le moindre mot suffisait pour faire éclater une dispute ou pour transformer en orgie un respectable banquet. La chasteté était moins que jamais à la mode et le vice triomphait. Chaque temple était un repaire de prostituées, le théâtre un lieu de réunions où, dans les entr'actes, des scènes de la dernière obscénité avaient lieu.

Dans cette cité sans âme, dans cette capitale sans conscience, Antoine se sentait chez lui. On le critiquait moins que César, dont les airs de supériorité avaient irrité le frivole Alexandrin. D'autre part, Antoine était l'hôte de l'Égypte, et non pas comme César un visiteur indésiré. Les citoyens étaient devenus tolérants pour les caprices de Cléopâtre. Si elle devait avoir un amant, et qu'il soit romain, qu'elle en choisisse du moins un qui veuille bien laisser derrière lui ses licteurs et ses légions. Les manières simples d'Antoine plaisaient à ses hôtes ; il abandonna la toge pour revêtir à la place le manteau court des Grecs et la blanche sandale des Athéniens et des prêtres alexandrins. Sa conduite dans les premiers jours fut hautement appréciée. Au Musée, il s'assit avec modestie et écouta attentivement la discussion entre maître et disciple ; lorsqu'il parlait, il s'arrangeait à flatter et non à critiquer

comme César l'avait fait. Mais son intérêt pour la science était feint ; s'il l'affectait, c'était dans l'espoir de plaire à sa maîtresse. Cléopâtre souriait de la simplicité d'Antoine et l'en aimait peut-être davantage. Pour finir, elle se prit à songer à d'autres moyens de distraire ce Romain jouisseur : par exemple des dîners sur l'herbe et des excursions. Oubliant sa dignité, elle entraînait Antoine au lac Maréotis ou à Canope, et ils participaient aux réunions et aux fêtes qui animaient la vie d'Alexandrie. Ils se rendaient tous deux à Canope en bateau, s'arrêtaient à mi-chemin dans une auberge et regardaient passer la foule. C'était une agréable excursion, pour ceux qui avaient de l'argent et des loisirs : des bandes de garçons et de filles chantaient et dansaient aux sons de la flûte, pendant que les parents mangeaient et buvaient jusqu'à satiété. Ou bien Cléopâtre conduisait son compagnon à Zéphyrium, l'extrémité du promontoire. Il y avait là un sanctuaire, baigné par la mer, que l'amiral Callicrate, deux siècles auparavant, avait construit et dédié à la mémoire d'Arsinoë II, l'épouse-sœur de Ptolémée Philadelphe, en identifiant la reine avec l'Aphrodite grecque. Ce temple était en vogue, auprès des Alexandrines ; les jeunes femmes s'y rendaient en pèlerinage au moins une fois par an. Beaucoup déposaient une offrande sur l'autel d'Arsinoë. Ainsi Séléné, jeune amoureuse, y avait déposé un nautile, et Callimaque immortalisa ce présent par ses vers : « Je n'étais autrefois qu'un simple coquillage, mais maintenant je représente la première offrande de Séléné, et je souhaiterais de devenir un jouet consacré à Arsinoë dans son temple. »

Du sanctuaire, la compagnie se rendait à pied au temple imposant de Sérapis qui, aux yeux des Grecs, s'identifiait avec Esculape, dieu de la guérison. On disait qu'y passer une nuit constituait une cure pour toutes les maladies, comme plusieurs inscriptions le prouvent. Les personnes généreuses laissaient ensuite un ex-voto. C'est ce que fit par exemple Callistion, fille de Critias ; elle fit mieux encore puisqu'elle engagea Callimaque à composer une dédicace pour sa « magnifique lampe à vingt mèches ». C'était là une tâche selon le cœur de ce poète aux dons si divers. Il prit donc sa plume et s'adressa ainsi aux visiteurs à venir : « O passant, lorsque tu verras l'éclat de ma lampe, tu t'écrieras : Étoile du soir, comment es-tu tombée sur la terre ? (1) »

D'autres fois, Cléopâtre proposait une visite au Maréotis et la compagnie royale allait goûter sur ce lac pittoresque, bordé de papyrus et de fines lentilles d'eau aux feuilles en forme de cupules. Les invités débarquaient sur l'une des nombreuses îles qui parsemaient la surface du lac et ils passaient des heures à bavarder, ou ils engageaient la proue de leur bateau au milieu des joncs et sommeillaient jusqu'à ce que le coucher du soleil les avertît de rejoindre la côte. Alors Cléopâtre priait la compagnie de venir se restaurer au palais ; enfin Antoine, légèrement gris et chancelant sur ses jambes, faisait venir une litière ; il donnait l'ordre aux esclaves de le porter dans la « Rue Joyeuse », quartier mal famé où s'alignaient des rôtisseries, des tavernes et des lupanars. Les autres invités l'imitaient ; ils buvaient à leurs santés respectives ; ils s'appelaient « les viveurs inimitables » et le lever du soleil les trouvait encore là. Divertissements bruyants et grossiers : hôtes et invités juraient à qui mieux mieux contre les serveurs et les cuisiniers, bourrant de coups de poing les misérables esclaves qui les servaient.

(1) *Anthologie grecque*. Livre VI, Épigramme 148.

CHAPITRE XV

CLÉOPATRE (*fin*)

On n'imagine pas que Cléopâtre se joignait à ces parties nocturnes ; d'abord parce qu'elle était enceinte, et ensuite parce que cela ne l'amusait pas. La dissipation n'a jamais été le principal péché de cette femme, douée — ou affligée — d'une ambition toute masculine. Pour Antoine, Alexandrie était un petit paradis ; il s'y sentait comme un dieu, et ses compagnons encourageaient cette disposition en érigeant des statues en son honneur. Un certain Aphroditus, qui s'intitulait avec orgueil « le parasite », en dédia une à « Antoine le Grand, l'Inimitable, son dieu et Bienfaiteur » (1).

La nouvelle qu'une armée parthe, conduite par Labiénus, transfuge romain, avançait sur la Syrie, le força à quitter cette agréable cité. Le péril était plus imminent qu'il ne le pensait. Devant Tyr, il apprit que Labiénus approchait de la côte ; il cingla en toute hâte vers Éphèse. Des lettres peu agréables l'y attendaient. Poussé par Fulvie, Lucius, son frère, en Italie, avait défié Octave, avait subi des revers et enfin avait capitulé. C'était déjà assez fâcheux ; mais voici qui était pire : Fulvie, fuyant avec ses enfants la colère d'Octave, était à Athènes, où elle l'attendait. De fort mauvaise humeur, il passa en Grèce. Quant à lui, il n'avait pas de grief contre Octave, et il n'était pas disposé à rompre avec lui pour plaire à sa femme et à son frère. Il traita Fulvie cavalièrement ; il soupçonnait qu'elle était à l'origine de cette affaire. Conjecture assez probable, car son intrigue avec Cléopâtre défrayait toutes les conversations de Rome, et Fulvie n'était pas femme à pardonner ce scandale. A Athènes on racontait d'autre part qu'Octave ne jouait pas franc jeu, qu'il éloignait d'Italie les partisans d'Antoine, qu'il pardonnait aux ennemis de César, qu'il intriguait avec Sextus Pompée, l'ennemi commun du triumvirat. Avide de vengeance, la furieuse Fulvie pressait son

(1) Exposée sous le N° 42. Musée Gréco-romain, Alexandrie.

mari d'exiger une explication. Antoine traversa donc sur Brindisi à l'automne de 40 av. J.-C. pour l'obtenir, et Octave se hâta de l'y rejoindre. Ils étaient tous deux jaloux et fâchés l'un contre l'autre ; il semblait que seule une bataille pourrait résoudre le différend. Mais les troupes protestèrent ; alors les deux chefs, enterrant leur animosité, se partagèrent de nouveau l'empire.

L'Illyrie forma dès lors la frontière, Antoine prenant tout l'Orient et Octave tout l'Occident, tandis que Lépide restait en Afrique. Cependant, Sextus Pompée était en armes ; l'Italie en danger d'être envahie, l'existence du triumvirat en péril. Octave demanda le secours d'Antoine. Ce dernier n'avait pas envie de lui en donner ; il se proposait même de laisser son collègue subir le choc de l'attaque de Sextus Pompée. Là-dessus l'on apprit que Fulvie était morte. Octave aussitôt proposa à Antoine d'épouser sa demi-sœur Octavie, afin de cimenter le triumvirat et aussi de procurer une femme à un veuf et un époux à une veuve de fraîche date. Néanmoins, il ne pouvait y avoir de paix, tant que Sextus s'acharnerait à bloquer la côte italienne. Octave fit des propositions à son ennemi ; il lui promettait la souveraineté incontestée sur la Sicile en échange de la paix. Sextus accepta de mauvais gré d'entrer en pourparlers à Putéoli. Mais la négociation fut différée et douze mois passèrent avant qu'Antoine et sa fiancée pussent quitter Rome pour la Grèce.

Octavie était une jeune fille jolie et cultivée ; elle pouvait faire assurément une femme fort agréable, après l'orageuse Fulvie. Les nouveaux époux passèrent joyeusement l'hiver de 39-38 av. J.-C. à Athènes. Au début ils vécurent sans ostentation ; elle perfectionnait ses connaissances en grec, lui, réorganisait sa puissance en Asie, en levant de nouvelles recrues et en rassemblant une flotte. La réorganisation des territoires en Asie se bornait en pratique à restaurer des principautés et à fournir celles qui existaient en dynasties nouvelles. Antoine fit tant, pour augmenter ses ressources militaires et navales, qu'au printemps, il pouvait compter sur vingt-quatre légions et trois cents

vaisseaux de guerre. En même temps, il prétendait s'intéresser à l'éducation et montrer son goût pour la culture ; il accepta la charge de gymnasiarque et protégea toutes les écoles de philosophie. Athènes était flattée, et Antoine y fut assez populaire, jusqu'au jour où il annonça son désir d'être appelé le « Nouveau Dionysos », sous prétexte que l'Asie le nommait ainsi. Athènes ouvrit des yeux étonnés. Ce souhait d'Antoine est-il sérieux ? se demandaient les citoyens les uns aux autres ; il ne peut pourtant pas s'attendre que la Grèce, pays de culture, suive l'exemple de l'Asie barbare.

Mais Antoine ne put entendre ces objections ; avant l'été il était reparti en campagne pour secourir son lieutenant Ventidius, qui se trouvait au delà de l'Hellespont. Au début, tout avait bien marché pour Ventidius ; il avait défait Labiénus ainsi que ses auxiliaires parthes, et il s'avançait pour battre l'allié de Labiénus, Antiochus de Commagène. Mais il subit un échec à Samosate, et Antoine dut venir à son secours. La place était forte et le siège traîna, jusqu'à ce qu'Antoine, désespérant du succès, se fût fait acheter son départ, pour trois cents talents. Il revint à Athènes, méditant le châtiment de la Parthie, lorsque lui parvint un appel d'Octave. Il se demanda s'il fallait y répondre ou l'ignorer. L'automne précédent, il avait répondu à un appel semblable, en allant sur-le-champ à Brindisi, pour s'apercevoir qu'Octave n'était pas au rendez-vous. Ce manque d'égards l'avait blessé, et si ce n'avait été Octavie, cette fois-ci, il serait resté en Grèce. Mais les supplications de sa femme l'emportèrent : les deux hommes se rencontrèrent à Tarente, renouvelèrent le triumvirat pour une période de cinq ans et déclarèrent la guerre à Sextus Pompée. Antoine scella le pacte en prêtant à Octave cent vingt navires, et Octave en prêtant à Antoine quatre légions. Les navires furent remis mais Antoine quitta l'Italie avec une promesse seulement que les légions le suivraient. Il cueillit Octavie à Corfou et il fut en Syrie en l'été de 37 av. J.-C.

Cléopâtre étant habituée aux mariages pour raison d'État, celui d'Antoine et d'Octavie ne l'avait ni humiliée

ni inquiétée ; elle admettait que des motifs politiques avaient dicté ce choix et elle ne se plaignit pas. Il y eut un temps, à Alexandrie, où elle avait songé elle-même à offrir sa main à ce Romain ; mais à la réflexion, elle y renonça, à cause de la répugnance évidente d'Antoine à répudier Fulvie, ou à contrevenir au préjugé romain qui interdisait le mariage avec une étrangère. Ainsi Cléopâtre l'avait laissé partir, sans même avoir exprimé cette pensée, et dans les années qui suivirent, elle fut assez occupée elle-même à élever les jumeaux, Alexandre et Séléné, qu'elle lui avait donnés. D'autres travaux l'absorbèrent : sa fortune personnelle avait besoin d'être restaurée, l'armée et la flotte d'être reconstituées. L'Égypte était alors assez riche pour supporter ces deux grosses dépenses. Une fois de plus les années maigres avaient passé et une ère de prospérité les avait remplacées. Rome lui achetait des œuvres d'art et un bric-à-brac varié, et l'industrie d'Alexandrie profitait de ses commandes. Comme l'habileté de ses artisans était reconnue partout, l'Égypte exportait leurs productions en grande quantité.

La statuaire avait continué à décliner (1). La tradition était trop enracinée pour changer, et la sculpture alexandrine de cette époque, pauvre en conception, plus pauvre encore dans l'exécution, ne pouvait rompre avec elle. Ses efforts pour conjuguer l'idéal du colossal, propre à l'ancienne Égypte, avec l'idéal plus gracieux de la Grèce produisit un style bâtard et affreux. La peinture passait aussi par une mauvaise période. Antiphilos, contemporain jaloux d'Apelles, Héléna, natif d'Alexandrie, et Philoxène d'Érythrée, qui doit sa réputation à sa mosaïque d'Alexandre-le-Grand à la bataille d'Issus, n'eurent pas de successeurs. Les artistes de la fin de l'époque ptolémaïque employaient leur talent à décorer des intérieurs de maisons et à peindre des portraits d'après nature. Ces portraits remplissaient un double but : du vivant de leur client, ils décoraient sa salle, et une fois mort, ils décoraient sa momie. Les arts qui

(1) *Ancient Egyptian Sculpture*, brochure sur la collection Gulbenkian, par Sidney SMITH, British Museum, 1937.

prirent alors un grand développement, sont la taille et la gravure des pierres précieuses, la fabrication des bagues et des bijoux de pacotille, la ciselure des coupes et des gobelets, bref, tout ce qui pouvait plaire à un goût dégénéré. L'artisan alexandrin ne dédaignait aucun matériel : il utilisait pour son travail l'or, l'argent, le bronze, le cristal, le verre ou l'obsidienne, indifféremment.

Cléopâtre ne tira pas avantage de cette prospérité ; sa monnaie est moins cotée que celle frappée par les précédents Ptolémées. Le dessin en était pauvre, l'effet peu expressif : elle posait en Aphrodite, tenant dans ses bras son fils Césarion, figurant Éros, pour donner à entendre peut-être que le fils qu'elle avait eu de César aurait des droits au trône. Elle n'eut pas la puissance, bien qu'elle le désirât, de changer l'usage, courant en Égypte depuis l'époque de Ptolémée II, d'employer une monnaie de cuivre pour le trafic intérieur et une monnaie d'argent pour l'exportation (1). Elle ne put pas non plus se débarrasser de l'idée fausse de son prédécesseur que la dévaluation de la monnaie était un moyen rapide de s'enrichir. Sa monnaie d'argent contenait trois quarts d'alliage, celle de cuivre ne valait que 1/480 du poids de la monnaie d'argent dépréciée. Mais la question du numéraire et les autres problèmes de gouvernement trop minutieux intéressent rarement un souverain qui pense avant tout à étendre son empire. A part l'augmentation du nombre des « parents du roi », des « capitaines de gardes du palais », des « amis du trône », des « successeurs » et autres emplois de cour, et l'attribution de ces distinctions honorifiques indistinctement à des Grecs, des Italiens, des Perses, des Syriens et des Égyptiens, en sorte que le palais devint presque une seconde tour de Babel, Cléopâtre n'intervint pas dans l'administration.

De Syrie, Antoine écrivit pour prier Cléopâtre de le rejoindre : il avait besoin de sa sympathie, il désirait son aide. Mais l'attitude de la reine à l'arrivée le déconcerta ; au lieu de la Cléopâtre accommodante qu'il avait connue

(1) Milne J. G., Catalogue : *Alexandrian coins in the Ashmolean Museum.*

à Tarse et à Alexandrie, il trouva une femme froide qui ne s'intéressait pas à ses aventures. Elle ne lui fit aucun reproche, elle ne demanda aucune explication. La réflexion avait renforcé sa conviction que Rome ne pourrait conserver longtemps deux personnalités aussi fortes qu'Antoine et Octave, et ayant pesé de nouveau les chances de chacun, elle s'en tenait à sa décision d'appuyer le premier. Mais elle ne le ferait qu'à la condition qu'Antoine l'accepterait comme épouse avec des droits égaux ; le Romain comprit la combinaison. S'il désirait son aide, Cléopâtre était prête à devenir sa femme ; s'il n'y consentait pas, elle reprenait sa liberté d'action politique. C'était un ultimatum embarrassant pour Antoine. S'il répudiait Octavie, il se faisait un ennemi d'Octave, son collègue ; s'il épousait Cléopâtre, sans la formalité du divorce avec Octavie, il se rendait coupable de bigamie, délit inadmissible sous la loi romaine. Mais il n'était pas homme à hésiter longtemps ; Cléopâtre était en Syrie, Octavie en Italie, et avec Antoine, c'était toujours la femme présente qui triomphait. Il stipula peut-être une seule condition : la cérémonie serait célébrée selon le rite égyptien, car grâce à ce subterfuge, il espérait éviter vis-à-vis de Rome les conséquences du délit. Cléopâtre ne fit pas d'objection. Ses conditions étaient acceptées et elle se souciait fort peu de ce que Rome pensait ou disait. Le mariage serait légal en Orient et cela lui suffisait. Toujours avide de territoires, elle convoitait fortement la belle dot qu'Antoine lui promettait : la Cilicie, la Cœlé-Syrie, Chypre, la Transjordanie et Jéricho.

La cérémonie eut lieu dans l'hiver de 37-36 av. J.-C. La lune de miel fut de courte durée ; Cléopâtre avait envie de visiter ses nouvelles possessions et Antoine préparait sa prochaine campagne contre les Parthes. Au printemps, il partit pour l'Euphrate, Cléopâtre l'accompagna jusqu'à Zeugma, puis rentra ; elle était de nouveau enceinte et voulait accoucher à Alexandrie. Elle avait cependant l'intention de visiter d'abord deux de ses nouveaux domaines : Jéricho et la Transjordanie, deux sources de revenus appréciables, bien que trop lointaines pour être exploitées

d'Alexandrie. Aussi Cléopâtre décida-t-elle d'abandonner les champs de bitume de la Transjordanie à Malthus le Nabatéen, les plantations d'aromates et de palmiers de Jéricho à Hérode de Jérusalem. Le marché fut difficile à conclure avec ce dernier, mais Cléopâtre savait manœuvrer avec n'importe quel prince, qu'il soit Juif ou Gentil, et sans doute les deux cents talents qu'il finit par offrir et qu'elle accepta, faisaient-ils une rente honorable.

La campagne contre les Parthes fut un désastre. Antoine s'était trop hâté ; il perdit son matériel de siège au début de la campagne et son allié Artavasdes d'Arménie déserta. Plus les légions romaines avançaient, plus les difficultés augmentaient ; chaque pouce de terrain était disputé avec acharnement. Les archers et les cavaliers ennemis harcelaient les flancs-gardes et l'arrière-garde. La faim et les maladies éclaircissaient les rangs de l'armée. A regret Antoine donna le signal de la retraite, qui se transforma sous peu presque en déroute. Ce fut une désastreuse affaire, qui ne se termina qu'en Phénicie. Les survivants trouvèrent dans ce pays un refuge contre leurs poursuivants ; Cléopâtre y vint apporter à Antoine des vêtements et de l'argent. Il avait perdu la moitié de son armée, mais non pas tout espoir ; le malheur en effet n'a jamais abattu Antoine. Il enrôla de nouvelles recrues et parla de vengeance glorieuse et sanglante. C'est en vain que Cléopâtre tâchait de lui faire comprendre que son véritable ennemi était Octave, en vain qu'elle lui représenta que Rome allait le rendre responsable de sa désastreuse campagne contre les Parthes. Antoine ne voulait rien écouter ; il consentit tout juste à passer l'été à Alexandrie. Il était en Égypte lorsque la nouvelle lui parvint qu'Octavie arrivait à Athènes avec des subsides et des renforts. C'était le moment, pour Cléopâtre, de triompher de cette femme. Si Antoine voulait aller effacer son désastre de Parthie, elle le laisserait partir ; mais il ne devait pas aller trouver Octavie en Grèce. Octavie trouva à Athènes une lettre d'Antoine lui intimant l'ordre de retourner à Rome. La volonté de Cléopâtre avait été la plus forte.

Antoine modifia sa stratégie : il se proposait d'utiliser l'Arménie comme base et d'envahir le royaume parthe par le nord, au lieu de l'ouest. Mais il ne put faire plus qu'occuper l'Arménie. Un message fâcheux lui parvint d'Alexandrie, tandis qu'il allait pénétrer en Parthie. Rome l'avait désavoué et répudiait sa conquête de l'Arménie ; il était proclamé ennemi de la République. La nouvelle était surprenante, mais Antoine ne pouvait douter de son exactitude. Octave n'était pas homme à lui faire miséricorde, d'ailleurs Antoine, toujours insouciant, ne la demandait ni ne la désirait. Si ce blanc-bec voulait la guerre, il l'aurait. Néanmoins Antoine fut assez impressionné par la nouvelle pour interrompre sa campagne et pour revenir à Alexandrie, afin de se préparer au conflit qui allait éclater. Il rentra dans la cité en l'automne de 34 av. J.-C. A la Porte du Soleil, Cléopâtre attendait le retour du guerrier, et le couple traversa les rues jusqu'au gymnase, qui était bondé de spectateurs. En leur présence, Antoine et Cléopâtre prirent place sur des trônes d'or dressés sur une estrade d'argent. Sur des trônes moins élevés siégeaient Césarion et l'aîné des fils que Cléopâtre avait eus d'Antoine ; derrière les « parents » se tenaient le malheureux Artavasdes d'Arménie et ses officiers, prisonniers de guerre. Un héraut ordonna le silence et Antoine lut ses volontés à haute voix. L'auditoire écouta tête baissée le projet de partage de l'empire d'Égypte. A Cléopâtre, avec Césarion comme co-souverain, l'Égypte, Chypre et la Cœlé-Syrie ; à Alexandre, fils aîné d'Antoine, surnommé Hélios, l'Arménie, la Médie et la Parthie, quand elles seraient conquises ; au fils cadet, le dernier-né des enfants, appelé Ptolémée Philadelphe, la Phénicie, la Syrie et la Cilicie ; et à Séléné, la fille, la Libye et la Cyrénaïque, à titre de dot. Il salua les deux garçons du nom de Rois des Rois et leur recommanda l'obéissance à leur mère. Les enfants, l'aîné costumé en Parthe et le cadet en Macédonien, mirent leurs tiares, se levèrent de leurs trônes et s'inclinèrent. Une fois encore, le héraut réclama le silence. Puis Antoine prit à témoin le peuple d'Alexandrie que Cléopâtre avait été la femme

légitime de César et que Césarion, leur fils légitime, était l'héritier présomptif du trône d'Égypte.

L'opinion publique à Rome, déjà outragée de la bigamie d'Antoine, fut encore plus échauffée en apprenant qu'il voulait faire un partage de territoires conquis au nom de la République. Une correspondance acrimonieuse commencée par Octave n'arrangea pas les choses. Il accusait Antoine d'avoir abandonné Octavie, d'être l'amant d'une femme orientale, et d'y mêler la réputation de César. Antoine répondit brièvement que Cléopâtre n'était pas sa maîtresse, mais sa femme, et qu'il attendait encore les quatre légions promises par Octave à Tarente. Il continuait sa lettre en invitant le Sénat à ratifier ses actes et décisions, et en proposant de renoncer à son autorité de triumvir si Octave en faisait autant. Il se peut que les consuls du moment, Sossius et Ahénobarbus, tous deux partisans d'Antoine, n'aient pas osé lire sa lettre au Sénat, et certainement ils eurent de la peine à défendre l'union d'Antoine avec Cléopâtre ; mais d'une manière ou de l'autre, la teneur de la lettre fut connue, et l'Italie se rendit compte que le moment était venu pour chaque citoyen de choisir entre Octave et Antoine. C'est ce que comprirent Sossius et Ahénobarbus ; ils rejoignirent Antoine à Éphèse, et avec eux partirent un certain nombre de sénateurs.

Rien ne pouvait plus empêcher la guerre ; pendant l'été de 33 av. J.-C., à Éphèse, Antoine et Cléopâtre ne firent pas mystère de leurs intentions. L'Égypte avait été pressurée au dernier degré pour fournir le nerf de la guerre : une flotte de deux cents navires, un trésor de guerre de 20.000 talents et un approvisionnement de blé de douze mois. Antoine voyait venir avec joie la lutte pour la suprématie, et Cléopâtre était si confiante dans le résultat qu'elle préfaçait déjà ses décrets par ce serment : « Aussi sûrement que je rendrai la justice au Capitole. » Pour cette fois son jugement était en défaut. Rome était peut-être trop petite pour contenir Antoine et Octave, mais la conviction de Cléopâtre que l'étoile du second serait la première à décliner était mal fondée ; elle ne se rendait pas compte

à quel point l'Italie se défiait d'elle et combien profondément elle la détestait. A Éphèse, elle se comporta comme si elle était déjà reine d'Italie ; elle remplaça les gardes de sa maison par des légions italiques, elle fit inscrire son nom sur leurs boucliers ; elle parlait du quartier général de l'armée comme de son « palais », et d'Antoine comme de son général en chef. Telle était sa vanité qu'elle commandait à des artistes de peindre Antoine et elle-même en Osiris et Isis, et à des sculpteurs de portraiturer leur couple en Dionysos et Séléné. Cette idée flattait la vanité des Égyptiens. Aulète s'était proclamé l'incarnation de Dionysos : Cléopâtre prétendait être la personnification de Séléné, symbole de la prospérité dans la vie, de la tranquillité après la mort. Elle ne sortait qu'étendue sur une litière, précédée de ses eunuques, créatures misérables aux yeux des Romains, tandis qu'Antoine marchait respectueusement, quelques pas en arrière. Pour elle, l'Asie était une prise de guerre et elle la traita comme telle. Elle réquisitionna le trésor, elle envoya de Pergame à Alexandrie beaucoup de manuscrits précieux et d'œuvres d'art. Ses grands airs irritaient également les Sénateurs qui avaient fui Rome. Est-ce que cette dégénérée s'imaginait que des Romains libres fléchiraient le genou devant elle ? Ils pressèrent Sossius et Ahénobarbus de prier Antoine de la renvoyer en Égypte. Antoine promit malgré lui ; mais il était comme une cire molle entre les mains de Cléopâtre, et il reprit aussitôt sa parole.

Au printemps de 32 av. J.-C., il se rendit à Samos, où il passa l'été. S'il n'y avait pas eu Cléopâtre, il n'aurait pas été pressé de pousser Octave à des extrémités. La conquête de l'Asie Mineure ne l'avait pas transformé en Oriental et le mariage avec Cléopâtre n'avait pas fait de lui un Égyptien. Il était né Romain et il était décidé à mourir Romain. Il flâna donc à Samos, sans songer à l'avenir. Mais la vie dans cette île fut la répétition de la vie à Éphèse et à Alexandrie : les parades et spectacles se succédaient, avec Cléopâtre comme reine des réjouissances. C'était une mauvaise préparation à la guerre, et l'automne avait déjà succédé

à l'été, quand Antoine s'embarqua avec la vague intention de faire une incursion en Italie. Devant Corfou, il apprit la présence de navires ennemis dans l'Adriatique, et il prit la direction d'Athènes. Il n'était plus le soldat résolu de Philippes ou même de la campagne des Parthes ; sa jeunesse avait passé et sa vie de plaisirs avait laissé des traces dans son corps et son esprit. On s'en doutait un peu à Rome, car il ne se passait guère de semaine sans que quelque distingué sénateur, abandonnant Antoine, ne réapparût à Rome pour offrir ses services à Octave. Il y eut Plancus, qui rapporta les impudentes instructions d'Antoine concernant sa sépulture ; il y eut Calvisius, qui parla bien haut de sa scandaleuse soumission à Cléopâtre. Il y avait quelque vérité dans ces dénonciations. La vie à Athènes était la réplique de la vie d'Éphèse et de Samos, et la conduite d'Antoine et de Cléopâtre choquait les gens respectables. La reine fit placer sa statue en Séléné sur l'Acropole ; Antoine enfin répudia publiquement Octavie, son épouse romaine. Cette annonce fit sensation à Rome. Octave, ayant arraché un exemplaire du testament d'Antoine aux Prêtresses Vestales, à qui Plancus l'avait confié, en lut des passages au Sénat horrifié : « Lorsque je mourrai », écrivait Antoine, « qu'on me porte en triomphe à travers le Forum et que mon corps soit inciné à Alexandrie près de Cléopâtre ». Quelques Sénateurs réclamèrent la mort d'Antoine, d'autres, plus charitables, plaignirent ce Romain d'avoir perdu l'esprit ; avec sa prudence habituelle, Octave fit un compromis en déclarant la guerre à Cléopâtre seule.

Pour faire suite à cette déclaration, il invita Antoine à venir trancher leur différend sur le sol italien, lui promettant un sauf-conduit sur mer. C'était un risque aventureux à courir, mais l'idée ne déplaisait pas à Antoine. La querelle serait devenue personnelle, et il ne demandait pas mieux que de châtier son impertinent collègue. Il aurait appareillé sur-le-champ, s'il n'avait appris que le sauf-conduit d'Octave excluait apparemment Cléopâtre. Il réfléchit et hésita. Il aurait à expliquer son départ et, même

si elle approuvait son intention, il n'osait guère partir seul, tant il était habitué maintenant à s'appuyer sur les conseils de sa partenaire. Malheureusement la présence de Cléopâtre ruinerait la campagne ; Antoine était assez fin pour le comprendre. Il connaissait le jugement de Rome sur la reine, il savait que les citoyens la considéraient comme une mauvaise femme, adoratrice de faux dieux, séductrice de nobles citoyens de Rome. Il comprit que sa réapparition sur le sol italien équivaudrait à donner une douzaine de légions à Octave. Tout cela et bien d'autres choses encore traversèrent l'esprit d'Antoine, lorsqu'il chercha des paroles pour exprimer sa perplexité. Mais alors Cléopâtre, qui lisait dans ses pensées, riposta en le priant de réfléchir à deux fois avant de s'embarquer. L'homme qui promettait un sauf-conduit n'était-ce pas Octave, ce même fourbe, qui avait promis de fournir à Antoine quatre légions en échange d'une escadre de navires ; puisqu'il avait renié sa parole sur ce point, pouvait-on s'y fier dans le cas présent ? S'il offrait ce sauf-conduit, c'était uniquement pour inciter Antoine à embarquer ses troupes, avec l'intention de fondre sur elles au milieu de la traversée, de brûler les vaisseaux et d'en noyer les occupants. Ce serait la fin du rêve de victoire d'Antoine et, insinuait-elle, ce serait aussi la fin de leurs relations. S'il persistait à accepter l'invitation d'Octave, elle retirerait ses navires de la flotte d'Antoine et retournerait elle-même en Égypte.

C'était là un autre ultimatum, qui mit un terme à la discussion, comme à Éphèse ; Antoine ne parla plus d'une aventure en Italie. Mais les paroles de Cléopâtre étaient à double entente. Elle était maintenant plus lasse qu'Antoine ne pouvait le supposer de ces perpétuelles allées et venues, de ces éternelles parades et fêtes. Éphèse avait été une expérience amusante, Athènes l'avait été moins ; Cléopâtre était prise d'un désir passionné de retourner à Alexandrie. L'opinion du commun des mortels n'avait que peu d'influence sur son jugement, mais en Grèce elle voyait trop son extrême impopularité parmi les amis d'Antoine. Ce n'était pas tout. Ses prétentions arrogantes à la souve-

raineté indisposaient aussi les rois et les princes d'Asie qui marchaient avec Antoine ; sa constante ingérence dans la conduite des opérations offensait les conseillers militaires d'Antoine. Il se peut aussi que des causes physiologiques aient été pour une part dans les sautes bizarres de son esprit. Elle approchait de la quarantaine, période dangereuse dans la vie d'une femme, où le caprice remplace la réflexion, et l'irrésolution la décision.

Cette hypothèse pourrait servir à expliquer l'attitude de Cléopâtre durant les semaines qui précédèrent la bataille d'Actium. Les auteurs classiques sont muets sur ce point. Il est possible qu'à ce moment Cléopâtre conçut l'idée de se retirer à Alexandrie en emmenant Antoine avec elle. Tâche difficile sans doute, car Antoine était un soldat, et pour un soldat, déserter devant l'ennemi est un crime odieux. Il semble bien, comme la suite l'a montré, que Cléopâtre s'attacha à gourmander, doucement mais fermement, l'esprit timoré et borné d'Antoine. Elle avait l'idée d'une retraite stratégique : Une partie de l'armée serait restée en Grèce pour occuper les points vitaux, la flotte resterait dans les eaux de l'Épire pour protéger la côte, tandis que le gros des troupes, ayant retraversé l'Hellespont, occuperait la Syrie ; Antoine lui-même, une fois de retour à Alexandrie, pourrait envisager tout à loisir la conquête du royaume parthe. Maître de ce pays, il aurait à sa merci tout l'Orient ; et en usant de toutes ses ressources disponibles, il pourrait enfin attaquer Octave en Italie, avec la certitude de la victoire. Telle est à peu près le plan qu'elle a pu suggérer à Antoine, et celui-ci l'avait accepté en principe. Le souvenir du récent désastre chez les Parthes lui était encore présent et la perspective de l'effacer dans une seconde campagne donnait de la force à l'argumentation de Cléopâtre.

Pourtant il ne promit rien de plus que d'examiner cette proposition, et sa décision était encore incertaine, lorsqu'on apprit qu'Octave massait des troupes et des transports à Brindisi, pour préparer sa traversée de l'Adriatique. Cette nouvelle le força à transporter son quartier général

d'Athènes à Patras et de faire venir rapidement ses réserves d'Asie. Beaucoup étaient trop éloignées pour entendre son appel à temps, d'autres traînèrent en route. Néanmoins il pouvait compter sur une armée formidable ramassée dans tous les coins de ses possessions asiatiques, force menaçante mais hétérogène, d'une centaine de mille cavaliers et fantassins, dont l'action, à vrai dire, eût été bien plus grande si Antoine n'avait dispersé tant de légions sur ses lignes de communication. L'Égypte et la Cyrénaïque avaient besoin à elles deux d'une garnison de quatre ou cinq légions, la Syrie d'une garnison de trois, l'Asie Mineure d'une demi-douzaine d'autres. Cet emploi si défectueux de ses forces ne se comprend qu'en admettant qu'Antoine était bien plus préoccupé de la sécurité de ses communications avec l'Égypte que de la conquête de l'Italie. Sa stratégie navale n'était guère plus judicieuse. Il avait de bonnes raisons de croire sa flotte supérieure à tout ce qu'Octave pouvait mettre en ligne ; mais au lieu de la garder en mer afin d'empêcher la jonction entre l'escadre ennemie qui avait sa base à Corcyre (Corfou) et les vaisseaux qui escortaient l'armée d'Octave sur l'Adriatique, il commit la folie de permettre à son amiral de s'abriter dans le Golfe d'Arta, havre enfoncé et resserré dans le territoire de l'Épire. Sans doute la flotte y était à l'abri de toute attaque, mais comme, d'autre part, la sortie sur la haute mer se faisait par un étroit goulet, il était facile à un ennemi entreprenant d'immobiliser ces navires.

Agrippa, l'amiral d'Octave à Corcyre, se faisait une idée beaucoup plus exacte de l'emploi d'une flotte. Durant l'hiver de 33-32 av. J.-C., il avait croisé sur la côte et observé l'ennemi, mouillé à Arta. Durant ces mois, aucun bateau ne sortit ni n'entra dans le golfe ; le blocus était si complet qu'au printemps, Octave réussit à passer la mer sans être aperçu, débarqua des troupes et occupa tout à son aise l'éminence qui domine le golfe au nord. En même temps, Agrippa amena sa flotte tout entière et la concentration qu'Octave avait projetée et dont Cléopâtre avait douté était accomplie, avant qu'Antoine, malade à Pa-

tras, n'en ait eu la moindre intuition. Tout cela mettait en péril la flotte mouillée à Arta ; Antoine activa sa concentration sur terre. C'est de soldats surtout qu'il avait besoin, car les navires n'étaient guère en état d'affronter un engagement ; certains ne pourraient probablement pas prendre la mer. Pendant le long hiver, la discipline à bord s'était affreusement relâchée : les équipages avaient déserté en masse ; la flotte avait besoin d'être radoubée et les approvisionnements faisaient défaut.

Agrippa d'autre part avait bien servi son maître. Il avait maintenu ses navires en état de combat ; officiers et équipages brûlaient d'attaquer l'ennemi. Mais Octave était prudent. Ses seules communications avec l'Italie étaient par mer et, n'osant risquer d'en être coupé, il laissait l'initiative à son ennemi. Telle était la situation, lorsque Antoine et Cléopâtre, arrivés au front, établirent leur camp sur la rive sud du goulet qui joignait la mer au golfe. Le premier objectif d'Antoine était tout indiqué. Tant que l'ennemi était établi le long de l'autre rive du détroit, la sécurité de la flotte à l'ancre dans le golfe était incertaine ; dès qu'il se sentit assez fort pour déloger Octave, il traversa la mer et tomba sur son antagoniste. Mais ce dernier était prêt. Il avait fortifié son camp ; seuls ses ouvrages avancés furent enlevés, mais la défense résista avec énergie. L'attaque, en somme, échoua et Antoine perdant courage, se retira à Actium.

C'était commettre une grave erreur, mais la stratégie d'Antoine était décidément défectueuse. Il n'était qu'un chef de second ordre, comme sa conduite dans la campagne contre les Parthes l'avait montré : enclin à hésiter lorsqu'il fallait de la décision, à agir lorsqu'il fallait différer. Bref, son courage était indéniable, mais ses talents de commandant étaient plus contestables. Une fois sa flotte entrée dans le golfe d'Arta, il aurait dû s'assurer les deux rives du passage qui y conduisait et les soustraire ainsi à l'ennemi. Un fatal attachement au plaisir avait tué son instinct militaire. Deux étés avaient été gaspillés, à Éphèse et à Samos, et un hiver à Athènes, en de frivoles amusements ; il allait

payer chèrement sa folie. Il avait mal fait aussi de choisir Actium pour son camp. Ce n'était pas une position appropriée pour de grands corps de troupes pendant les mois d'été. Les environs étaient malsains, le pays était dénudé, la malaria régnait, les vivres se faisaient rares et les hommes se dispersaient pour éviter la disette. Octave n'était guère en meilleure posture : ses troupes sur la côte étaient aussi à court de vivres et ses équipages sur mer étaient fatigués d'avoir à patrouiller sans cesse. En fait, la situation tendait à s'immobiliser ; il fallait évidemment faire quelque chose pour en finir. C'est à ce moment peut-être que Cléopâtre réitéra qu'il serait sage de retirer l'armée et de laisser à la flotte la tâche de retenir Octave. Supérieurs en nombre et en taille, les navires d'Antoine, conduits avec hardiesse, seraient certainement capables, au pis-aller, d'accomplir cette mission, ou, au mieux, d'écraser l'ennemi dans un combat naval. L'argument était spécieux ; mais enfin, vaincu par l'opiniâtreté de Cléopâtre, Antoine céda. Dans un conseil de guerre, il annonça son intention de livrer bataille à l'ennemi sur mer. « J'ai décidé », proclama-t-il, « de commencer par la flotte, qui est nettement supérieure à celle de l'ennemi, de sorte qu'après la victoire, nous puissions aussi avoir raison de son infanterie. »

Un silence se fit parmi ses officiers. Est-ce qu'Antoine, ce général qui n'avait jamais livré de bataille navale, avait perdu la raison, ou cette décision émanait-elle de sa sinistre compagne, la reine d'Égypte ? Telle fut la pensée de tous les Romains présents ; Ahénobarbus demanda insolemment si la victoire devait être sacrifiée au caprice d'une femme. Qu'Antoine se souvienne de Philippes, lança-t-il, et qu'il se fie à la valeur de ses légions. Antoine ne daigna pas relever cette interruption. Il annonça froidement ses ordres et après avoir congédié le conseil de guerre, il se retira dans son camp privé. Ahénobarbus ne dit plus rien, mais la nuit même, il passa à l'ennemi.

L'idée d'Ahénobarbus était juste en un sens et fausse dans l'autre. Antoine n'ayant aucune expérience de la guerre navale, c'était sans doute à Cléopâtre qu'il fallait

attribuer la décision du combat sur mer. C'est qu'elle y voyait désormais le seul moyen pour elle de s'échapper de l'Épire et d'emmener Antoine. Son plan était simple. Sortie du golfe d'Arta, derrière les gros navires d'Antoine, l'escadre égyptienne gagnerait le large, une fois la bataille engagée, puis, lorsqu'elle serait hors de portée, l'escadre virerait, prendrait Antoine à bord et poursuivrait sa route vers l'Afrique. Elle n'avait probablement pas dévoilé ces détails à Antoine, elle peut même avoir encouragé ses espoirs de victoire navale ; mais sa résolution était prise une fois pour toutes. Hésitant jusqu'au dernier instant, Antoine examina sa flotte ; elle requiérait en effet toute son attention. Beaucoup de vaisseaux, après avoir été si longtemps à l'ancre, n'étaient plus en état de tenir la mer, d'autres ne pouvaient pas appareiller, faute de rameurs ; la maladie et la désertion avaient ravagé les équipages. Sous l'aiguillon de la nécessité, l'énergie languissante d'Antoine se réveilla. Il agit avec fermeté : il brûla un tiers de la flotte, transféra les occupants sur les navires restants, embarqua vingt mille légionnaires pour fonctionner comme matelots et donna l'ordre aux commandants de hisser les mâts et de larguer les voiles.

A l'aube du 2 septembre 31, la flotte d'An toine, rompant ses amarres, prit le large et se déploya en ligne. L'escadre égyptienne, conduite par Cléopâtre, suivait ; plus rapide et plus légèrement armée, sur un signal de son chef, elle déborda le flanc gauche des vaisseaux à tourelles de la flotte. De son côté l'escadre d'Octave, rangée en formation de combat, attendait l'attaque avec confiance. Elle fut lente à venir ; car les grands navires d'Antoine, difficiles à diriger et lourds à manœuvrer, à cause de leur tonnage et de leur surcharge, furent longs à mettre en ligne. Octave ayant remarqué un certain désordre, donna à son centre le signal d'engager le combat. Aussitôt un essaim de galères liburniennes se précipitèrent comme un trait sur le front. Autour des vaisseaux à tourelles, elles se groupèrent en compagnies de deux ou trois, mettant en pièces les rames de leurs victimes, éperonnant leurs coques. Encombrés d'engins de guerre et surchargés de marins, les colosses ne pouvaient pas se débarrasser de leurs minuscules antagonistes et ils étaient ainsi en fort mauvaise posture, lorsque l'action devint générale Ce fut une lutte à mort. On ne demandait pas de quartier et l'on n'en fit pas : un bateau coulé, le vainqueur s'écartait, puis passait au suivant. A court d'embarcations légères, les capitaines d'Antoine avaient compté sur les navires égyptiens pour parer à cette déficience, et lorsque le combat fut dans son plein, ils se tournèrent anxieusement vers leur allié. Vain espoir : l'escadre de Cléopâtre avait manœuvré autour du flanc de son allié et de l'ennemi et dès qu'on ne put plus la rappeler ni la poursuivre, elle avait pris le large.

Ignorant de la tactique navale, Antoine avait laissé la direction de sa flotte à des subordonnés. Il avait accompagné la sortie des vaisseaux, puis s'était posté à l'aile gauche, d'où il pouvait surveiller le cours de la bataille. Il était affreusement mal à l'aise. Cléopâtre aurait-elle, au dernier moment un mouvement de pitié ? Cet espoir s'évanouit, lorsqu'il vit ses navires filer vers la haute mer. Ainsi l'heure avait sonné où il lui fallait choisir entre le devoir et le déshonneur, et il choisit ce dernier. Dix ans plus tôt, il avait quitté Cléopâtre d'un cœur léger pour aller à Brindisi ; actuellement, c'était au-dessus de ses forces. Alors il mit le cap sur les navires égyptiens, vers le large, où ils étaient balancés sur leurs rames par une légère houle. On le prit à bord, on largua les voiles et l'on cingla vers l'Afrique. Une fois de plus Cléopâtre avait triomphé.

Pendant trois jours et trois nuits, Antoine demeura assis à la proue du vaisseau amiral, en proie aux remords qui étreignent tous les déserteurs. Il resta là, aveugle et sourd à tout ce qui se passait autour de lui, jusqu'à ce qu'une dame d'honneur de la reine, lui ayant touché l'épaule, lui transmît un message de sa maîtresse. Il ne voulut rien savoir ; il repoussa la messagère, qui se retira. Une jeune fille ensuite eut plus de succès ; Antoine se leva, et en chancelant gagna vers l'arrière la grande cabine où Cléopâtre discourait gaîment avec ses femmes. Elle accueillit Antoine

comme si de rien n'était. Elle lui offrit à boire et à manger et parla sans arrêt de leurs projets communs en Égypte et de la victoire qu'il remporterait l'été suivant sur les Parthes. Comme la tristesse d'Antoine ne se dissipait pas, elle comprit qu'elle discourait en vain ; elle lui conseilla de débarquer à Paraetonion. Il y avait là une légion ; Antoine pourrait se mettre à sa tête et entrer triomphalement à Alexandrie. Il suivit ce conseil et, changeant de navire, il laissa Cléopâtre débarquer seule à Alexandrie. Débarrassée de son triste compagnon, la reine envoya d'abord un bateau en émissaire pour annoncer son retour en Égypte à la suite d'un glorieux triomphe sur Rome. A cette bonne nouvelle, Alexandrie se porta en foule sur les quais pour féliciter Cléopâtre. Pour corser l'illusion, les navires entrèrent dans le port couverts de guirlandes, tandis qu'accompagnés par des flûtes les rameurs chantaient des hymnes de victoire.

Pendant ce temps Antoine, ayant débarqué sans encombre à quelque distance de Paraetonion, avait dépêché des messagers pour sonder la garnison : l'accueil qu'ils reçurent fut peu encourageant : le commandant refusa de croire l'histoire de la victoire en Grèce et il conseilla à Antoine de se rembarquer s'il voulait avoir la vie sauve. Il n'avait rien à gagner à rester en Libye ; l'inconsolable Antoine rejoignit donc Cléopâtre à Alexandrie. La cité était morne. On commençait à se rendre compte de la vérité et l'on disait que la prétendue victoire était en réalité un désastre. Aux coins des rues les citoyens se groupaient, se demandant quel serait leur sort, au cas où Octave poursuivrait Cléopâtre en Égypte. Alexandrie aurait alors à payer pour les péchés de la reine et les citoyens feraient les frais de sa passion pour Antoine. Mais il était téméraire de murmurer seulement de telles pensées. Cléopâtre prit un plaisir sauvage à punir les bavards : un simple soupçon était suffisant pour envoyer un homme à la mort et l'innocent payait comme le coupable. On jeta des gens en prison, on les étrangla sans autre forme de procès ; leurs biens furent saisis et vendus par l'État. L'argent était d'une nécessité urgente pour renforcer l'armée et augmenter la flotte.

Cependant des rapports exacts avaient pénétré dans Alexandrie. On savait maintenant que la bataille navale au large d'Actium s'était terminée par la destruction de la flotte d'Antoine et la déroute de son armée ; on racontait qu'Octave était en train de punir les rois et les princes d'Asie Mineure, qui avaient assisté son ennemi, et Cléopâtre tremblait de crainte qu'Octave n'occupât la Syrie. D'Antioche à Péluse, la route était facile ; plus de sécurité pour elle. Si Péluse tombait, elle ne pourrait rester à Alexandrie. Elle connaissait le sort des reines qui ne défendent pas leur royaume et elle examinait les moyens d'échapper au châtiment. L'Espagne pouvait lui offrir un refuge, l'Arabie peut-être aussi. Elle dépêcha des agents en Espagne pour préparer la voie. Elle fit haler par-dessus l'isthme de Suez assez de navires pour l'emmener par la Mer Rouge. En même temps, elle se hâta d'acheminer toutes les troupes qu'elle avait sur Péluse, et, pour stimuler la garnison, elle envoya au front son Césarion bien-aimé.

Antoine ne soutint ni n'empêcha ces mesures. Il n'avait plus aucune volonté, son esprit était inerte ; sur un îlot rocheux du port, il se construisit un refuge ; il y passait en reclus des jours interminables, imitant Timon d'Athènes dont l'inimitable Callimaque avait composé l'épitaphe : « Moi, Timon le Misanthrope, je repose là dessous. Viens m'insulter, Voyageur, mais passe seulement ». Toutes les nouvelles qui parvenaient alors à Alexandrie étaient assurément décourageantes. Octave, disait-on, approchait de la Syrie, recevait l'hommage des royaumes et des municipes qu'Antoine avait enrichis et affranchis. Cependant Cléopâtre ne perdait pas la tête, bien qu'elle ne fût pas plus capable de dissiper la mélancolie d'Antoine à Alexandrie qu'elle ne l'avait été pendant la fuite d'Actium ; elle riait de ses airs graves, le suppliait d'être joyeux, puisqu'il était encore en vie et le pressait de se joindre au cercle qu'elle appelait « les inséparables dans la mort ». Au fond de son cœur, elle n'était pas plus sûre de l'avenir que lui, et elle ne pouvait pas non plus se décider à fuir. La mort lui apparaissait comme une solution à envisager et elle se mit à

étudier l'action des poisons sur le corps humain, pour découvrir celui qui agissait le plus rapidement et avec le moins de souffrances. Sur un point du moins, sa résolution était inébranlable. Elle ne figurerait pas dans un triomphe romain, elle ne mourrait pas misérablement dans une prison romaine. Il est possible qu'à ce moment elle ait songé à séduire Octave comme elle avait séduit César et Antoine et c'est dans cette idée peut-être qu'elle fit demander à Octave d'accepter la couronne et le sceptre d'Égypte. De Tyr, Octave répondit à cette lettre : il gardait les présents mais lui faisait comprendre que la mort d'Antoine serait le meilleur témoignage en sa faveur. Antoine eut vent de cette correspondance ; il voulut suivre l'exemple et il écrivit aussi à Octave. Il déclarait son désir de résigner sa charge et demandait seulement la permission de vivre comme un simple citoyen romain. Octave ne daigna pas répondre et Antoine comprit, à ce silence, qu'il était un homme condamné.

Le filet se resserrait autour du couple : Péluse était investi, la garnison de Paraetonion marchait sur Alexandrie. Cette nouvelle stimula enfin Antoine. A la tête d'une poignée d'hommes encore fidèles à sa cause, il fit une sortie pour parer à la menace de l'ouest. Mais il était trop tard : Péluse, à l'est, était tombée, et Octave, par une marche accélérée, était arrivé en vue d'Alexandrie. Antoine revint en hâte sur ses pas et s'aperçut que l'avant-garde ennemie occupait l'hippodrome et que la cavalerie bivouaquait dans le Brucchium. Une violente contre-attaque repoussa cette dernière sur le gros de l'infanterie ; une bataille se préparait pour le lendemain. Mais l'élan d'Antoine était brisé : ses navires d'abord, puis sa cavalerie passèrent à l'ennemi. Il quitta la place à bride abattue.

La fin approchait. Antoine attendait dans ses appartements un mot de Cléopâtre, mais rien ne vint jusqu'à la tombée de la nuit ; à ce moment, un messager entra, annonçant que la reine était morte. Honteux de vivre encore à l'ouïe d'une telle nouvelle, Antoine fit vœu de mourir aussi. Ce message n'était qu'un mensonge. L'insinuation d'Octave avait germé dans l'esprit de Cléopâtre et pour sauver sa vie, elle avait machiné ce stratagème. Bouleversé Antoine déboucla son armure, tout en soupirant : « Hélas, Cléopâtre, je t'aurai bientôt rejointe ». Il pria Éros, son fidèle affranchi, de le tuer. Mais Éros ne pouvait frapper, de sang-froid, son maître bien-aimé. Il tira son poignard, leva la main comme pour frapper, puis, la retournant brusquement, il plongea la pointe dans sa propre poitrine. « Bravo, bravo », murmura Antoine, comme Éros tombait mort, la face contre terre, « tu as montré à ton maître comment il doit faire ce que tu n'as pas eu le courage d'exécuter toi-même». Mais son propre coup fut plus maladroit et il tomba en criant qu'on l'achève. Cléopâtre s'était retranchée dans un petit fortin adjacent au temple d'Isis, et lorsqu'une servante lui apporta la nouvelle, elle fut saisie de remords. Elle supplia un groupe de citoyens qui restaient là, dehors, inertes, de transporter le corps de l'appartement d'Antoine jusqu'à son refuge. Avec l'aide de ses servantes, on le hissa par une fenêtre. Elle était agenouillée à ses côtés, baisant ses membres sanglants, lorsqu'il rendit le dernier soupir.

A l'encontre de César, qui pleura quand on lui apprit comment Pompée était mort, le froid Octave entendit le récit sans broncher. Il était satisfait, car il n'aurait plus à s'occuper que de Cléopâtre. Il pensait aux bijoux et à la vaisselle précieuse qu'elle avait dans son refuge, mais il jugeait au-dessous de sa dignité de forcer la petite forteresse ; il eut recours à la ruse. Tandis qu'un officier retenait la reine en lui parlant par une fenêtre, un second entrait par une autre. « Malheureuse Cléopâtre, tu es prisonnière », s'écria une servante pour avertir sa maîtresse. Cléopâtre ayant tiré un poignard se serait tuée elle-même, si l'officier n'avait arraché l'arme de ses mains. « Cléopâtre », dit-il galamment, « tu fais tort à toi-même et à César ». Cependant le fortin était aux mains d'Octave. Le trésor fut inventorié et enlevé et Octave vint lui-même plus tard trouver la reine. Il lui promit d'épargner ses enfants et il l'autorisa à enterrer Antoine. Il fit un beau discours, mais son cœur

restait dur et il ne tint pas parole. Il fit tuer Césarion, qu'on avait arrêté s'enfuyant de Péluse et se dirigeant vers l'Éthiopie, et Antyllus, fils de Fulvie, qui avait rejoint Antoine son père à Alexandrie. « Il ne faut pas trop de Césars », disait cyniquement le philosophe Aréios, secrétaire d'Octave, et celui-ci comprit la leçon. Des larmes amères remplissaient les yeux de Cléopâtre quand elle rendit honneur aux mânes d'Antoine. En couronnant le tombeau de guirlandes, elle soupirait : « Hélas, Antoine, tu ne recevras plus d'autres offrandes de moi, mais si les dieux des Enfers, avec qui tu es maintenant, peuvent quelque chose, ne me laisse pas mener en triomphe, pour leur honte, mais cache-moi et ensevelis-moi ici, près de toi ».

Elle n'avait plus de goût à vivre désormais. En rentrant chez elle, elle prit un bain, dîna, et écrivit sa dernière lettre. Elle était adressée à Octave ; Cléopâtre demandait à reposer, dans la mort, à côté d'Antoine. On lui apporta une corbeille de figues ; sous les fruits se trouvait enroulé un aspic. Elle le saisit par le cou et l'appliqua sur une veine de son sein. Le poison agit aussitôt, elle tomba endormie sur sa couche et mourut paisiblement. Pendant ce temps, Octave avait lu la lettre, et devinant l'intention de Cléopâtre, il avertit la garde et pria son officier de veiller sur la prisonnière. C'était trop tard ; en ouvrant la porte de la chambre, il vit la reine étendue sur un lit d'or, et Iras, une servante, gisante aux pieds de sa maîtresse. Il posa son doigt sur le poignet de Cléopâtre ; il était froid ; la reine était bien morte. Il se tourna vers Charmion, une autre servante : « C'est beau, ce que ta maîtresse a fait ? » demanda-t-il en colère. « Oui », murmura faiblement Charmion, en ajustant le diadème qui retenait les cheveux de Cléopâtre, « très beau et digne d'une reine issue de tant de rois ». Ce furent les dernières paroles de Charmion ; quelques instants plus tard, elle mourait aussi (1).

(1) PLUTARQUE (*Vie d'Antoine*) et DION (*Histoire Romaine*, livr. LI, 12) diffèrent dans leur récit des derniers jours de Cléopâtre. Le second affirme que, sur l'ordre d'Octave, Cléopâtre fut emmenée au palais royal où elle mourut. C'est ce qui incita NÉROUSTOS BEY (*Ancienne Alexan-*

Ainsi périt Cléopâtre, le 29 août de l'an 30 av. J.-C. dans sa trente-neuvième année. Ce fut une reine redoutable, une femme exceptionnelle, la dernière d'une lignée de rois et de reines plus remarquables, celles-ci, par leur énergie virile que par leur vertu. Pour la juger, il faut tenir compte de l'époque ; de ce point de vue, la comparaison avec leurs voisins est plutôt favorable aux Ptolémées. C'était une époque vicieuse : le meurtre était chose courante dans toutes les cours, tout homme au pouvoir devenait mégalomane, la corruption était le vice profond de tous les gouvernements. Mais si les Ptolémées ont exploité leurs sujets sans scrupules et ont guerroyé sans motif, ils le firent avec plus de modération que d'autres princes. Au moindre mécontentement, ils s'empressaient de réformer les abus ; une menace de rébellion les faisait renoncer à une expédition pour rentrer bien vite chez eux. Ce qui parle aussi en faveur des Ptolémées, c'est que malgré un gouvernement autoritaire, ils réussirent à se passer la succession de l'un à l'autre pendant trois siècles, succès sans précédent dans les annales de l'Égypte. Cette bonne fortune était due sans doute à ce qu'ils flattèrent continuellement le clergé. La théocratie était la plus ancienne organisation sociale de l'Égypte, et, suivant l'exemple des Pharaons, les Ptolémées eurent la sagesse de la protéger.

Pourtant plusieurs d'entre eux subirent mainte vicissitude, soit que leur gouvernement fût mauvais ou que leur manière de vivre offusquât le caractère national. Mais la personne du roi était sacro-sainte : s'il était coupable, il avait toujours le temps de s'enfuir à Chypre ou en Syrie, où il attendait patiemment qu'on le rappelât. Cette attente ne fut jamais déçue ; car l'oubli était prompt, les passions s'apaisaient ; les crimes de l'exilé étaient pardonnés et son retour en Égypte était bien accueilli. Ses sujets n'avaient pas la mémoire longue. Les femmes de la famille furent en général plus réservées ; à l'exception de la troisième et de la septième Cléopâtre, l'histoire n'associe leurs noms à

drie, ch. XIII) à placer la tombe de Cléopâtre sur la grève voisine du temple d'Isis.

aucun crime ni à aucun amant. Comme elles n'avaient pas toute la liberté dont jouissaient les hommes, elles jouèrent ordinairement un rôle humiliant : épouser un homme un jour, le répudier le lendemain, sur l'ordre d'un père ou d'un frère.

Ptolémée Sôter Ier, gagné par une obsession qui était générale, recourut à une politique de mariages dynastiques pour consolider son autorité. C'était s'appuyer sur un roseau. Ses successeurs adoptèrent la pratique pharaonique d'épouser leur sœur ; la coutume était traditionnelle et populaire dans l'ancienne Égypte. Quant à la politique étrangère des Ptolémées pendant la première moitié de leur dynastie, elle s'explique moins bien. Son principe constant fut d'intervenir dans les conflits entre la Macédoine et la Grèce. Cette politique persista jusqu'à ce que Rome eût jeté son dévolu sur l'Orient. La fin fut lente mais sûre. La Macédoine, la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie et enfin l'Égypte passèrent sous la domination romaine.

C'est ainsi que les Ptolémées disparurent de la scène de l'histoire, et pourtant cette famille s'était glorifiée, un temps, d'être « l'amie et l'alliée du peuple romain ». Triste exemple de l'instabilité des empires.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

La littérature traitant de la période des Ptolémées d'Égypte est très abondante, et une bibliographie complète serait superflue pour le dessein de ce livre. D'autre part toute bibliographie incomplète risque d'induire en erreur. C'est pourquoi l'auteur préfère signaler seulement au lecteur les auteurs suivants :

Bevan, Tarn, Grenfell, Hunt, Smyly, Petrie, Milne, Griffith, Rostovtzeff, Edgar, Macurdy, Bouché-Leclercq, Jouguet, Lesquier, Lumbroso, Breccia, Wilcken, Mitteis, Strack, Dittenberger, Schubart, Plaumann, Preisingke, ainsi que les auteurs classiques mentionnés dans les notes.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES PTOLÉMÉES
323 A 30 AV. J.-C.

PTOLÉMÉE (fils de Lagos) SÔTER, né en 367, satrape 323, roi 305-285, mort 283.		ép. 1° Artacama, fille d'Artabaze, 324. 2° Eurydice, fil. d'Antipater, 321. 3° BÉRÉNICE Ire, vve de Philippe, Macédonien, 316.
Enfants d'Eurydice : a) Ptolémée Céraunus. b) Ptolémaïs, ép. Démétrius Poliorcète. c) Lysandra I, ép. Agathocle fils de Lysimaque, roi de Thrace.	de BÉRÉNICE Ire : a) Arsinoë II, morte av. 315. b) Philotéra. c) PTOLÉMÉE PHILADELPHE. d) ARGAEUS.	ép. 1° Lysimaque de Thrace. 2° PTOLÉMÉE PHILADELPHE (son frère).
PTOLÉMÉE Philadelphe, né en 309,	roi 285-247,	ép. 1° ARSINOË Ire, fille de Lysimaque de Thrace. 2° ARSINOË (PHILADELPHE) II, sa sœur 278, morte 269.
Enfants : d'ARSINOË Ire. a) PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE Ier. b) Lysimaque, assassiné 221 par Ptolémée Philopator. c) Bérénice, ép. Antiochus II, assass. 246 par Laodicé de Syrie.		
PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE Ier, né v. 277,	roi 247-221,	ép. BÉRÉNICE II, fille de Magas de Cyrène, v. 247, assass. 221 par Ptolémée Philopator.
Enfants : a) Bérénice, morte mars 238. b) PTOLÉMÉE PHILOPATOR, né v. 244. c) Magas, assass. 221 par Ptolémée Philopator. d) ARSINOË III.		
PTOLÉMÉE PHILOPATOR, né v. 244,	roi 221-203,	ép. ARSINOË III, sa sœur, v. 211, assass. 204.
Enfants : PTOLÉMÉE ÉPIPHANE, né 209,		

PTOLÉMÉE ÉPIPHANE, né 209,	roi 203-181,	ép. CLÉOPATRE Ire, fil. d'Antiochus III de Syrie, 193, morte v. 172.
Enfants : a) PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR, né v. 186. b) PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE II, né v. 185. c) CLÉOPATRE II, née av. 181.		
PTOLÉMÉE PHILOMÉTOR, né v. 186,	roi 181-145,	ép. CLÉOPATRE II, sœur, v. 172, morte v. 118.
Enfants : a) Ptolémée Eupator, mort jeune. b) Cléopâtre Théa,		ép. 1° Alexandre Balas, roi de Syrie. 2° Démétrius Nicator, id. 3° Antiochus VII, id.
c) CLÉOPATRE III, ép. ÉVERGÈTE II, oncle, 143, règne seule, 116, quelques mois. d) Ptolémée Néos Philopator, assass. par ÉVERGÈTE II.		
PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE II, né v. 185,	roi 169-163 Égypte, 163-145 Cyrénaïque, 145-116 Égypte. (sauf qq. mois 130/129)	ép. 1° CLÉOPATRE II sœur, 145. 2° CLÉOPATRE III nièce, v. 143, morte 101.
Enfants : de CLÉOPATRE II : a) Memphitès, né 144, ass. par Évergète II.	de CLÉOPATRE III : a) PTOLÉMÉE SÔTER II, né v. 142. b) TRYPHAENA	d'une femme inconnue : a) Ptolémée Apion, roi de Cyrénaïque. 116-96. ép. Antiochus VIII Grypos. assass. 111.
	c) CLÉOPATRE IV, assass. 112.	ép. 1° Ptolémée Sôter II, son frère, 115. 2° Antiochus IX, Cyrénicus, 115.
	d) PTOLÉMÉE ALEXANDRE Ier. e) CLÉOPATRE V SÉLÉNÉ,	ép. 1° Ptolémée Sôter II, frère, 112. 2° Antiochus VIII Grypos, 102. 3° Antiochus IX Cyzénicus, 96. 4° Antiochus Eusebes, 95.
CLÉOPATRE II, née av. 181, règne seule 130/129,		ép. 1° Ptolémée Philométor, fr. 172. 2° Ptolémée Evergète, fr. 145.
Enfants, v. ci-dessus.		

CLÉOPATRE III, reine-consort 116-101. Enfants, v. ci-dessus.		
PTOLÉMÉE SÔTER II Lathyre, né v. 142,	roi 116-106 Égypte, 106-88 Chypre, 88-80 Égypte.	ép. 1° Cléopâtre IV, sa sœur, av. 115. 2° Cléopâtre V Séléné, sœur, av. 112/111.
Enfants :		
de Cléopatre IV ou Cléop. V Séléné :		d'une femme inconnue :
a) (Cléopâtre) Bérénice III, assassinée par Alexandre II, 80.	ép. 1° Ptolémée Alexandre Ier oncle 2° Ptolémée Alexandre II cousin, 80.	a) Ptolémée, roi de Chypre 80-58. b) Ptolémée Néos Dionysos. c) Cléopatre VI, Tryphaena. d) Cléopatre.
PTOLÉMÉE ALEXANDRE Ier, né apr. 142, tué en combat naval 88.	roi 114-108, Chypre, 108-88 Égypte.	ép. 1° f. inconnue. 2° Bérénice III, nièce.
Enfant :		
de femme inconnue :		
a) Ptolémée Alexandre II, né v. 106.		
PTOLÉMÉE ALEXANDRE II, né 106, assass. 80.	roi 80 (19 jours)	ép. Bérénice III, cousine, 80.
PTOLÉMÉE NÉOS DIONYSOS AULÈTE,	roi 80-58 Égypte. (58-55 exilé) 55-51 Égypte	ép. Cléopatre VI Tryphaena, sœur.
Enfants :		
a) Bérénice IV, assass. par Ptolémée Néos Dionysos 55.	ép. 1° Séleucus Cybiosactes. 2° Archélaos.	
b) Cléopatre VII, née 69,	ép. 1° Ptolémée, frère 48. 2° Ptolémée, frère 47.	
c) Arsinoé, née entre 68-65,	assas. par Antoine 41.	
d) Ptolémée, né v. 61.		
e) Ptolémée, né 59.		
PTOLÉMÉE, né v. 61,	roi 51-48,	ép. Cléopatre VII, sœur.
PTOLÉMÉE, né 59,	roi 48-44.	
CLÉOPATRE VII, née 69,	reine 51-30.	
Enfants :		
de Jules César :		de Marc Antoine :
Ptolémée Césarion, né 47, assas. 30,		Alexandre Hélios et Cléopâtre Séléné, nés 40. Ptolémée Philadelphe, né v. 35.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

INDEX DES NOMS PROPRES

Imprimé par R. Bussière à Saint-Amand (Cher), France. — 11-2-1943.
N° d'autorisation 12.363
A. K. W., n° 1763, visa du 22 juin 1941.